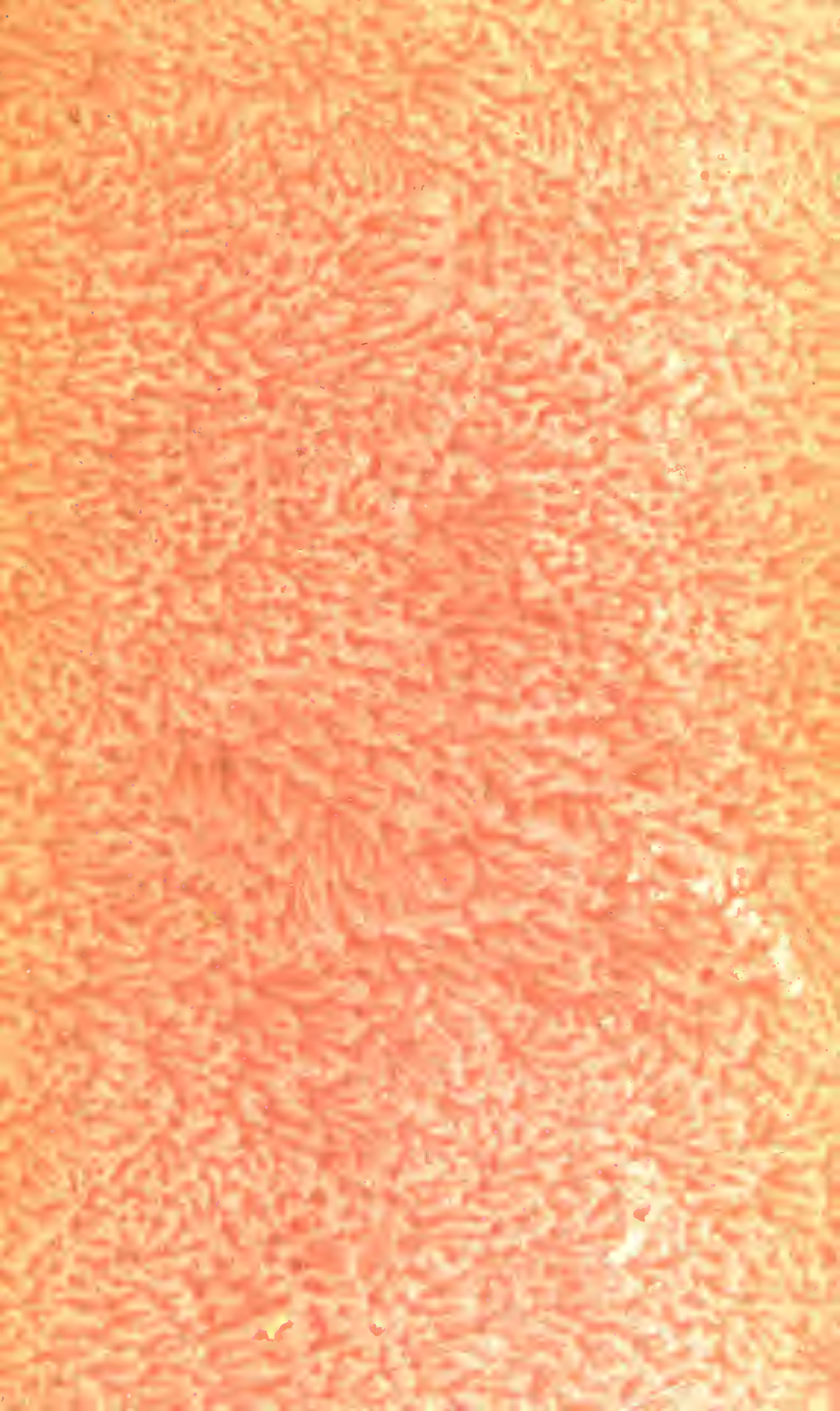
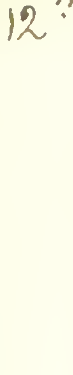



REGNUM
DEI ET
JUSTITIA



INTRODUCTION
MÉTHODIQUE
A LA THÉORIE
ET A LA PRATIQUE
DE
LA MÉDECINE.

TOME PREMIER.

On trouve chez le même Libraire :

Institutions de Médecine-Pratique, traduites de l'Anglais de M. Cullen, par M. Pinel. Paris, 1785, *in*-8°. 2 vol., 12 liv. reliés.

Traité de l'Hydrocèle, sa cure radicale, & traitement de plusieurs autres maladies qui attaquent les parties de la génération; par M. Imbert Delonnes, premier Chirurgien de Monseigneur le Duc d'Orléans. Paris, 1785, *in*-8°. 6 liv. relié.

Traité de la Cataracte, par M. le Baron de Wenzel. Paris, 1786, *in*-8°. figures, 3 liv. 12 sols broché.

Œuvres complettes de M. l'Abbé Spallanzani, contenant, 1°. ses opuscules de Physique animale & végétale. 2°. Son Traité de la Digestion de l'homme & des animaux. 3°. Ses expériences pour servir à l'histoire de la génération des animaux & des plantes : on y a joint plusieurs lettres de M. Bonnet, & d'autres Naturalistes célèbres; le tout traduit de l'Italien, par M. Senebier, Bibliothécaire de Genève. Paris, 1787, *in*-8°. 3 vol. avec figures, 18 liv. reliés.

Stoll Maximiliani, Medici Doctoris & Medicæ praxeos Professoris Publici ratio medendi in Nosocomio Practico Vindobonensi. Parisiis, 1787. Cette édition réunit en un seul vol. les trois de l'édition de Vienne, & est augmentée en outre d'une table générale des matières. Son prix est de 7 liv. 10 sols relié en un volume.

Scriptorum latinorum de Anevrismatibus collectio, edente Th. Lauth, cum fig. 1785, *in*-4°. maj. 16 liv. relié.

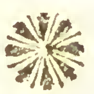
Gazette de Santé, ou analyse de livres & de faits nouveaux, relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles, telles que la Chimie, la Botanique, la Médecine, la Chirurgie, &c. Le prix de l'abonnement de cet Ouvrage périodique est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le Royaume. Il en paraît régulièrement une feuille toutes les semaines.

INTRODUCTION
MÉTHODIQUE
A LA THÉORIE
ET A LA PRATIQUE
DE
LA MÉDECINE;

Par DAVID MACBRIDE, D. M.

Ouvrage traduit de l'Anglais sur la dernière Édition, & augmenté de beaucoup de Notes; Par M. PETIT-RADEL, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Ancien Chirurgien-Major du Roi, aux Indes Orientales.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PIERRE-J. DUPLAIN, Lib., cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françaife.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Non in humani profectò ingenii acumine ſita eſt ars præſtantiſſima, quam diligens, accurata, & ſagax notatio Naturæ atque animadverſio peperit; ſed potiùs variis cujuſque ætatis doctorum laboribus conſervata ſapientia dicenda eſt, hominumque multorum mens in unum quaſi collecta. *Georg. Baglivi, Praxis med. libr. 1, cap.* 1, §. 8.

ÉLOGE
DE M. MACBRIDE,

Lu par M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, le 13 Août 1779.

PARMI les routes différentes qui conduisent à l'immortalité; les unes sont rapides, mais escarpées, les autres exigent une marche longue, & une suite de recherches dont peu de personnes sont capables; quelques unes sont tracées par le hasard, qui semble les offrir à ceux qu'il favorise; il en est d'autres qu'un travail neuf & facile ouvre à quelques Savans, dont l'histoire se trouve liée avec celle de leur siècle, sans qu'ils se soient donné la peine dont cette distinction est ordinairement le fruit.

Tel a été le sort de M. *Macbride*, Docteur en Médecine, & Chirurgien à Dublin. Doué d'un caractère paisible, il cultiva les Lettres & les Sciences avec modération, parce qu'il les aima plutôt pour elles-mêmes que pour ses propres intérêts. Il devint célèbre sans en avoir formé le

projet, & une époque brillante fixa sa réputation, sans troubler le bonheur de sa vie.

Ce Physicien naquit le 26 Avril 1726, à Ballymoni, dans le Comté d'Antrim, en Irlande, de *Robert Macbride* (1), Ministre d'une Congrégation de Presbytériens, & de la fille de M. *Boyde d'Hillaghei*, de la province de Down.

M. *Macbride* apprit les élémens des langues Grecque & Latine, dans l'École publique de Ballymoni (2), & ensuite dans l'Université de Glascow. Ayant témoigné du goût pour la Chirurgie (3), M. *Beere*, Chirurgien en chef d'un Hôpital en Angleterre & son parent, l'appela auprès de lui; il y resta plusieurs années, & il y acquit la base des connaissances dont il a fait depuis un si bon usage.

Ce n'est en effet que dans les asyles où une administration sage prodigue des secours à l'huma-

---

(1) La famille des *Macbride* est originaire de la province de Galloway en Écosse, où elle est ancienne & considérée. Jean *Macbride*, aïeul de M. *David Macbride*, s'était acquis une grande réputation par son savoir & par sa piété. Il fut appelé vers la fin du dernier siècle à Bedfort, par une congrégation de Presbytériens, pour être leur Ministre.

(2) Sous la direction du D. *Duffin*.

(3) M. *Thompson*, Chirurgien à Ballymoni, lui en donna les premiers principes.

nité pauvre & souffrante, que les jeunes Médecins & les Chirurgiens trouvent des leçons utiles; c'est-là où, parmi des moribonds, des malades & des convalescens, ils apprennent à connaître les différentes nuances de la vie, & les horreurs même de la mort; c'est-là où la Nature se présente avec tous les dérangemens que notre frêle constitution peut permettre; c'est-là où l'on recherche, sans obstacle, dans les différens organes, les causes de leurs maladies, & où la main incertaine de l'Élève peut s'essayer sur des corps inanimés; c'est-là où le Chirurgien s'accoutume à sacrifier une partie de cette sensibilité qui, si elle existe toute entière, le rend tremblant & timide, & qui, si elle est tout-à-fait détruite, le change en un homme dur & même cruel; c'est-là *enfin*, où l'on s'exerce à lire dans les yeux, dans les traits du visage, dans les gestes, dans le maintien des malades, & à y distinguer ces signes que l'observateur apperçoit sans pouvoir les décrire, que l'on cherche en vain dans les livres, & sur lesquels il est si important de ne pas se tromper.

M. *Macbride* ne sortit de cette École que pour occuper, pendant la guerre qui précéda la paix d'Aix-la-Chapelle, une place de Chirurgien dans la Marine Royale.

Dirons-nous que pendant cette campagne il donna des preuves fréquentes de ſon courage, & qu'il aimait à ſe mêler parmi les combattans ? Celui qui a le bonheur d'être dévoué, par ſon état, à conſerver les hommes, doit-il jamais ſe permettre de contribuer à leur deſtruction ? Ce trait, que pluſieurs de ſes compatriotes nous ont communiqué avec enthouſiaſme, peint M. *Macbride*, à cette époque, comme un jeune homme bouillant, intrépide, & digne, à cet égard, plutôt de notre étonnement que de nos éloges.

La campagne étant finie, M. *Macbride*, qui ſe deſtinait ſur-tout à la pratique des accouchemens, ſuivit pendant quelque temps les leçons de l'illuſtre *Smellie*, & il ſe fixa à Dublin en 1749.

Depuis ce moment juſqu'à l'année 1764, ſa vie n'a rien offert de remarquable. Le goût exquis qu'il avait pour la Peinture, & en général pour les Arts agréables, ralentit même beaucoup ſes progrès dans la confiance du Public, qui, à Dublin comme par-tout ailleurs, ne ſouffre pas que *ceux* qu'il charge du ſoin de ſa ſanté, s'occupent d'autre choſe; qui ſemble regarder comme impoſſible le mélange de leurs fonctions avec des plaiſirs quelconques, & qui, après les avoir mis, par cette opinion, dans la néceſſité de paroître plus ſérieux

& plus composés, est quelquefois assez injuste pour leur en faire un reproche.

M. *Macbride* n'eut aucun égard à ce préjugé; il se montra peut-être un peu distrait, & un oubli de plusieurs années le punit de cette faute. Il profita, pour se faire connaître, de ces instans dans lesquels l'ignorance & la routine se trouvant en défaut, rendent au vrai mérite, sous quelque forme qu'il se présente, l'hommage qui lui est dû, & le Public ne put enfin lui refuser la considération la plus grande dans la Pratique de la Médecine. Il se distingua sur-tout dans cette partie de la Chirurgie qui, en présidant à la naissance des hommes, mérite le premier tribut de leur reconnaissance; art d'autant plus avantageux à ceux qui le pratiquent, que presque toutes les circonstances les placent comme des bienfaiteurs auprès d'une mère inquiète & d'une famille attendrie, & que d'ailleurs des succès, le plus souvent faciles & préparés par une heureuse conformation, sont toujours attribués à l'Art, tandis que les fautes de ce dernier sont aisément rejetées sur la Nature.

Outre les occupations de son état, M. *Macbride* se livrait encore à des travaux d'Anatomie & de Chimie; il assistait même souvent aux leçons

de MM. *Cleghorn* (1) & *Hut-Kenſon.* (2) Cet excès de modeſtie lui fit trouver grace auprès de ceux qui étaient le plus diſpoſés à le critiquer, & au milieu même de ſes ſuccès, peu de voix s'élevèrent contre lui.

Il fixa principalement ſon attention ſur les propriétés des différentes ſubſtances qui peuvent accélérer ou retarder les progrès de la putréfaction, & ſur la nature & la combinaiſon des vapeurs qui s'en élèvent. Eſſayons de donner une idée des belles expériences qui ont aſſigné à M. *Macbride* un rang diſtingué parmi les Phyſiciens modernes.

Paracelſe & *Vanhelmont* ont preſque entièrement ignoré l'influence de l'air ſur la putréfaction. *Beccher* eſt un des premiers qui en aient développé le méchaniſme. Il a ſur-tout établi qu'elle ne peut exiſter ſans le concours de l'air, de la chaleur & de la fluidité. (3) *Boyle* a prouvé qu'elle n'a pas lieu dans le vuide, & qu'il ſe dégage beaucoup d'air des ſubſtances ſoumiſes à ſon action. Le Doc-

---

(1) Célèbre Profeſſeur d'Anatomie à Dublin, Aſſocié étranger de la Société Royale de Médecine.

(2) Profeſſeur de Chimie auſſi très-célèbre.

(3) *Stahl* n'a rien ajouté d'important aux obſervations de *Beccher* ſur la putréfaction.

teur *Hales* a fait voir, par une ſuite de faits très-curieux, que ce fluide donne aux élémens des corps toute la cohéſion dont ils ont beſoin; (1) vérité que *Newton* avait annoncée. En expoſant divers mêlanges dans des vaiſſeaux ouverts, (2) M. *Pringle* a obſervé les différens états de la putréfaction.

Dans le même temps, à peu-près, le D. *Black*, Profeſſeur de Chimie à Glaſcow, faiſait, ſur la magnéſie, des travaux qui ſont devenus célèbres. Il a démontré que cette terre ne devait ſa cauſticité qu'à la privation d'un principe aériforme, & qu'en le lui rendant, elle devenait effervefcente & inſoluble (3).

---

(1) Suivant le D. *Hales*, les ſubſtances animales les plus dures ſont celles qui contiennent le plus d'air. Cet Auteur a même conſeillé, pour le purifier, de le faire paſſer au travers d'un filtre imprégné d'huile de tartre.

(2) Ces tentatives ont conduit M. *Pringle* à la recherche des meilleurs antiſeptiques, parmi leſquels il a rangé les aſtringens en général, les gommo-réſineux, & ſur-tout le camphre. Les expériences de M. *Pringle* ont été répétées à Montpellier par M. *Coulas*; & à Paris, par Mme. d'*Arconville*, avec les mêmes réſultats. Ce dernier Auteur penſe que l'art de prévenir la putréfaction conſiſte à éloigner le contact de l'air. Le D. *Gaber* a démontré, à Turin, que la putréfaction des ſubſtances animales eſt toujours accompagnée de la production de l'alkali volatil.

(3) Cette doctrine a ſur celle de *Meyer*, Chimiſte à Oſnabruck, l'avantage de la démonſtration phyſique, puiſque l'exiſ-

M. *Macbride* résolut d'appliquer ces découvertes à l'économie animale, & il publia en 1764 le résultat de ses expériences, auxquelles il fit, trois années après, des additions importantes (1).

On peut conclure de ses nombreux essais, que la digestion est une espèce particulière de fermentation, dont le chyle est le produit; que les vapeurs qui s'élèvent des différens mélanges alimentaires, ou des effervescences des acides avec les alkalis, dirigées vers le poumon d'un animal, le suffoquent en peu de temps; que cependant des viandes putrides exposées à leur action, perdent leur mauvaise odeur, & acquièrent de la fermeté; que toutes les substances qui se pourrissent, laissent échapper une plus ou moins grande quantité d'air fixe, qui rend l'alkali volatil caustique effervescent, & qui précipite la chaux sous la forme d'une terre calcaire, jouissant de la même propriété; que tout

---

tence du *causticum* n'est point établie sur des faits, tandis que l'air fixe est une substance que l'on dégage, que l'on renferme, & que l'on soumet à diverses épreuves.

(1) Voyez *Expérimental essays on Medical and Philosophical subjects*; in-8°, London, 1764: *corrected and enlarged*, 1767: traduit en Allemand par M. *Rahn* à Zurich, en 1765, & en Français par M. *Abbadie* à Paris, en 1766. L'Auteur a ajouté beaucoup d'observations dans l'édition Angl. de 1767.

ce qui en favorise le dégagement, accélère la putréfaction, & que parmi les organes du corps humain, les uns absorbent ce fluide, & les autres au contraire le laissent échapper. De ces différens principes, naissent les considérations les plus utiles sur les effets de l'humidité appliquée au corps humain, sur la nature des sucs qui servent à la digestion, sur l'usage des vapeurs aériformes dégagées des alimens, & introduites avec le chyle dans les vaisseaux lactés, sur la vertu des remèdes propres à rendre aux humeurs la consistance qu'elles ont perdue, sur les propriétés médicales des alkalis (1) & de l'eau de chaux, (2) & sur la nature & le traitement du calcul & des concrétions gout-

---

(1) Les alkalis agissent en ramollissant la chair, les acides la durcissent, les sels neutres ont peu d'effet, & le quinquina fournit, en fermentant, beaucoup d'air fixe, qui est le moyen le plus sûr d'artêter la putréfaction.

(2) La chaux ayant la propriété de rendre les résines solubles dans l'eau, il conseille, pour le traitement de certaines maladies, de les faire prendre dissoutes dans l'eau de chaux. Cette dernière étant troublée par l'air fixe, il recommande de ne pas la boire aux repas; comme l'urine la précipite également, on doit, suivant lui, préférer, dans le traitement de la goutte ou du calcul, l'usage des alkalis fixes caustiques, étendus dans une liqueur adoucissante.

teuſes (1). Le caractère acide de l'air fixe n'a point échappé à la ſagacité de M. *Macbride* ; il a été ſur le point d'en donner toutes les preuves ; (2) enfin il ſemble qu'il ait preſſenti les découvertes des Modernes ſur le mélange des différentes vapeurs aériformes, en avançant que cette eſpèce de gas qui précipite la chaux, & qui eſt incapable de ſervir à la reſpiration, exiſte cependant dans l'atmoſphère, puiſque les alkalis deviennent doux à l'air.

Une des plus heureuſes applications de la théorie de M. *Macbride*, a été l'emploi de la drèche pour prévenir ou guérir le ſcorbut des gens de mer. Il a démontré que l'orge germée eſt éminemment anti-putride, & on a attribué une grande partie des ſuccès du C. *Cook*, dans le fameux voyage dont il a donné la relation, à l'uſage que les matelots ont fait de cette ſubſtance.

Ces eſſais, dont la lecture ſéduit & perſuade par l'enſemble & par l'unité des idées, reçurent

(1) Suivant ſes principes, la goutte n'eſt que l'effet d'un gas aériforme ſurabondant, qui précipite la terre des os dans les articulations.

(2) Le ſeul motif qui rendait cette acidité douteuſe pour M. *Macbride*, était qu'il n'avait pas vu l'air fixe faire efferveſcence.

le plus grand accueil de la part des Physiciens. La Faculté de Glascow, qui se glorifiait d'avoir eu M. *Macbride* parmi ses élèves, voulut aussi le compter au nombre de ses Docteurs, & elle lui en conféra le titre. Depuis cette époque il joignit à la qualité de Chirurgien, celle de Docteur en médecine, d'autant plus honorable pour lui, qu'il ne l'avait point demandée. Cette circonstance le distingue de la foule de ceux dans lesquels on ne serait point étonné de voir ces qualités réunies, si l'on trouvait en eux les connaissances dont la loi veut qu'elles soient les caractères.

M. *Macbride*, qui aimait & cultivait un grand nombre d'Arts utiles, tira de ses expériences chimiques un moyen de rendre les procédés de la tannerie plus courts & moins dispendieux. La méthode qu'il a fait connaître (1) est principalement

---

(1) *Account of a new method of tanning*, 1769.

Instructions to tanners, for caryng on the new method of tanning. c.-à.-d. *Instruction adressée aux tanneurs, sur la nouvelle méthode de tanner les cuirs, inventée par le D.* Macbride *de Dublin;* du premier Mai 1777.

Le principe sur lequel cette nouvelle méthode est fondée, est que *l'eau de chaux extrait plus puissamment que l'eau pure la partie de l'écorce de chêne qui est nécessaire à la conservation des cuirs.*

L'Auteur de l'instruction donne le détail d'une manière de

établie ſur ce que l'eau de chaux appliquée d'une manière qu'il indique, extrait plus puiſſamment & plus promptement que l'eau pure la partie de l'écorce de chêne qui eſt néceſſaire à la préparation des cuirs. Les eaux acides végétales ne pouvant point être employées lorſque l'on ſuit ce procédé,

---

préparer l'eau de chaux en grand. Il faut, dit-il, qu'elle ſoit claire comme de l'eau de roche pour être employée : alors on en fait préciſément le même uſage qu'on faiſait de l'eau pure dans l'ancienne méthode.

Pour les cuirs qu'on n'eſt pas dans l'uſage d'*attendrir* par le moyen d'une eau acide avant de les tanner, il n'y a rien de plus à dire. Quant à ceux-ci, l'Auteur obſerve que les eaux acides qu'on eſt dans l'uſage d'employer, ſont tirées des grains, comme le riz, &c., & qu'elles ne conviennent plus dans la nouvelle méthode.

Il faut y ſubſtituer de l'acide vitriolique affaibli. Les proportions d'huile de vitriol & d'eau, ſont une pinte d'huile de vitriol ſur cinquante gallons d'eau pure (le gallon contient environ quatre pintes de Paris.)

L'Auteur s'efforce de détruire les préjugés des Tanneurs contre l'emploi de l'acide vitriolique. Il dit que dans les blanchiſſeries de toiles on a eu long-temps le même préjugé, & que l'expérience en a déſabuſé. Il prétend que les expériences déjà faites ſur les cuirs, prouvent que l'acide vitriolique leur donne une qualité ſupérieure, & n'a aucun inconvénient, tandis que les eaux acides tirées du riz, &c. en ont beaucoup.

Cette préparation, par l'acide vitriolique, une fois faite, le reſte du procédé eſt le même que pour les cuirs qui n'en ont pas beſoin.

Il

il a conſeillé d'y ſubſtituer l'acide vitriolique affaibli. Un Artiſte habile de Dublin a eſſàyé en grand & avec ſuccès ce nouveau moyen, qui abrège au moins d'un an le travail dont un cuir fort eſt ſuſceptible avant d'être livré au Commerce. Les Sociétés des Arts d'Angleterre & d'Irlande ont décerné différentes médailles à l'Auteur de cette découverte, que l'on ne connaît point encore en France.

M. *Macbride* a publié deux Obſervations relatives à l'Art des Accouchemens. (1) Le plus conſidérable de ſes Ouvrages eſt une *Introduction* (2) *à la Médecine, théorique & pratique*, en deux volumes *in*-8°. : elle eſt écrite avec méthode & pureté. Après avoir diviſé le corps humain en trois ſyſtêmes, les vaiſſeaux, les nerfs, & le tiſſu cel-

(1) *An account of two extraordinary caſes on delivery*; tom. V. des *Medical Obſerv. and Inquiries.*

M. *Macbride* a auſſi publié le mémoire ſuivant : *An account of the reviviſcency of ſome mailes, preſerved many years in M.* Simons *cabinet.* Ce mémoire ſe trouve dans les *Tranſactions philoſophiques*, tom. LXIV, en 1774 : il eſt adreſſé au célèbre M. *Walsh.*

(2) *Methodical Introduction to the Theory and Practice of the Art of Medecine*, 1772; *enlarged and corrected*, 1777. Cet Ouvrage a été traduit en Latin & en Hollandais en 1774, par M. *Cloſs. Trajecti ad Rhenum.*

lulaire, l'Auteur donne une analyse des signes principaux qui caractérisent les différentes maladies, qu'il décrit ensuite, & il finit en exposant les moyens que l'on peut employer pour les combattre : cette dernière production prouve que M. *Macbride* possédait tout ce qui était connu en Médecine; mais la première a fait voir qu'il était capable d'y ajouter & d'en reculer les limites.

Quoiqu'il fût très considéré à Dublin, avant qu'il eût publié ces différens Ouvrages, cependant on n'avait pas pour ses talens le degré d'estime qui leur était dû. La grande réputation que ses travaux & ses découvertes lui méritèrent dans toute l'Europe, apprit à ses Concitoyens à l'apprécier : car la voix de la renommée a quelquefois besoin d'être réfléchie des extrémités du Monde littéraire, vers le lieu d'où elle est partie, pour y produire tout l'effet que l'on doit en attendre.

A l'état de Médecin M. *Macbride* joignait les fonctions pénibles d'Accoucheur; sa douceur & son affabilité lui gagnaient l'amitié de toutes les personnes qui avaient recours à ses avis. L'homme souffrant a souvent autant besoin de consolation que de remèdes; & il y a des maux que l'on ne soulage que lorsque l'on sait les partager. M. *Macbride* employait ces différens moyens d'une ma-

nière qui annonçait en même-temps la bonté de ſon cœur, & la profondeur de ſes connaiſſances. Il jouit bientôt d'une confiance générale. Son zèle aurait ſuffi à ſes occupations, ſi ſes forces l'euſſent permis; mais il ne put réſiſter à tant de fatigues. Il fut attaqué, dans le mois d'Octobre dernier, d'un rhume opiniâtre, qui, ayant été négligé, dégénéra en une fièvre catharrale, dont il mourut le 28 Décembre 1778, âgé de cinquante-trois ans (1).

Sa perte, dans un âge auſſi peu avancé, fut ſuivie d'une conſternation univerſelle. Il était devenu un de ces hommes dont une Nation s'honore, & toute l'Irlande prenait part à ſa conſervation.

Nées pour la peine autant que pour le plaiſir, dévouées en quelque ſorte à l'éducation & au bonheur des hommes, deſtinées à leur fournir le premier aliment, & à leur prodiguer les premiers ſoins, expoſées à un grand nombre d'in-

(1) Il s'était marié deux fois; il avait eu pluſieurs enfans, dont aucun ne lui a ſurvécu. Il ne reſte de ſa famille que M. *Jean Macbride*, ſon frère, un des plus braves Officiers de la Flotte Anglaiſe, & Capitaine à bord du *Bienfaiſant*, vaiſſeau de 64 canons.

firmités & de maladies dont cette noble fonction est la source, les femmes ont toujours eu l'intérêt le plus vif à s'occuper de leur santé, & à choisir un Médecin habile. Celui dont elles ont jugé les connaissances & la sensibilité proportionnées à leur tempérament & à leur caractère ; celui auquel elles ont révélé les secrets d'une constitution faible & délicate ; celui qu'elles ont en même-temps chargé de la conservation de leurs enfans, & des mains duquel elles les ont reçus, est devenu, pour ainsi dire, nécessaire à leur existence ; le perdre est un malheur qu'elles ressentent vivement : que l'on juge d'après cette réflexion des regrets que la mort de M. *Macbride* excita parmi les Dames les plus respectables de Dublin, dont il était le Médecin & l'Accoucheur.

Les mères de familles ont répandu des larmes sur son tombeau, les Poëtes y ont jeté des fleurs (1) ;

---

(1) Voyez 1. *An elegy on the death of D. Macbride. by D. Houlton*, en 14 strophes.

2°. *Ode on the death of D. Macbride. Dame-street. Jan.* 4. Autore *Edw. Nolan*, en 10 strophes.

3o. *To D. Houlton, on his very elegant elegy on the death of D. Macbride* .... Sappho.

4o. *D. Houlton, to Sappho.*

5o. *On the death of David Macbride : Esq. M. D. by a Lady. Jan. 6, 1779.*

ſes concitoyens lui ont conſacré des Éloges ; il manquait à ſa gloire d'être loué par ſes confréres au milieu des armes, & au-delà des mers qui diviſent les Empires, ſans mettre d'autre éloignement, entre les Savans, que celui de la diſtance dont leur génie & leurs travaux franchiſſent aiſément l'intervalle.





PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

DEPUIS le moment où le germe reçoit le ſoufle de la vie, juſqu'à celui où la caducité amène une mort néceſſaire, l'homme offre au Médecin un enchaînement de phénomènes dont il doit indiſpenſablement chercher à connaître les cauſes, quelque compliquées qu'elles lui paraiſſent. Ces phénomènes, qui ſont le réſultat de la fabrique admirable des organes, en variant ſelon la diverſité des impreſſions que les objets avec leſquels l'homme eſt en rapport, excitent chez lui, ouvrent une perſpective toujours nouvelle, dont les points de vue ſont tous également intéreſſans. Celui qui arrête ſes regards à l'extérieur de l'organiſation humaine, n'y découvre ſouvent pas la moindre modification qui la puiſſe faire diſtinguer du bloc de marbre que l'habileté du Sculpteur a, pour ainſi dire, animé. Au contraire, les jouiſſances de l'Obſervateur, qui pénètre plus profon-

dément, ſont plus épurées. Chaque organe que ſes yeux parcourent avec avidité, lui développe une ſtructure & une configuration merveilleuſes, & par-tout il découvre une correſpondance & une harmonie, moyennant leſquelles chaque partie entre en communauté de ſouffrance ou de plaiſir.

Divers fluides coulent chacun dans leurs canaux reſpectifs, & après avoir ſatisfait aux vues générales pour leſquelles ils avaient été ſéparés, ils reviennent paiſiblement comme autant de ruiſſeaux vers leur réſervoir commun, pendant que d'autres ſont dans une ſtagnation apparente, pour contribuer à l'exercice d'une fonction qui n'eût pu être remplie ſans cette eſpèce de repos. Ainſi tout étant vie & action dans le corps humain, la première étude du Médecin, qui cherche à ſoulager l'humanité ſouffrante, eſt celle des loix auxquelles cette vie & cette action ſont aſtreintes. Tant que les organes opèrent convenablement leurs fonctions, & que les forces motrices ſont en équilibre, les humeurs coulent paiſiblement dans les canaux qui doivent les tranſmettre, & les phénomènes propres à l'état

de ſanté ont lieu. Si au contraire quelque déſordre s'introduit dans le méchaniſme de ces différentes fonctions, les expreſſions de la Nature ſouffrante ſe manifeſtent de toute part, & diverſes maladies, plus compliquées les unes que les autres, viennent abréger la vie, ou en rendre le cours ordinaire inſupportable.

L'homme ſage qui, reſſerrant ſes beſoins, ne cède qu'avec réſerve aux inclinations vers leſquelles la nature de ſa conſtitution l'entraîne, fait diminuer la foule de maux auxquels ſon organiſation l'expoſe. Mais quelque tempérant qu'on le ſuppoſe dans l'uſage de tout ce qui peut contribuer au bien-être de ſon exiſtence, il eſt cependant des maux auxquels il ne peut ſe ſouſtraire. Les néceſſités de la vie ne le forcent que trop ſouvent à un travail que ſes organes ne ſauraient ſupporter; les paſſions imprévues, dont ſon ame eſt ſoudainement agitée, portent leurs effets juſques ſur les plus petits vaiſſeaux, de manière à en déranger l'organiſme. Il avale ſouvent, avec l'aliment de la vie, les ſemences d'une mort plus ou moins précipitée. Une bleſſure grave, une

ſubmerſion, une influence maligne de l'atmoſphère qu'il reſpire, tous les accidens, en un mot, auxquels l'homme eſt expoſé, dans quelque état qu'on le ſuppoſe, le rendent donc l'objet d'une Science deſtinée à l'éclairer ſur la nature des ſecours qu'il convient alors de lui porter.

C'eſt une vérité à l'évidence de laquelle on eſt forcé de ſe rendre, que la civiliſation, en poliſſant nos mœurs & les privant de leur rudeſſe première, nous a fait acheter cet avantage par une foule de maux que ne connaiſſent point les ſauvages, qui ne répondent qu'aux impulſions de la Nature. En conſidérant cette vérité du côté des maux phyſiques auxquels l'homme s'eſt volontairement livré, du moment où il s'eſt ſoumis aux liens de la ſociété, il a en quelque ſorte relâché ceux de ſon exiſtence. L'aſſociation, en augmentant le nombre de ſes beſoins, & le forçant à une parcimonie qui lui fait ſe refuſer le néceſſaire, dans l'eſpoir d'augmenter une jouiſſance future & trop ſouvent idéale, eſt pour lui une ſource cachée de malheurs, que l'habitant des forêts ignore. L'influence de cette aſſociation eſt

si puissante, qu'elle s'étend même sur les animaux que l'homme s'est assujétis pour l'aider dans ses travaux, ou le récréer dans ses momens de délassemens. Cette seule considération établit la nécessité de l'Art bienfaisant qui remédie à une partie des infirmités dont l'homme social est entouré de toute part, & qui diminue les rigueurs de celles auxquelles il ne peut se dérober.

Si une profession doit être plus ou moins considérée, à raison de l'excellence de son objet, il n'en est certainement aucune qui mérite plus d'égards que la Médecine. La santé, bien inappréciable que les hommes ne connaissent que par sa perte, & la maladie, son état opposé, sont deux points vers lesquels se concentrent continuellement les méditations du Médecin. Son habitude à en observer les diverses apparences, à combiner les opérations variées de l'ame sur les organes qu'elle anime, & les divers phénomènes qui résultent du jeu de tout l'ensemble, lui donnent une aptitude & une facilité à découvrir dans le plus grand désordre, le retour prochain vers un parfait

rétabliſſement, lorſque tout paraît ſouvent déſeſpéré aux yeux du vulgaire, ſur qui les nuances de la vie ou de la mort prochaine ne peuvent faire aucune impreſſion. Mais ſi pour parvenir à cette délicateſſe de tact, à ce ſentiment exquis, ſi néceſſaire dans les cas épineux, où il faut prononcer ſur le ſort de l'infortuné qui demande du ſecours, il faut y être diſpoſé par des études multipliées, qui applaniſſent les voies ſi tortueuſes d'un pareil labyrinthe, que penſer de cette facilité avec laquelle on ouvre ſon cœur aux promeſſes trompeuſes de ceux qui n'en connaiſſent pas même les premières avenues? La vieilleſſe & la maladie ont toutes deux le même défaut, celui de ramener l'homme à l'état d'enfance. Les organes affaiblis ne ſont plus dans le cas de répondre aux impulſions de la raiſon; & alors la circonſtance eſt belle pour ceux qui captent l'attention par des eſpérances qui ne peuvent ſe réaliſer. Heureux encore, ſi dans ces cas, l'homme n'écoutait que la voix de ceux dont les rapports intimes lui ont concilié l'affection; plus ſains que lui, ils pourraient le mettre en garde contre l'erreur, & le ſauver

de la violence des traits que l'intérêt ou l'amitié ſimulée lui portent ſi ſouvent.

Chercher à connaître l'homme ſous tous les rapports qui peuvent en varier l'organiſme, c'eſt chercher à étudier la Nature entière. Il n'eſt pas donné à l'intelligence humaine de ſaiſir tous les points d'une pareille étude : nos perceptions ont leurs bornes ; & vouloir les étendre ſur une trop grande ſurface, c'eſt chercher à en diminuer la vivacité. Cependant, quelque ſpacieux que ſoit le champ qui nous eſt ouvert, la raiſon en reſſerre les bornes, & alors il devient plus particulièrement l'objet de notre attention. Les Mathématiques, la Phyſique expérimentale, l'Hiſtoire naturelle, & notamment la partie de cette ſcience qui traite des météores, la Chimie & l'Anatomie deviennent, dès-lors, du domaine de la Médecine, & offrent divers faits qui ſervent de fondement à ſes principes. Si ces ſciences ſont certaines, & ſi la Médecine, qui s'en approprie les théorêmes, établit ſur eux les ſiens propres, comment peut-elle être purement conjecturale, comme on le répète tous les jours? Des rayons lumineux en

coincidant vers un centre, y ont-ils jamais porté l'obcurité ? Le rapprochement rendrait-il fausses des vérités désunies, ou ces vérités changeraient-elles de nature, comme l'on voit en Chimie, des substances caustiques former, par leur mêlange, des agrégats qui démentent la nature de leurs principes ? Non, sans doute, cette science est aussi certaine dans sa théorie que celles dont elle exige une étude préliminaire. Il ne faut cependant pas se dissimuler les obscurités qui, dans la pratique, souvent semblent en ternir l'évidence. Les symptômes de certaines maladies sont quelquefois si compliqués, & présentent tant de côtés à l'erreur, que ce n'est que par une attention continuelle que le Médecin expérimenté & prudent peut saisir le vrai caractère d'un mal auquel il cherche à remédier, & les remèdes qui lui conviennent.

L'Anatomie lui découvre les accidens qui empêchent le jeu des organes, dont la structure lui est bien connue ; l'expérience lui met sous les yeux ses succès & ses erreurs, & la prudence le rend attentif à bien considérer toutes les circonstances présentes, & à peser celles qui demandent qu'il agisse,

ou qu'il reste en repos. Mais ces qualités ne sont pas l'apanage du grand nombre, & l'on n'en voit que trop qui exercent encore cette science comme l'on exerçait l'Astrologie au temps où l'on y ajoutait foi.

Ainsi l'on voit tous les jours la crédulité multiplier les victimes de l'assurance avec laquelle ces Hiérophantes savent masquer leur profonde nullité dans cette science.

Dans le dessein où nous sommes d'indiquer aux jeunes Adeptes la voie qui peut les mener le plus sûrement à travers les détours d'une science aussi épineuse que la Médecine, il convient de nous arrêter avant sur les qualités premières qu'il doit avoir acquises avant de songer à réaliser ses connaissances par l'exercice. La première de toutes, considérée dans l'ordre civil, est sans contredit la probité : cette qualité sans laquelle un Philosophe célèbre a prétendu, avec raison, qu'il est impossible d'atteindre au sublime dans les ouvrages qui sont le fruit de l'imagination, est d'une nécessité absolue à celui à qui l'on confie aveuglément le soin de sa santé. Or, un des premiers devoirs que cette vertu impose, est

de ne point entreprendre la profeſſion de cet état, comme l'on entreprend celle de nombre d'autres, uniquement par des vues d'intérêt & de fortune. Il faut s'efforcer d'y exceller, ou ne pas s'en mêler; car il n'en n'eſt pas de cet état comme de beaucoup d'arts de luxe, où l'Artiſte n'eſt pas tellement reſponſable au Public de ſon induſtrie, qu'il ne puiſſe, en ſûreté de conſcience, livrer un ouvrage plus ou moins perfectionné; le fini de ſon travail en fixe toujours le prix. Au contraire, dans l'exercice de la Médecine, les moindres négligences deviennent des fautes graves, enſorte que l'ignorance ou l'inattention intéreſſent toujours la probité. Il faut donc que le jeune Etudiant, avant de faire le premier pas, examine ſérieuſement s'il ſe ſeńt capable de ſacrifier à un travail qui n'a de terme que celui de la vie, ſes plaiſirs, ſon repos, ſa ſanté, & ſouvent ſa vie même. Or, la probité exigeant avec ſévérité tous ces ſacrifices, une vie d'oiſiveté & de plaiſir devient néceſſairement incompatible avec la continuité du travail, que demande une ſcience où l'on apprend tous les jours. Sans parler de ces

fléaux épidémiques, où le Médecin doit porter au plus haut degré l'oubli patriotique de lui-même, pour le ſalut de l'humanité; la malignité des maladies particulières en ramène continuellement d'autres où la ſanté & la vie même ſont dans le plus grand danger. La probité exige alors qu'il ne meſure pas ſon zèle ſur les eſpérances lucratives que pourrait lui fournir la cupidité, mobile trop vil pour en être le premier but.

Une qualité non moins eſſentielle au Médecin, eſt un jugement droit & ſain. Cette qualité eſt moins commune qu'on ne penſe; quoique l'étude & l'expérience tendent à la perfectionner, c'eſt de la Nature ſeule qu'on la reçoit. On ne peut pas plus rectifier un jugement naturellement faux qu'une voix fauſſe. Or, s'il eſt eſſentiel dans le commerce de la ſociété de ne confier ſes moindres intérêts qu'à des perſonnes ſenſées, la ſanté étant le premier des biens, combien n'eſt-il pas important de n'en confier le ſoin qu'à une perſonne douée de cette rectitude de jugement ſi deſirable, & communément ſi peu appréciée. Car, quelque certains que ſoient les principes d'une

ſcience, l'application qu'on en fait dans la pratique devient toujours plus ou moins conjecturale, & c'eſt alors qu'on doit ſentir tout le prix d'un bon jugement. Si la Pathologie caractériſe des maladies dont les indications ſont évidentes, la pratique en offre dont le diagnoſtic eſt entouré de nombre de difficultés. Telle maladie exige, en apparence, un remède que la combinaiſon rapprochée des circonſtances rejette. La nature des maladies diffère à raiſon du degré de force de leurs cauſes, du lieu qu'elles occupent, de la complication des ſymptômes, du tempérament du malade, de ſon âge, de ſon ſexe, du genre de vie qu'il mène habituellement, du climat qu'il habite, de la ſaiſon, & de l'état de l'atmoſphère qui l'environne. Toutes ces circonſtances ſont autant de nuances qu'il faut ſaiſir, & qui ne ſont pas imperceptibles pour un eſprit que la prudence & le jugement conduiſent. *Hippocrate*, le père de la Médecine, exprime toutes ces difficultés d'une manière effrayante, lorſqu'il dit : *ars longa, vita brevis, occaſio præceps.*

A ces deux qualités, la probité & le ju-

gement, doit se joindre l'érudition. Un Médecin profondément versé dans la connaissance des livres qui traitent de son état, acquiert l'expérience de tous ceux qui l'ont précédé dans la même carrière. L'étude des langues, qui n'est pour la plupart qu'un ornement de l'esprit, lui est indispensable. Les langues Grecque & Latine, sont les deux premières qui doivent occuper sa jeunesse; il doit se les rendre d'autant plus familières, que les Médecins célèbres ont donné dans ces deux langues le fruit de leurs observations, afin d'en étendre l'usage en raison de leur universalité. La Physique expérimentale, qui lui succède, dispose le jeune Adepte à l'étude de l'Histoire naturelle, de la Chimie, de la Botanique, & de la Matière Médicale. Muni de ces connaissances préliminaires, il se trouvera alors en état de tirer tout le fruit possible de celles que l'Anatomie, la Physiologie & la Pathologie lui dévoileront. C'est d'après ces études qu'il pourra se livrer à la pratique dans les Hôpitaux ou dans les maisons particulières, sous les yeux d'un Praticien expérimenté, qui puisse

réprimer ſon imagination ſouvent vagabonde & ſyſtêmatique.

On ſent déjà combien eſt étendue la ſphère des travaux que le jeune Médecin doit parcourir avant de ſonger à réaliſer ſes connaiſſances. Cependant elle ne ſe borne point encore à ce terme, du moment où il entre en exercice. Le deſir d'augmenter ſes connaiſſances, qui s'aiguiſe de plus en plus, à meſure qu'il paſſe d'un objet à l'autre, doit alors l'engager à pourſuivre la vérité juſques dans des ſources qu'il pourrait croire lui devoir être étrangères. Il doit chercher à connaître par la voie de l'hiſtoire, les maladies qui ont eu lieu en différens temps, en différens pays; les cauſes qui les ont produites, les liaiſons qu'elles ont eues avec les mœurs, les uſages, les émigrations des différens peuples, les divers états de l'atmoſphère & du globe, la manière dont ces maladies ont été traitées, les loix auxquelles leurs fréquens retours ont donné lieu; la manière dont les Médecins célèbres pratiquaient, leurs ſuccès, leurs malheurs : toutes ces conſidérations forment un enſemble hiſtorique, dont la connaiſſance eſt inappréciable.

Enfin l'expérience, fruit de la méditation des faits comparés les uns avec les autres, vient mettre le ſceau aux qualités dont nous venons de faire mention; mais l'expérience que nous avons en vue ici, n'eſt point l'aſſurance que donne un empyriſme imitateur, ni cette apparence impoſante, qui naît de l'étalage d'une vaine érudition, ou d'une effuſion de formules peu propres aux circonſtances. L'expérience en Médecine, n'eſt autre choſe que la facilité de découvrir au premier coup-d'œil tout ce qui conſtitue la véritable nature d'une maladie, & les moyens les plus propres à lui porter remède. Les livres & les Maîtres ne peuvent donner que des avis généraux ſur cet article; il faut être livré à ſoi-même, pour voir parfaitement ce qu'on ne fait qu'entrevoir par les yeux des autres.

Les obſtacles à vaincre du côté du Médecin, ne ſont pas les ſeuls qui méritent conſidération. Telles bien ſaiſies que ſoient les indications des maladies, il faut encore que le malade, & ceux qui l'entourent, conſpirent à faire exécuter ſes ordonnances. *Hippocrate* ſemble indiquer cette difficulté lorſqu'il dit: *Nec verò ſatis eſt Medicum ſuum*

fecisse officium, nisi suum quoque ægrotus, suum astantes faciant, sintque externa ritè comparata.

Cette phrase, quoique concise, marque à chacun ce qu'il doit faire pour coopérer avec le Médecin à la guérison de la maladie. Il faut que le malade soit docile, qu'il suive scrupuleusement les avis de celui auquel il se confie, qu'il lui développe toutes les circonstances qu'il présume être la cause de sa maladie, qu'il ne néglige pas même celles qu'il regarde comme de peu de conséquence. Dans les cas où la maladie lui ôte la faculté de la parole, les assistans doivent le suppléer, & rapporter tout ce qu'ils ont observé, sans néanmoins grossir ni diminuer en rien les objets.

Ils doivent suivre, à la plus grande rigueur, les avis du Médecin, sans prendre sur eux, comme il n'arrive que trop souvent, d'en diminuer la dose, ou de changer l'heure de leur prescription, & même de les supprimer, d'après de fausses craintes, ou une manière de voir qui leur est particulière.

Il faut enfin que les remèdes soient bien

préparés, que le Pharmacien ne ſubſtitue point à ceux qui lui manquent, d'autres qu'il penſe avoir la même vertu, & que le poids réponde à celui de l'ordonnance. La conſidération de ce qui ſe paſſe tous les jours à cet égard, montre combien la Médecine mérite peu les reproches qui lui ſont ſi ſouvent faits, & combien auſſi eſt appréciable l'homme judicieux & inſtruit, qui, à travers toutes ces difficultés, voit clairement la route qu'il doit ſuivre pour parvenir à ſon but.

Mais comme très-ſouvent on entre dans la carrière ſans trop conſulter ſes propres forces, & qu'un faux raiſonnement en Médecine donne lieu, dans ſon application, à des erreurs d'une grande conſéquence dans la pratique de cette ſcience, de-là la néceſſité de diriger convenablement ceux qui s'y deſtinent.

En conſidérant le grand nombre d'Ouvrages qui ont paru pour remplir cet objet, on voit qu'ils ont été faits dans des intentions différentes. Pluſieurs préſentent des moyens à mettre en pratique dans les cas urgens, où ſouvent, faute de connaiſſance,

on reſte dans une ſécurité trompeuſe; ou bien, loin d'être utile, on donne de nouvelles forces à une maladie commençante, par une activité inconſidérée.

Les autres, plus particulièrement deſtinés à ceux qui ont eu une éducation cultivée, renferment les véritables principes de la ſcience dans toute leur pureté.

Des Médecins célèbres ont cru qu'un pareil tréſor devait être ſouſtrait à des yeux vulgaires, dont l'intelligence bornée ne pourrait en apprécier la valeur. Auſſi ont-ils renfermé ces principes dans des phraſes aphoriſtiques, uniquement à la portée de leurs Adeptes. Ils les leur expliquaient de vive voix, & s'appuyaient davantage ſur les paſſages qui leur paraiſſaient les plus obſcurs.

Telles ont été vraiſemblablement les vues d'*Hippocrate*, lorſqu'il compoſait ſes aphoriſmes, & telles étaient sûrement celles qui ont porté *Boërhaave*, à publier les ſiens. Les Commentaires de *Haller* ſur les Inſtituts de Médecine, & ceux de *Van-Swiéten*, ſur les aphoriſmes de cet Auteur, ne ſont que le développement des préceptes que ces Savans avaient puiſés dans les leçons de leurs

Maîtres. *Home* & *Gaubius* ont ſuivi la même route que le Médecin de *Leyde* a tracée. Mais toutes ces méthodes aphoriſtiques exigent des commentaires ; elles ne conviennent qu'à des perſonnes déjà vraiment inſtruites, & ainſi elles ne peuvent être le livre des commençans.

Un ouvrage élémentaire qui n'aurait point cette forme aphoriſtique; qui, écrit avec conciſion, offrirait la théorie de la ſcience dégagée de toute ſpéculation futile, & néanmoins enrichie des découvertes nouvelles, de manière ſur-tout que les principes ne ſoient point en contradiction avec la pratique, ſerait certainement un préſent à faire aux perſonnes qui ſe deſtinent au grand art de guérir ; il ſerait pour elles une introduction bien utile aux ouvrages profonds qui en traitent complettement.

De tous ceux que j'ai eu occaſion de lire, je n'en connais point qui réuniſſe mieux ces qualités que celui dont je publie aujourd'hui la traduction. Je l'ai faite d'après la ſeconde édition qui parut à Dublin en 1777. On ne trouvera point dans celle-ci, ſept pages *in*-8°. de fautes comme dans la traduction Latine

imprimée à Utrecht, en 1775, ſur la première édition de 1771 : je l'ai rendue la plus claire qu'il m'a été poſſible, évitant, autant que j'ai pu, le *but*, le *ſo that*, le *therefore*, &c., ſi ordinaires dans la diction Anglaiſe, & dont le ſeul mérite eſt de prolonger une phraſe ſans la rendre plus intelligible. J'ai ajouté quelques notes (1) aux paſſages qui m'ont paru trop concis, ſoit pour confirmer ou pour reſtreindre l'opinion de l'Auteur; je me ſuis renfermé dans les bornes d'une ſaine théorie, ſans négliger de faire uſage des connaiſſances nouvellement acquiſes, évitant ſur-tout, comme mon modèle, les citations prodiguées, qui ne ſervent qu'à groſſir inutilement un livre, & à en rendre l'acquiſition plus diſpendieuſe. Le premier volume ſert d'introduction au ſecond; il contient une théorie générale des maladies, appuyée ſur les principes les plus univerſellement adoptés. Chaque maladie, dans le dernier, a ſa théorie particulière, qui ſert de baſe

---

(1) Elles ſont indiquées par des chiffres arabes, pour les diſtinguer de celles de l'Auteur, qui le ſont par des lettres italiques.

aux indications curatives : quoique cette théorie ne soit point hasardée sur des principes incertains, cependant l'Auteur ne prend jamais le ton décisif ; & quand il s'agit d'affirmer, *it is believed*, *it is presumed*, sont les expressions qu'il emploie le plus volontiers. On n'y trouve point de formules entassées les unes sur les autres, comme on les rencontre dans le *New Practice of Physic de Shaw* ; dans la *Médecine domestique*, & dans la *Médecine pratique de Londres*. Néanmoins l'Auteur a soin de toujours indiquer celles dont l'effet est le plus certain, de manière qu'elles puissent être aisément saisies par ceux qui ont quelques connaissances de la Matière Médicale.

La pratique, dans cette seconde partie, est traitée avec une étendue qui ne laisse rien à desirer dans un livre élémentaire : c'est un répertoire où le jeune Praticien pourra trouver un modèle de conduite propre à le guider dans les cas difficiles qui se présenteront à lui.

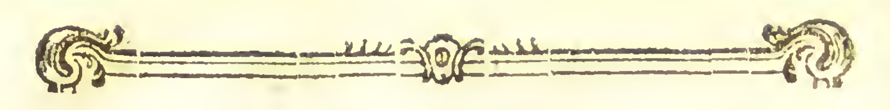
L'Auteur, en traitant de chaque maladie, suit un ordre qui lui est particulier, & dont il a déjà donné le plan général dans le pre-

mier volume ; il le compare ſouvent à celui de *Sauvages*, & laiſſe à juger au Lecteur celui qui mérite la préférence, avec ce caractère d'ingénuité & de modeſtie, que nous avons déjà fait remarquer

La mort ne lui permit pas d'achever ſon Ouvrage, & de traiter des maladies locales, ſexuelles, & de l'enfance ; mais comme il en a tracé le plan dans le premier volume, il eſt facile de ſuppléer à cette partie de ſon travail ; & c'eſt ce que je me propoſe de faire par la ſuite.

Paris, ce 25 Mars 1787.





AVANT-PROPOS
DE L'AUTEUR.

NOUS avons actuellement un ſi grand nombre de Livres de Médecine, qu'on aurait, en quelque ſorte, raiſon de regarder celui qui en mettrait un au jour, comme s'étant occupé d'un objet de peu d'utilité, ſur-tout ſi ſon Ouvrage n'était qu'une compilation de ce qui eſt déjà connu. Cependant il ne peut être que tel, dès que l'Auteur ſe propoſe de donner une vue générale ſur la Théorie & ſur la Pratique de la Médecine. Les Étudians dans un pareil Traité, comme dans ceux qui développent les principes de toute autre Science, ne demandent qu'un choix des principales matières, priſes des Auteurs les plus approuvés, & diſpoſées ſelon un ſyſtême raiſonné. Les Ouvrages qui ont déjà paru en ce genre, ſe ſentent de la vétuſté : la plupart ſont embrouillés & mal digérés ; d'autres ſont trop concis, & conſéquemment trop obſcurs. Un nouveau pourrait donc encore obtenir la faveur du Public, pourvu cependant qu'il n'expoſât que ce que la Nature nous préſente, tenant un milieu entre la préciſion & la prolixité, & qu'il fût écrit

d'un ſtyle propre à être compris par toutes les perſonnes qui ont des connaiſſances ſuffiſantes d'Anatomie, de Phyſiologie, de Chimie, & de Matière Médicale. Le Lecteur impartial jugera ſi ces qualités ſe trouvent dans l'Eſſai que nous lui offrons.

Il contient la matière d'un cours de leçons faites à Dublin pendant l'Hiver de 1766, & quelques années après ; il eſt composé de deux parties.

La première, qui traite des Inſtitutions, eſt diviſée en ſix Livres. On y trouve les principes qui ſervent de baſe à la Médecine, & un apperçu général, ſuffiſant pour ceux qui deſirent connaître cette Science, comme toutes les autres branches de l'Hiſtoire Naturelle.

Le premier Livre préſente un tableau de l'économie animale, conſidérée dans la plus parfaite ſanté, avec quelques remarques ſur la ſtructure générale du corps humain.

Le ſecond traite des maladies, ou affections contre nature ; chacune y eſt analyſée de manière que l'on conſidère ſéparément ſa nature, ſes cauſes, & les effets des divers ſymptômes qui les conſtituent.

Le troiſième renferme leur hiſtoire générale, & leur diſtribution par claſſes, ordres, genres & eſpèces. Cette méthode ſyſtématique préſente, au-

tant qu'il eſt poſſible, ſous un même point de vue, les affections qui ſe rapportent entr'elles par le plus grand nombre de circonſtances, & qui demandent les mêmes remèdes, à raiſon de cette analogie. On doit à *Sydenham* la première idée de cette méthode; d'autres grands hommes, depuis lui, en ont deſiré l'exécution. Elle eſt actuellement adoptée par une des premières Écoles de Médecine, & enſeignée par les plus célèbres Profeſſeurs de l'Europe. Comme l'on a peu connu juſqu'à préſent cette manière de claſſer les maladies, nous lui avons ajouté, par forme d'appendice, un précis des ſyſtêmes de diſtributions les plus reçues, pour donner au Lecteur une connaiſſance complette de la matière, & le mettre à portée de comparer ces ſyſtêmes avec celui que nous établiſſons, comme plus propre à remplir ſon objet.

Le quatrième Livre expoſe tout ce qui a rapport à la Séméïologie, ou à la doctrine des ſignes. On trouve dans le cinquième des règles pour la conſervation de la ſanté, & le ſixième développe les méthodes générales de guérir les maladies.

La ſeconde partie, ou la Pratique, contient la deſcription des différentes eſpèces de maladies, & la méthode curative qui leur convient. Pour rendre cette partie de l'Ouvrage auſſi complette qu'il eſt

poſſible, nous la diviſons en douze Livres, qui comprennent toutes les maladies qui ſont du reſſort du Médecin, du Chirurgien & de l'Accoucheur. Nous n'en préſenterons, pour le moment, que neuf concernant les maladies qui exigent plus immédiatement les ſecours de la Médecine proprement dite.

Ces maladies conſtituent autant d'ordres que nous nommons :

Fièvres.	Spaſmes.	Affections mentales.
Inflammations.	Faibleſſes & privations.	Cachexies.
Flux.	Anhélations.	
Douleurs.		

Nous n'avons pu traiter juſqu'à préſent que ces neuf ordres. Quant aux trois ſuivans, ceux des maladies locales ſexuelles, & de l'enfance, qui ſont la plupart commiſes aux ſoins des Chirurgiens & des Accoucheurs, nous les laiſſerons à d'autres, qui pourront perfectionner l'Ouvrage, ſuivant le plan que nous en avons tracé.

Quoique cet Abregé ſoit en grande partie le fruit d'un travail qui ne nous appartient pas, nous préſumons cependant qu'on le trouvera original en pluſieurs endroits, quant à la forme & à la matière qu'il contient. Nous avions intention de citer les Auteurs que nous avons conſultés ; mais pour ne

pas détourner l'attention du Lecteur, auquel il importe peu de savoir quels sont les fauteurs d'une opinion particulière, nous avons agi différemment dans la Pratique; nous y citons les Auteurs originaux qui nous ont fourni des descriptions exactes des maladies particulières, & des méthodes efficaces pour les guérir.

Nous avons considérablement augmenté cette dernière partie dans l'Édition présente. Entr'autres additions, se trouvent plusieurs histoires de maladies, qu'on peut regarder comme absolument neuves par l'ensemble qui y règne, & par la manière dont elles sont décrites, entièrement différente de ce qu'elles étaient auparavant. On en verra deux exemples, dignes de toute l'attention des Praticiens, dans *l'Angine pectorale* & la *Maladie Vésiculaire.* La première est la plus terrible & la plus cruelle de toutes les maladies; l'autre est une des plus lentes. Nous donnons un détail de chacune, & nous rapportons un cas particulier de la première, qu'on doit d'autant plus apprécier, que c'est le seul connu où la maladie, quoique confirmée, ait été guérie.

A Dublin, ce premier Mars 1777.



INTRODUCTION



INTRODUCTION MÉTHODIQUE A LA THÉORIE DE LA MÉDECINE.

LIVRE PREMIER.

Description sommaire du corps humain, & précis de l'économie animale.

CHAPITRE PREMIER.

Division générale du corps humain.

TOUTES les maladies auxquelles le corps humain est exposé, sont des états contraires à la nature de sa constitution. L'objet de la Médecine est de prévenir, d'abolir, ou du moins de pallier ces dispositions nuisibles au bon ordre qui doit régner dans la machine. Cette science doit donc avoir pour base une connoissance profonde de la structure du corps, & des phénomènes qu'il présente dans l'état de santé. Cet état a lieu lorsqu'aucune sensation incommode & douloureuse n'en altère le méchanisme, & que les fonctions de l'ame & du corps s'opèrent convenablement, eu égard cependant aux différences que produisent l'âge, le sexe & la constitution de chaque individu. L'Étudiant doit donc diriger ses premiers pas vers la science de l'Anatomie & de la Physiologie. Nous

ſuppoſons à notre Lecteur ces notions préliminaires ; & ſi nous les lui rappelons quelquefois, ce ne ſera que dans les circonſtances où nous les jugerons abſolument néceſſaires.

Conſidérant la ſtructure générale du corps humain en elle-même & indépendamment de la forme, de la ſituation & connexion particulieres de ſes divers organes, au-lieu de le diviſer comme l'on a fait juſqu'à préſent en parties *ſolides* & *fluides*, ou en *contenantes* & *contenues*, nous renfermerons tout ſon enſemble ſous trois diviſions, que nous nommerons ſyſtêmes *vaſculaires*, *nerveux*, & *celluleux*. Par ſyſtême *vaſculaire*, nous entendons l'aſſemblage des tubes ou canaux remplis de ſang ou d'autres fluides apparens qu'on trouve dans les différentes parties du corps. Le ſyſtême *nerveux* comprend la partie médullaire du cerveau, la moëlle épiniaire, & tous les filamens qui en proviennent : on préſume avec raiſon qu'ils contiennent un fluide très-ſubtil. Enfin, nous rapporterons au ſyſtême *celluleux* les pores ou cavités remplies de fluides lymphatiques & huileux, leſquelles réſultent de l'entrelacement varié des vaiſſeaux, des nerfs, des fibres & des lames inorganiques qui lient entr'elles toutes ces parties.

Les ſolides & les fluides ne forment, comme on le voit, qu'un tout dans cette diviſion ; ce qui nous épargne la difficulté de fixer les limites qui les diſtinguent entre eux.

Du ſyſtême Vaſculaire.

Ce ſyſtême a le cœur pour centre : tous les canaux qui le conſtituent reçoivent de lui les fluides qu'il exprime ou les lui reportent.

Quoique l'on préſume avec raiſon que tout mouvement animal provient du ſyſtême nerveux, & qu'ainſi le cœur, comme tous les autres muſcles, ne peut exercer la moindre action ſans la communication qu'il entretient avec les nerfs; cependant il eſt plus convenable de ſéparer le ſyſtême nerveux du vaſculaire, avec lequel il eſt ſi intimement uni. En effet, quand nous conſidérerons la nature des maladies, il nous arrivera fréquemment de decouvrir dans l'un des deux ſyſtêmes un dérangement marqué, qui ne ſe rencontrera que foiblement ou même point du tout dans l'autre.

Toutes les artères, les veines, tous les ſinus, les conduits & les vaiſſeaux abſorbans, conſtituent le ſyſtême vaſculaire. Ces divers canaux ſont appelés *circulatoires*, *ſecréteurs*, *excréteurs* & *abſorbans*. Les circulatoires comprennent les artères & les veines : les premiers naiſſent de l'aorte & de l'artère pulmonaire; ce ſont les conducteurs de toute la maſſe du ſang : les ſecondes ſe recourbent, & s'uniſſant à deux grands ſinus veineux, elles rapportent le ſang des artères (1), & maintiennent ainſi une circulation continuelle.

---

(1) Les artères, après avoir porté le ſang à leurs dernieres terminaiſons capillaires, dégénèrent en vaiſſeaux ſecréteurs & exhalans, où ſe repliant ſur elles mêmes & ceſſant dès-lors d'être ſoumiſes à la puiſſance projectile du cœur, leurs ramifications ſe réuniſſent pour reformer de nouveaux canaux, qui, devenus de plus en plus conſidérables, ſe terminent enfin aux deux grands ſinus du cœur, pour y verſer la maſſe générale des liqueurs. Quand l'on conſidère les rézeaux que ces ramifications font ſur les parties tranſparentes du corps, telles que les membranes, par-

Les vaiſſeaux ſécréteurs ſont de très-petits tubes diſpoſés dans les divers organes, de la manière la plus convenable pour leurs fonctions; l'on préſume qu'ils ſervent de filtres pour ſéparer toutes les humeurs de la maſſe générale. Les vaiſſeaux excréteurs ſont des canaux appartenans aux divers organes des ſécrétions, & dont la fonction eſt de tranſmettre les humeurs ſéparées dans des réſervoirs particuliers, pour être de-là portées au dehors. On entend par vaiſſeaux abſorbans, des canaux garnis de valvules qui, de la ſuperficie du corps, des viſcères renfermés dans les grandes cavités, de tout le ſyſtême cellulaire, & du canal alimentaire, pompent des fluides qu'ils tranſmettent, ſuivant l'opinion générale, dans un conduit qu'on nomme *thorachique.* Ce conduit ſe décharge dans la veine ſouclavière gauche, & celle-ci dans la ventricule droite du cœur. Les vaiſſeaux abſorbans ſont de deux eſpèces, les lymphatiques & les lactés; ceux-ci prennent leur origine du canal alimentaire, traverſent le méſentère, & conduiſent le chyle à ſon réſervoir général. Les vaiſſeaux lymphatiques naiſſent des autres ſurfaces où nous avons dit que les vaiſſeaux abſorbans prenaient leur origine; ils pompent la lymphe, & tous les fluides ſubtils qui humectent les

---

ticulièrement la pie-mère, la choroïde, l'uvée, la membrane du tambour, celle des narines, de la véſicule du fiel & des inteſtins, on y diſtingue un lacis de vaiſſeaux qui varie admirablement dans chacune d'elles. Une portion de l'inteſtin jéjunum bien injectée offre les artères, les veines, les vaiſſeaux lymphatiques tellement ramifiés, qu'à peine on peut trouver un eſpace propre à recevoir la pointe d'une épingle.

diverſes ſurfaces & les cavités où il ſe trouve des pores pour les admettre.

Du ſyſtême Nerveux.

Les nerfs tirent leurs principes du cerveau (1).

On obſerve dans certaines maladies que la force muſculaire eſt entièrement abolie, quoique les ſenſations & les perceptions reſtent dans toute leur intégrité : quelquefois, au contraire, les muſcles produiſent des effets ſurprenans, tandis que les ſens ſont dans un état d'inertie. Ces phénomènes nous autoriſent donc à reconnoître deux ſortes de nerfs ; les premiers, qu'on peut appeller *nerfs ſenſitifs*, parce qu'ils paroiſſent être principalement formés pour les ſenſations, ſe trouvent répandus dans les divers organes des ſens, tant internes qu'externes ; les ſeconds, où les *moteurs* ſont entre-mêlés avec les fibres qui compoſent les muſcles. Les anciens Phyſiologiſtes avaient déjà fait cette diſtinction, dont ils ap-

---

(1) Il eſt probable que les artères carotides & vertébrales, réduites à la ténuité capillaire, ſe plongent dans la ſubſtance corticale du cerveau, dont elles forment le tiſſu, & qu'en dégénérant encore, elles produiſent la médullaire, d'où proviennent ces filamens innombrables qui réuniſſant la blancheur à la ſolidité, diſtribuent par-tout la vie & le ſentiment ? Quel Phyſicien nous découvrira les changemens qu'éprouvent ici les artérioles infiniment ſubtiles, pour devenir un nerf dont la texture eſt ſi différente ? Ce ſera ſans doute celui qui pourra développer les métamorphoſes que ſubiſſent les vaiſſeaux du bulbe d'une tulipe, par exemple, pour en colorer les pétales bigarés qui attirent nos regards.

puyaient la certitude ſur la différence de texture que les nerfs préſentent; ils penſaient que ceux dont la conſiſtance eſt plus ferme & plus ſolide, étaient plus particulièrement deſtinés pour les muſcles, & que ceux qui ſont mous & comme pulpeux devaient être employés aux organes des ſens. Les Anatomiſtes les plus exacts n'ont rien trouvé de conſtant qui pût favoriſer une telle opinion; & l'examen le plus ſcrupuleux ne leur a jamais pu faire voir la moindre difference entre les nerfs qui ſe diſtribuent aux organes des ſens, & ceux qui ſont deſtinés aux puiſſances motrices (1).

Des expériences faites ſur les animaux vivans, particulièrement ſur ceux qui ſont un peu grands, prouvent que l'une & l'autre eſpèce de nerfs contient & tranſmet quelque fluide ſubtil, auquel on attribue le mouvement & le ſentiment comme à leur véritable cauſe.

Du ſyſtême Cellulaire.

Toutes les eſpèces de vaiſſeaux qui naiſſent du cœur ou qui s'y terminent, & tous les filamens ou cordons nerveux qui viennent du cerveau & de la moëlle épiniaire, quelque variés qu'en ſoient la combinaiſon, la diſpo-

(1) Cette aſſertion n'eſt vraie qu'autant que l'on conſidère les nerfs dans l'eſpace compris entre l'organe & le cerveau, d'où ils proviennent; car dans l'organe même la modification que ces nefs éprouvent eſt abſolument différente : il ne faut que ſe rappeler les houpes nerveuſes du bout des doigts, les tubercules nerveux de la langue, l'expanſion muqueuſe du nerf optique, la terminaiſon réticulaire du nerf auditif, & l'extinction des nerfs dan les muſcles, pour voir ſur quoi eſt fondée cette différence.

ſition & l'entrelacement, ſont unis par-tout, & tiennent enſemble par le moyen d'une ſubſtance fibreuſe & lamellee, qui n'eſt point ſuſceptible de mouvement & de ſentiment, comme les autres parties vivantes.

Ainſi ſe ſoutiennent la vie & la ſanté, qui ne pourraient plus ſubſiſter ſi chaque fibre du corps était une partie vivante, & ſi la trame du tiſſu cellulaire jouiſſait des mêmes facultés motrices & ſenſitives, que les nerfs & les vaiſſeaux qu'elle raſſemble. Ces facultés lui ayant été refuſées, différentes matières peuvent ſéjourner ſans inconvénient, dans les cavités du ſyſtême cellulaire, & parmi les ſolides privés d'action qui compoſent cette partie de la machine animale, à moins que ſe trouvant en contact avec les nerfs & les vaiſſeaux ſuſceptibles de ſentiment & d'irritation, elles ne deviennent cauſes de quelques mouvemens déſordonnés & contre nature. Nous jetterons un plus grand jour ſur cette matière, quand nous conſidérerons l'origine & les progrès de certaines maladies. On verra alors que les fluides qui ſéjournent dans le ſyſtême cellulaire, peuvent y dégénérer de leur état naturel, ſans pour cela produire aucun déſordre dans l'action des autres parties vivantes ; & l'on ſentira combien il était néceſſaire de diſtinguer les ſolides doués de mouvement, de ceux qui en ſont dépourvus.

Les ſolides ſans mouvement conſtituent les parties du corps qui n'ont ni vaiſſeaux, ni nerfs, tels que l'épiderme & ſes prolongemens, les ongles, les cheveux & la plus grande partie des os, les cartilages, les ligamens, les tendons & les membranes les plus délicates. Ces ſolides ſont encore autant de liens deſtinés à unir entr'eux les plus petits vaiſſeaux & les filamens nerveux.

Comme dans toutes les parties du corps, excepté celles qui viennent d'être nommées, il y a une multitude innombrable de vaisseaux & de nerfs que l'œil ne peut appercevoir, cependant on peut établir par analogie que les ramifications les plus déliées participent de la nature de leurs troncs, & que leur coupe transversale est également circulaire. Ils doivent donc par leur entrelacement laisser par-tout de petites cavités ou interstices : delà on conçoit qu'il n'y a aucun endroit dans la machine où le systême celluleux ne s'étende, & où l'on ne rencontre quelque mêlange de fibres qui n'ont que de l'inertie.

Le systême cellulaire occupe ainsi toute l'étendue du corps, établit entre toutes ses régions une communication libre, que les maladies connues sous les noms *d'emphysême* & *d'anasarque* prouvent clairement. La première est produite par l'air qui pénètre de pores en pores, & de cellules en cellules, jusqu'aux reduits les plus profonds de la machine : la sérosité, en se répandant de la même manière, & dans les mêmes endroits, donne naissance à la seconde.

Dans l'état de santé, les cavités du systême cellulaire sont remplies d'huile ou de lymphe : la nature de ces humeurs demande une nouvelle distinction relative aux lieux où elles se rencontrent. Les pores ou petites cavités propres à la lymphe, sont toujours interposées entre les plus petits vaisseaux & les filamens nerveux : les cellules du second ordre ne sont pas si généralement répandues, ni si multipliées, l'huile animale, ou la graisse qu'ils contiennent, ne se trouvant que dans des réservoirs, ou des vésicules distinctes.

Toutes les parties du corps qui ont besoin de fluides

huileux, pour remplir leurs fonctions, jouissent aussi d'une disposition propre à les retenir, & les empêcher de s'etendre plus loin que ne le comportent les vues de l'économie ; sans quoi ils se porteraient partout dans le système cellulaire, & produiraient les mêmes inconvéniens que l'eau dans l'anasarque, ou l'air dans l'emphysème.

CHAPITRE II.

Vue générale sur les Fluides.

SOUS la dénomination de *fluides*, nous comprenons le sang & les humeurs qui en émanent. Tous les canaux & toutes les cavités du corps, dans quelqu'état que ce soit, en sont remplis, excepté le canal alimentaire, la trachée-artère, & les ramifications qui sont destinées à donner entrée à l'air atmosphérique. De ces trois sources dérivent toute la masse des fluides appartenans aux corps animés. Nous les considérerons chacun en particulier, d'une manière abrégée.

Du Sang.

Tandis que ce fluide sort du vaisseau qui le contient, il est rouge, d'une consistance uniforme, visqueux & tenace au toucher ; refroidi, il perd sa fluidité & forme une masse coagulée, dont la solidité est différente suivant les différens sujets d'où il a été tiré.

Peu d'heures après, selon l'état de l'atmosphère, ou selon d'autres circonstances que nous rapporterons plus bas, le sang laisse échapper de toute sa surface une

rosée qui, augmentant par dégrés, forme un fluide aqueux, assez abondant pour détacher le coagulum des parois du vaisseau, & le mettre à flot comme une isle. Ce coagulum est connu sous les noms de *cruor*, de *crassamentum* ou de *caillot*, & le fluide aqueux se nomme *sérosité*.

La serosité, dans l'état sain, est le plus souvent sans couleur, souvent jaune, & quelquefois verdâtre. Le sommet du caillot a différens degrés de fermeté; il offre aux yeux une couleur qui varie beaucoup selon l'âge, le sexe, & la santé du sujet qui a fourni le sang. La sérosité se coagule comme le blanc d'œuf, lorsqu'on y verse de l'esprit-de-vin rectifié; la même chose arrive si on la mêle avec un acide minéral, ou bien si on la chauffe au 160′ du thermomètre de Farenheit (1), autrement elle reste dans le même état de liquidité.

Le caillot est composé d'une substance à laquelle le sang doit sa couleur, & d'une autre que les Physiologistes appellent *lymphe coagulable*, à cause de la propriété qu'elle a de se coaguler spontanément. Il y a deux manières de séparer cette lymphe de la partie rouge; l'une est d'agiter avec un faisceau de verge le sang nouvellement tiré; la lymphe, en se coagulant promptement, y adhère, & paraît comme une membrane solide & blanchâtre, composée de fibres entrelacées. L'autre consiste à mettre un morceau de caillot sur un filtre, & y verser continuellement de l'eau, jusqu'à ce qu'elle cesse d'être rouge, & qu'il ne reste qu'une substance fibreuse & blanchâtre. Aucun Chymiste ni Phy-

---

(1) 78″ de celui de Réaumur.

ſiologiſte ne connaît parfaitement la nature de cette partie colorante qui ſe ſépare ainſi de la ſeroſité & de la lymphe coagulable; la ſeule choſe ſur laquelle ils ſemblent être d'accord, eſt que la rougeur du ſang ne dépend point de l'union de ſix globules ſéreux & jaunâtres, ſelon l'opinion que le grand Boerrhaave paraît avoir pris de Leuwenhoëck : ce dernier s'imaginait avoir découvert, à l'aide de ſes microſcopes, qu'au moment où ſix globules de ſéroſite, qui, pris ſéparément, ont une couleur jaune, ſe combinaient enſemble, ils en formaient un ſeul qui étoit rouge.

D'après cette ſuppoſition, le ſang était regardé comme un fluide compoſé de globules de grandeurs différentes, & dont les décroiſſemens ſe faiſaient d'une manière progreſſive. On conſidérait le globule ſéreux comme réſultant de l'aſſemblage de ſix globules lymphatiques: celui-ci de ſix autres encore plus ſimples, & ainſi de ſuite juſqu'à l'humeur la plus ſubtile de tous, le *fluide nerveux.*

Le diamètre des vaiſſeaux décroiſſait auſſi dans ce ſyſtéme d'une manière proportionnée & abſolument conforme au volume des globules. Les microſcopes portés aujourd'hui à un plus haut degré de perfection qu'ils ne l'étaient du temps de Leuwenhoëck, n'ayant découvert à aucun autre Obſervateur cette prétendue aggrégation de ſix globules, ni le décroiſſement proportionné des vaiſſeaux, imaginé par le Profeſſeur de Leyde toute cette théorie a été ruinée de fond en comble.

La plupart des Phyſiologiſtes conſidèrent la partie rouge comme principalement formée de matières huileuſes & inflammables ; d'autres au contraire aſſurent qu'elle n'eſt pas plus inflammable, & qu'elle ne donne

pas à la distillation une plus grande quantité d'huile que la sérosité & la substance fibreuse. On trouve du fer dans la partie terreuse du sang, & le Baron d'Haller conjecture que ce métal a une connexion particulière avec la partie rouge : cette conjecture n'est pas dénuée de fondement, suivant les expériences du D. Buchwald, Professeur à Copenhague, qui publia, en 1762, une petite dissertation intitulée: *de rubro sanguinis colore.*

Il prit une certaine quantité de la partie blanche du coagulum, séparée de toute partie rouge par le lavage, & l'ayant calcinée avec une quantité donnée d'alkali-fixe, il la dissolva dans l'eau, & y ajouta une solution d'alun, qui ne produisit aucun changement dans la couleur. Il calcina de même une certaine quantité de coagulum rouge avec l'alkali-fixe; ayant dissous dans l'eau la masse résultante, il y ajouta une solution d'alun qui produisit aussitôt une couleur bleue, & il se déposa du bleu de Prusse, indice certain de la présence du fer.

Cette expérience établit d'une manière décisive l'opinion de l'Auteur, qui attribue la couleur rouge du sang aux molécules de fer qui y sont combinées. En réfléchissant à la quantité prodigieuse de fer répandue dans les entrailles de la terre, & à la facilité avec laquelle ce métal se dissout dans l'eau, à l'aide des particules salines qui ne sont pas moins abondantes, comment en cet état il peut passer dans le corps des animaux par leurs boissons, ou pénétrer le suc des plantes dont ils se nourrissent, on ne sera plus étonné d'en trouver des vestiges dans leur sang.

Un fait qui confirme encore cette opinion, c'est que

l'usage interne des préparations martiales rend toujours la couleur du sang plus vermeille. Néanmoins on pourrait douter si c'est à l'addition d'un principe ferrugineux que l'on doit attribuer cet effet, ou bien à l'action vitale qui se trouve quelquefois augmentée par ce genre de médicament; car il est d'observation que la couleur du sang est proportionnée à la force & à l'énergie des vaisseaux. La partie colorante du sang est très-peu considérable relativement à ses autres parties constituantes, puisqu'un grain suffit pour en teindre mille d'eau pure d'une manière sensible.

Telles sont les parties résultantes de l'analyse spontanée; mais voulant connaître plus exactement la nature de ce fluide, & les principes qui le composent comme substance animale, les Physiologistes ont emprunté le flambeau de la Chymie. Il est vrai que l'analyse chymique ne développe pas dans leur intégrité les véritables principes constitutifs du sang; cependant elle n'est pas pour cela inutile, puisqu'elle enseigne à parler avec clarté des changemens produits dans les fluides des animaux, par la combinaison de leurs particules insensibles.

Les fluides, composés de molécules subtiles, doués mutuellement d'une faculté attractive, sont autant de composés chymiques susceptibles de mixtions très-variées. Cependant comme l'analyse chymique qui expose toutes ces mixtions n'est pas d'une grande utilité au Médecin dans la pratique, nous nous bornerons à l'énumération des principes auxquels ce fluide peut être réduit par l'action du feu.

Le premier de tous, le plus abondant, non-seulement dans le sang, mais même dans les parties où l'on re-

marque beaucoup de dureté, de ſechereſſe, & de ſolidité, c'eſt l'eau ou le phlegme. Des os très-ſecs en ont donné par la diſtillation une quantité égale à la moitié de leur poids. Après l'évaporation exacte de tous les principes volatiles, ce qui reſte eſt la terre : cette partie réſiſte à l'action de l'eau & du feu, &, ſelon pluſieurs Phyſiologiſtes, elle eſt le principe de la fermeté, de la ſolidité & de la cohéſion de toutes les ſubſtances animales. On trouve dans le réſidu terreux de la diſtillation du ſang, une petite portion de chaux métallique, facile à convertir en fer. Une troiſième partie du ſang eſt la ſaline ; elle eſt de nature fixe ou volatile : la première reſte avec la terre au fond de la cornue ; l'autre s'élève pendant la diſtillation avec les particules huileuſes & aqueuſes. La quatrième eſt l'huile ; elle fait environ le huitième du ſang d'une perſonne en bonne ſanté. La dernière eſt un gaz ou une ſubſtance aëriforme qui s'échappe entièrement pendant la diſtillation, ſi l'appareil n'eſt pas bien lutté. Ce principe abonde dans les parties les plus ſolides des animaux ; c'eſt vraiſemblablement pour cette raiſon que pluſieurs l'ont conſidéré comme la cauſe cémentative à laquelle il fallait rapporter la cohéſion & la dureté qu'ils obſervaient dans beaucoup de parties de la machine : ce principe y eſt tellement fixé, qu'il n'y a que le feu ou la décompoſition ſpontanée qui puiſſe le ſéparer des corps qui le contiennent. On ne doit point le confondre avec l'air interpoſé dans le ſang, ou dans les pores des corps ſolides d'où il s'échappe dans le vuide de la machine pneumatique.

Ainſi, l'analyſe chymique fait voir que l'eau, la terre, les ſels, les huiles, & lés gaz, ſont les parties

constitutives du sang, comme elles le sont des autres parties du corps humain (1).

Des humeurs séparées du Sang.

Plusieurs organes convenablement disposés dans différentes parties du corps, préparent ces humeurs, dont

(1) En revenant sur les principes énoncés du sang, on voit que cette humeur est composée de trois espèces de mucilages, de deux sels, d'une terre peu connue, d'une eau pure qui tient le tout en dissolution, & d'un principe aëriforme. Le premier mucilage est la lymphe blanche, substance qui dans nos humeurs est la plus éloignée de l'état solide; elle a une très-grande affinité avec l'eau, lui est miscible en toute proportion, fermente facilement, est coagulable par les acides, & dissoluble par les alkalis. Le second mucilage est la partie rouge, ou la lymphe colorée; il semble tenir le milieu entre la lymphe blanche & la partie fibreuse: il est plus assimilé que la lymphe blanche, & moins que la partie fibreuse; il est de même nature qu'elle, il en diffère par la couleur, qu'il paraît devoir au fer qui y est contenu, & à la force de la vie Le troisième mucilage est la partie fibreuse; c'est le passage des humeurs à l'état de solidité, aussi est-il irritable, & présente-t'il les mêmes phénomènes que les solides: ce mucilage existe à peine dans les premiers instans de la vie; il paraît davantage chez les enfans, quoiqu'en petite quantité, comme chez les personnes chlorotiques & scorbutiques: il est abondant dans l'âge viril, & chez les athlétiques; il surabonde enfin dans les maladies inflammatoires, chez les femmes grosses, & dans la vieillesse. Les sels du sang sont, le marin, le natrum, & le sel fébrifuge en petite quantité: la partie terreuse n'est point encore bien connue; elle paraît être de nature calcaire. Quant à la substance aëriforme, elle est combinée ou disséminée, & paraît avoir beaucoup d'analogie avec le gaz méphytique.

les principes ſont pris de la maſſe générale. Quelques-unes de ces humeurs ſont ſi ſubtiles, qu'elles ne peuvent tomber ſous les ſens ; auſſi ne peut-on prouver leur exiſtence que par analogie : d'autres ſont plus ſenſibles, & même ſuſceptibles d'analyſe & de toutes les recherches que l'on peut faire pour en connaître la nature.

Des humeurs ſoumiſes aux ſens.

Quelques Phyſiologiſtes rangent ces humeurs en quatre claſſes :

Les *aqueuſes*, dans leſquelles la ſéroſité du ſang prédomine.

Les *mucilagineuſes*, dans leſquelles la partie fixe du ſang ou la terreuſe eſt la plus apparente.

Les *gélatineuſes*, qui contiennent manifeſtement de la lymphe coagulable.

Les *huileuſes* enfin, où le principe inflammable eſt le plus ſenſible. Quelqu'inexacte que ſoit encore cette diviſion, comme il n'en a point encore paru de meilleure juſqu'à préſent, nous l'adopterons néanmoins pour examiner chacune des humeurs que fournit la maſſe générale du ſang.

Les humeurs aqueuſes manquent généralement de viſcoſité & de tenacité ; elles s'évaporent ſans ſe coaguler & ſans laiſſer aucun réſidu ſenſible. La matière de la tranſpiration, l'urine, les larmes, les humeurs de l'œil, les fluides qui ſe ſéparent dans les glandes ſalivaires & le pancréas, ſont de ce genre.

Les humeurs muqueuſes ou mucilagineuſes ſe diſtinguent par leur gluant : elles ſont inſipides ; la plupart n'ont ni odeur ni couleur ; elles ſe mêlent facilement

ment à l'eau, ne ſont coagulables ni par le feu, ni par les acides minéraux, ni par les eſprits ardens : quand on les expoſe au feu elles s'évaporent en laiſſant beaucoup de reſidu. Tels ſont les fluides glaireux qui lubréfient l'interieur de la bouche, du nez, du goſier, de la trachée-artère & des bronches, toute l'étendue du canal alimentaire, les organes urinaires, l'intérieur de la matrice & du vagin : on rapporte encore a cette claſſe l'humeur ſéminale. Quant à la ſinovie des cavités articulaires, & à l'humeur viſqueuſe contenue dans les gaînes des tendons, elles ſont muqueuſes & gelatineuſes tout enſemble.

Les humeurs albumineuſes, dans l'état naturel, n'ont rien de tenace & de gluant ; elles paraiſſent auſſi fluides que l'eau ; mais étant échauffées elles durciſſent comme le blanc d'œuf ; & quand on leur mêle de forts acides ou de l'eſprit ardent, elles ſe grumélent & s'épaiſſiſſent. De ce genre eſt la lymphe que les vaiſſeaux valvuleux lymphatiques contiennent, l'humeur qui remplit une partie du ſyſtême cellulaire, & qui en partie s'exhale dans toutes les grandes cavités. Les liqueurs gaſtriques & inteſtinales qui ſuintent des tuniques internes de l'eſtomac & des inteſtins, en ſont encore, ainſi que l'humeur de l'amnios, ſelon l'opinion de quelques Phyſiologiſtes.

L'inflammabilité caractériſe particulièrement les humeurs de nature huileuſe. On range dans cette claſſe toutes les huiles animales connues ſous les noms de *graiſſe* & de *moëlle*. Ces fluides, comme on l'a déjà fait remarquer, ſont ordinairement confinés dans des cellules ou véſicules particulières & diſpoſées de manière à les retenir plus ou moins long-temps. De ce genre ſont encore le cerumen ou la cire des oreilles,

la bile & le lait; mais le principe huileux paroiſſant ne pas dominer dans ces deux dernières humeurs, on peut douter ſi elles lui appartiennent.

Celles des humeurs dont nous venons de parler, qui ſont ſéparées de la maſſe générale, & rejettées enſuite comme ſuperflues & inutiles, ſont nommées *excrémentitielles*, & l'on appelle *récrémentitielles* celles qui reſtent dans leurs canaux ou réſervoirs pour différens uſages de l'économie animale. Quelques-unes de celles-ci ſont dans un mouvement continuel, pendant que d'autres ſéjournent dans des cellules ou cavités véſiculaires, ou dans des kiſtes particuliers diſpoſés pour cet effet.

Des Fluides qui par leur ſubtilité échappent aux Sens.

Ces fluides ſont la lymphe nutritive & le fluide nerveux.

Nous n'entreprendrons point actuellement d'en prouver l'exiſtence, la plupart des Phyſiologiſtes la ſoupçonnent.

De la Lymphe Nutritive.

Les Anciens reconnoiſſaient une humeur deſtinée à la nutrition, ils lui donnaient le nom de *cambium*; ils croyaient qu'elle ſe diſtribuait dans ce qu'ils appellaient les *poroſités des chairs.*

Les Modernes ne s'éloignent pas beaucoup de leur opinion: ſelon eux, c'eſt une lymphe ſubtile, étrangère aux genres que nous avons établis plus haut, & deſtinée à concourir au travail de la nutrition, en dépoſant les particules qu'elle contient, dans les vuides qui réſultent du frottement des ſolides.

Que ce ſoit le fluide nerveux, comme quelques Phyſiologiſtes l'ont enſeigné, ou un fluide *ſui generis*, on peut ſuppoſer que dès qu'il eſt employé à la nutrition, il ne s'applique pas ſeulement aux parois intérieures des vaiſſeaux les plus ſimples, où il y a une perpétuelle affluence d'humeur, mais encore aux poroſités & aux interſtices cellulaires de chaque partie du corps.

On ſait en effet que pluſieurs parties deſtituées de vaiſſeaux, particulièrement la peau & ſes prolongemens, les poils & les ongles, ſe nourriſſent & ſe renouvellent promptement lorſqu'on les a coupées ou détruites, ce qui ne pourroit avoir lieu ſi la matière nutritive n'étoit deſtinée qu'à la réparation des vaiſſeaux qui la tranſmettent. La communication libre & générale qui a lieu dans tout le ſyſtème cellulaire, montre combien les particules nutritives peuvent facilement ſe diſtribuer dans toute l'étendue du corps, quand un fluide ſubtil leur ſert de véhicule.

Du Fluide Nerveux.

Quoique rien ne démontre l'exiſtence du fluide nerveux, & qu'il ſoit impoſſible de déterminer la manière dont la ſubſtance des nerfs en eſt remplie; cependant, pour peu que l'on conſidère la grande quantité de ſang qui circule dans les vaiſſeaux du cerveau, l'on ne peut douter qu'il ne s'y faſſe une ſécrétion. Les nerfs ſont les ſeuls canaux excréteurs, que l'œil découvre, qui puiſſent conduire ce fluide ſéparé à ſa deſtination. Ce fluide eſt-il charrié dans la cavité des petits tubes capillaires, dont la réunion forme la totalité du nerf; ou eſt-il tranſmis le long des filamens, à la manière du fluide électrique

ou enfin seroit-il la matière électrique elle-même, ainsi que l'ont pensé quelques Physiologistes ? Il n'y a pas lieu d'espérer que ces problêmes soient jamais résolus. Qu'il nous suffise donc de savoir, en général, que le sentiment & le mouvement dependent de la transmission libre d'une substance particulière qui, émanée du cerveau, passe des nerfs aux différens organes des sens, & à chaque fibre musculaire.

Du Chyle.

C'est le dernier fluide animal dont il nous reste à parler. Les vaisseaux lactés le prennent du canal alimentaire, où les substances destinées à notre nourriture éprouvent une première élaboration : ces substances mêlées à une certaine quantité de salive, de bile, de sucs pancréatiques, gastriques & intestinaux, sont soumises à une fermentation d'un genre particulier, que l'on nomme *coction* ou *digestion :* ainsi se forme l'humeur dont il s'agit. Les vaisseaux lactés l'absorbent & la portent au conduit thorachique, de-là elle est versée dans la veine souclavière gauche. Tout le fluide qui remplit les vaisseaux lactés, n'est point du chyle, c'est en partie de l'eau, & une solution de quelques substances qui ne peuvent être altérées par la digestion.

Tel est l'exposé général des trois systêmes dont l'ensemble constitue l'économie animale.



CHAPITRE III.

Des puissances qui animent le Corps humain.

Quoique nous ne dérogions point à l'usage reçu parmi les Auteurs de Médecine, de nommer *machine* l'ensemble des parties qui composent le corps humain, il ne faut cependant point s'attendre à trouver les explications que nous donnerons des mouvemens qui s'y exécutent, appuyées toutes sur des principes de mechanique : le plus léger examen, en effet, de ce que l'on a tenté jusqu'ici sur ce sujet, suffit pour prouver combien de pareilles explications sont vaines & illusoires.

Le systême nerveux, duquel dépendent le sentiment & le mouvement, est tellement au-dessus des recherches anatomiques, que tout raisonnement pris de la méchanique sur cette partie du corps humain, serait frivole & ridicule. Quant au systême vasculaire, quoique des hommes de génie ayent mesuré avec exactitude les différens diamètres des vaisseaux, qu'ils ayent calculé les forces du cœur & des artères; cependant, quand l'on considère combien ils diffèrent entre-eux pour les résultats, on se persuade sans peine que toutes ces opérations mathématiques ne peuvent être d'une utilité réelle.

Mais si quelques Physiologistes ont poussé trop loin leurs raisonnemens en s'obstinant à considérer le corps humain comme soumis aux loix de la mécanique, ceux qui ont voulu rapporter tout au principe immatériel

n'en ſont pas moins tombés dans une erreur oppoſée. Dans toutes les opinions, la raiſon offre un milieu qu'on n'atteint jamais en pouſſant les diſputes à l'extrême. On ne peut, il eſt vrai, comprendre l'eſſence ou la nature intime de cet être ſpirituel, intelligent & immortel, qui réſide en nous, & que nous déſignons ſous le nom d'ame. On ne conçoit pas plus la manière dont ce principe agit ſur notre corps, ni comment notre corps agit ſur lui ; cependant on ne peut douter qu'il n'exiſte un commerce mutuel entre ces deux ſubſtances, & que les fonctions de la vie ne puiſſent être changées également, par les objets qui agiſſent ſéparément ſur l'un & ſur l'autre.

La plupart des maladies auxquelles le corps humain eſt ſujet, dépendent des changemens qui lui arrivent en conſéquence de l'impreſſion des objets qui agiſſent immédiatement ſur lui. Or, comme la Médecine nous fournit les moyens de changer la diſpoſition vicieuſe qui réſulte de cette impreſſion, de régler les mouvemens déſordonnées qui en proviennent, de-là la certitude de cette Science.

La Médecine produit ſes effets, en partie à l'aide de ce que les Phyſiologiſtes appellent *forces inanimées*, en partie au moyen de *l'irritabilité* (a), qui eſt une propriété ſpécialement inhérente aux fibres motrices des animaux.

On entend par forces inanimées, toutes les puiſ-

(a) L'irritabilité étant inſéparable de la mobilité des fibres animales, on ne doit point la conſidérer comme une propriété diſtincte.

ſances qui produiſent la cohéſion dans les ſolides, ou qui excitent différentes eſpèces de mouvemens dans les parties inſenſibles des humeurs.

Les Philoſophes ne connaiſſent pas mieux l'eſſence & la nature intime de ces forces, que celles de l'ame; ils ſont perſuadés ſeulement qu'elles exiſtent dans tous les corps vivans, & qu'on peut les réprimer ou les exciter par le ſecours de l'Art. On leur donne en général les noms *d'attraction* & de *répulſions électives*, à cauſe de la faculté qu'elles ſemblent avoir de choiſir entre différens objets, ceux qu'elles attirent & ceux qu'elles repouſſent.

Il paraît que l'irritabilité eſt une qualité propre à la fibre motrice chez les animaux, & qu'on n'a encore rien trouvé de ſemblable dans l'économie végétale, ſi l'on n'en excepte les phénomènes que préſentent les ſenſitives, & notamment le *dionæa muſcipula* (1).

(1) Le *dionæa muſcipula, miraculum naturæ*, l'attrape-mouche. Les feuilles de cette plante, qui croît naturellement dans l'Amérique ſeptentrionale, ſont tellement ſenſibles, que lorſqu'un inſecte les touche, elles ſe ferment, en ſerrant leurs bords & les contournant de manière à entrecroiſer les cils qui les terminent. Ainſi elles retiennent l'inſecte juſqu'à ce que, fatigué des vains efforts qu'il fait pour ſe débarraſſer, il demeure tranquille; alors elles le rejettent au-dehors. Cette repréſentation d'un animal carnivore, n'eſt qu'illuſoire; l'attrape-mouche ſaiſit de la même manière tout corpuſcule qui vient le toucher, & le retient de même opiniâtrément.

Ellis a décrit cette plante dans une lettre à Linnée, d'une manière très-détaillée. Scrheber a traduit cette lettre en Latin & en Allemand, & il y a ajouté une figure coloriée qui la repréſente.

Douées de cette propriété, les fibres musculaires, & celles qui composent les tuniques de toutes les espèces de vaisseaux, de canaux & de réceptacles, se meuvent d'une manière spontanée, en se contractant & se relâchant alternativement, même quand elles sont coupées ou détachées du corps. On peut exciter ou arrêter ce mouvement par l'application de différentes substances ainsi qu'il est démontré par une foule d'expériences qui toutes font voir, que la circulation générale des fluides dans le système vasculaire, les diverses excrétions du corps, & le mouvement péristaltique du canal alimentaire, dépendent principalement de cette faculté.

On peut encore la regarder comme la cause absolument nécessaire du mouvement volontaire. L'ame, en effet, si l'on permet la comparaison, ne pourrait pas plus mouvoir un muscle dont les fibres en seraient dépourvues, qu'un Musicien ne pourrait tirer des sons d'un violon si les cordes n'en étaient élastiques. Or, comme les actions animales sont les résultats de la structure particulière des organes où elles s'opèrent, de leur matière constitutive, qui a des propriétés intérieures, & de la réunion des forces extérieures qui les meuvent, on peut les comparer aux sons de cet instrument. On peut aussi regarder l'ame comme autant dif-

---

Nombre de plantes herbacées & ligneuses sont à quelques égards des espèces de sensitives, leurs feuilles s'ouvrent pendant le jour & se ferment pendant la nuit. On observe un même méchanisme dans différentes fleurs, presque toutes semblent chercher la lumière & languir par son absence.

tincte de l'édifice qu'elle habite, & des propriétés inhérentes à la matière qui le compose, que la main du Musicien diffère de l'instrument dont il joue.

Comme la perfection du son musical dépend de la fabrique particulière de l'instrument, de l'élasticité des parties qui le composent, & de la dextérité du Musicien; de même la perfection des actions animales dépend de la composition des parties du corps, de l'état actuel de l'irritabilité, & des forces inanimées unies aux puissances de l'ame.

Si l'instrument n'est point parfait, s'il est fendu, & que la matière qui le compose manque en quelques endroits, ou qu'il y ait quelque défaut dans ses qualités propres, il se formera un son qui ne produira aucun effet agréable, quoique le Musicien déploie toute son habileté. De même, si la composition du corps est viciée, si les parties qui le forment souffrent quelques défauts dans leurs qualités intrinsèques, il y aura irrégularité dans ses actions, quoique l'ame puisse manifester toute l'énergie dont elle est susceptible.

Tous les mouvemens & toutes les actions que les êtres animés exécutent, résultent donc des opérations conjointes du principe intellectuel, des forces inanimées, & de l'irritabilité.

Nous entendons par *nature*, mot si employé dans les ouvrages de Médecine, l'union de toutes ces puissances, moyennant lesquelles on dit que la *nature* conduit l'économie animale, la maintient dans l'état de santé, & souvent la délivre des maladies (1).

---

(1) Si cette union n'a point été considérée des Anciens, quant à son essence, elle l'a du moins été quant à ses

CHAPITRE IV.

Des mouvemens qu'on obſerve dans les Syſtêmes vaſculaire, nerveux & cellulaire.

Les différentes puiſſances dont la réunion anime le corps humain étant expoſées, examinons les actions & les mouvemens que produiſent leurs opérations ſimultanées.

Du mouvement propre au ſyſtême vaſculaire.

Les mouvemens de ce ſyſtême ſont aſſez évidens & même ſuſceptibles de démonſtration. Il n'en eſt pas ainſi de ceux du ſyſtême nerveux; on n'en peut raiſonner que par l'analogie, & par l'obſervation des effets qui en réſultent.

Le cœur, placé au centre du corps, eſt le premier moteur de ce ſyſtême. Cet organe poſſede l'irritabilité à un plus haut degré qu'aucun autre muſcle. Les dilatations & les contractions alternatives, qu'on nomme *diaſtole* & *ſyſtole*, conſtituent ſes mouvemens. Le ſang reçu, pendant la diaſtole, dans les oreillettes & les ſinus veineux du cœur, eſt chaſſé des ventricules pen-

effets. En liſant les ouvrages des Philoſophes qui ont écrit ſur la nature de l'homme, on rencontre partout les termes de θεῖον, φυσις, Κινητης, de *calidum innatum*, *ſlammula vitæ*, *lux vitalis* &c. expreſſions dont ils ſe ſervaient pour déſigner cette puiſſance dont l'inhérence à la matière ſert à la vivifier.

dant la systole. On observe en outre un mouvement de soubresaut, dans lequel le cœur se lève & frappe contre les côtes d'une manière si sensible, qu'on peut en éprouver l'effet lorsqu'on applique la main au côté gauche de la poitrine.

Ce mouvement est isochrone avec celui de systole; il ne cesse d'avoir lieu que quand la vie est presqu'anéantie. Quand les forces sont sensiblement diminuées, il est à peine sensible, & ne laisse plus appercevoir que les autres, qui néanmoins suffisent encore pour conserver quelque temps la vie.

Le mouvement de soubresaut, selon un auteur François (*a*), se communique à tout le systême artériel;

(*a*) On trouve dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1765, un Mémoire intitulé : *Recherches sur la cause de la pulsation des artères, par M. de Lamure*, dans lequel l'Auteur, après avoir rapporté les différentes opinions des Anciens & des Modernes, sur la cause de la pulsation des artères, démontre que ce phénomène ne dépend point, comme on le croit généralement, *de la simple dilatation des artères, produite par une augmentation soudaine de la pression latérale contre leurs tuniques flexibles*, ainsi que l'exciteraient des colonnes de sang qui se succéderaient les unes aux autres, mais plutôt *d'un déplacement, ou d'une locomotion de tout le canal, analogue au mouvement de soubresaut du cœur.*

Il admet que les artères sont dilatées toutes les fois que le cœur se contracte; mais il prouve que cette dilatation ne cause point ce coup aigu ou ce battement qui constitue le pouls; que l'augmentation du diamètre de l'artère est trop petite pour pouvoir être vue & sentie sur les plus gros vaisseaux, pendant qu'on peut appercevoir la pulsation des plus petites artères, telle que celles qui rampent entre les tuniques des intestins. Il conclud

il est la principale cause de la pulsation des artères, & correspond si bien avec les battemens du cœur, que quand cet organe agit avec force, le battement de l'artère augmente en énergie & réciproquement. Delà on voit combien l'examen du pouls est utile.

Lorsque les Physiologistes établissaient toutes leurs théories sur la méchanique, plusieurs hommes de génie y eurent aussi recours pour estimer les forces du cœur, & le poids qu'ils le supposaient capable de contrebalancer pendant sa contraction. En voyant la prodigieuse différence qui se trouve dans leurs conclusions, on voit clairement l'insuffisance de leurs calculs. Borelli affirme que la force du cœur égale 180,000 livres. le D. Keill réduit la force du ventricule gauche à cinq onces. Le D. Jurin estime la force du total à quinze livres quatre onces, Tabor à 150, & le D. Hales à 51 environ.

On observe la même diversité d'opinions par rap-

---

de-là que leur battement est dû à la vibration de tout le canal, & non point à la simple dilatation, ou à l'augmentation de leur diamètre.

Les raisonnemens & les expériences dont l'Auteur se sert pour combattre l'opinion reçue, ont une sorte de probabilité; mais la manière dont il explique la locomotion n'en est pas moins sujette à erreur. Cette explication, d'ailleurs, ne peut être fondée sur la vérité, puisque la même difficulté subsiste, quant aux mouvemens de soubresaut du cœur. Peut-on douter, en effet, que cet organe ne s'élève & ne frappe contre les côtes, & cependant qui pourrait expliquer cette action?

On trouve un extrait du Mémoire de M. Lamure, dans le *Monthly Rewieu*, X. j. vol. pag. 518.

port à la vélocité du ſang & à ſa quantité, d'où il paraît que ces objets, appréciés au poids & à la meſure, ne préſenteront jamais que de faibles probabilités.

L'extrême irritabilité du cœur le rend capable de renouveller ſes mouvemens, même après qu'il ſemble avoir perdu toute action. Delà on conçoit le moyen le plus aſſuré de ramener à la vie les perſonnes noyées ou étranglées. Tous les efforts doivent alors tendre à mettre en mouvement le ſang qui ſéjourne dans les oreillettes & le ſinus veineux, pour que, pouſſé dans les ventricules, il en puiſſe irriter les parois & les exciter à de nouvelles contractions. C'eſt auſſi cette éminente irritabilité du cœur, qui eſt cauſe que les fièvres ſont, de toutes les maladies, celles qu'on obſerve le plus communément. En effet, qu'il ſe forme un principe ſtimulant dans la maſſe des humeurs, ou que ce principe vienne du dehors, il ne manque guères d'exciter la fièvre, en produiſant des contractions plus fréquentes du cœur & des gros vaiſſeaux.

Les intervalles que laiſſent entre-elles les contractions du cœur, & la force que cet organe exerce ſur le fluide qu'il contient, varient ſelon l'état & la diſpoſition tant de l'ame que du corps. Eſt-on agité par la joie ou ému par la colère? Les mouvemens du cœur deviennent plus forts & plus précipités. Eſt-on accablé de chagrin ou conſterné par la peur? Ses mouvemens ſont faibles & petits. Il en eſt de même des autres paſſions, qui influent chacune d'une manière qui lui eſt propre ſur les mouvemens du ſyſtême vaſculaire.

Moins on eſt éloigné de l'enfance, plus les mouvemens du cœur ſont fréquens; ils deviennent avec

l'age, plus vifs & plus accélérés. Ainsi le pouls d'un enfant de six mois bat cent dix fois dans une minute, pendant que celui d'un homme de cinquante ans ne donne pas plus de soixante-cinq à soixante & dix pulsations dans le même espace de temps.

Les femmes, toutes choses d'ailleurs étant égales, ont aussi le pouls plus fréquent & plus susceptible de changemens que les hommes. Aussi s'abstient-on soigneusement, dans la pratique, de tirer aucune induction des mouvemens du cœur, sans avoir égard aux différences qui naissent de l'âge, du sexe & de la constitution (1); car beaucoup de personnes, avec un pouls singulièrement fréquent ou rare, jouissent néanmoins d'une très-bonne santé.

La force contractile des artères dépend de deux causes: de leurs fibres musculaires, en qui l'expérience

---

(1) On pourrait encore ajouter à ces différences celles de la taille. Un Praticien de Paris, étant un jour appellé pour voir un malade, qu'on disoit avoir la fièvre, & lui ayant touché le pouls, qu'il trouva sec & vif, lui demanda s'il était grand ou petit; le malade, étonné d'une pareille question, n'y voulut point satisfaire, la regardant comme un effet de pure curiosité. Comme le Médecin s'en allait sans rien prescrire, sa femme le fit passer dans une chambre voisine, & lui apprit qu'il n'avait que trois pieds & demi. Le Médecin mit alors la femme hors de toute inquiétude, en lui assurant que son mari n'avait point la fièvre. Apprennant qu'il y avait peu de temps que le malade était marié, il soupçonna quelle pouvait être la cause du changement dans le pouls, il ordonna donc de la modération aux nouveaux époux, & la prétendue fièvre ne tarda point à se dissiper.

démontre autant d'irritabilité que dans les fibres charnues du cœur, & d'une ſubſtance élaſtique particulière, qui fait partie des tuniques artérielles. Ces forces combinées donnent aux artères la faculté de ſe rétablir, lorſque l'action du cœur ceſſe de les diſtendre. Par cette alternative de mouvement, la maſſe du ſang eſt portée du centre à ſa circonférence, & elle revient enſuite de cette circonférence à ſon premier point.

Quoique ce mouvement dépende en grande partie de la puiſſance du cœur, qui en eſt comme le premier agent, cependant cet organe ne doit point en être regardé comme l'unique cauſe, car on obſerve ſouvent que la vélocité du ſang eſt augmentée dans les vaiſſeaux ſanguins fort éloignés du cœur, tantôt par les paſſions de l'ame, tantôt par la préſence de cauſes irritantes, ſans que les pulſations de celui-ci ſoyent augmentées. La théorie des inflammations eſt fondée principalement ſur cette dernière conſidération, ainſi qu'on le verra par la ſuite.

Il exiſte encore un autre mobile du ſang qui éclaircit la théorie dont il s'agit, Halles l'appelle *force dérivative.* C'eſt elle qui précipite le ſang vers une partie, dont les vaiſſeaux artériels ou veineux ſont ouverts ou rompus, de manière à n'offrir ainſi qu'une faible réſiſtance.

Les petits vaiſſeaux ont auſſi leur force motrice auxilliaire de celle du cœur, pour faire circuler les fluides dans les parties éloignées du moteur principal : on la nomme *oſcillation.*

On la ſuppoſe auſſi dans les différens organes des ſécrétions, pour y entretenir la circulation dans les vaiſſeaux ſécréteurs & excréteurs. Ces vaiſſeaux, qui ſont

d'une finesse extrême, sont si différemment disposés & tellement conformés dans les organes glanduleux, qu'il est impossible d'estimer précisément la proportion ou le degré de mouvement qui a lieu dans chacun d'eux en particulier.

Cette diversité de mouvement se manifeste par la différence des sécrétions, qui s'opèrent plus proptement & plus abondamment dans certaines glandes que dans d'autres. Il en est de leurs vaisseaux sécréteurs & excréteurs, comme des vaisseaux sanguins eux-mêmes. Les causes qui agissent sur l'ame, portent également leur impression sur eux, comme celles qui agissent uniquement sur le corps. Aussi voit-on tous les jours les différentes sécrétions être retardées ou accélérées par l'influence de ces deux sortes de causes.

Quoique les humeurs qui se séparent du sang subissent une élaboration dans un appareil de vaisseaux qui leur est approprié; cependant lorsqu'une sécrétion est interceptée, une autre la remplace, & fournit une abondance d'humeur dont l'excrétion rétablit l'équilibre qui eut été détruit sans cette précaution.

Dans les trois branches du systême vasculaire, c'est-à-dire, dans les vaisseaux qui servent à la circulation, aux sécretions & aux excrétions, le mouvement dérive originairement ou dépend en grande partie de la force du cœur; mais dans la classe des vaisseaux absorbans il dépend absolument de la force vasculaire, indépendamment du secours qui vient de la *pression* laterale des artères ou des muscles adjacens.

On s'est assuré, par des expériences faites sur les animaux vivans, que les vaisseaux lactés & les valvulaires lymphatiques, sont extrêmement irritables; aussi est-il permis d'attribuer à leur irritabilité la force propulsive

pulſive qui meut le fluide qu'ils contiennent. A l'égard des vaiſſeaux abſorbans, il ne paroît pas qu'ils ſoient ſoumis à l'empire de l'ame, comme le ſont les trois ſortes de vaiſſeaux qui conſtituent le ſyſtême vaſculaire.

Des mouvemens opérés dans le ſyſtême nerveux.

Les expériences qu'on a tentées ſur les nerfs des animaux vivans, ſoit en les comprimant, ſoit en les diviſant, démontrent que ces parties tranſmettent & diſtribuent un fluide ſubtil qui, en dérivant du cerveau, devient la cauſe eſſentielle & indubitable des mouvemens volontaires de nos ſenſations, & comme le principe de la force & de la vie qui réſident dans les corps animés.

Mais ce fluide eſt-il contenu dans de petits tubes, ou ſe tranſmet-il le long des filamens ſolides des nerfs? c'eſt ce que les Phyſiologiſtes ignorent abſolument. Ils ne connaiſſent pas mieux les loix que ce fluide ſuit dans ce mouvement, ni les proportions ſelon leſquelles il ſe diſtribue.

Ils préſument néanmoins que le ſyſtême nerveux eſt, pendant la vie, dans un état continuel de vibration, non à la manière des cordes vibratiles auxquelles les nerfs ne reſſemblent pas, mais conformément aux loix des fluides élaſtiques. Au reſte, ce mouvement ou toute autre théorie ſur l'action des nerfs, ne ſont que des conjectures; mais comme ces conjectures n'offrent aucune abſurdité, & qu'elles nous ſeront néceſſaires pour nous faire entendre quand nous traiterons des maladies du ſyſtême nerveux, nous les admettons volontiers. Au moyen de ce mouvement de vibration, les organes des ſens & du

mouvement, deviennent, pour l'ame des miniſtres propres à l'exercice de ſes facultés.

Cette vibration & diſtribution continuelle du fluide nerveux étant reconnue, on peut dire avec raiſon que les mouvemens du ſyſtême nerveux doivent, dans l'état de ſanté, être égaux, modérés, & s'exercer librement, comme le pouls nous l'indique à l'égard du ſyſtême vaſculaire.

Baglivi, *Hoffman*, & leurs Sectateurs penſent que la dure-mère eſt le premier moteur du ſyſtême nerveux, comme le cœur l'eſt du ſyſtême vaſculaire. Ils attribuent à cette membrane une force de contraction & de dilatation alternative, néceſſaire à la propulſion du fluide nerveux, comme eſt le cœur à l'égard du ſang. Mais la plus légère inſpection de cette membrane, qui n'a rien de muſculeux dans ſa texture, & qui, en nombre d'endroits, eſt attachée au crâne d'une manière ſi ſolide, aurait dû convaincre qu'elle n'eſt nullement ſuſceptible d'une pareille action.

Ce ſerait à tort qu'on lui rapporterait le mouvement d'élévation & de dépreſſion qu'on lui obſerve quand une partie du crâne a été emportée, & que la dure-mère eſt miſe à découvert, puiſqu'il appartient entièrement au cerveau. Dans ces cas, l'on voit ce viſcère s'élever chaque fois que le cœur eſt dans ſa ſyſtole, & s'abaiſſer dans la circonſtance contraire. Cette élévation a également lieu quand l'animal retient ſa reſpiration; & quand cette fonction s'exerce librement, on voit pareillement le cerveau s'élever & être déprimé. Delà le danger qui peut réſulter de la toux chez ceux qui ont ſouffert l'opération du trépan.

Il exiſte dans tout le ſyſtême nerveux une commu-

nication que l'on nomme *ſympatique*. Au moyen de cette communication, il s'excite des ſenſations & des mouvemens dans des parties fort éloignées & abſolument iſolées des nerfs où l'impreſſion s'eſt faite. Ainſi un coup à la tête affecte l'eſtomac, en dérange les mouvemens, fait vomir, & réciproquement les matières nuiſibles qui ſéjournent dans l'eſtomac, produiſent ſouvent une grande douleur à la tête.

Les Phyſiologiſtes ne ſont pas plus avancés ſur l'explication de ces différentes ſympathies que ſur la ſtructure des nerfs, la nature du fluide qu'ils contiennent, & le principe de ſon mouvement.

Lorſque nous traiterons des maladies en particulier, nous parlerons des principales ſympathies, telles qu'elles ont été obſervées par les Praticiens les plus recommandables. Cette connaiſſance peut quelquefois être très-utile pour diriger l'application des remèdes, quoiqu'elle ſerve très-peu pour développer la cauſe des maladies. Si l'on diſait, par exemple, qu'un mal de tête, dont on chercherait la cauſe, eſt produit par la ſympathie de cette partie avec l'eſtomac, on pourrait demander ce qu'eſt cette ſympathie. Si l'on répondait que cette ſympathie eſt une affection d'une partie du corps, conſécutive à l'affection d'une autre, & qu'ainſi la tête n'eſt affectée douloureuſement que parce que l'eſtomac l'eſt pareillement; un pareil raiſonnement ne ferait que renfermer la queſtion dans un cercle vicieux.

Des mouvemens opérés dans le ſyſtême cellulaire.

Comme les ſolides qui conſtituent le ſyſtême cellulaire ſemblent être privés du mouvement ſpontané dont jouiſſent les ſolides vivans, quelque peu ſenſible que

ſoit le mouvement progreſſif des fluides dans cette partie de l'économie animale, on ne peut le rapporter qu'à la vertu abſorbante des vaiſſeaux lymphatiques, valvulaires, & à l'exudation tant de l'huile que de la lymphe qui, au moyen des pores exhalans, ſuintent de la ſurface des différentes parties du corps.

L'attraction & la gravitation n'agiſſent point ou du moins agiſſent très-peu ſur les fluides du ſyſtême vaſculaire; ces fluides paraiſſent ſe mouvoir auſſi librement contre leur gravité, qu'ils le feraient en lui obéiſſant. Elles n'ont pas un effet plus ſenſible ſur les fluides propres au ſyſtême cellulaire lorſque le corps eſt en bonne ſanté. Dès que cet état ceſſe, que la circulation devient faible & languiſſante, alors les vaiſſeaux abſorbans interrompent leur office, les fluides du tiſſu cellulaire s'accumulent & ſe dépoſent ſur les extrémités inférieures: delà le gonflement des jambes qu'on obſerve chez les perſonnes âgées, & chez celles qui ont été affaiblies par les maladies, par un mauvais régime, ou par des évacuations immodérées.

Les mouvemens dont nous avons fait mention juſqu'ici, ſe rapportent tous à la progreſſion des fluides d'un ordre de vaiſſeaux, ou d'une cavité dans une autre. Mais outre ce mouvement, il en eſt encore un autre analogue à ce qu'on nomme en chymie *fermentation*, *efferveſcence*, & *ébullition*. Ils ſubſiſtent entre les parties inſenſibles des fluides, & les rendent ſuſceptibles d'un grand nombre de combinaiſons.

Ce mouvement s'obſerve dans les ſucs des végétaux, & ſemblent contribuer à leur circulation; car dans la plupart, les vaiſſeaux qui contiennent ces ſucs ne jouiſſent d'aucune force motrice ſpontanée, pareille à celle de

l'irritabilité qu'on obſerve dans les fibres animales. Il n'eſt pas douteux qu'un pareil mouvement, en ſtimulant les parties ſolides chez les animaux, ne contribue à la conſervation du mouvement circulaire dans les vaiſſeaux les plus petits & les plus éloignés du cœur, qui eſt le centre des grands mouvemens. Ainſi dans l'économie animale, le mouvement offre l'image d'un cercle ; les ſolides doués de vie chaſſent les fluides qui réciproquement ſtimulent les ſolides dans leſquels ils ſe meuvent.

CHAPITRE V.

Des actions volontaires, ſpontanées, & mixtes.

TOUS les animaux, ſans en excepter ceux qui à des yeux vulgaires paraiſſent les plus abjects, poſſedent à différens degrés, trois puiſſances ou facultés, celles de l'appétit ou du deſir, celle de connaître & de diſtinguer les objets, & celle de ſe mouvoir.

Placé au premier anneau de la chaîne des êtres créés, l'homme jouit auſſi de ces facultés ; il les poſſede même à un degré ſupérieur en comparaiſon des brutes. Son corps eſt diſpoſé & conſtruit de manière qu'il les ſurpaſſe tous en beauté & en perfection. Son ame eſt capable d'actions ſi ſublimes, que parmi les autres animaux auxquels il commande, il n'en eſt aucun qui lui ſoit comparable, & qu'il n'eſt pas même poſſible d'en trouver qui l'approchent (*a*).

(*a*) C'eſt ce que l'immortel Shakeſpear exprime d'une manière admirable : » What a piece of work is man ! How noble

Aussi les Philosophes qui ont remarqué cette supériorité, ont-ils distingué ses facultés en inférieures, qui lui sont communes avec les autres animaux, & en supérieures, qui, lui étant propres, lui assurent le premier rang sur tous les autres. Ils ont donné à ces deux sortes de facultés différens noms, dont l'énumération est étrangère au but de cet ouvrage, & aux phénomènes de l'économie animale, qui ne nous présentent que trois sortes d'actions propres à mériter nos considérations; savoir, les volontaires, les spontanées, & les mixtes.

Les actions volontaires sont celles qui dépendent de la raison & de la volonté, & auxquelles la délibération & le sens intime ont plus ou moins de part. Les spontanées proviennent de l'instinct & de l'appétit : elles s'opèrent sans la participation de la raison, de la volonté, de toute délibération, & du sens intime. Les mixtes sont celles auxquelles on ne peut dire si l'instinct ou la raison, l'appétit ou la volonté, ont plus ou moins de part.

Ces trois espèces d'actions varient selon l'état actuel des organes, suivant leur manière d'être affectés, & selon la disposition de l'ame, qui leur est unie d'une manière si intime & si mystérieuse. Car on observe que ces trois facultés (connaître, desirer, se mouvoir) qui sont la source de toutes les diverses actions des animaux, peuvent être excitées par l'application de quelques subs-

---

» in reason, how infinite in faculties, in form and moving » how express and admirable! In action how like an angel, » in apprehension how like a god, the beauty of the world, » the paragon of animals! »

tances ſur le corps, auſſi-bien que par l'opération de l'ame elle-même.

Un exemple familier concernant l'appétit, éclaicira cette théorie. Faites mâcher une feuille de tabac à un homme excédé de beſoin & qui n'eſt pas accoutumé à cette plante; au bout de cinq minutes cet homme, qui l'inſtant d'auparavant eût dévoré les alimens, n'éprouvera plus que des nauſées & même des vomiſſemens. Un tel phénomène dépend inconteſtablement d'un changement dans la diſpoſition du corps, quoiqu'il ſoit impoſſible de le bien définir. Suppoſons maintenant qu'ayant bien faim, cet homme ne touche point au tabac, mais qu'au moment de ſe mettre à table il apprenne la mort d'un ami intime, il perd alors tout ſentiment de la faim, & ne penſe plus à manger, juſqu'à ce que le trouble que cette fâcheuſe nouvelle a excité dans ſon ame, ſe ſoit entièrement appaiſé. Un tel changement de la faculté appétitive provient néceſſairement du ſeul changement opéré dans l'ame, d'où enſuite il s'eſt communiqué au corps.

Mais tel eſt le pouvoir de l'habitude; l'uſage du tabac, qui, dans le principe, excite tant de nauſées, finit par ne produire aucun changement ni aucun trouble dans l'économie animale. On pourrait aſſurer d'après cela que ſi chaque jour nous amenait un événement heureux ou malheureux, nous n'en ſerions bientôt plus affectés. La répétition conſtante des mêmes actions eſt cauſe que nous les faiſons ſans y penſer; elle ſouſtrait même à l'empire de la volonté celles qui ſont réputées lui être abſolument ſoumiſes. C'eſt principalement la raiſon pourquoi la reſpiration ſemble ne point dépendre du

ſentiment intime de la volonté, quand elle s'exerce librement & avec égalité.

Il eſt vrai que le mouvement du cœur, qui commence avec la vie, eſt entièrement ſpontané, & que la volonté n'a pas le pouvoir de le modérer ni de le ſuſpendre ; mais pluſieurs des muſcles qui ſervent à la reſpiration, ſervent auſſi à des mouvemens purement volontaires ; auſſi cette fonction eſt-elle ſujette à beaucoup varier, quoique l'extrême anxiété qui naît de ſon interruption nous empêche de l'arrêter. Telle eſt en effet l'union de l'ame avec le corps, que les mouvemens un peu importans ne peuvent être troublés ou ſuſpendus dans celui-ci, que l'autre ne ſe reſſente auſſi-tôt du déſordre.

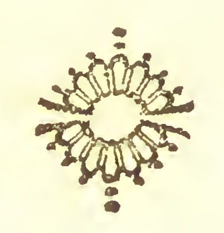
La ſanté eſt parfaite, comme nous l'avons dit au commencement de ce livre, tant que la circulation s'exerce librement, modérément, & également, & que la diſtribution des fluides ſe fait paiſiblement dans toute l'étendue du ſyſtême vaſculaire & du ſyſtême nerveux.

En effet, ſi la maſſe ſe porte du cœur dans toutes les ramifications des artères, d'un cours aiſé & non interrompu ; ſi chaque vaiſſeau ſécrétoire remplit ſa fonction & ſépare l'humeur qui lui eſt propre, pendant que le reſte du ſang retourne au cœur par les veines de la circonférence, ſelon le degré de force dont il en a été chaſſé ; ſi les vaiſſeaux ſécrétoires dépoſent dans leurs réſervoirs l'humeur qu'ils doivent y dépoſer, & que les excrétoires reprennent celles qu'on nomme excrémentitielles pour les porter au-dehors, ſi les deux eſpèces de vaiſſeaux abſorbans prennent & conduiſent les fluides qui leur conviennent ſans aucun obſtacle &

ſans aucune irrégularité, alors toutes les fonctions du ſyſtême vaſculaire s'exercent complettement.

D'un autre côté, ſi les nerfs ſont ſuffiſamment imbus de leurs propres fluides, quelle qu'en ſoit la nature, & que chacun ſoit diſtribué avec liberté, modération, & égalité dans ſes filamens reſpectifs, le ſyſtême nerveux pourra être regardé comme étant dans l'état le plus naturel.

Alors les canaux étant ſuffiſamment remplis de leurs fluides, & les nerfs convenablement pourvus, les organes matériels ſont dans l'état, la forme & la diſpoſition qui les rendent autant d'inſtrumens propres au ſervice du principe de l'intelligence & du ſentiment. Ainſi le corps devient capable d'exercer avec plaiſir & facilité toutes les différentes actions & fonctions qui ont lieu dans l'économie animée.





LIVRE SECOND.

De la Pathologie ou de l'Analyse des Maladies.

CHAPITRE PREMIER.

Vue générale sur les symptômes ou parties constituantes des Maladies.

AYANT considéré d'une manière générale l'organisation du corps humain en parfaite santé, & les phénomènes qui en résultent nécessairement, il nous sera aisé de découvrir tout ce que l'état contraire, celui de maladie, peut offrir d'intéressant à nos recherches. Cette partie de la Médecine qui s'occupe des changemens qui surviennent ainsi à l'économie animale, est appellée *Pathologie.*

En n'ayant égard qu'à la nature des maladies, il est aisé de voir qu'elles ne sont que le résultat de différentes espèces d'indispositions ou d'incapacités. Si l'on considère en effet les phénomènes qui se présentent chez une personne affectée d'une maladie, de quelque genre qu'elle soit, l'on en apperçoit un principal dans leur ensemble, auquel on peut rapporter tous les autres.

En analysant ainsi les maladies, & les réduisant à leurs élémens ou symptômes, pour parler le langage de la Médecine, l'on comprendra ce que les Auteurs

veulent dire quand ils prononcent qu'une maladie est un assemblage ou une combinaison de symptômes.

Les symptômes sont ou généraux ou locaux, ils sont propres à l'un des deux sexes ou à l'enfance.

On appelle symptômes *généraux*, les foiblesses & les sensations douloureuses ou incommodes, qui affectent toute l'économie animale, par le trouble qu'elles portent dans l'ordre de ses actions. On appelle symptômes *locaux*, les affections de certains organes ou parties du corps dont les effets, en dérangeant une ou plusieurs fonctions particulières, ne se font point appercevoir dans toute la machine. Les symptômes *sexuels* sont ceux qui dépendent de la structure différente des organes qui distinguent les sexes, & des circonstances particulières à chacun d'eux. Les symptômes propres à *l'enfance*, sont les douleurs & autres phénomènes contre nature, qu'on observe seulement chez les enfans nouveaux nés & vers le temps de la dentition.

Comme la méthode analytique dans laquelle on résout, autant qu'il est possible, les objets en leurs parties élémentaires, pour les examiner chacune dans cet état isolé, est celle qui a conduit aux plus importantes découvertes que l'on a faites jusqu'ici dans l'Histoire Naturelle, nous l'adopterons de préférence à toute autre pour découvrir, s'il se peut, la véritable nature des maladies. Les symptômes étant donc à ces affections ce que les élémens sont à la composition des corps, ils seront pour cette raison le premier objet de nos recherches.

En considérant d'une part quelles sont les loix qui établissent l'économie animale dans l'état de santé, & d'un autre les états qui s'en écartent ou qui lui sont

contraires, il ſera facile de déterminer le nombre des ſymptômes généraux.

Tant que les phénomènes qu'on obſerve dans le corps humain ne s'éloignent point de l'ordre établi,

1°. Le degré de la chaleur animale ne doit être ni plus haut ni plus bas que celui qui produit une ſenſation douce & agréable.

2°. Les appétits ſont relatifs aux objets qui doivent naturellement les exciter, & ils reviennent convenablement à des périodes fixes.

3°. On n'éprouve aucune inquiétude ni aucune douleur.

4°. Aucune démangeaiſon incommode ne ſe fait ſentir.

5°. Le ſommeil eſt naturel & il reſtaure les forces.

6°. Les régions précordiales ne ſe reſſentent d'aucune conſtriction ni d'aucune oppreſſion.

7°. La reſpiration eſt parfaitement libre.

8°. Les mouvemens volontaires dépendans de l'action des muſcles, s'exécutent avec aiſance, avec le degré de force & de promptitude que la volonté exige.

9°. Le ſentiment ne s'éloigne point de l'état ordinaire, & chaque organe des ſens externes, reçoit & tranſmet convenablement & régulièrement à l'ame, l'impreſſion à la perception de laquelle ſa ſtructure le deſtine.

10°. Enfin, les organes des ſens internes ſont dans le meilleur état pour que l'ame puiſſe ſaiſir nettement & juger ſainement les objets d'après les impreſſions qu'elle en a reçues, d'après les idées que l'imagination enfante, ou que la mémoire lui retrace.

Conſidérons maintenant ce qui arrive dans les cir-

conſtances oppoſées à ces dix états naturels du corps.

Le contraire d'une chaleur douce & tempérée occaſionne une ſenſation incommode de chaleur ou de froid exceſſif: de-là naiſſent deux eſpèces d'affections morbifiques ſimples, qui conſtituent deux ſymptômes généraux.

L'etat oppoſé à l'appétit naturel, eſt un dégoût ou une averſion des objets qui lui ſont relatifs: de-là un troiſième ſymptôme général, qui conſiſte en une ſenſation incommode qu'on exprime ordinairement par le mot *malaiſe.* D'autres fois c'eſt une telle vivacité de ces appétits, que les deſirs effrénés qu'elle excite, portent à des excès auxquels la machine ne ſaurait ſuffire : c'eſt à cette vivacité que l'on rapporte la ſoif violente, la faim canine, le ſatyriaſis & la fureur utérine : ces trois dernières affections ſont ſi rares, que nous n'en ferons point mention pour le moment. C'eſt le contraire de la ſoif, comme on l'obſerve très-fréquemment dans les maladies; nous la regarderons comme le quatrième des ſymptômes généraux.

La douleur & la démangeaiſon ſont contraires au troiſième & au quatrième état, comme l'inſomnie, qui en eſt la ſuite néceſſaire, l'eſt au cinquième.

Une oppreſſion vers la region précordiale, ou un ſentiment de conſtriction que les Auteurs appellent anxiété, eſt oppoſé au ſixième état, & la difficulté de reſpirer au ſeptième.

La faibleſſe ou le relâchement des muſcles, qui alors ſe refuſent à ſoutenir le corps & à obéir aux ordres de la volonté, ainſi que la diſpoſition contraire, le ſpaſme & les convulſions qui agitent les membres d'une manière ſurprenante, ſans la participation de la

volonté, ſont autant d'ecarts du huitième état; &, ajoutés aux précédens, ils forment un onzième & douzième ſymptôme général.

L'inſenſibilité ou l'indifférence à l'impreſſion des objets extérieurs, & l'affection contraire; la ſenſibilité trop grande, ou la propenſion peu ordinaire à l'irritation, donnent un treizième & un quatorzième ſymptôme général: ils ſont tous deux des déviations du neuvième état, qui demande que les organes des ſens externes ſoient ſuſceptibles de ſentiment, & capables de tranſmettre les impreſſions qui leur ſont propres, ſelon les loix établies de l'économie animale.

Le quinzième & dernier ſymptôme général que nous admettrons, conſiſte dans le trouble univerſel & dans le déſordre des ſens internes, pendant lequel les facultés de l'ame ne peuvent s'exercer convenablement. On l'appelle *délire :* on le reconnaît à la confuſion, à la perverſion, ou à la perte de la mémoire, de l'imagination, & du jugement.

Chacun de ces quinze états morbifiques peut être regardé, abſtraction faite des autres, comme capable d'exiſter par lui-même, & d'une manière iſolée. Cependant, comme l'économie générale en reſſent plus ou moins les impreſſions, nous les conſidérons comme ſymptômes généraux, pour les diſtinguer des affections purement locales, provenant d'un vice inhérent à une partie du corps. Ainſi, quand aucun de ces ſymptômes généraux n'exiſte, on pourra dire que la ſanté eſt parfaite, quant à l'ordre général, quoiqu'un organe quelconque puiſſe être affecté de quelques dérangemens. Éclairciſſons ceci par quelques exemples. La toux trouble ſouvent les fonctions du poumon; cependant, de quelque

cause qu'elle provienne, soit que des substances étrangères, en irritant le larinx ou les ramifications de la trachée-artère, la produisent, ou que les vaisseaux destinés par la Nature à séparer la mucosité qui enduit intérieurement ces ramifications, agissent avec trop d'énergie, & versent une lymphe qui devient une cause continuellement stimulante, on ne regardera point cette affection comme une maladie, à moins que la douleur, la difficulté de respirer, l'inquiétude, & la perte de l'appétit ne l'accompagnent. Une légère diarrhée, ou un simple flux de ventre, ne passera pas plus pour maladie, à moins qu'il ne paraisse avec elle quelques-uns des quinze symptômes généraux que nous venons de rapporter; car il est certain que tant qu'ils n'auront point lieu, le corps ne se ressentira d'aucun dérangement.

Les symptômes généraux & locaux qui reconnaissent une même cause, se combinent souvent ensemble, & restent ainsi unis pendant tout le cours d'une maladie; on donne alors à leur assemblage différens noms, tels que fièvre, pleurésie, dyssenterie, &c.; ce qui complette l'énumération entière des maladies.

Connaître ces combinaisons, & la nature des symptômes qui les forment, c'est posséder les moyens certains de parvenir à une pratique raisonnée, dont le succès ne peut qu'être favorable. En effet, dans le traitement des maladies, on cherche moins à se rendre raison de chaque symptôme qu'on apperçoit, qu'à découvrir la nature de leur combinaison, pour les combattre dès leur origine, & ainsi corriger tout ce qui est étranger aux mouvemens réglés de la machine.

On ne parviendra jamais à ce but, à moins qu'on ne considère d'abord en particulier la nature & les consé-

quences de chacun des symptômes généraux, & qu'on ne cherche les causes qui peuvent leur donner lieu. Lorsqu'ils sont connus, & qu'on les a ensuite comparés chacun entr'eux, on découvre bientôt quels sont ceux qui naissent d'une seule source, & pourquoi plusieurs sont inséparables & se réunissent toujours ensemble pour constituer une maladie.

Nous joignons ici une table des quinze symptômes généraux des maladies, & une autre des dix conditions de la parfaite santé, pour former, en deux tableaux, deux perspectives absolument différentes l'une de l'autre.

En santé.	*En maladie.*
I. La chaleur animale est modérée.	I. Chaleur excessive. II. Sensation d'un froid violent.
II. Les appétits se rapportent aux objets qui doivent naturellement les satisfaire; ils reviennent convenablement à des temps & des intervalles réglés.	III. Indisposition. IV. Soif accablante.
III. Aucune sensation sensiblement incommode.	V. Douleur.
IV. Aucune démangeaison.	VI. Démangeaison.
V. Le sommeil est naturel & il restaure.	VII. Insomnie ou VIII. Assoupissement.
VI. Aucune constriction ni oppression vers les régions précordiales.	IX. Oppression ou constriction qu'on nomme *anxiété*.
VII. La respiration est libre.	X. Difficulté de respirer.

VIII.

VIII. Les mouvemens volontaires s'exercent facilement, selon la volonté, & avec la promptitude & la force convenables.	XI. Debilité ou XII. Spasmes.
IX. Les organes des sens externes reçoivent & transmettent, chacun comme il le faut, les impressions qu'ils ont reçues.	XIII. Insensibilité ou XIV. Sensation exquise.
X. Les organes des sens internes sont dans le meilleur état, pour que l'ame perçoive & juge nettement des impressions qui les ont affectés, & des idées qui naissent de l'imagination ou de la mémoire.	XV. Délire.

CHAPITRE II.

Des causes possibles ou éloignées des Maladies.

La partie de la Pathologie dans laquelle l'on s'occupe à rechercher les causes des maladies, est nommée *Étiologie.*

En considérant ces causes, on doit toujours distinguer les changemens du corps qui, en tout temps & chez tous les sujets, produisent une même maladie, pour ne point les confondre avec les circonstances, qui ne lui donnent lieu qu'autant que la disposition actuelle du corps y concourt.

Prenons ici l'inoculation de la petite vérole pour mettre la chose dans tout son jour. Une infiniment petite quantité de matière purulente, que l'expérience à démontré être contagieuse, est introduite chez celui qu'on inocule par une légère piqûure de la peau, & bientôt elle est mêlée aux fluides & entraînée partout avec eux. Si le corps est convenablement disposé, les suites de cette introduction seront un certain nombre de symptômes ou de phénomènes, dont la combinaison constituera la maladie qu'on appelle *petite vérole.* Le malade éprouvera d'abord vers la région précordiale, une oppression, qu'une lassitude, des vomissemens, une douleur dans le dos, & une sensation incommode de froid accompagneront. Ce froid disparaîtra en peu d'heures, & sera bientôt remplacé par une chaleur extraordinaire, avec soif, inquiétude; & le deuxième ou troisième jour suivant, il paraîtra une éruption de taches rouges, qui, en trois jours tout au plus, commenceront à se gonfler, à s'enflammer, à devenir douloureuses, & enfin à se remplir d'une matière jaunâtre. Tous ces symptômes ne paraîtront cependant qu'autant que le corps sera disposé à favoriser les effets du virus. Si cette coopération ne peut avoir lieu, soit parce que la personne a eu la petite vérole auparavant, ou pour d'autres raisons qui sont hors de la sphère de nos considérations, il ne surviendra alors aucun changement, & la santé restera dans le même état où elle était avant l'inoculation.

Ainsi l'on voit que cette matière contagieuse qui, considérée en particulier, pourraît être regardée comme la cause prochaine de la maladie, n'en est réellement qu'une éloignée, contingente ou possible, qui peut

agir ou ne pas agir, ſelon que le corps y eſt diſpoſé ou non : l'on voit de plus que les cauſes immediates ou actuelles de tous les ſymptômes, ſont certains changemens dans l'état de la machine, qui produiſent néceſſairement un deſordre dans le mouvement des fluides qui en parcourent les canaux.

Nous devons donc nous occuper à rechercher quels ſont les changemens que les différentes eſpèces de maladies produiſent d'une manière invariable. Mais malheureuſement ces changemens, dans la conſtitution du corps, regardés comme cauſes actuelles de maladies, & ces diſpoſitions cachées qui doivent concourir avec les cauſes poſſibles avant l'apparition d'aucun ſymptôme, ſont autant d'effets qui ne peuvent tomber ſous nos ſens. Qui pourra, en effet, développer ce qui diſpoſe le corps à être infecté du virus variolique dans un temps, & le préſerver de la même infection dans un autre ? Qui diſcernera le vice des parties élémentaires du corps qui, dans le même cas, donnent toujours lieu aux ſymptômes énoncés ? Voila des faits ſur leſquels les raiſonnemens peuvent s'étendre, mais à l'explication réelle deſquels on ne peut parvenir, par l'évidence des ſens, ſans laiſſer matière à la controverſe. Delà la diverſité d'opinions, qu'il y a eu & qu'il y aura toujours entre les Medecins, relativement aux cauſes des maladies. Il eſt cependant de la plus grande importance, pour l'étude rationelle de la Médecine, d'avoir les idées les plus claires qu'il eſt poſſible ſur ce ſujet ; autrement la pratique n'eſt qu'un pur empyriſme.

Les Pathologiſtes ont donné une dénomination propre à induire en erreur, à ce qu'ils appellent *morbi ſimpliciores*,

morbi ſimpliciſſimi. En effet, le mot *maladie*, ſtrictement parlant, renferme un aſſemblage de ſenſations déſagréables ou d'impuiſſance. C'eſt pourquoi nous ne conſidérerons point ici ces maladies ſimples, comme maladies réelles ou actuelles, nous les regarderons ſeulement comme cauſes poſſibles, ou comme autant de diſpoſitions morbifiques, qui peuvent concourir à produire de la douleur, des inquiétudes, des faibleſſes, ou toute autre affection contre nature.

Nous commencerons donc par examiner l'état pathologique des fibres, conſidérées comme parties élémentaires.

Les divers degrés de force des fibres animales, abſtraction faite du principe vivifiant qui les anime & les diſpoſe à remplir leurs fonctions, doivent réſider dans la diverſité de cohéſion de leurs parties conſtitutives.

De quelque nature que ſoit ce principe de cohéſion, il eſt ſuſceptible de changement; il manque quelquefois, & quelquefois il eſt exceſſif à la combinaiſon, ce qui produit la débilité, le ramolliſſement, & le relâchement dans le premier cas; la force, la rigidité ou la dureté, dans le ſecond.

En conſidérant les fibres vivantes ou les ſolides ſuſceptibles de quelque action, on voit que les forces qui les animent, ne concentrent pas toujours leur puiſſance dans le même cercle, elles s'élèvent ou s'abaiſſent d'une manière fort variée, ſoit en ſanté, ſoit en maladie.

La moindre attention aux loix qui régiſſent le corps humain, ſuffit pour faire voir ce qui doit réſulter de l'excès ou du défaut du principe de cohéſion dans les

ſolides inorganiques, & les effets qui pareillement dérivent de l'excès ou du défaut d'action des fibres motrices. Ces effets bien compris, nous donnent l'intelligence de ce que *Boerrhaave & Gaubius* appellaient *morbi vaſorum minimorum ſeu ſolidorum continentium.*

En effet, ſi la faibleſſe, le relâchement, & l'inſenſibilité ſe combinent enſemble, elles tendront naturellement à produire une rémiſſion dans les mouvemens de la machine : de-là le froid, la langueur, un défaut d'action dans les veines lymphatiques abſorbantes, une dilatation des pores & des orifices des petites artères, qui laiſſent alors tranſuder au-dehors les fluides qu'elles contiennent, ou les verſent dans les interſtices cellulaires, & produiſent ainſi des gonflemens & des amas d'humeurs en différens endroits. Au contraire, une force, une rigidité trop grandes, ſe joignent-elles à une ſenſibilité exquiſe, il en réſultera néceſſairement une augmentation d'énergie dans les mouvemens de la machine, d'où naîtront la chaleur, la douleur & l'inquiétude.

Ce ſont ces différens états de la fibre, qui conſtituent la diverſité des tempéramens, diverſité que les anciens Phyſiologiſtes rapportaient uniquement aux humeurs. D'après la prédominance de l'une d'elles ſur les autres, ils les diſtinguaient en quatre principaux, eu égard aux quatre claſſes d'humeurs qu'ils avaient adoptées: ſavoir, le ſanguin, le phlegmatique, le bilieux, & le mélancolique. Actuellement qu'on déduit la diverſité de tempéramens, des gradations & des combinaiſons variées de la force & de la ſenſibilité, toutes ces diſtinctions ſont oubliées.

Beaucoup de force & de ſenſibilité dans les vaiſſeaux,

conſtituent un tempérament analogue à celui que les Anciens nommaient *ſanguin*. Peu de force & beaucoup de ſenſibilité, forment le tempérament hyſtérique, & répond, en quelque façon, à celui qu'ils appellaient *bilieux*. Beaucoup de force & peu de ſenſibilité, caractériſent le *melancolique*. Peu de ſenſibilité enfin, jointe à la faibleſſe des vaiſſeaux, donne naiſſance au tempérament *phlegmatique*.

Les maladies des vaiſſeaux étant connues, paſſons à la conſidération de celles qui proviennent des humeurs qu'ils renferment.

Les humeurs ſont formées de molécules eſſentiellement differentes les unes des autres, leſquelles s'attirent ou ſe repouſſent par une faculté particulière, & dont l'énergie plus ou moins grande, donne lieu à une infinité de combinaiſons qu'on ne ſaurait apprécier.

On eſt peu d'accord ſur les maladies auxquelles les humeurs ſont ſujettes, quoiqu'on les ait cependant regardées comme la ſource de toutes les maladies. Nombre de théories ont ſuccédé les unes aux autres, depuis le ſiècle de Galien, où les quatre humeurs régnaient, juſqu'à celui où les Chymiſtes donnèrent la préeminence à leurs principes ſalins, ſulphureux, ou mercuriels. Les Méchaniciens, de leur côté, non-contens des efforts de leurs prédéceſſeurs, n'ont vu dans les humeurs que des cubes, des ſphères, des pointes, & des coins.

Un malheur commun à toutes ces théories, c'eſt qu'elles ont influé ſur la pratique, & que ſouvent elles ont tourné l'attention des Médecins vers la correction & l'expulſion de ces matières nuiſibles, dont ils ſe formaient une idée purement imaginaire. Ainſi

l'on négligeait d'obſerver les efforts de la Nature, & l'on mépriſoit les connaiſſances, qui ſont le réſultat de l'expérience.

Le terme *d'acrimonie*, déſigne toutes ces matières morbifiques, qui, mêlées avec du ſang, en détruiſent la texture naturelle, irritent les ſolides qui jouiſſent de la force contractile, & corrodent ceux dont l'inertie eſt la première propriété.

La théorie de ces combinaiſons morbifiques ayant toujours été regardée comme une partie eſſentielle de la Pathologie, nous en donnerons une eſquiſſe, priſe de l'ouvrage de *Gaubius*, qu'on conſidère comme le meilleur Auteur ſur cette matière. Quoique nous admettions ici ſa théorie, nous ne penſons pas cependant que toutes ſes diſtinctions ſoient d'une grande utilité dans la pratique, car il eſt très-rare qu'on puiſſe déduire clairement toutes les maladies des diverſes acrimonies qu'il a expliquées.

Selon *Gaubius*, on doit rapporter toutes les acrimonies à cinq : ſavoir ; *l'acide*, *l'alkaline*, la *putride*, la *muriatique*, & *l'ammoniacale.* Cet Auteur détaille fort au long les différentes maladies auxquelles ces diverſes acrimonies donnent lieu, ſuppoſé que leur exiſtence dans les humeurs ſoit hors de tout doute.

I. L'acrimonie *acide*, en attirant les parties aqueuſes auxquelles elle s'unit, abſorbant les inflammables, & diſſolvant la terre des fluides, produira la pâleur, le froid, le ramolliſſement des ſolides, une langueur & une inertie dans les organes du mouvement. De-là la ſtagnation des humeurs, leur corruption, les puſtules, les ulcérations, les démangeaiſons, & les douleurs.

II. L'acrimonie *alkaline*, en détruiſant pareillement la crâſe du ſang, en diſſoudra les parties terreuſes & huileuſes, irritera les ſolides qui ſont ſuſceptibles de ſon impreſſion, corrodera les parois des vaiſſeaux, & produira différentes extravaſions d'humeurs, ſelon l'eſpèce de canal dont l'organiſation aura été détruite ou léſée.

III. Quand l'acrimonie *putride*, qu'on ne doit point confondre avec l'alkaline, ſe manifeſte, elle eſt celle dont les ſuites ſont les plus terribles. Elle détruit la viſcoſité du ſang, & le rend incapable de contribuer à l'exercice des fonctions néceſſaires à la vie, elle affaiblit & irrite les fibres motrices, & les corrode, ainſi que les ſolides inorganiques. De-là le trouble & la perverſion totale des mouvemens de l'économie animale, trouble que la Nature ni l'Art ne ſauraient vaincre.

IV. L'acrimonie *muriatique*, provenant d'un trop grand uſage du ſel dans les alimens, cauſe particulièrement la démangeaiſon, la rougeur de la peau, des puſtules, des ulcérations, un dépériſſement, & quelquefois une roideur des jointures, & une inflexibilité des fibres muſculaires.

V. L'acrimonie *ammoniacale* produit des effets à-peu-près ſemblables. On ſuppoſe qu'elle eſt une ſuite de la rétention, contre nature, des parties ſalines, qui devraient être rejetées au-dehors, ſi l'obſtruction des iſſues par où elles s'échappent, n'y apportait obſtacle.

Quelque réalité que ſemblent avoir ces diſtinctions, on ne doit toujours les regarder que comme ſyſtématiques, & plus propres à ſatisfaire l'imagination, qu'appercevables chez les malades où l'on croit les découvrir. En effet, l'on ſait, par exemple, que la petite

vérole, les dartres, la vérole, ſont occaſionnées par une matière très-ſubtile, qui toujours produit la même eſpèce de maladie, mais dont probablement on ne pourra jamais déterminer le caractère. Mais cette difficulté, loin de nous arrêter, doit au contraire ſervir à fixer notre choix ſur les moyens qui conviennent le mieux pour en corriger les cauſes ou pour les expulſer. Prenons un exemple, pour mettre la choſe plus en évidence : une perſonne préſente tous les ſignes qui caractériſent une acrimonie acide; elle eſt pâle, languiſſante, & couverte de puſtules. Si, ſans aucune autre information, on commence à combattre la maladie avec les alkalis, les terres abſorbantes, ou toutes autres ſuſtances qu'on croit contraires à cet acide, les tentatives pourront être abſolument vaines. En effet, un examen plus ſérieux peut découvrir, dans ce cas, une cauſe vénérienne, au-lieu de l'acrimonie acide, qu'on avoit juſqu'alors ſoupçonnée. Ainſi, mettant donc de côté les anti-acides qu'on avait trop légèrement preſcrits, on ne penſera plus qu'à corriger & à chaſſer le virus découvert, en ſuivant la méthode curative que l'expérience a montré être la plus convenable.

Ces conſidérations ne ſont point ſans utilité; elles doivent déterminer à caractériſer la matière morbifique, d'après la maladie même qu'elle produit, & non d'après ſes qualités intrinſéques, qui ſont purement hypothétiques; ce qui ſuffit au Médecin pour qu'il puiſſe en reconnaître la préſence, les effets auxquels elle donne lieu, & les remèdes qu'il doit lui oppoſer. Un nouvel exemple nous éclaircira encore davantage la matière.

Un homme ſe plaint d'une douleur vers les jointures avec perte d'appétit, une langueur, & un malaiſe à

l'eſtomac. Un autre en éprouve de conſidérables qui affectent principalement le milieu des os longs. La chaleur du lit, en augmentant leur vivacité pendant la nuit, les rend inſupportables; tous les ſymptômes déjà énoncés les accompagnent.

Maintenant, ſi l'on pèſe les obſervations qui nous ont été laiſſées relativement à ces douleurs, l'on verra que la première eſpèce eſt produite par une matière arthritique, & l'autre par un virus d'une nature vénérienne; quoiqu'on ne puiſſe dire ſi ces cauſes ſont ſemblables, & ſi elles tendent à l'acidité, ou à l'alkaleſcence. Tout ce que l'expérience enſeigne, c'eſt que ſi l'une peut ſe jetter ſur les jointures, & y produire une douleur aiguë, & que le mercure puiſſe corriger l'autre, les deux malades ne tarderont pas à jouir d'une ſanté parfaite. Ainſi donc, au lieu de rapporter la cauſe de ces maladies à une acrimonie acide, alkaline ou muriatique, & de chercher ce qu'on peut oppoſer à des cauſes ſi imaginaires, on ſe contentera de preſcrire les remèdes qui favoriſent la nature dans l'expulſion de la matière arthritique, ou ceux qu'on connaît propres à corriger ou dompter le virus vénérien.

Les cauſes qui produiſent occaſionnellement les différentes eſpèces de maladies, ſont de deux ſortes, les unes ſont naturelles, & les autres accidentelles. Ces premières paraiſſent naître au-dedans du corps, & les autres venir du dehors, ſoit par la tranſmiſſion d'une matière ſubtile, ou par le contact actuel d'une perſonne malade.

On rapporte à la première claſſe les différentes eſpèces de matières qui produiſent la goutte, le rhumatiſme, le ſcorbut, les écrouelles & le cancer, &

à la ſeconde, toutes les ſubſtances volatiles qu'on appelle *miaſmes*. Celles-ci flottent dans l'atmoſphère, & donnent naiſſance à nombre de fièvres contagieuſes, connues ſous les différens noms de *dyſſenterie* & de *coqueluche*. On lui rapporte encore la ſalive des animaux enragés, le venin de la vipère, le virus vérolique, celui du pian, des dartres, de la gale, & des autres affections cutanées.

Chacune de ces matières morbifiques, ſoit qu'elles ſoient engendrées dans le corps, ou qu'elles proviennent du dehors, produiront les maladies qui leur ſont particulières, cependant avec les différences que l'âge, le ſexe, & la conſtitution, peuvent y apporter, pourvu toutesfois que le corps ſoit dans une diſpoſition propre à les favoriſer. Telle eſt, en effet, la loi établie dans l'organiſation de notre machine, que les maladies contagieuſes, non-ſeulement ſuppoſent la préſence d'un délétère particulier, mais encore une diſpoſition ou concurrence de la machine, propre à en aider l'action avant que la maladie ſoit bien formée. Nous ne prétendons point expliquer ici la nature de ces diſpoſitions préliminaires; nous nous contenterons ſeulement de la certitude du fait. C'eſt une vérité généralement reçue, que la petite vérole, la rougeole, & la coqueluche, attaquent rarement deux fois la même perſonne; mais on ne ſaurait dire quels ſont les changemens qui ſurviennent alors dans le corps, & lui donnent une telle diſpoſition, que la même cauſe ne peut l'affecter une ſeconde fois. Il n'eſt point encore rare que de deux enfans de la même famille, à qui l'on inocule la petite vérole, à la même heure, & dans des circonſtances abſolument ſemblables, l'un prenne le venin ſans que

l'autre en ſoit aucunement affecté. La même choſe arrive dans les autres maladies contagieuſes, où l'on eſt ſouvent aſſez heureux pour ne point avoir la diſpoſition qui doit concourir avec la matière morbifique pour produire la maladie.

De ce que ces ſemences morbifiques ſont entièrement différentes les unes des autres, & qu'elles puiſſent opérer dans le corps des changemens qui ſont invariables, & uniformes, autant que les circonſtances de l'âge & de la conſtitution le permettent; il s'en ſuit que ſi l'on était aſſez fortuné pour connaître les ſubſtances propres à combattre ces cauſes morbifiques, on pourrait prévenir ou détruire leurs mauvais effets. Mais malheureuſement pour l'humanité, un tel bonheur ne nous a été accordé que pour un bien petit nombre de maladies. Si l'on en excepte, en effet, le délétère de certaines fièvres, le virus ſcorbutique, le vénérien, & celui de quelques autres maladies qui en approchent & cèdent à certains remèdes, on peut dire que la Médecine eſt en défaut pour tous les autres. Ces remèdes ont toujours d'heureux ſuccès, quand on y a recours à temps, & qu'on les preſcrit avec le ſoin & l'attention que dicte l'expérience. Mais ſi juſqu'à préſent on n'a point encore pu trouver de ſpécifiques propres aux autres maladies, ce n'eſt pas une raiſon pour nous de regarder ce qu'on a fait, comme une ligne de ſéparation qu'on ne pourrait franchir; au contraire, nous devons redoubler de courage, dans l'eſpérance que des efforts redoublés nous feront connaître un jour des remèdes propres à guérir radicalement les maladies juſqu'ici incurables, comme la goutte & le cancer; car, quelque terrible que ſoit le virus de cette dernière maladie, par exemple,

il ne l'eſt pas plus que le vénérien l'était, avant que les Praticiens euſſent éprouvé les heureux effets du mercure. *Guicciardini*, célèbre Hiſtorien d'Italie, & témoin occulaire des premiers ravages de la maladie vénérienne, rapporte qu'elle était mortelle pour un grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, & de tout âge, pluſieurs années après qu'elle ſe fut répandue en Europe. Pluſieurs en étaient ſi horriblement défigurés, qu'ils étaient inſupportables à eux-mêmes, ſujets à des douleurs continuelles, & que la plupart de ceux qui paraiſſaient être guéris, retombaient auſſitôt dans les mêmes accidens. Si les circonſtances ne nous euſſent point fourni un remède à oppoſer à une maladie ſi terrible, combien d'hommes n'euſſent point gémi d'être tourmentés par une maladie qui, certainement, eût été plus affreuſe que le cancer le plus invétéré. Mais pour revenir à notre objet :

De quelque nature que ſoit le miaſme morbifique, ſi on le ſuppoſe dans les eſpaces cellulaires, & éloigné du ſyſtême de la ſenſibilité, à l'abri du ſang & des autres humeurs charriées dans le ſyſtême vaſculaire, on concevra comment il peut exiſter dans le corps, ſans exciter le moindre changement qui pourrait troubler la ſanté.

Cette inaction eſt prouvée par l'inoculation. Ne voit-on pas le virus variolique inſéré dans le corps, y reſter comme aſſoupi pendant huit ou dix jours, ſans produire le moindre effet. L'eſpace de temps qui s'écoule entre l'intromiſſion du virus hydrophobique & l'apparition de la rage, en eſt encore une preuve évidente. Mais pourquoi un miaſme eſt-il plus long-tems à manifeſter ſes effets qu'un autre, dès qu'il a été introduit

dans la maſſe générale des humeurs ? Pourquoi la ſalive d'un animal enragé excite-t'elle la rage, pendant que le virus variolique allume la fièvre, qui couvre, celui en qui on l'obſerve, de boutons ſuppurés ? Ces queſtions auſſi oiſeuſes les unes que les autres, n'auront jamais une ſolution qui ſoit pleinement ſatisfaiſante.

Ce que nous diſons ici d'un miaſme morbifique, relativement à ſon inaction, peut également s'entendre des acrimonies morbifiques qui, tant qu'elles ſont confinées dans le tiſſu cellulaire, ne font naître aucun de nos quinze ſymptômes généraux. Ainſi l'on obſerve l'irritation, & tous les ſymptômes qui en dépendent, ceſſer dès que le genre d'acrimonie qui l'occaſionnait, eſt ſorti du domaine de la circulation, c'eſt-à-dire, dès qu'il a paſſé du ſyſtême vaſculaire dans les eſpaces cellulaires.

Cette conduite eſt celle que la Nature tient ordinairement pour tempérer la violence de nombre de maladies ; des efloreſcences, & des éruptions cutanées de différens genres paraiſſent, & les ſymptômes variés que l'acrimonie entretenait diſparaiſſent auſſitôt. Dans ces cas, la cauſe morbifique, par un procédé inexplicable, dépendant du mouvement inteſtin des fluides, & par les efforts de la nature, eſt portée au-dehors du corps, ou échappée des vaiſſeaux rompus, ou des poroſités vaſculaires, elle ſe dépoſe dans les eſpaces celluleux, & n'y produit aucun déſordre.

Juſqu'ici nous avons ſuppoſé l'exiſtence des cauſes morbifiques dans la maſſe générale des fluides ; mais ſouvent on doit la chercher ailleurs, & notamment parmi les ſubſtances retenues ou accumulées dans les premières voies. Le célèbre *Fred. Hoffman*, paraît

être le premier qui ait porté ſes vûes ſur cette congeſtion de matières nuiſibles dans le canal alimentaire, & qui l'ait indiquée comme la ſource de maladies nombreuſes. Il a détaillé, à cette occaſion, les ſympathies qui ont lieu entre l'eſtomac & les différentes parties du corps, avec la plus grande préciſion, ce en quoi il a été ſuivi par l'illuſtre D. Whytt. Les obſervations de ces deux Médecins confirment que beaucoup de maladies dépendent auſſi bien de la cacochylie, que de la préſence d'une acrimonie également répandue dans les fluides. Les ſymptômes généraux que cette première cauſe excite, étant alors produits par la ſympathie, ſont bien plus aiſés à diſſiper que les idiopathiques provenans du vice des fluides mêmes.

Cet amas de matières qui, par ſa préſence dans le canal alimentaire, peut occaſionner des déſordres dans toute la machine, eſt connu généralement ſous le nom de *ſaburre*. On en diſtingue cinq eſpèces: ſavoir, la ſaburre acide, l'amère, l'inſipide, la putride, & l'empireumatique. Quand l'eſtomac eſt ainſi ſurchargé de mauvaiſes matières, n'importe de quelle eſpèce, la perte de l'appétit, les nauſées, la douleur, un ſentiment de peſanteur & de replétion dans l'eſtomac, des maux de tête, la langueur & la foibleſſe ne tardent point à paraître. Ces ſymptômes ſont communs à toutes les ſaburres, mais chaque eſpece en a de particuliers qui la caractériſent.

Ainſi la ſaburre acide occaſionne des aigreurs, des gonflemens, de la tenſion, de la chaleur, de la douleur à l'eſtomac, une péſanteur, & une douleur de tête, la toux, le hoquet, la conſtipation, quelquefois la diarrhée, & le téneſme.

La ſaburre amère cauſe une ſoif immodérée, de la chaleur, & de la douleur à l'eſtomac, un vomiſſement de matières jaunes ou verdâtres, des évacuations abondantes & douloureuſes, d'une humeur mordicante & âcre. Tous ces ſymptômes ſont ordinairement accompagnés d'une teinte jaunâtre dans le blanc des yeux, & même ſur tout le corps.

La ſaburre inſipide ſe reconnaît à la préſence d'un phelgme dur, coriace, inſipide, qui rend la bouche pâteuſe, épaiſſe, détruit l'appétit, favoriſe la génération des vers, & donne naiſſance à beaucoup de matières flatulentes, qui rapportent avec elles le goût & l'odeur des alimens récemment pris, lorſqu'on les rend par en haut. A tous ces ſymptômes ſe joint une peſanteur vers la region de l'eſtomac.

La ſaburre putride ſe manifeſte par un goût de pourriture à la bouche, avec des rapports flatueux, de même odeur, un poids ſur l'eſtomac, une oppreſſion vers la région précordiale, une faibleſſe, un malaiſe, des vomiſſemens de matières fétides, & un dévoyement de même eſpèce.

La ſaburre rance, ou empyreumatique, occaſionne des rots, ſuivis d'une matière huileuſe, âcre comme du beurre ou de l'huile frite, une forte douleur, & une chaleur vive à l'eſtomac, avec des coliques, un malaiſe, de l'oppreſſion & des nauſées On regarde cette ſaburre comme le ſigne avant-coureur le plus certain de la goutte.

Les cauſes les plus générales de la ſaburre ſont, la négligence des exercices convenables du corps, des pertes abondantes de ſang, ou des humeurs qui s'en ſéparent, un travail d'eſprit trop long & trop ſoutenu,

tenu, des passions violentes & long-temps continuées. En considérant celles qui produisent chaque espèce de saburre, on trouvera des raisons suffisantes pourquoi l'une de ces saburres paraît plutôt que l'autre.

Ainsi, la saburre acide pourra avoir lieu si les alimens sont retenus trop long-temps dans l'estomac, à cause de la faiblesse des fibres musculaires de cet organe, ou du peu d'exercice auquel on s'adonne. Dans ces cas, le melange alimentaire séjourne dans l'estomac & les intestins grêles, non-seulement pendant le premier degré de la fermentation, qui doit naturellement s'y opérer, mais encore pendant celui de l'acide qui lui succède. Cette fermentation sera d'autant plus facile, que les alimens dont on aura fait usage, auront déjà un caractère d'acidité bien marqué, ou qu'ils auront plus de penchant à passer promptement à cet état, comme le lait, les fruits d'été, & les substances farineuses. De là on peut juger d'avance quels sont ceux qui sont plus sujets à cette espèce de saburre.

Une nourriture animale qu'on ne tempère point assez par un mélange convenable de végétaux, occasionne la saburre putride, ou l'opposée à celle dont nous venons de parler. Quelquefois le trop long séjour des matières dans les premières voies, en passant de la fermentation acide à la putride, suffit seule pour la produire. Un malaise, & des nausées qui sentent les œufs couvés, la manifestent alors.

Une sécrétion trop abondante de la bile, occasionne la saburre amère, soit que cette humeur séjourne trop long-temps dans le duodenum, ou dans l'estomac.

La saburre lente & insipide est due à une sécrétion surabondante de la mucosité, qui doit lubréfier & déf-

fendre l'intérieur du canal alimentaire. Elle eſt ordinaire aux perſonnes d'une complexion lâche, & chez les buveurs de profeſſion, où, ſans doute, elle eſt produite par l'état continuel d'irritation dans lequel ſont tenus les conduits excrétoires des glandes muqueuſes, par l'affluence journalière des liqueurs ſpiritueuſes. Un tel amas de mucoſité détruit néceſſairement la force diſſolvante des ſucs digeſtifs, & s'oppoſe ainſi à la digeſtion. Si alors on prend des alimens huileux & graiſſeux, ces ſucs ne peuvent agir ſur eux qu'imparfaitement; le principe huileux n'entrant point dans une combinaiſon nouvelle, ſéjourne dans l'eſtomac, & devenant âcre par la ſeule chaleur du lieu, il fait bientôt naître la ſaburre rance, ou empyreumatique.

Toutes les cauſes que nous avons rapportées juſqu'à préſent, donnent lieu au plus grand nombre de maladies qui affectent le corps humain. Quoiqu'infinies dans les détails, elles ne ſont cependant point encore les ſeules. Un examen ſcrupuleux en découvre encore d'autres qu'on nomme *non-naturelles*. Dans cette claſſe on comprend l'air, la nourriture ſolide ou fluide, les mouvemens volontaires du corps ou le repos, le ſommeil ou la veille, les paſſions de l'ame, & les excrétions du corps retenues ou évacuées.

Pour conſidérer chacune de ces nouvelles cauſes avec le plus d'ordre poſſible, nous commencerons par les influences que l'air & le changement de climat peuvent avoir ſur le corps humain.

La chaleur exceſſive de l'atmoſphère dilate les fluides, augmente les évacuations de la peau, & diminue celles de l'urine, ce qui occaſionne néceſſairement la diſſipation de la partie la plus ſubtile des humeurs, d'où réſulte la ſoif, l'inquiétude, l'amaigriſſement, & la perte

des forces. On penſait autrefois que la vie ne pouvait ſubſiſter dans une athmoſphère échauffée au-deſſus du degré ordinaire de la chaleur du ſang; mais des obſervations récentes nous ont prouvé le contraire. Telles ſont celles du D. *Lining*, de *Charles-Town*, dans la Caroline méridionale, & du D. *Ellis*, Gouverneur de la Géorgie, leſquelles conſtatent que les habitans de ces régions jouiſſent d'une bonne ſanté, quoique le thermomètre de *Fahrenheit* à l'ombre ſoit ſouvent au 103[e] degré (1), & même quelquefois plus haut. Ces obſervations, qu'on avait peine à croire, ont été confirmées par d'autres, & par des expériences que les Membres de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & de la Société Royale de Londres, ont récemment faites. Toutes ſe réuniſſent à prouver que le corps humain peut ſoutenir pendant dix ou quinze minutes l'air d'une chambre échauffée au 211[e] degré (2) du même thermomètre (*a*), (3).

---

(1) 43 $\frac{1}{2}$ du thermomètre de Réaumur.

(2) 110 du même.

(*a*) Voyez le Précis des expériences faites par le D. Fordyce & autres, dans les Tranſactions Philoſophiques, année 1774.

(3) Ces expériences ſont encore confirmées par le témoignage de M. Sonnerat, à qui l'Hiſtoire Naturelle doit nombre de découvertes dont il l'a enrichie. Ce voyageur rapporte qu'en parcourant, il y a quelques années, l'intérieur de l'Iſle Luçon, une des Philippines, il trouva un ruiſſeau dont l'eau était tellement chaude, que la liqueur du thermomètre de Réaumur monta à ſoixante-neuf degrés, quoique l'inſtrument eût été plongé à une lieue de la ſource. Cependant deux *aſpalatus*, & un *agnus caſtus* vigoureux étendaient leurs racines dans cette eau. La vapeur qui s'en élevait

Le froid de l'athmoſphère porté au plus haut degré, peut congeler le ſang, & cauſe une mort prompte, ou du moins la mortification de quelques-unes des extrémités. Un moindre froid, en arrêtant la tranſpiration cutanée, peut exciter la toux, & donner lieu à des douleurs & à des maladies inflammatoires.

L'air ſec produit beaucoup moins de maladies que celui qui eſt humide. En général, on regarde celui-ci comme mal-ſain, & propre, en détruiſant le ton des ſolides, à occaſionner des changemens dans les fluides. L'humidité, de concert avec la chaleur, manque rarement de faire éclore ces miaſmes inconnus, qui ſont la ſource des fièvres putrides. Unie au froid, elle favoriſe le ſcorbut putride qui paroît toujours, à moins qu'on n'y obvie par l'uſage des vêtemens chauds, & par un régime fortifiant.

Quelque ſoin qu'on ait pris pour avancer nos connaiſſances ſur les qualités ſenſibles de l'athmoſphère, elles ne ſont point encore aſſez certaines pour nous

---

était ſi épaiſſe, que les hyrondelles qui oſaient traverſer le ruiſſeau, à la hauteur de ſept à huit pieds, tombaient dedans ſans mouvement. Le Gouverneur Eſpagnol, perſuadé que ces eaux n'étaient pas ſans vertus, avoit fait conduire ce ruiſſeau dans pluſieurs bains. En les viſitant, la ſurpriſe du Naturaliſte redoubla bien plus en obſervant des poiſſons vivans qui nageoient dans cette eau, dont la chaleur était ſi active qu'à peine il pouvait y plonger le doigt. Il fit tout ſon poſſible pour s'en procurer quelques-uns, mais leur agilité, & la mal-adreſſe des ſauvages qu'il employait ne lui permirent pas d'en prendre un ſeul pour en déterminer l'eſpèce; la longueur des plus grands paraiſſait être de quatre pouces.

être de quelqu'utilité dans la pratique. L'obſervation journalière confirme notre opinion à ce ſujet. En effet, depuis pluſieurs années que des Savans tiennent des regiſtres exacts des temps, nous n'en ſommes pas plus avancés pour prononcer d'avance, d'une manière certaine, quelles ſont les maladies qui pourront provenir d'une variation donnée de l'athmoſphère. Il n'en eſt pas de même de celles qui ſont dues à une matière ſubtile qui flotte dans l'athmoſphère; comme celles-ci attaquent un grand nombre de perſonnes en certaines ſaiſons, qu'on en peut tracer les progrès d'un pays dans un autre, les qualités ſenſibles de l'athmoſphère peuvent être de quelque conſidération pour le Médecin. Quoi qu'il en ſoit, il vaut toujours mieux obſerver les effets de ces cauſes morbifiques, que de s'arrêter à la recherche des cauſes premieres qu'un nuage épais dérobe, & peut-être dérobera toujours à notre vue.

Nous avons déjà rapporté les maladies qui réſultent de l'abus des alimens, en traitant de la production des différentes ſaburres; ainſi, pour abréger, nous ne rapporterons ici que les effets auxquels donnent naturellement lieu les alimens nuiſibles par leurs qualités ou par leur quantité.

Lorſque l'eſtomac eſt ſurchargé de beaucoup d'alimens, les fibres étant diſtendues perdent la faculté d'agir; les matières, alors retenues, gonflent l'eſtomac, & occaſionnent un malaiſe, une difficulté de reſpirer, & ſouvent une défaillance. Si elles ne ſont point promptement rejetées au-dehors, en fermentant elles tourneront bientôt à l'acide ou à la putridité: de-là les vents, les douleurs d'eſtomac, les coliques aiguës, avec ou ſans dévoyement.

Outre la ſenſation déſagréable qui ſuit de l'appétit non ſatisfait, le manque d'alimens, ou une diète trop ſévère, donne aux ſucs un caractère ſalin & âcre, dont la bile & la ſalive ſe reſſentent bientôt. De cette âcreté dans les fluides, procède un grand nombre de maladies, & notamment la ſoif, la faibleſſe, l'amaigriſſement, l'inſomnie, le ſpaſme, le délire, & enfin la mort.

Les ſubſtances alimentaires ſont nuiſibles par leurs qualités quand elles ſont trop âcres, trop viſqueuſes, ou trop huileuſes; chacune alors, comme nous l'avons déjà dit, devient la ſource de differentes eſpèces de ſaburres qui, elles-mêmes, produiront les ſymptômes que nous avons rapportés ci-deſſus.

Les alimens que nous prenons doivent être de telle nature que les organes digeſtifs puiſſent changer la combinaiſon de leurs parties inſenſibles, de manière qu'elles puiſſent s'aſſimiler & s'unir facilement à la trame de nos parties.

Or, nous avalons beaucoup de ſubſtances, ſoit par accident, ou de deſſein prémédité, qui ne ſont point ſuſceptibles d'une pareille aſſimilation. Pluſieurs d'elles produiſent, dans l'économie animale, des changemens ſi étranges & ſi ſubits, que des maladies graves ou la mort même ne tardent point à s'enſuivre. Ces ſubſtances, qu'on nomme *poiſons*, agiſſent ou en augmentant le jeu des organes, ou en les ſuſpendant & les arrêtant entièrement.

Il eſt quelques-uns de ces poiſons qui agiſſent évidemment ſur le ſyſtême vaſculaire, & accélèrent ou répriment le mouvement général de la maſſe des humeurs, pendant que d'autres n'ont d'effet que ſur le ſyſtême nerveux. Ceux-ci excitent des nauſées, des vo-

miſſemens, des douleurs, des étourdiſſemens, la perte de la vue, le délire, les convulſions, l'aſſoupiſſement, & la perte de ſentiment. Quelques-uns ont une action déterminée ſur certains organes ſécrétoires, dont ils augmentent ou interrompent les fonctions. Le poiſon de la vipère, quoique mortel quand il eſt porté immédiatement dans le ſang, ne paraît nullement nuiſible quand il pénètre dans l'eſtomac. Il n'en eſt pas de même des poiſons végétaux & minéraux, ils agiſſent également, & quand ils ſont avalés, & quand une bleſſure à la peau a favoriſé leur intromiſſion.

Ces derniers poiſons, quoique capables de renverſer ainſi tout l'ordre établi dans la machine, & même d'occaſionner la mort, n'en deviennent pas moins des remèdes ſalutaires en Médecine, lorſque la prudence en dirige l'emploi. Ainſi l'opium, pluſieurs végétaux émétiques & cathartiques, & différentes préparations de mercure & d'antimoine, ſont des remèdes, ou des poiſons, ſelon la manière dont ils ſont preſcrits.

Quant à ce qui concerne l'influence que la troiſième & la quatrième claſſe des choſes non-naturelles peuvent avoir ſur le corps humain, en les conſidérant comme cauſe de maladie, on ne peut nier que l'action muſculaire exceſſive & trop long-temps continuée, n'augmente la vélocité de la circulation, & conſéquemment la chaleur animale, qu'elle ne diſſipe les parties les plus ſubtiles du ſang, & ne produiſent la ſoif, le dépériſſement du corps, & la perte des forces. Si elle eſt portée à l'extrême, elle détruit néceſſairement la crâſe du ſang, & le rend incapable de répondre aux fonctions qui conſtituent la vie. Les ſuites en ſont encore bien plus funeſtes quand le corps eſt rempli de ſucs

corrompus, & qu'un ou plusieurs viscères sont dans un état de délabrement; en effet, une mort subite termine quelquefois alors un pareil excès.

Le sommeil trop léger, ou l'insomnie, épuise les forces, affaiblit les puissances de l'ame, cause l'amaigrissement, empêche la digestion, & infecte la masse des fluides d'une acrimonie qui, quand elle est établie, se manifeste par l'agitation & le délire continuel.

Une trop grande inertie dans l'action musculaire, & un trop grand penchant au sommeil, diminuent la force des fibres musculaires, & retardent le mouvement progressif des fluides. De-là la langueur, l'engourdissement des facultés de l'ame, la corpulence, les empâtemens & les collections d'eau, en conséquence de la débilité des vaisseaux valvulaires lymphatiques, à l'action desquels contribue tant la pression latérale que les muscles contractés exercent sur eux.

On n'admirera jamais assez les changemens étranges qui ont lieu tous les jours, en conséquence des violentes agitations de l'ame. *Morgagni*, dans son livre *de sedibus & causis morborum* (a), en rapporte deux exemples bien frappans, l'un d'une personne qui mourut à la suite d'un violent accès de colère, & l'autre par un saisissement de peur. La colère & la joie occasionnent une augmentation & une accélération dans le mouvement du système vasculaire, d'où proviennent la chaleur & l'insomnie. La peur & le chagrin ont des effets absolument contraires; ils occasionnent une constriction spasmodique, chassent les fluides de la circonférence vers le

(a) Epist. 37, art. 2.

centre, & retardent les mouvemens du ſyſtême vaſculaire : de-là le froid, l'oppreſſion, la difficulté de reſpirer, la ſoif, & la perte des forces. Les affections de l'ame, qui ſont plus vives, augmenteront, déprimeront, ou ſuſpendront les mouvemens de la machine, ſelon qu'elles participeront davantage au caractère de la colère, de la joie, de la crainte, de la mélancolie, & encore ſelon la durée de cette paſſion, & ſa violence.

Les évacuations du corps, conſidérées comme cauſes de maladies, ſont une ſource d'où dérivent une foule de maladies, qui diffèrent entr'elles, à raiſon de la nature de l'évacuation ſupprimée ou exceſſivement augmentée. On peut lui en rapporter nombre d'autres qui proviennent de la ſaburre.

Nous pourrions conſidérer ici les effets d'une évacuation trop conſidérable des humeurs qui ſe ſéparent dans les reins, ou qui lubréfient le canal inteſtinal, ou ſe filtrent à travers la peau, & ce qui doit pareillement réſulter de la ſuppreſſion ou rétention de ces humeurs; mais comme nous aurons occaſion d'examiner les accidens qui proviennent de pareilles cauſes, lorſque nous traiterons des ſymptômes, nous les paſſerons ici ſous ſilence. Il nous ſuffira de dire que la ſuppreſſion ou rétention des matières excrémentitielles, de quelque nature qu'elles ſoient, occaſionnent néceſſairement une maladie, non-ſeulement en diſtendant, en affoibliſſant, ou en rompant peut-être les canaux ou réceptacles qui les contiennent, mais encore en corrompant la maſſe générale des fluides, qui abondent alors en particules nuiſibles, qui devraient être rejetées au-dehors. Un écoulement ſubit & abondant, ſoit de ſang ou de

tout autre fluide, qui n'eſt point de nature excrémentitielle, produit une prompte faibleſſe, détruit le ton des ſolides, & diſpoſe le reſte de la maſſe à de nouvelles combinaiſons morbifiques.

Si à toutes les cauſes que nous avons rapportées dans ce Chapitre, on ajoute celles qui bornent toute leur action à l'extérieur du corps, & troublent ſon économie en irritant, diſtendant, reſſerrant & criſpant les ſolides ſenſibles, ou qui diviſent & détruiſent les parties dures & molles en les rompant, les écraſant, & les brûlant, on pourra concevoir l'immenſité de cauſes poſſibles des maladies, & l'on verra combien de choſes peuvent occaſionnellement devenir la ſource des affections morbifiques, générales ou locales. Quoi qu'il en ſoit de la néceſſité de bien apprécier ces cauſes poſſibles ou éloignées de maladies, il ne faut jamais les confondre avec les cauſes prochaines ou actuelles.

CHAPITRE III.

De la nature, des cauſes, & des conſéquences des ſymptômes généraux des Maladies.

ACTUELLEMENT que nous avons détaillé les cauſes éloignées des maladies, continuons d'en développer la nature, les cauſes immédiates, & les conſéquences qui néceſſairement dépendent de la préſence de quelques-uns de nos quinze ſymptômes généraux. C'eſt la meilleure manière de bien ſaiſir la nature des maladies, qui ne ſont que des combinaiſons de ces mêmes ſymptômes, différemment entre-mêlés les uns avec les autres, & avec les maladies locales.

Si la circulation convenable des divers fluides dans chaque partie des ſyſtèmes vaſculaires & nerveux, conſtitue l'état d'une ſanté parfaite, il s'enſuit que toutes les fois que les mouvemens de l'un & de l'autre ſyſtême auront trop de force, ou pas aſſez, ils s'exécuteront d'une manière irregulière, ou bien ils ſeront entièrement ſuſpendus. Alors il ſurviendra diverſes ſenſations ou indiſpoſitions fâcheuſes, qui continueront autant que le defaut du mouvement des humeurs les favoriſera. Mais ſitôt que tout ſera remis dans l'ordre, que les humeurs auront repris leur cours naturel, dès-lors auſſi toutes les ſenſations douloureuſes & oppreſſives ceſſeront, & les puiſſances de l'ame & du corps recouvreront leur première vigueur. Or, comme les mouvemens déréglés de ces ſyſtêmes ſont les cauſes immediates de tous les ſymptômes généraux, nous les examinerons chacun à part, en les prenant dans l'ordre que nous avons rapporté.

ARTICLE PREMIER.

De l'excès de la chaleur animale.

On ſait, depuis la découverte du thermomètre, que le degré de la chaleur naturelle à l'homme eſt depuis le 94e juſqu'au 98e de celui de *Fahrenheit* (1). Quelque certain que ſoit ce moyen de juger de la chaleur dans tous les cas poſſibles, cependant on y a rarement recours dans la pratique ordinaire de la Médecine. On s'en rap-

---

(1) Le 39e du thermomètre de Réaumur juſqu'au 41.

porte plus ſouvent au tact ou au propre aveu du malade, lorſqu'il peut décrire avec préciſion le genre d'affection qu'il éprouve. Quoiqu'on découvre une chaleur ſupérieure à celle qui exiſte ordinairement, ſi elle n'eſt point accompagnée de ſymptômes graves & formidables, on ne la regarde point comme morbifique. Une perſonne, par exemple, peut éprouver une chaleur qui lui ſoit étrangère pour avoir pris un exercice violent ou des alimens épicés, poivrés, ou des boiſſons ſpiritueuſes. Si cette augmentation de chaleur n'eſt ſuivie d'aucuns des ſymptômes généraux, tels que la douleur, le malaiſe, l'affoibliſſement, elle ne tardera point à redeſcendre à l'état naturel. Si au contraire cet excès de chaleur a pour cortège les ſymptômes énoncés, ou d'autres, on le doit regarder comme morbifique. Loin alors d'attendre qu'il ſe diſſipe promptement de lui-même, on doit plutôt croire qu'il augmentera graduellement, & continuera pendant tout le temps que les circonſtances particulières détermineront.

Tel eſt le caractère de la chaleur que nous regardons comme maladie, & dont il faut bien apprécier les eſpèces: ainſi l'on ne confondra point celle qu'un pouls fort, plein, rapide, une grande ſéchereſſe de la peau, une ſoif violente, & une douleur à différens endroits, accompagnent, avec celle qui eſt jointe à une extrême débilité, & à une proſtration conſidérable de forces. Le pouls dans ce dernier cas n'eſt ni fort, ni plein; & lorſqu'on touche la peau du malade, on ſent une certaine cuiſſon provenant de l'âcreté de ce qui s'en exhale. La première eſpèce de chaleur eſt ordinaire aux fièvres inflammatoires, & l'autre ne s'obſerve que dans

la plus mauvaiſe eſpèce de fièvre putride. Une troiſième eſpèce eſt celle qui eſt propre à un genre particulier de fièvre. Cette chaleur ne continue point tout le jour comme dans la fièvre continue, elle ne porte point non plus ſi promptement atteinte au principe vital; elle revient par intervalle, & ſe fait ſentir plus vivement aux paumes des mains, & aux plantes des pieds: on l'appelle *hectique*. Enfin la dernière paraît ſubitement comme par éclat ou bouffée; elle eſt momentanée, & la moins inquiétante des trois précédentes; elle eſt aſſez ordinaire aux maladies où il n'y a pas la moindre apparence de fièvre. Cette chaleur eſt communément regardée comme un ſymptôme nerveux ou hyſtérique.

Comme l'on eſt aſſez d'accord que la chaleur naturelle eſt le réſultat des cauſes qui agiſſent d'après les loix de la Chimie & de la Méchanique, l'on préſume que ſon excès n'a point également d'autre origine. Toutes les fois donc que la circulation ſe fait d'une manière plus rapide, l'on eſt porté à croire que la colliſion des molécules du ſang ſur les parois des vaiſſeaux eſt pareillement augmentée. De-là l'excès de la chaleur qu'on obſerve toujours dans les maladies inflammatoires. Si l'on en juge d'après l'état du pouls, & la rougeur des parties du corps qui permettent de voir cette augmentation des vaiſſeaux ſanguins, on peut affirmer l'accélération de mouvement dans le ſyſtême artériel.

La ſeconde eſpèce de chaleur, celle qui eſt propre aux fièvres dans leſquelles le ſang eſt dans un état de putreſcence, doit moins être attribuée à l'augmentation du mouvement progreſſif des humeurs, qu'à l'excès de

leur mouvement inteſtin. Cette opinion ſe trouve confirmée par la faibleſſe du pouls, qui exclut comme cauſe la force circulatoire, & par la continuité de la chaleur qu'on obſerve ſouvent après la mort.

La chaleur hectique ſemble également provenir de l'augmentation du mouvement progreſſif des humeurs, & de leur mouvement inteſtin. En effet, nous verrons par la ſuite que ces fièvres ſont entretenues par la réſorbtion continuelle d'une acrimonie qui, admiſe dans le torrent de la circulation, non-ſeulement irrite le ſyſtême artériel, mais encore paraît exciter le mouvement fermentatif du ſang, de la même manière que nous voyons les corps fermenteſcibles concevoir une activité nouvelle, par l'addition de ſubſtances propres à les y diſpoſer.

Dans ces trois eſpèces de chaleur, l'inflammatoire, la putride, & l'hectique, l'augmentation de mouvement paraît être générale dans le ſyſtême vaſculaire. Il paraît en être autrement dans ces bouffées paſſagères qu'on regarde comme ſymptômes nerveux : toute l'activité vaſculaire eſt alors confinée à une ſeule partie, ainſi qu'on a lieu de le croire, d'après l'état du pouls qui, dans ces cas, n'eſt pas plus fort ni plus prompt qu'à l'ordinaire.

Ayant expoſé les différences & les cauſes prochaines de la chaleur morbifique, conſidérons-en les conſéquences, & les changemens qu'elle doit opérer dans la machine ; & premièrement ceux auxquels la chaleur inflammatoire donne lieu.

Le premier effet de ce genre de chaleur eſt une dilatation des vaiſſeaux, ainſi qu'on l'obſerve manifeſtement aux endroits de la ſurface du corps qui ſont ornés

d'une merveilleuſe quantité de vaiſſeaux ſanguins, & couverts d'une peau très-fine, comme les joues & les yeux. De-là l'éclat & la rougeur du viſage, la tenſion & le brillant des yeux, qui prononcent, & paraiſſent plus grands qu'à l'ordinaire. Si la chaleur & l'irritation du ſyſtème vaſculaire augmentent, la conſtitution du ſang dégénérera de jour en jour, juſqu'à ce qu'enfin les parties intégrantes ne jouiſſent plus de la combinaiſon, qui en fait un fluide doux & légèrement viſqueux. Les parties ſalines & huileuſes ſe ſéparent pour de nouveau ſe réunir, & former des aggrégations de nouvelle nature.

Le D. *Langrish* rapporte dans ſa Théorie & ſa Pratique moderne de la Médecine, diverſes expériences propres à expliquer la décompoſition du ſang qui arrive à la ſuite du mouvement augmenté des ſolides, & de la trop longue continuité de la chaleur. Elles contribuent toutes à prouver que les parties ſalines & huileuſes, ſi intimement unies en ſanté aux autres principes des humeurs, font alors divorce d'avec eux pour former une ſociété particulière. Ce Praticien ayant ſoumis à l'analyſe une certaine quantité de ſang pris dans le fort d'une fièvre inflammatoire, il obſerva que l'huile & le ſel volatil qui paſſèrent dans le récipient, étaient près du double de ce que la même quantité de ſang tiré d'une perſonne en ſanté, lui avoit fourni par le même procédé. Ayant également diſtillé de l'urine rendue dans la même maladie, les mêmes principes ſe trouvèrent moindres du double de ce qu'ils ſont dans l'état de ſanté. On peut déduire de pareilles expériences, que quand la fièvre n'a point lieu, les parties ſalines & huileuſes excédentes à la mixtion du ſang, ſont expulſées

par les urines, & qu'elles ſont retenues, lors de la fièvre, dans la maſſe des humeurs, où elles deviennent une cauſe perpétuelle d'irritation. En effet, à meſure que l'urine ſe colore, & qu'elle reçoit une plus grande quantité de ſel & d'huile, à meſure auſſi la chaleur s'abat, & tous les autres ſymptômes fébriles diſparaiſſent.

Ainſi donc, ces principes ſalins & huileux, en formant une aggrégation nouvelle, ſont uniformément diſtribués dans tout le domaine de la circulation; elles deviennent cauſe, par l'irritation qu'elles y excitent, d'une augmentation de chaleur qui décompoſe & détruit l'état naturel du ſang.

Le ſang ainſi décompoſé, & le calibre des vaiſſeaux augmenté outre meſure, les particules groſſières ſont bientôt entraînées dans des canaux qui n'admettaient avant que les plus ſubtiles. De-là le trouble dans les différentes ſécrétions. Si les vaiſſeaux de quelques organes ſont plus faibles que leur état ordinaire ne le comporte, les fluides y éprouvant une moindre réſiſtance, il y ſurviendra bientôt une tuméfaction inflammatoire, dont les ſuites ſeront plus ou moins à craindre relativement à l'uſage & à l'importance de l'organe.

Si l'irritation & l'augmentation de mouvement du ſyſtême vaſculaire ne ſuffiſent point pour produire l'inflammation, & que l'acrimonie qui les détermine ne puiſſe trouver iſſue par les voies de décharge, ni s'échapper dans les eſpaces cellulaires, le ſang, continuellement agité, ſera bientôt tellement altéré dans ſes parties conſtitutives, qu'il ne pourra plus ſervir aux fonctions de la vie.

Quoique ſouvent l'examen du pouls indique que la

force

force, & la vélocité des fluides qui circulent, soit double de ce qu'elles sont en santé, il ne paraît cependant point, d'après les expériences faites avec le thermomètre, que l'augmentation de chaleur suive celle de la force circulatoire. Malgré que la chaleur altère inévitablement les principes du sang, ce symptôme n'a pas toujours des suites aussi fâcheuses; souvent, au contraire, il tend à une terminaison salutaire, en domptant & atténuant les particules âcres & nuisibles qui, sans lui, eussent désorganisé la texture des vaisseaux. Ces particules ainsi disposées, deviennent propres à être séparées & expulsées hors de la masse générale des humeurs, expulsion qui nécessairement rétablit la santé primitive. Ainsi, dans la plupart des maladies, & notamment dans les fièvres éruptives, le devoir du Médecin, comme nous le ferons voir ailleurs, est de si bien régler ce symptôme, qu'il ne puisse ni trop s'élever, ni trop s'abaisser.

La chaleur a des suites bien plus fâcheuses dans les fièvres putrides, où le mouvement intestin du sang est plus considérable que dans les fièvres inflammatoires. Le sang, dans ces fièvres, perd toute sa viscosité, & devient tellement fluide qu'il passe par les pores des artères, & donne lieu à des hémorragies, & à des taches rouges & livides de la peau.

Les fièvres hectiques, qui ont toujours quelques heures de rémission, sont aussi accompagnées d'une chaleur excessive pour le temps qu'elle dure. Mais quelqu'inquiétante que cette chaleur paraisse être, elle ne détruit cependant pas la crâse du sang d'une manière si immédiate, & ne fond point les solides si promptement que celle qu'on observe dans les fièvres continues inflammatoires

& putrides, où la chaleur eſt portée au plus haut point que l'économie animale puiſſe ſupporter.

Quant à la quatrième eſpèce de chaleur, celle que nous avons dit être propre aux maladies hyſtériques, elle n'eſt point ſi dangereuſe, ni ſi immédiatement deſtructive que les precédentes. Comme elle n'eſt point d'une auſſi longue durée, & que tout le ſyſtême vaſculaire n'en reſſent point également les effets, les altérations énoncées ne peuvent avoir lieu dans les ſolides, ni dans les fluides.

ARTICLE II.

Du froid exceſſif, conſidéré comme affection morbifique ſimple.

Pour que ce froid puiſſe être regardé comme maladie, il doit toujours être accompagné de quelques-uns des ſymptômes que nous avons rapportés. Ceux qui paraiſſent le plus ordinairement avec lui, ſont l'oppreſſion & la foibleſſe, très-ſouvent les nauſées, les vomiſſemens, des douleurs à la tête ou aux reins, une ſoif violente, & un tremblement.

Toutes les fièvres dont l'invaſion eſt ſubite, & pluſieurs de celles qui viennent par degrés, commencent avec ce ſymptôme. Mais comme il y a des maladies non-fébriles qui quelquefois ont une chaleur exceſſive pour ſymptôme, de même il en eſt de nerveuſes qui ſont accompagnées d'un froid conſidérable. Ce froid cependant n'eſt point accompagné de l'oppreſſion, du malaiſe, des nauſées & des autres ſymptômes propres à celui qu'on obſerve lors de l'invaſion des fièvres, mais il eſt joint à une

ſtupeur ou inſenſibilité générale qui eſt le ſigne d'une affection purement nerveuſe.

Comme l'examen du pouls ne manifeſte alors aucune rémiſſion ou intermiſſion évidente dans les mouvemens du ſyſtème vaſculaire, on doit regarder ce genre de froid comme dépendant de l'affection des nerfs qui ſe diſtribuent à la peau. Mais quelle eſt la nature de cette affection? c'eſt ce qu'il n'eſt guères poſſible d'établir. Tout ce qu'on ſait, c'eſt qu'elle provient ſouvent de la ſympathie que ces nerfs entretiennent avec l'eſtomac ou avec quelqu'autre viſcère (1). Il n'en eſt point ainſi du froid fébrile; comme le déſordre affecte évidemment les mouvemens du ſyſtême vaſculaire, on peut dire que ſes cauſes peuvent par cette raiſon ſe ſoumettre en quelque manière à nos ſens.

Tout prouve en effet que la cauſe actuelle & immédiate de ce froid, eſt la ſtâſe du ſang dans les ramifications infiniment déliées du ſyſtême vaſculaire, & dans les colatoires du corps. Pour peu qu'on en doute, qu'on conſidère la pâleur, les rides de la peau, & la diminution ou conſtriction de toutes les parties du corps, ſuffiſamment prouvée par la difficulté que les anneaux ont à reſter aux doigts devenus trop petits; qu'on faſſe encore attention à la ſoif, au deſſèchement des cautères & des ulcères, à la lividité des ongles, ſous

(1) La peur, la crainte, occaſionnent ſouvent cette eſpèce de froid. On l'obſerve encore après l'évacuation abondante de quelques humeurs excrémentitielles. Qui n'a point éprouvé celui qui ſurvient quelquefois lorſqu'on rend les dernières gouttes d'urine? Il eſt ſouvent tel, qu'il excite un tremblement paſſager.

lesquels le sang stagne, à la petite quantité d'urine que les malades rendent alors, & enfin à l'oppression vers le centre, à raison de l'obstacle que les fluides trouvent à leur passage dans les vaisseaux de la circonférence, & l'on verra s'il est possible de donner une explication plus naturelle de tous ces phénomènes. Mais quelle est la cause prochaine de cette stâse elle-même?

Deux opinions se sont élevées dans les Écoles à ce sujet. Selon l'une, tout le vice reside dans les fluides, qu'on dit être trop visqueux, pour traverser avec facilité les sommités des plus petites artères, dont le diamètre diminue à mesure qu'elles s'éloignent davantage du cœur. Selon l'autre, au contraire, il faut chercher la cause du désordre, dans les vaisseaux mêmes qu'on dit se contracter & diminuer tellement leur capacité, que le passage des fluides est alors totalement intercepté. La première de ces opinions, après s'être soutenue long-temps, a été entièrement abandonnée. On a en effet prouvé d'une manière, pour ainsi dire, victorieuse, que les artères n'étaient point coniques; & les observations microscopiques, loin de favoriser chez les animaux cette forme des vaisseaux capillaires, n'ont découvert aux yeux qu'une suite de tubes entièrement cylindriques. Ainsi, même en admettant la viscosité des molécules humorales, on ne saurait, d'après une telle disposition, reconnaître la vérité d'une pareille doctrine, purement illusoire.

D'un autre part, en considerant le froid considérable accompagné d'oppression, & de l'accélération de la respiration, instantanément produit par certaines passions de l'ame, & la rapidité avec laquelle le sang abandonne en même-temps les lèvres & les joues, loin d'être convaincu que tous ces changemens surviennent en consé-

quence d'une augmentation de viſcoſité dans les fluides, on ſe perſuade au contraire qu'ils ſont le réſultat d'une conſtriction ſubite des vaiſſeaux, qui, mettant obſtacle au libre paſſage du ſang à la circonférence, le repouſſe avec force vers le centre. Cet effet rétropulſif des humeurs, eſt également occaſionné par la préſence de quelques acrimonies dans le canal alimentaire, qui agiſſent alors ſympathiquement; par la vue des objets dégoûtans, ou de ceux qui rappellent à l'ame des ſubſtances déſagréables qu'on a avalées autrefois. On peut conclure de tout ce que nous venons de dire ſur la cauſe prochaine de la ſtâſe, que quoiqu'il y ait des cas où les humeurs péchent par une viſcoſité décidée, la conſtriction prompte & ſubite des capillaires n'en eſt pas moins celle qu'on doit adopter.

Comme tous les mouvemens dans l'économie animale paraiſſent originairement dépendre d'une action nerveuſe, on eſt fondé à rapporter cette conſtriction des capillaires à quelques changemens ſurvenus dans le ſyſtême des nerfs. Mais en quoi conſiſte ce changement, & comment arrive-t-il? Ce ſont autant de queſtions à la réſolution deſquelles on ne doit point avoir honte d'avouer ſon inſuffiſance. Nous ne porterons donc point nos recherches plus loin que le ſyſtème vaſculaire, à la ſommité duquel l'on découvre une ſtâſe manifeſte.

Cet état de reſſerrement des capillaires eſt quelquefois appelé *conſtriction ſpaſmodique*, & plus ſouvent *ſpaſme*. Cependant, comme cette dernière ſignification ne ſe rapporte point au ſens que les Anciens lui ont donné, ni à l'acception reçue actuellement, nous ne l'admettrons que pour déſigner cette contraction violente & involontaire, ou ce développement de forces des fibres

musculaires, si opposé à la faiblesse ou au relâchement.

Actuellement que nous avons établi la cause de la constriction des capillaires artériels, considérons les effets qui doivent nécessairement en résulter.

Si l'on admet que toute la circonference du systême vasculaire participe de cette constriction, une mort subite en doit être la suite nécessaire. C'est ce qu'on a quelquefois eu lieu d'observer après une prompte & violente frayeur. La circulation est alors inopinément arrêtee, & les fluides, repoussés vers le centre, oppriment le cœur par leur poids, & le rendent inhabile à l'exercice de ses mouvemens. L'air rempli de vapeurs mephytiques, produit souvent le même effet : il est également occasionne par l'impression des poisons excessivement actifs, notamment celui des flèches empoisonnées, si usitées parmi les Indiens de l'Amérique méridionale (*a*). Les Académiciens Français qui allèrent au Pérou en 1739, pour y mesurer les degrés de longitude de la terre, rapportèrent, entr'autres curiosités, quelques-unes de ces flèches avec lesquelles ils firent, en présence de l'Académie, plusieurs expériences sur les animaux. Tous ceux qui en éprouvèrent les plus légères blessures ne manquèrent pas de périr aussitôt. A leur ouverture l'on trouva toujours les oreillettes & les ventricules du cœur, ainsi que les troncs adjacens, entièrement gonflés de sang, & quelquefois même rompus.

Une semblable constriction n'est point celle qui a lieu dans le commencement des fièvres ordinaires. Celle-ci n'a que ce qui lui faut d'énergie pour produire la stâse

---

(*a*) Voyez *Bancrofti*, Histoire Naturelle de la Guyanne.

dans les vaisseaux cutanés, & successivement le sentiment de froid, la pâleur & le frisson. La même interruption qui produit ces derniers symptômes, en privant les muscles du sang nécessaire à la conservation du ton de leurs fibres, doit aussi souvent occasionner des contractions & des relaxations irrégulières dans ces organes: de-là le tremblement que les Auteurs nomment *tremor*, *rigor*, & *horripilatio*.

L'anxiété ou l'oppression qui se fait sentir vers la région précordiale, suit encore nécessairement de cette même constriction spasmodique; elle indique la résistance que le cœur éprouve dans ses contractions de la part du sang qui en remplit les cavités.

Cette surcharge étant étrangère aux loix de l'harmonie animale, les puissances qui les maintiennent, & que l'on connaît sous le nom de Nature, entrent en action. Le cœur, muscle le plus irritable de tous, est continuellement stimulé par une abondance de sang à laquelle il n'est point accoutumé. Cet organe pousse la masse générale des fluides avec une violence, une rapidité, & une irrégularité qui sont dûes à la liberté de passage que le système artériel présente en quelques endroits plus qu'en d'autres. La suite nécessaire d'une pareille augmentation d'action, doit être une chaleur excessive, ainsi que nous l'avons déjà dit, accompagnée d'une soif accablante, d'une insomnie, auxquelles succèdent la douleur, le délire, & d'autres symptômes graves, si la maladie ne tourne pas à mieux. En effet, si l'augmentation du mouvement est toujours la même pendant que la constriction, & l'obstruction des vaisseaux continuent à rendre la circulation irrégulière, la chaleur augmentera, & amènera avec elle des altérations dans la

crâſe des humeurs, & dans la texture des vaiſſeaux, ainſi que nous l'avons vu dans l'article précédent.

ARTICLE III.

Du Dégoût ou des Nauſées.

On entend communément par dégoût & nauſée, cette averſion ou répugnance qu'on éprouve pour les choſes qui, en parfaite ſanté, plaiſent & animent la machine. On obſerve aſſez ſouvent, chez ceux qui ſe plaignent d'un pareil ſymptôme, un déſordre manifeſte dans le ſyſtême vaſculaire. Cependant cet état, qu'il eſt aſſez ordinaire d'avoir éprouvé, n'en doit pas moins être rapporté à quelque trouble ou irrégularité dans le ſyſtême nerveux.

Le dégoût peut être idiopathique ou ſympatique. On peut le regarder comme idiopathique, quand des ſignes certains indiquent que l'eſtomac eſt chargé de quelques unes des ſaburres que nous avons déjà rapportées, ou de quelques ſubſtances alimenteuſes qui ont réſiſté au travail de la digeſtion. Tout le canal inteſtinal, & ſpécialement encore l'eſtomac, jouiſſent d'une ſenſibilité qui les fait ſympathiſer avec chaque partie du corps où l'on trouve quelqu'appareil nerveux diſpoſé pour certaines fonctions. Auſſi eſt-il ſuſceptible, d'après cette propriété, de tous les troubles qui naiſſent à la ſuite d'une affection vive de quelques-unes de ces parties. Plus cette partie ſera ſenſible, & plus promptement auſſi l'eſtomac ou les inteſtins en reſſentiront les impreſſions. De-là l'origine des nauſées & des vomiſſemens continuels à la ſuite des bleſſures de la tête; de la commotion ou de la compreſſion du cerveau:

de-là encore les nauſées qui accompagnent le tiraillement des conduits biliaires ou des urétères, quand des concrétions calculeuſes y ſont arrêtées, & celles qu'on obſerve dans les derniers mois de la groſſeſſe, & dont la cauſe réſide dans la grande extenſion des fibres de la matrice.

Une commotion générale du corps eſt encore capable d'exciter les plus fortes nauſées, ainſi qu'on l'obſerve chez ceux qui ſont ſur un vaiſſeau battu par une mer houleuſe. Pluſieurs paſſions de l'ame en font autant, ou au moins elles détruiſent l'appétit. Ainſi l'on conçoit pourquoi il y a ſi peu de maladies dont le dégoût ne conſtitue un ſymptôme. Il eſt inſéparable de toutes les maladies fébriles.

En examinant les cauſes de cette ſéchereſſe de la bouche, on peut raiſonnablement conclure d'après elle que la conſtriction ſpaſmodique, dans ces maladies, s'étend juſqu'à l'eſtomac, & en rend les nerfs atones, de même que le ſont ceux de la langue, lorſqu'elle eſt privée de toute ſon humidité. Auſſi eſt-ce un ſigne favorable quand les malades deſirent quelque nourriture, n'importe ſi elle diffère de celle dont ils uſent ordinairement.

Si le dégoût continue quelque-temps, il ſurvient néceſſairement un amaigriſſement, & un dépériſſement par le manque de matière nutritive, propre à remplacer les pertes que l'action vaſculaire entraîne néceſſairement. De-là, plus l'augmentation du mouvement vaſculaire qui accompagne le dégoût ſera conſidérable, plus auſſi le dépériſſement ſera prompt & ſenſible. La foibleſſe ou la perte des forces, doit auſſi être une ſuite néceſſaire du dégoût; car moins les ſolides ſeront réparés,

moins auſſi l'énergie ou la fermeté des fibres muſculaires ſe fera remarquer.

ARTICLE IV.

De la Soif.

Ce ſymptôme eſt le quatrième genre d'affection morbifique ſimple que nous avons à conſidérer. Il doit, comme ceux que nous avons déjà décrits, ſe joindre à quelques autres avant qu'on puiſſe les regarder comme un etat morbifique. Ceux qui l'accompagnent alors le plus ordinairement, ſont une chaleur ou un froid exceſſif, une oppreſſion, une foibleſſe, la perte de l'appétit & l'inſomnie.

La cauſe prochaine de ce ſymptôme, eſt l'obſtruction des pores qui fourniſſent la lymphe ou la mucoſité deſtinée à lubréfier & à humecter la langue, l'intérieur de la bouche, du goſier, & de l'œſophage Cette obſtruction peut elle-même provenir de la conſtriction ſpaſmodique des conduits excréteurs, ou des orifices des follicules qui verſent ſur ces organes la mucoſité qui les enduit, ou de l'épaiſſiſſement de cette mucoſité elle-même.

La conſtriction ſpaſmodique paraît cependant être la cauſe la plus générale de la ſoif qui ſe manifeſte dans le froid, ou dans le commencement de la fièvre. En effet, l'on obſerve ſouvent ce ſymptôme ſurvenir à la peur, au chagrin & aux inquiétudes de l'ame, qui produiſent toujours différens degrés de conſtriction ſpaſmodique. Mais quand la chaleur accompagne ce ſymptôme, il y a tout lieu de croire qu'outre la conſtriction ſpaſmodique qui rétrécit les pores, il y a une exha-

lation des principes les plus évaporables de la mucosité. Pour peu que cette chaleur persiste, les parties visqueuses privées de leur véhicule se rassemblent, & s'épaississent. De-là la croute qui, dans les maladies inflammatoires, recouvre la langue, & empêche l'exhalation de la vapeur aqueuse qui doit naturellement l'humecter..

Dans ces cas la soif provient de la sécheresse de la langue, de la bouche, du gosier, & de l'œsophage. Mais il en est d'autres où ce symptôme n'est point accompagné de la constriction spasmodique générale, qui entre dans l'essence de la fièvre. Quoiqu'il soit alors très-violent, on le regarde comme purement nerveux.

Il est encore d'autres maladies non-fébriles, dont la soif est un des symptômes les plus inquiétans. On l'observe particulièrement dans les maladies où il y a une diversion des parties aqueuses du sang vers des couloirs qui les admettent librement : telles sont le diabètes, maladie où l'urine coule en beaucoup plus grande quantité que les loix de la machine ne le comportent, les flux de ventre, les sueurs abondantes, les hydropisies, dans lesquelles la sérosité du sang se sépare des autres parties, & se répand dans les espaces cellulaires ou dans quelques-unes des grandes cavités.

Comme la soif est un symptôme intolerable en lui-même, elle doit écarter tout sommeil quelconque : de-là l'inquiétude ou insomnie, qui est la compagne fidelle de toutes les fièvres. La sécheresse de la bouche, en énervant la puissance gustative, contribue elle-même à la production du limon épais qui recouvre la langue & les gencives. De-là la fadeur ou l'insipidité des substances qu'on prend alors comme aliment ou comme

medicament, & ce penchant qui porte naturellement vers celles qui ſont d'une nature acide, & propres à nétoyer le limon dont nous venons de parler, en ſollicitant la ſécrétion & excrétion de l'humeur lymphatique qui doit naturellement humecter ces organes.

Comme il réſulte de tout ce que nous venons de dire, que la ſoif febrile a pour cauſe prochaine une conſtriction ſpaſmodique commune aux autres ſymptômes, il s'enſuit naturellement que c'eſt un ſigne des plus favorables quand on voit la bouche & la langue devenir humides, & la ſoif moins accablante. Tous ces changemens montrent en effet que les obſtacles ſont levés, & que la circulation eſt entièrement rétablie.

ARTICLE V.

De la Douleur.

S'IL n'eſt pas d'une grande utilité de diſtinguer ici les differens genres de douleurs qui ſouvent ſont l'effet d'une imagination déréglée des malades, au moins l'eſt-il d'en rechercher les cauſes prochaines, pour ſatisfaire l'eſprit ſur un ſymptôme ſi commun, & en même-temps ſi inquiétant. Sans citer les fièvres, où la douleur eſt le principal ſymptôme, il eſt encore nombre d'autres maladies qu'elle accompagne toujours, & dont elle forme le caractère le plus ſenſible.

Depuis qu'il eſt conſtaté par l'obſervation que la douleur ſuccède toujours à la piqûure, au déchirement, & à la diſtenſion trop grande des fibres ſenſibles, la plupart des Auteurs ont établi qu'on devait la rapporter à la diſtraction des filamens nerveux. Cette doctrine n'a pas manqué d'être rejetée par ceux qui ne voyaient

qu'ondulation, reflux & afflux dans l'action des nerfs, fondés ſur ce que leur offraient les fibres charnues des animaux, dont les contours ſerpentins ſont ſi ſenſibles lorſqu'on leur applique quelques ſubſtances âcres, propres à déterminer leur action. Leur hypothèſe, quelque plauſible qu'elle puiſſe paraître, n'eſt cependant point encore confirmée par les expériences qu'on a faites à ce ſujet ſur les animaux vivans. Les nerfs en effet, ſoit qu'on les touche avec des inſtrumens piquans ou avec des cauſtiques quelconques, ne manifeſtent aucune puiſſance contractile, quoiqu'il ſoit bien avéré cependant qu'ils ſont le véritable ſiége de la douleur.

Si les expériences ſont contre la criſpation des nerfs, elles ne favoriſent pas davantage le ſyſtême de la diſtraction. En effet, la ſimple ligature du nerf empêche un animal quelconque de reſſentir la douleur qui provient de la rupture, de la corroſion, & de la déchirure de la partie à laquelle ce nerf ſe diſtribuait. Toutes ces expériences, dont la répétition a toujours été ſuivie du même ſuccès, doivent donc nous déterminer à croire qu'il vaut mieux attribuer la douleur au changement d'état d'un fluide, qu'à une cauſe diſtractive que la nature n'admet point.

Mais comme il eſt très-difficile de déterminer comment les impreſſions des objets qui affectent agréablement nos ſens ſe tranſmettent juſqu'à l'ame, la même difficulté ſe préſente quand on veut conſidérer le changement qui ſurvient au ſyſtême des nerfs pour exciter la douleur. Cependant comme nous avons rapporté la cauſe des ſenſations à une oſcillation particulière du fluide ſubtile & élaſtique qui remplit la ſubſtance des nerfs, nous pouvons également dire avec raiſon que la

douleur, qui n'eſt qu'une ſenſation exceſſive, provient auſſi de ce mouvement oſcillatoire porté au plus haut point. Une obſervation qui confirme cette conjecture, eſt que les animaux ne manifeſtent point le moindre ſigne de douleur tant que la partie médullaire des nerfs eſt à l'abri des ſubſtances qu'on emploie pour conſtater leur ſenſibilité. Ainſi, l'on a beau les tourmenter avec les acides minéraux ou les inſtrumens piquans, ſi la membrane qui renferme la pulpe n'eſt point endommagée, il ne s'enſuit aucune impreſſion fâcheuſe. Mais ſi cette membrane ne peut arrêter l'impétuoſité de ces cauſes, & que la ſubſtance pulpuſe ne puiſſe ſe ſouſtraire à leur action, alors la douleur ſurvient, & ſe porte juſqu'au *ſenſorium* avec la rapidité de l'éclair, quand toutefois la communication entre le cerveau & les parties, eſt bien établie.

Les ſubſtances qui peuvent occaſionner la douleur agiſſent d'une manière fort variée. L'effet de quelques-unes eſt entièrement méchanique, & répond à leur dureté, à leur fineſſe, à leur poids, & à la force qui les détermine d'agir. D'autres ſuivent les loix de la Chimie, & ſe portent ſur les parties inſenſibles des fluides, en vertu de l'attraction ou de la répulſion.

La douleur eſt ſouvent ſympathique comme le dégoût; mais ſoit qu'elle dépende d'une cauſe qui agit ſur les nerfs à une diſtance fort éloignée de l'endroit où l'impreſſion fâcheuſe ſe fait ſentir, ou qu'elle ſoit idiopathique, & produite par un agent qui eſt fixé au lieu où elle ſe manifeſte; l'inquiétude en eſt toujours l'effet premier & néceſſaire. En effet, comme toutes les ſenſations deſagréables excitent l'ame à faire des effort pour s'en délivrer, c'eſt auſſi pour parvenir à cette fin

qu'elle met tout le corps en agitation, & l'invite continuellement à changer de posture. De-là la perte du sommeil, le trouble des idees; & si la douleur continue toujours à croître, des mouvemens irréguliers & extraordinaires viendront augmenter encore le désordre. Les mouvemens du système vasculaire ne tarderont point à se répéter plus fréquemment qu'à l'ordinaire, & occasionneront ainsi de la chaleur, & une soif insupportable. Si la douleur a été produite par l'application de quelques substances âcres, ou autres causes extérieures, le sang ou les autres humeurs afflueront alors en grande abondance vers le lieu affecté, elles se feront voye au-dehors, ou s'épanchant dans le tissu cellulaire, elles formeront une inflammation décidée.

ARTICLE VI.

De la Démangeaison.

CETTE sensation, portée à un certain degré, est aussi difficile à supporter que la douleur, à laquelle elle semble être alliée de très-près. On présume qu'elle provient de quelques changemens dans le mouvement oscillatoire des nerfs qui se distribuent à la peau. Ce symptôme, ainsi que la douleur & le dégoût, reconnaît souvent une cause éloignée du lieu où il se manifeste, & qui agit alors d'après les loix de la sympathie. Ainsi, lorsque des vers irritent les membranes sensibles des intestins, l'impression se communique à celles qui revêtent l'intérieur du nez, & y excitent la démangeaison. Une pierre dans la vessie urinaire, produit fréquemment la même sensation à l'extrémité de la verge.

Outre la démangeaison générale qui provient de l'af-

fection des nerfs de la peau, il en est encore une interne, si universellement répandue, que les malades ne savent trop où la rapporter. Ce symptôme produit une sensation des plus incommodes; on le rencontre quelquefois dans les maladies hystériques, où il occasionne des agitations, & des inquiétudes continuelles.

La démangeaison extérieure est une affection qui non-seulement est particulière à la gale, mais qu'on observe encore dans d'autres maladies. Elle est assez ordinaire à la jaunisse, & à quelques espèces de fièvres exanthémateuses. Elle trouble le sommeil comme la soif & la douleur; & si elle continue jusqu'à un certain point, elle peut être suivie du délire, & de spasmes.

ARTICLE VII.

De l'Insomnie.

L'EXERCICE continuel de l'ame & du corps pendant la veille, occasionne une perte considérable du fluide subtil, d'où dépendent vraisemblablement la force, & la vivacité des facultés. On présume que ce fluide ainsi dissipé est celui des nerfs.

Le sommeil est donc nécessaire pour le rétablissement des forces de l'ame & du corps. D'après cette considération, on peut raisonnablement croire que pendant le sommeil la distribution de ce fluide est en quelque façon suspendue dans toute l'étendue du systême nerveux, si l'on en excepte cependant les organes dont les mouvemens sont absolument nécessaires à la vie, tels que le cœur, les poumons, & les muscles qui contribuent à remplir les fonctions auxquelles ces organes sont destinés.

Comment

Comment arrive-t-il que cette diſtribution du fluide nerveux ſoit ſuſpendue dans les organes des ſens & dans les inſtrumens du mouvement volontaire, & que cependant elle ait lieu dans les organes vitaux que nous venons de nommer ? Quoique les Phyſiologiſtes n'ayent point encore donné de raiſons ſuffiſantes ſur ce phénomène, on ne peut s'empêcher cependant de préſumer qu'il y a un changement, ou une différence dans la diſtribution de ce fluide pendant le ſommeil, abſolument autre que celle qui a lieu pendant la veille.

Si donc en ſanté toute la mécanique du ſommeil vient de la ceſſation de l'influence nerveuſe aux organes des ſens, tant internes qu'externes, & aux muſcles en général, excepté ceux qui ſervent à la circulation, & à la reſpiration; il s'enſuit que l'état oppoſé, qu'on conſidère comme maladie, doit avoir pour cauſe immédiate une affluence, ou une diſtribution plus abondante du fluide nerveux aux mêmes organes.

Les cauſes éloignées qui peuvent occaſionnellement produire cette affluence varient beaucoup. Il en eſt qui dépendent des affections de l'ame, comme le chagrin, la colère, l'accablement, & d'autres qui proviennent de l'irritation du ſyſtême vaſculaire, laquelle eſt toujours accompagnée alors de la ſoif & de la chaleur. Tant que cette irritation maintient les vaiſſeaux du cerveau libres & ouverts, elle ne manque jamais de produire une diſtribution plus grande & plus répétée de fluide dans les nerfs : de là l'inſomnie.

Quand ce ſymptôme continue un certain temps, les ſuites en ſont on ne peut plus fâcheuſes. Les alimens en effet ne peuvent réparer les pertes, & rétablir les forces du corps qu'autant que le retour naturel du ſommeil y

contribue. Or, comme c'eſt pendant le calme des ſens, & le repos qu'il procure, que les molécules nutritives trouvent moyen de ſe fixer, il n'eſt point difficile de concevoir comment ce ſymptôme contribue à l'amaigriſſement dans les maladies fébriles où l'on retranche toute nourriture.

L'inſomnie eſt un ſymptôme le plus conſtant, & le plus ordinaire dans le commencement des fièvres. Lorſque la maladie parvient à ſon plus haut période, elle dégénère en un état oppoſé, celui de ſtupidité ou d'aſſoupiſſement continuel.

Il eſt un genre de maladies non-fébriles, dont l'inſomnie forme un des principaux ſymptômes; ce ſont les maladies mentales ou de l'eſprit. Comme les mouvemens du ſyſtême vaſculaire ne s'éloignent pas dans celles-ci de leur état naturel, auſſi ce ſymptôme, quoiqu'il continue ſouvent des ſemaines entières, ne détruit-il pas ſi promptement les forces que quand il a lieu dans les maladies fébriles.

ARTICLE VIII.

De l'Aſſoupiſſement.

L'état oppoſé à l'inſomnie, & le huitième des ſymptômes généraux, eſt l'*aſſoupiſſement* ou la propenſion non-naturelle au ſommeil.

Ce ſymptôme, porté au plus haut point, doit toujours être regardé comme dangereux, en ce qu'il déſigne que les nerfs ne ſont point ſuffiſamment pourvus de leur fluide, ſoit que la diſette de cette matière ſubtile dans les humeurs en ſoit la cauſe, ou qu'on la doive rap-

porter à quelque compreſſion des nerfs qui en empêche la libre diſtribution.

Les cauſes éloignées de l'aſſoupiſſement ſont très-multipliées. Telles ſont le froid aigu de l'athmoſphère, un amas d'eau dans les ventricules du cerveau ou entre ce viſcère & le crâne, une dilatation exceſſive des vaiſſeaux du cerveau, la fracture du crâne, une dépreſſion de quelque portion d'os ſur le cerveau. Toutes ces cauſes agiſſent en comprimant la partie médullaire, & en empêchant la tranſmiſſion du fluide dont elle eſt remplie, aux organes des ſens & du mouvement.

On peut concevoir de-là comment ce ſymptôme peut naître d'un autre qui lui ſoit abſolument oppoſé. Car de même que la vélocité dans la circulation des humeurs, à travers les vaiſſeaux du cerveau, augmente le mouvement du ſyſtême nerveux, & diſſipe tout ſommeil; de même auſſi, non-ſeulement ces vaiſſeaux ſurchargés du ſang que l'impulſion augmentée du cœur y envoie, ne peuvent plus vaquer à leurs fonctions, mais encore ils compriment l'origine des nerfs, de manière à les priver de toute action. De-là l'aſſoupiſſement qu'on doit toujours attendre dans les fièvres qui ont commencé par l'inſomnie & le délire.

On obſerve ſouvent, vers la fin des fièvres, un genre d'aſſoupiſſement qui eſt entremêlé de veille : on l'appelle *coma vigil* dans les Écoles. On préſume qu'il provient d'une circulation rapide & irrégulière dans le ſyſtême vaſculaire du cerveau, dont certaines régions ſont libres, pendant que d'autres ſont en même temps aſſez ſurchargées pour comprimer les nerfs à leur origine.

ARTICLE IX.

De l'Anxiété.

Nous avons établi pour sixième condition de la parfaite santé, qu'il ne devait y avoir aucun sentiment de constriction, de poids ou d'oppression, vers les régions précordiales. Le contraire de cette condition est le neuvième des symptômes généraux, ou cette sensation accablante, ce poids, ou cette constriction que les Auteurs nomment *anxiété.*

Cette sensation est toujours accompagnée d'une timidité & d'un abattement remarquables de l'ame. En effet comme il est de la nature de la douleur de communiquer à cette puissance l'idée d'un mal présent, ainsi l'anxiété indique un désordre instantané & sans remède, & par cette raison elle est souvent plus insupportable que la douleur la plus aiguë. On doit distinguer l'anxiété dans laquelle il n'y a aucun obstacle sensible au libre passage des fluides par les extrémités des plus petites artères, d'avec celle où il y a une interruption ou désordre apparent dans le systême vasculaire. Le pouls, comme nous le dirons ci-après, servira à faire distinguer ces deux espèces l'une de l'autre.

Le premier genre d'anxiété est un symptôme propre à la manie, & aux affections hystériques; le second l'est aux fièvres; il continue plus ou moins long-temps pendant le cours de la maladie, tant que la constriction spasmodique, ou les autres obstacles à la liberté de la circulation, persistent.

L'anxiété qui n'est point fébrile, survient toujours à quelque désordre dans le systême nerveux; on a une

ataxie dont la véritable nature restera inconnue, jusqu'à ce que les connaissances que nous avons sur les nerfs soient plus parfaites que celles que nous avons maintenant.

Celle qui est dépendante de la fièvre, ou dont la cause est une difficulté au libre passage du sang, peut provenir de différentes sources. Telles sont d'abord la peur, le chagrin, la vengeance, l'abattement, qui sont autant d'affections qu'une constriction spasmodique accompagne, & qui sont ordinairement suivies d'une oppression plus ou moins grande vers la région précordiale.

Les miasmes qui donnent naissance à différentes espèces de fièvres, & notamment les exanthématiques, produisent aussi une constriction spasmodique & extraordinaire, & conséquemment un sentiment d'anxiété, tant qu'ils sont répandus dans le sang, & qu'ils n'ont pu trouver un excrétoire qui les transmette au-dehors, ou qu'ils n'ont pu se répandre dans les espaces cellulaires.

La pléthore, ou la surabondance des humeurs, & la rétention de quelques-unes de celles qui doivent s'échapper, produisent toujours une oppression plus ou moins grande, vu la disproportion existante entre la masse de fluide à mouvoir, & la force du cœur qui la doit mettre en mouvement. Quand la force de cet organe diminue, ou qu'elle éprouve trop de résistance il survient une anxiété qui lui est proportionnée. Souvent on ne peut en attribuer la cause qu'à un trop grand volume de la graisse qui occupe la base du cœur, ou à l'hydropisie du péricarde, à des concrétions polypeuses, à une ossification des valvules ou des grandes artères, à

un anevrisme de l'aorte, ou à la dilatation des oreillettes & des ventricules.

L'anxiété se manifeste encore quand la circulation, dans les poumons ou dans les viscères du bas-ventre, vient à souffrir quelque interruption considérable.

On doit regarder l'anxiété comme très-dangereuse, si les obstacles qui s'opposent au libre cours du sang, sont d'une telle nature qu'on ne puisse y remédier promptement, ce dont on sera instruit par le sentiment d'oppression & de constriction, dont les malades se plaignent, surtout quand cet état est accompagné d'un pouls excessivement faible & prompt. Tous les symptômes indiquent en effet que le sang s'accumule de plus en plus vers le centre, en beaucoup plus grande quantité que le cœur ne peut les chasser, & conséquemment que la mort est proche. Ainsi, à mesure qu'on sent le pouls diminuer en force & en plénitude, à mesure aussi on peut estimer le degré du danger réel.

L'anxiété nerveuse, ou celle qui provient de l'ataxie du systême nerveux, quoiqu'elle paraisse très-violente, ne menace cependant pas d'un danger imminent, parce que le systême vasculaire est hors de ses atteintes, & que la circulation se fait avec la plus grande aisance.

ARTICLE X.

De la difficulté de Respirer.

La respiration devient difficile par un changement dans l'air qui nous environne, par un rétrécissement, une obstruction des passages qui conduisent l'air aux poumons, ou par des vices qui affectent l'organisation de ce viscère, & le rendent incapable de recevoir & de

chasser l'air qui le pénètre, & de livrer passage au sang qui doit le traverser.

Si l'air est trop raréfié, il ne pourra distendre convenablement les vésicules pulmonaires. D'une autre part s'il est trop dense, il les distendra outre mesure, & par son trop grand froid il occasionnera une constriction dans les bronches. Les exhalaisons ou les vapeurs âcres, telles que celles du soufre, de l'esprit de nitre, du sel de succin & de la chaux vive, quand elles sont aspirées avec l'air, paraissent occasionner une constriction spasmodique des vaisseaux aériens, en agissant comme stimulans. Des vapeurs méphytiques ou l'air fixe, reçus dans les poumons, causent une mort subite d'un genre qu'on n'a point encore pu développer jusqu'ici; peut-être est-ce en rendant les fibres motrices entièrement atones. (1) Un air trop sec, ou celui qui abonde en

---

(1) La constriction, ou le resserrement dans lequel on trouve les poumons vésiculeux des grenouilles qui sont tombées en asphyxie, pour avoir respiré des vapeurs méphytiques, démontre que la cause de la mort, en pareil cas, ne réside point dans l'atonie des fibres motrices du poumon, mais bien dans un spasme, qui, en resserrant les dernières ramifications des vaisseaux aériens, ôte toute liberté de communication dans les vaisseaux infiniment fins que le sang doit parcourir pour parvenir à l'aorte. Les mêmes effets doivent nécessairement suivre des mêmes causes, lorsqu'elles ont lieu chez des animaux plus volumineux. La stâse du sang se manifeste assez chez l'homme par la rougeur, & même lividité des poumons, les taches, & les échymoses, qui sont sibles à leur extérieur. Ces organes, imperméables alors au sang, ent lieu au reflux de ce fluide vers la face, & même jusques erveau. En suscitant dans ces cas, à un endroit éloigné,

pouſſière ſubtile, gêne proportionnellement la reſpiration, ainſi que l'air trop chargé de vapeurs humides, qui, par cette raiſon, ne peut enlever des poumons la matière perſpirable auſſi promptement qu'elle doit s'exhaler.

Les parties des environs du goſier peuvent être gonflées, & les membranes qui tapiſſent le fond de la gorge épaiſſies & couvertes de mucoſités, ou d'une couche purulente, de ſorte que l'ouverture de la glotte ſoit rétrécie ou obſtruée. Ce rétréciſſement peut encore avoir lieu par la contraction ſpaſmodique de quelques muſcles du larinx.

Les fonctions que les poumons eux-mêmes doivent exécuter, peuvent être empêchées de différentes manières. La conformation de la poitrine peut être telle qu'elle rende la reſpiration habituellement difficile. Les poumons peuvent être comprimés par diverſes tumeurs dans les parties adjacentes, ou par un trop grand amas de graiſſe, particulièrement vers les gros vaiſſeaux ſanguins. La membrane interne des bronches peut être engorgée, de même qu'on voit celle des narines l'être à la ſuite d'une tranſpiration arrêtée. La mucoſité deſtinée à lubréfier les bronches, peut être ſéparée en trop grande quantité ou manquer. Le ſang peut également ſuinter des pores ou des extrémités de l'artère bronchiale, ou de la pulmonaire dans ces mêmes bronches.

---

une impreſſion plus vive que celle qui exiſte ſur le poumon
rempliſſant les indications que la ſtâſe préſente, on guérit
coup plus promptement qu'en tournant toutes ſes vues
neutraliſation purement illuſoire de ces ſubſtances mal

La mucoſité, l'eau, le pus, peuvent s'amaſſer dans les eſpaces cellulaires des poumons, & des concrétions calculeuſes; ou des tubercules ſquirrheux peuvent, en ſe formant dans les glandes lymphatiques, comprimer également les vaiſſeaux ſanguins comme les conduits aériens, & ainſi apporter obſtacle à l'admiſſion de l'air comme à la circulation libre du ſang.

Les vaiſſeaux ſanguins ſont encore expoſés à une trop grande dilatation par l'abondance du ſang qui leur afflue, comme dans l'inflammation, ou parce que la maſſe générale retourne de la circonférence du corps au centre, beaucoup plus promptement que les poumons ne peuvent la recevoir & la tranſmettre, comme dans les exercices violens, les accès de fièvre & les paſſions vives de l'ame.

Une douleur aiguë qui affecte différens muſcles dont le mouvement eſt néceſſaire à la reſpiration, rend encore cette fonction plus ou moins difficile: l'action ſpaſmodique de ces muſcles, & notamment celle du diaphragme, qui ſouvent eſt occaſionnée par des flatuoſités, ou des matières âcres contenues dans l'eſtomac & les inteſtins, donne pareillement lieu à une difficulté dans la reſpiration. Les bronches elles-mêmes ſont auſſi expoſées à des contractions ſpaſmodiques, dont les cauſes internes échappent ſouvent à nos recherches. Les poumons peuvent être comprimés, & la liberté de leurs mouvemens reſtreinte par des amas d'eau, de pus, de ſang dans la cavité de la poitrine, par une aſcite, par une augmentation de volume de quelques-uns des viſcères, ou par un fétus trop volumineux.

Il eſt une claſſe entière de maladies dont la difficulté de reſpirer forme le ſymptôme diſtinct & prédominant.

Ce même ſymptôme ſe manifeſte dans certaines fièvres, où il eſt toujours d'un mauvais préſage. Il eſt alors dû en partie à une conſtriction ſpaſmodique, & en partie à la vélocité du ſang, qui parcourt tout le ſyſtème vaſculaire plus rapidement que de coutume.

Lorſque l'inflammation réſide dans les poumons, la difficulté de reſpirer, accompagnée de douleur & de toux, conſtitue le principal caractère de la maladie. On le regarde également comme tel dans les affections hyſtériques qui proviennent des flatuoſités, ou d'autres matières nuiſibles contenues dans le canal alimentaire.

Si ce ſymptôme parvient au plus haut point, & qu'il continue encore quelque-temps, la ſuffocation & la mort ſurviennent bientôt. Une moindre gêne dans la reſpiration donne auſſi lieu à une affection moindre, qui, au moins, trouble toujours le ſommeil, ſi elle ne fait point naître quelqu'autre ſymptôme.

ARTICLE XI.

De la Foibleſſe.

ON doit en général entendre par *faibleſſe* l'impoſſibilité où ſont les muſcles de ſoutenir facilement le poids du corps, & d'exercer convenablement les actions que dicte la volonté. Ce ſymptôme eſt un de ceux qui affectent le plus généralement les malades; il y en a peu qui ne s'en plaignent plus ou moins. Il eſt eſſentiel aux fièvres, & les accompagne d'une manière conſtante. On obſerve cependant que dans quelques-unes les forces égalent, & même ſouvent ſurpaſſent celles qui ſont naturelles & proportionnées à l'âge, au ſexe,

ou à la conſtitution ; mais dans ces cas leur durée n'eſt que paſſagère.

Quelques Pathologiſtes expliquent cette faibleſſe eſſentielle aux fièvres, en diſant que l'ame, toujours occupée à la conſervation du corps, prévoyant que les forces vaſculaires ne ſuffiraient pas pour vaincre & chaſſer l'acrimonie febrile, ſuſpend en grande partie la diſtribution du fluide nerveux aux inſtrumens du mouvement volontaire, pour en déterminer une plus grande partie vers le cœur, & ainſi donner à cet organe une énergie nouvelle, propre à lui faire franchir les obſtacles qui s'oppoſent à la liberté & à l'égalité de la circulation. Cette explication abſolument hypothétique, eſt fort éloignée de celle que les Mécaniciens admettent, quoiqu'ils ne réuſſiſſent pas mieux eux-mêmes dans les raiſons qu'ils donnent de ce phénomène.

On ne peut trouver le principe des forces que dans le ſyſtème nerveux. Les phénomènes de l'action muſculaire donnent tout lieu de croire qu'il dépend de l'irradiation libre, conſtante, & régulière du fluide des nerfs dans la ſubſtance intime des muſcles. Cette opinion eſt fondée ſur la diviſion, & la compreſſion faites ſur un nerf, leſquelles privent conſtamment les muſcles ſubjacens de leurs forces & de leurs mouvemens.

Conſéquemment les cauſes actuelles de la faibleſſe ne peuvent donc être qu'un defaut, une ſuſpenſion, ou une rémiſſion dans la diſtribution, ou dans l'évibration du fluide des nerfs qui ſe portent aux differens muſcles.

Les cauſes poſſibles d'un pareil déſordre ſont très-variées. Il en eſt qui paraiſſent avoir la propriété d'affecter immédiatement le fluide nerveux, s'il nous eſt permis de parler ainſi, en le privant vraiſemblablement de ſon

élasticité, & le rendant moins susceptible de vibratilité; c'est ce qu'on observe particulièrement dans les maladies putrides, soit que l'acrimonie qui les produit ait été engendrée spontanément dans le corps, ou qu'elle ait été reçue de dehors par voie d'infection.

Les exercices violens, & long-temps continués, soit de l'ame ou du corps, diminuent les forces musculaires, sans doute à raison de la dissipation du fluide nerveux, que les muscles reçoivent alors plus abondamment. Les écoulemens de sang ou des humeurs qui s'en séparent, produisent aussi la faiblesse, en ce que non-seulement ils tarissent la source qui fournit au système nerveux, mais encore en ce qu'ils rompent l'équilibre qui a lieu dans le système vasculaire, entre les parties contenantes & les parties contenues. En effet, les parois des vaisseaux ne compriment & ne poussent en avant les fluides, que proportionnellement à la résistance que ces mêmes fluides leur offrent, & à l'extension qu'ils font éprouver aux vaisseaux. Si cette balance, entre la puissance contractile des vaisseaux d'une part, & la force expansive des fluides de l'autre, vient à être détruite, soit par des écoulemens excessifs & prompts qui occasionnent un affaissement dans les vaisseaux, ou par une raréfaction subite des fluides qui porte la dilatation des vaisseaux à son plus haut terme, une faiblesse relative à toutes ces circonstances en sera toujours la suite.

La faiblesse a toujours lieu après le spasme; elle est alors inhérente aux fibres musculaires qui ont resté trop long-temps contractées. On l'observe aussi fréquemment dans les parties qu'une douleur cruelle a long-temps affectées; on la pourrait alors regarder comme une nouvelle preuve que la douleur vient d'une agitation, &

d'une vibration du fluide nerveux, qui nécessairement en entraîne avec elle une perte & une dissipation extraordinaires.

La foiblesse survient encore toutes les fois que le systême cellulaire est excessivement surchargé de fluide aqueux ou huileux, ou, comme il arrive quelquefois, d'un air élastique qui comprime les filamens nerveux. De-là la prostration des forces dans les complexions corpulentes, chez les leucophlegmatiques, & dans la maladie qu'on nomme *emphysême*.

La foiblesse est un symptôme qui prédomine sensiblement dans les affections paralytiques, que la perte du sentiment accompagne le plus souvent. Si ce dernier symptôme se joint ainsi souvent à la foiblesse, il est cependant des cas où il n'entretient aucun rapport avec elle. Ainsi l'on voit souvent la foiblesse être portée à l'extrême sans que la puissance sensitive en souffre de diminution : c'est ce qui a lieu dans les fièvres hectiques, où l'on observe d'une manière bien évidente le sentiment conserver toujours la même vivacité, quoique la mort soit très-proche. Toutes les fois qu'on trouve dans les fièvres l'insensibilité & la foiblesse réunies ensemble, & particulièrement si la foiblesse est extrême dès le commencement, on peut regarder le malade comme étant dans le plus grand danger.

Comme le désordre qui a lieu dans les affections paralytiques, n'affecte point la circulation générale, & ne trouble aucun des mouvemens du systême vasculaire, ces maladies durent souvent des années sans porter la moindre atteinte à la vie. Il n'en est point ainsi dans la débilité fébrile; comme le désordre occupe alors les deux systêmes, à moins que l'un ou l'autre ne recouvre sa

liberté primitive dans un temps convenable, la vie ne ſaurait ſubſiſter long-temps.

ARTICLE XII.

Du Spaſme.

Ce ſymptôme eſt oppoſé à la faibleſſe. Il a lieu quand les parties muſculeuſes du corps ſont agitées par une force extraordinaire que la volonté ne ſaurait vaincre. Une douleur conſidérable accompagne quelquefois cet état, & d'autres fois c'eſt une inſenſibilité parfaite: ſouvent on voit s'y joindre des ſymptômes fébriles, & ſouvent auſſi l'on ne peut découvrir le moindre déſordre dans le ſyſtême vaſculaire. Quand ce dernier cas a lieu, les affections ſpaſmodiques, comme les paralyſies, peuvent durer des années ſans terminer la vie.

On ne doit point chercher la cauſe immédiate du ſpaſme ailleurs que dans le ſyſtême nerveux. Elle eſt, comme on le peut préſumer, oppoſée à celle qui produit la faibleſſe & le relâchement, conſéquemment on peut dire qu'elle dépend d'une évibration du fluide des nerfs dans les faiſceaux muſculeux, plus énergique que celle qui a ordinairement lieu, ou d'une irrégularité dans ſa diſtribution. Si cette évibration, loin d'être générale, eſt bornée à quelques muſcles, elle les ſollicitera à des contractions forcées, abſolument différentes de celles qui ſe faiſaient paiſiblement en ſanté. Or, comme tous les muſcles, excepté cependant quelques-uns, ſont placés par paire de manière à ſe contre-balancer les uns & les autres, ſi l'équilibre vient à être détruit entre les muſcles antagoniſtes, par

l'influence inégale & irrégulière du fluide qui les met en mouvement, aussi-tôt des contractions violentes & involontaires surviendront d'un côté, pendant que la faiblesse & le relâchement se manifesteront de l'autre.

Mais comme il est un degré de réplétion & de tension dans le système vasculaire, sans laquelle les muscles ne peuvent exercer convenablement leurs fonctions, si ce système vient à être subitement désempli, il s'ensuivra non-seulement une faiblesse générale, mais encore le spasme, qui provient alors d'un relâchement irrégulier des fibres motrices, & de ce que tout équilibre entre les muscles antagonistes est rompu.

Comme nous sommes dans la plus profonde ignorance sur la manière dont agissent les causes prochaines de l'évibration nerveuse propre à produire le spasme, nous nous contenterons de caractériser les éloignées, par le terme de *stimulus*, qui désigne toute substance qui étant appliquée sur les fibres vivantes, les excite à des mouvemens extraordinaires. Ces substances occasionnent des spasmes, ou sur les parties musculeuses mêmes où elles se trouvent, comme les esquilles d'un os fracturé qui excitent des mouvemens convulsifs dans un membre, ou bien dans des parties fort éloignées, & qui semblent n'avoir aucune connexion avec les nerfs sur lesquels la substance stimulante agit; tels sont les vers, ou des acrimonies qui, en séjournant dans les intestins, excitent cependant des convulsions dans les muscles des extrémités & du tronc. Enfin ces substances peuvent résider dans le crâne, à l'origine même des nerfs, & de-là occasionner des mouvemens spasmodiques fort au loin, comme il arrive quand des pièces

aiguës du crâne fracturé pénètrent dans l'intérieur du cerveau.

Outre les corps qui agissent mécaniquement à raison de leurs pointes aiguës, tels que ceux dont nous venons de parler, il en est encore d'autres que nous considérerons plus particulièrement ailleurs, & qu'on présume agir chimiquement.

Les suites du spasme seront d'autant plus fâcheuses, que ce symptôme durera plus long-temps, qu'il sera plus violent, & qu'il s'étendra à un plus grand nombre de parties. Il sera également suivi d'une faiblesse proportionnée à la perte & à la dissipation du fluide subtil que nous avons admise.

Le spasme est le symptôme principal & distinctif de plusieurs maladies. Dans quelques-unes d'elles les muscles demeurent dans un état involontaire & violent de contraction, tandis que dans d'autres ils sont agités de contractions & de relâchemens alternatifs, sans qu'aucun effort de la volonté puisse s'y opposer. Quelques-unes de ces maladies sont accompagnées d'une douleur qu'on n'observe point dans d'autres. Plusieurs présentent tous les caractères de l'insensibilité la plus parfaite.

ARTICLE XIII.

De l'Insensibilité, ou Anœsthésie.

L'insensibilité a comme les autres symptômes dont nous avons parlé ci-dessus, ses divers degrés, qui sont plus ou moins dangereux selon sa durée, sa violence, & selon l'étendue du désordre qui survient au systême de la circulation, & notamment à celui de la partie destinée

tinée à la ſenſation. On ſe rappellera à ce ſujet la diſtinction que nous avons faite des nerfs en ſenſitifs & en moteurs ; diſtinction autrefois admiſe des anciens Phyſiologiſtes pour caractériſer ceux qui ſe diſtribuent aux organes des ſens, de ceux qui ſe répandent dans les organes du mouvement muſculaire.

Quoiqu'il ſoit impoſſible d'obſerver la moindre différence entre ces deux claſſes de nerfs, cependant comme cette diſtinction aide ſingulièrement à développer la thèorie des ſymptômes nerveux, nous l'adopterons volontiers. Ainſi la faibleſſe & le ſpaſme pourront être regardés comme des affections morbifiques des nerfs moteurs. Leurs cauſes immédiates ſeront une rémiſſion, une ſuſpenſion, une augmentation, ou une irrégularité dans la diſtribution du fluide moteur, qui parcourt leurs cavités. La douleur & l'inſenſibilité doivent être regardées, d'après la même hypothèſe, comme autant de déſordres des nerfs ſenſitifs, avec cette différence que la douleur eſt occaſionnée par une intenſité ou un excès dans le mouvement oſcillatoire, & l'inſenſibilité par la diminution ou la ſuſpenſion de ce même mouvement. On peut quelquefois ſuivre l'inſenſibilité des membres ou des organes juſqu'à ſa ſource, & alors on la voit ſouvent naître d'une compreſſion aſſez forte des nerfs, pour arrêter la tranſmiſſion de leur fluide aux parties affectées. Mais lorſque l'inſenſibilité eſt générale, on a tout lieu de croire alors que la cauſe réſide dans le cerveau. Les ouvertures de cadavres ont en effet trop ſouvent conſtaté ſon exiſtence dans ce viſcère, pour qu'on ne ſoit point fondé à admettre cette préſomption. Ainſi l'on a vu nombre de fois en pareil cas des collections d'eau, des extravaſions de ſang dans les

ventricules ou entre le crâne & les hémiſphères du cerveau, une dépreſſion de quelques portions du crâne, une dilatation, ou un engorgement des ſinus ou des vaiſſeaux ſanguins qui comprimaient la partie médullaire du cerveau, de manière à empêcher la libre diſtribution, & peut-être la ſécrétion du fluide nerveux.

Il eſt cependant des cas où l'inſenſibilité ne peut être attribuée à une cauſe auſſi évidente que celle dont nous venons de parler.

Elle paraît alors provenir d'un déſordre ou d'une ataxie dans les nerfs qui ſe diſtribuent à l'eſtomac & aux inteſtins; déſordre originairement dû à la préſence de quelques acrimonies dans les premières voies. On ne peut expliquer un pareil phénomène que par les loix de la ſympathie.

Quelquefois l'inſenſibilité eſt générale ſans que la puiſſance muſculaire ſoit beaucoup diminuée, comme on l'obſerve dans la maladie rare & ſingulière qu'on nomme *catalepſie*, dans laquelle les malades paraiſſent comme morts, quant à l'impreſſion que font ſur eux les objets extérieurs, quoique les muſcles puiſſent encore ſupporter le poids du corps, & que les membres conſervent la même ſituation dans laquelle on les place. Mais en général les nerfs moteurs ſont toujours affectés dès que les nerfs ſenſitifs deviennent incapables de remplir leurs fonctions, & les muſcles alors deviennent convulſés ou paralyſés, ſelon les circonſtances. C'eſt ce qu'on obſerve dans l'apoplexie, la paraplégie, l'hémiplégie & l'épilepſie, maladies dans leſquelles l'inſenſibilité a toujours pour compagne l'atonie ou le ſpaſme. Une inſenſibilité plus ou moins grande accompagne également la faibleſſe, qui eſt un des premiers ſymptômes dans les fièvres vio-

lentes qui tirent à leur fin, & dans lesquelles les vaisseaux du cerveau sont plus ou moins surchargés.

ARTICLE XIV.

De la trop grande Sensibilité, ou de l'Hyperæsthésie.

QUELQUES Auteurs ont nommé *éréthisme*, le sentiment inquiétant que l'impression modérée des objets extérieurs excite sur les organes des sens, quoiqu'on doive l'appeler avec plus de raison *hyperæsthésie* ou *supersensation.*

Il ne faut point confondre ce genre de symptôme avec la douleur que l'ame éprouve souvent, & qu'elle rapporte à certains endroits du corps qui souffrent quelque violence. L'hyperæsthésie, au contraire, est une affection générale qui n'a pas plus de rapport à une partie du corps qu'à une autre.

On observe quelquefois certains organes des sens être tellement affectés qu'ils ne peuvent plus supporter, sans douleurs, les impressions auxquelles ils étaient auparavant accoutumés. L'œil, par exemple, est alors offensé par la plus faible lumière, & l'oreille par le moindre son. Il est également des personnes dont la constitution est si sensible, qu'elles sont presque toujours en éréthisme ; la moindre substance âcre & stimulante, de quelque nature qu'elle soit, suffit pour mettre aussitôt leurs organes en émotion. Il en est d'autres, au contraire, dont les facultés sensitives, tant internes qu'externes, sont tellement émoussées ou languissantes, qu'elles semblent être une source d'insensibilité.

Quand l'éréthisme est porté à un assez haut point pour constituer un symptôme, on le peut considérer alors comme un des plus graves de ceux que nous avons

examinés jusqu'à présent, & la maladie dont il fait partie, comme une des plus violentes & des plus dangereuses, à moins que ce symptôme ne retombe bientôt à un degré inférieur. C'est ce qu'on observe dans l'hydrophobie, qui rarement laisse quatre jours à vivre aux malades qui en sont attaqués. L'éréthisme est beaucoup moindre chez les maniaques, les hystériques, les hypochondriaques, & dans les fièvres nerveuses.

Quant à la cause immédiate de cette augmentation de sensibilité, il n'y a encore aucune invraisemblance à la rapporter à une trop grande irradiation dans les nerfs sensitifs. Si l'on accorde qu'il puisse y avoir une surabondance de fluide nerveux dans certains cas, on pourra l'assigner comme cause ordinaire de l'hyperæsthésie, de même que nous avons attribué la faiblesse & l'insensibilité au manque de ce même fluide.

Si ce symptôme continue quelque temps, il doit nécessairement être bientôt suivi du délire, qui est le quinzième des symptômes généraux, & le dernier que nous ayons à considérer.

ARTICLE XV.

Du Délire.

On entend par *délire* un dérangement des facultés de l'ame qui, contraire à la dixième condition de la parfaite santé, l'empêche de percevoir les objets extérieurs comme il convient, & d'en juger de même. La mémoire & l'imagination sont confuses & perverties dans cet état.

On observe différens genres & différens degrés de délire dont nous ne nous occuperons point pour le mo-

ment, nous contentant ſeulement de conſidérer les changemens de la machine, qu'on peut regarder comme cauſes du déſordre des facultes mentales. Quoique dans le délire ordinaire il ne paraiſſe aucun vice d'organiſation, cependant ſi l'exercice naturel de la mémoire, de l'imagination & du jugement dépend, comme on le préſume, d'une diſtribution égale du fluide ſenſitif dans les régions du ſyſtême nerveux qui conſtituent les organes des ſens internes, quand cette diſtribution ſera irrégulière, ou qu'elle ſera portée au-deſſus de l'état naturel, les facultés de l'ame ne manqueront point d'en être dérangées. Ainſi l'on voit le plus habile Muſicien ne pouvoir tirer aucune harmonie ou mélodie d'un clavecin dont les cordes ne ſont point ajuſtées, ou montées à l'accord d'un ton donné. Telles ſont les cauſes immédiates que nous croyons devoir admettre du délire. Quant à celles qui ſont poſſibles, contingentes ou éloignées, il en eſt qu'on rapporte à l'ame même, conſidérée abſtractivement; telles ſont les réflexions profondes & une application trop continuée à des études abſtraites. Les paſſions violentes de l'ame donnent non-ſeulement auſſi naiſſance au délire, mais encore ſouvent à des altérations évidentes & manifeſtes dans la conſtitution du corps.

Le délire eſt un ſymptôme fort commun aux fièvres; il eſt eſſentiel à l'inflammation du cerveau ou des méninges, & ſouvent il conſtitue le caractère ſenſible & prédominant d'un ordre de maladies où il n'y a aucune fièvre.

Ayant conſidéré tout ce que les quinze ſymptômes généraux des maladies nous offraient de remarquable, on ne peut s'empêcher de reconnaître que tous ſe rap-

portent aux mouvemens désordonnés, soit du fluide des nerfs dont la source dérive du cerveau, soit du sang & des diverses humeurs qui s'en séparent & coulent dans les diverses séries de vaisseaux qui ont le cœur pour centre. En un mot, si l'on en excepte quelquefois la chaleur excessive, chacun d'eux dépend uniquement ou des changemens qui ont lieu dans le systême nerveux, ou d'une affection nerveuse qui s'unit au dérangement du systême vasculaire. Les mouvemens du systême nerveux ne pouvant en aucune manière se rapporter aux loix connues de l'hydraulique, on conçoit de-là combien sont trompeuses, & nous osons même le dire, combien sont dangereuses toutes ces théories fondées sur les mesures du diamètre des vaisseaux, sur le calcul de la force, & de la vélocité des fluides qui circulent. En effet, de pareilles déductions, tirées de prémices si incertaines & souvent si fausses, ne peuvent que donner lieu à des conséquences erronnées dans la pratique.

La Médecine ne doit pas prétendre à une certitude mathématique; il est donc du devoir de ceux qui la professent, de se contenir dans les bornes qui limitent son domaine.

CHAPITRE IV.

Dénombrement des Symptômes Locaux.

Quoiqu'on observe dans toutes les maladies quelconques, un ou plusieurs des quinze symptômes que nous venons de rapporter, il en est cependant plusieurs qui prennent leurs caractères du désordre borné à quelque

partie, & qu'on peut conséquemment regarder comme autant d'affections purement isolées ou locales. De-là la nécessité de bien connaître la nature, les causes & les conséquences des différentes espèces d'affections morbifiques qui proviennent du dérangement:

1°. Des facultés particulières de l'ame.

2°. Des sens externes.

3°. Des appétits.

4°. Des sécrétions.

5°. Des excrétions, ou écoulemens.

6°. Des actions.

7°. De la forme & apparence de l'extérieur du corps.

8°. De ce qui trouble la situation & la connexion des différentes parties organiques.

9°. De ce qui détruit la texture & la consistance de ces mêmes parties.

Comme nous aurons occasion par la suite, en traitant des maladies locales, de décrire & d'expliquer en particulier tous les symptômes qui proviennent des affections que nous venons de citer, nous nous contenterons, pour le moment, de les considérer d'une manière générale dans l'ordre où nous les avons rangés. Ainsi:

I. Les maladies des facultés intellectuelles, sont relatives à la mémoire, à l'imagination & au jugement en particulier. On observe, en effet, que l'une ou l'autre de ces facultés peut être affaiblie, dépravée ou abolie sans que les autres participent au même désordre. Cette considération donne tout lieu de croire qu'il y a des régions du cerveau où siègent les sens internes, & de la bonne organisation desquelles dépend le libre exercice de la mémoire, de l'imagination & du jugement; de même

que la vue, l'odorat & l'ouie dépendent du bon état des organes qui sont construits pour chacun d'eux.

II. L'observation journalière constate que les cinq sens exernes, le toucher, l'odorat, l'ouie, la vue & le goût, sont sujets à nombre de maladies, auxquelles leur organisation particulière les dispose quelquefois. Ils sont d'une sensibilité si grande qu'ils ne peuvent supporter, sans douleur, les impressions ordinaires des objets dont ils doivent transmettre la sensation; d'autres fois ils sont émoussés, ou tellement embarrassés, qu'ils ne peuvent transmettre les impressions avec une force suffisante. Quelquefois ils sont si dépravés, qu'ils ne renvoyent que des impressions entièrement dissemblables à leurs objets. Enfin, les organes sont tellement dérangés, qu'ils ne peuvent ni recevoir ni transmettre aucune impression.

On peut rapporter à ces quatre articles, tous les symptômes propres à chacun des sens. On leur a donné différentes dénominations, que nous serons obligés de rapporter par la suite lorsque nous traiterons des maladies où quelques-uns de ces symptômes prédominent assez pour mériter un nom propre.

III. La troisième classe de symptômes particuliers, a rapport aux différens appétits qui ont été donnés à tous les animaux pour deux raisons importantes, leur propre conservation., & la propagation de leur espèce. Ces appétits comme les cinq sens externes, sont sujets à des augmentations extraordinaires, à des diminutions, à des dépravations, & à une entière abolition. Ils constituent pour cette raison un certain nombre de symptômes particuliers, qu'on désigne pareillement par différens noms. Nous en avons déjà considéré plusieurs, & nous en verrons encore d'autres par la suite.

IV. Les maladies particulières des organes ſécrétoires, ſont renfermées dans la quatrième claſſe. Les ſécrétions peuvent être viciées de quatre manières différentes. Ainſi une glande peut ſéparer une trop grande quantité du fluide qui lui eſt propre, ou n'en point ſéparer aſſez; elle peut être affectée de manière à ne point ſéparer convenablement ſon humeur, ou être tellement déſorganiſée, qu'elle ſoit incapable de remplir ſa fonction. Pareillement encore la ſécrétion d'une claſſe entière d'humeur peut être ou exceſſivement augmentée, ou ſingulièrement diminuée, ou ſuſpendue, ou enfin dépravée de manière que les humeurs aqueuſes paſſent dans les vaiſſeaux ſécrétoires de la mucoſité, que la lymphe gélatineuſe choiſiſſe les vaiſſeaux qui ſéparent l'huile, la mucoſité ou l'eau, & que l'huile ſe porte vers ceux qui ſéparent la mucoſité, l'eau, ou la lymphe gélatineuſe.

Les humeurs ſéparées du ſang ſont, les unes rejetées, comme nous l'avons déjà dit, hors du corps, étant inutiles à ſon économie, pendant que d'autres ſont en partie reportées & diſtribuées de nouveau dans divers ordres de vaiſſeaux, & en partie dépoſées pour un certain temps dans des réſervoirs particuliers, ou dans les diverſes régions du ſyſtême cellulaire. La plus grande partie des humeurs du premier genre ſont d'une nature aqueuſe : on range parmi elles l'urine, & la matière de la tranſpiration.

Il eſt de l'eſſence des organes deſtinés à ſéparer l'eau ſuperflue du ſang, de s'entraider réciproquement. On obſerve en effet que quand la ſécrétion de la ſéroſité ſouffre une diminution dans un organe, la plus grande quantité qui s'en ſépare dans un autre, vient établir une

compenſation manifeſte. De-là la quantité d'urine pâle & limpide des femmes hyſtériques, lors du paroxiſme qui reſſerre les pores de la peau & empêche l'iſſue de la tranſpiration. De-là également l'abondance de cette évacuation, & de celle des ſelles pendant l'uſage des bains froids, & dans la ſaiſon de l'hiver, ou du printemps, lorſque les pores de la peau ſont reſſerrés; ce qui eſt le contraire pendant l'eté, ou lorſqu'on eſt dans une athmoſphère échauffée. De-là encore l'augmentation des excrétions du ventre & des reins, quand la tranſpiration cutanée eſt arrêtée à la ſuite de quelques paſſions violentes de l'ame, telles que la peur, le chagrin, les douleurs; & réciproquement la diminution des urines & de la diarrhée, lorſqu'on dirige l'affluence des humeurs aqueuſes vers la ſurface du corps. On peut arrêter d'après les mêmes principes la trop grande ſalivation, en derivant le flux de la ſalive, des glandes parotides vers la peau, les reins, ou les inteſtins.

On conçoit, d'après ces obſervations, quelle peut être l'origine de ces écoulemens extraordinaires de ſalive dans la petite vérole, où preſque toute la ſurface du corps eſt couverte de boutons, & leur utilité lorſque les autres ſécrétions ſont ainſi diminuées ou interceptées. Si ces écoulemens ne paraiſſent point, le viſage & les mains ſe tuméfient alors prodigieuſement par la grande quantité d'humeurs aqueuſes qui affluent dans les eſpaces cellulaires. Quand les crachats s'arrêtent, & que le gonflement extérieur s'affaiſſe, les Praticiens ſavent qu'alors la mort n'eſt point lente à paraître.

On obſerve certaines maladies dans leſquelles la ſécrétion des humeurs aqueuſes paraît être en général trop abondante. La ſéroſité dans ces cas cherchant à ſe ſé-

parer des autres parties intégrantes du ſang, ſort par les divers excrétoires, & tranſude dans les grandes cavités, ou dans les interſtices cellulaires, pour former, en s'accumulant en plus grande quantité que les vaiſſeaux lymphatiques ne l'abſorbent, ce qu'on appelle *hydropiſie*.

Les humeurs muqueuſes ſont principalement deſtinées à lubréfier, & à défendre les membranes ſenſibles qui ſont ſuſceptibles de ſouffrir la préſence de quelques acrimonies, ou le contact de l'air ſeul qu'on reſpire, telles que les véſicules pulmonaires, l'intérieur du canal alimentaire, la véſicule du fiel, les voies urinaires, &c. Ces humeurs fluent ſouvent vers une partie en plus grande abondance qu'elles n'ont coutume; la ſécrétion alors en eſt tellement augmentée, que quand le poumon eſt l'excrétoire qu'elles choiſiſſent, ce viſcère s'engorge, & la toux avec une difficulté plus ou moins grande de reſpirer, annonce un déſordre auquel on a ſouvent de la peine à remédier. Quand, au contraire, ces mêmes humeurs dirigent leur irruption ſur l'eſtomac, & ſur tout le ſyſtème alimentaire, un poids ſe fait ſentir à l'épigaſtre; l'appétit en eſt détruit, & la bile, alors viſqueuſe, a perdu toute ſon énergie. Portées à cet excès, ſouvent elles ſortent abondamment avec les urines, ou bien elles ſe mêlent avec la matière tranſpirable, & lui donnent une viſcoſité qui lui eſt étrangère.

Souvent, au contraire, la ſécrétion de ces humeurs eſt diminuée, & alors des affections différentes de celles que nous venons de conſidérer, ſe manifeſtent. Les parties qui devaient être molles & ſouples deviennent dures, ſèches & peu flexibles: de-là les toux ſèches, la conſtipation, la douleur en urinant, la perte de l'odorat, &c.

Cette même ſécrétion peut enfin être dépravée lorſque les organes qui doivent ſéparer la mucoſité dégénèrent, & ne donnent qu'une humeur abſolument différente. Ainſi les pores de la membrane de *Schneider*, dans le coryza, ou rhume ordinaire, au lieu de fournir leur douce mucoſité, ne laiſſent echapper qu'une eau claire qui produit une légère excoriation, un éternument fréquent, & une toux fatigante, ſi les membranes qui avoiſinent le larinx viennent à être affectées de la même manière. Cette affection, qui eſt de peu de conſequence, devient aſſez ſouvent grave, quand une toux plus conſidérable, & une difficulté de reſpirer bien décidée, annoncent que le poumon participe du déſordre, & que les vaiſſeaux bronchiques, au lieu d'être protégés par leur mucoſité naturelle, ſont perpétuellement irrités par une ſéroſité claire & âcre. La ſecrétion des humeurs muqueuſes dans le canal alimentaire, peut également être dépravée : ce ne ſera plus alors cette humeur lubréfiante qui y ſera verſée pour en enduire les parois, & les préſerver de toute acrimonie; un fluide aqueux la remplacera, & donnera lieu aux coliques violentes, aux diarrhées rébelles qu'on obſerve ſouvent. Si la cauſe ſtimulante qui occaſionne le plus ſouvent tous ces déſordres continue toujours d'agir, une grande quantité de lymphe gélatineuſe, & même de ſang, ſe frayera paſſage à travers les couloirs deſtinés à la mucoſité, & donnera lieu à des ſelles ſanguinolentes.

Par-tout où il s'exhale une vapeur lymphatique, c'eſt-à-dire, dans toutes les grandes cavités, & dans l'univerſalité du ſyſtême cellulaire, il peut s'y faire des amas d'une lymphe gélatineuſe, qui indiquent alors que la ſécrétion a excédé la quantité preſcrite par la Nature,

ou que les vaiſſeaux abſorbans ont été privés de leurs propriétés. En effet, une augmentation dans la ſécrétion demande toujours une force abſorbante proportionnée, autrement l'hydropiſie eſt inévitable.

Si dans certains cas cette ſécrétion peut ainſi être augmentée, elle peut auſſi dans d'autres être diminuée plus que l'état naturel ne le comporte. De-là la cohéſion des différentes parties qui auparavant étoient ſéparées par l'interpoſition de ce fluide. Cette ſécrétion peut encore être dépravée quand les parties huileuſes, aqueuſes & muqueuſes s'épanchent dans les endroits qui ne devaient contenir qu'une lymphe gélatineuſe, ou quand les pores ſont aſſez dilatés pour permettre l'exudation de la partie rouge du ſang.

Les humeurs huileuſes ſe fourvoyent auſſi quelquefois dans des couloirs qui ne ſont point les leurs. Ainſi l'on a vu la graiſſe, par exemple, ſe mêler aux urines dans l'appareil rénal, quand un exercice trop violent ou une fièvre trop long-temps continuée, l'avait tournée en liquéfaction. On l'a quelquefois pareillement obſervé s'échapper ſous forme de ſueur graſſe, lorſqu'elle était confondue avec la matière de la tranſpiration, & d'autres fois ſortir des inteſtins avec les matières de la diarrhée, qu'elle ſurnage ſouvent. Il y a des conſtitutions qui ſont favorables plus que d'autres à une abondante ſécrétion de la graiſſe. Cette humeur s'accumule alors en ſi grande quantité, qu'il s'en ſuit une maladie réelle d'autant plus déplorable, que les ſecours de la Médecine ne peuvent être d'aucune efficacité. (1) Il en eſt d'autres, au contraire, chez qui

---

(1) On en trouve un exemple bien frappant dans le troiſième volume des *Médical Obſervations and Inquiries*, communiqué

il ne se fait aucune sécrétion de cette humeur, ou du moins qu'une très-petite; alors les espaces qui devaient en être fournis selon les loix de la nature, ne le sont plus que d'une humeur différente. C'est ce qu'on observe dans la maladie qu'on appelle *Rachitis*, affection dans laquelle les cellules des os, au lieu d'être remplies de moëlle, le sont d'une lymphe gélatineuse de nature différente.

Nous avons considéré jusqu'ici les symptômes qui proviennent du vice des sécrétions considérées en général. Il en est une infinité d'autres particuliers, qui naissent du vice de chaque glande, & qui occasionnent des accidens plus ou moins graves, selon que les organes affectés sont plus ou moins nécessaires à la vie. Ces symptômes se manifestent naturellement à ceux qui connoissent bien la composition & les usages de ces organes; les larmes, par exemples, sont de la classe des

---

par le D. *Wade*, Médecin à Lisbonne. Le malade, après avoir présenté tous les signes qui caractérisent une pulmonie, en offrit d'autres qui donnèrent lieu de soupçonner un anevrisme du cœur, ou des gros vaisseaux, ou quelque épanchement dans le péricarde. Enfin il mourut long-temps après avoir été tourmenté, non-seulement par la gravité des symptômes qui se succèdaient, mais encore par nombre de remèdes qu'on cherchait à opposer à une cause qu'ils ne pouvaient vaincre. On trouva à l'ouverture du corps l'espace médiastinal rempli d'une prodigieuse quantité de graisse, aucun épanchement notable dans les cavités pectorale & péricardine, le cœur était pour ainsi dire également enseveli dans la graisse, dont les prolongemens s'étendaient jusqu'aux moindres ramifications des vaisseaux coronaires; il y en avait dans l'espace du thymus; le mésentère, le mésocolon en étaient surchargés prodigieusement.

humeurs aqueuſes, & leur fonction eſt d'humecter la ſurface de l'œil, d'en conſerver la tranſparence, de rendre libres & aiſés les mouvemens qu'il opère continuellement pendant la veille, & d'empêcher toute adhéſion des paupières avec lui pendant le ſommeil. Or, la ſecrétion de cette humeur peut être ou exceſſivement augmentée ou exceſſivement diminuée; elle peut être dépravée ou enfin abolie. Lorſqu'elle eſt exceſſivement augmentée, les larmes tombent ſur les joues, & cet écoulement, s'il eſt continuel, produit une maladie que les Auteurs appellent *epiphora.* Cette maladie ſurvient encore, ſi les points lacrymaux ſont obſtrués, ou ſi le conduit qui du ſac lacrymal s'ouvre dans le nez, eſt affecté du même vice.

Si les larmes ne ſont point ſéparées en ſuffiſante quantité, pour remplir les fonctions que nous avons rapportées, l'œil devient chaud, ſec & douloureux; il ſurvient à la cornée des ulcérations, des inflammations, & des cicatrices qui lui ôtent ſa tranſparence, & produiſent divers degrés d'aveuglement. Si les larmes ceſſent de couler, ou qu'au lieu d'une eau limpide ce ſoit une mucoſité épaiſſe, viſqueuſe, qui ſe répande ſur le globe, alors les paupières adhéreront à l'œil, les parties s'enflameront, ſe gonfleront & s'ulcéreront.

Conſidérons encore, pour varier nos exemples, une ſécrétion du genre des muqueuſes. On ſait que l'urètre eſt naturellement lubréfié par une humeur lente, deſtinée à préſerver les membranes ſenſibles qui recouvrent intérieurement ce canal, d'être irritées par l'acrimonie des urines. Si cette mucoſité vient à ſortir en trop grande abondance, à cauſe du trop grand relâchement des pores qui la fourniſſent, alors il s'en ſuivra une fluxion ou un écoulement

continuel & sans douleur, d'un fluide épais & sans couleur. Mais si cette humeur vient à être dépravée, & qu'au-lieu de continuer à être douce & visqueuse, elle devienne âcre & ténue, alors l'écoulement sera accompagné d'une douleur, qui augmentera encore lorsque l'urine viendra à passer sur les surfaces irritées.

Ainsi, en considérant la structure & l'usage des organes qui sont affectés, on peut toujours prévoir les maladies qui doivent survenir au dérangement de la sécrétion qui leur est propre.

V. La cinquième classe des symptômes particuliers, comprend les affections qui troublent les évacuations, notamment celles du ventre, des urines & celle de la transpiration, lesquelles peuvent également être diminuées, supprimées, ou excessivement augmentées.

L'éjection des matières fécales est sujette à tant de variation chez les différens sujets, qu'il est impossible de déterminer d'une manière précise le temps où elle doit se faire. On doit donc toujours, dans ces cas, considérer les symptômes concomitans, avant de prononcer si la dureté ou la laxité du ventre sont des affections morbifiques. Ainsi, à moins que la douleur, les nausées, le mal aise, la foiblesse, le dégoût, n'accompagnent l'un ou l'autre de ces deux états, nous ne regarderons point une personne qui en deux ou trois jours ne va qu'une fois à la garde-robe, ou celle qui y va deux ou trois par jour, comme attaquée de maladie, cet effet pouvant s'attribuer à la constitution naturelle du corps. Les matières fécales peuvent donc être rendues fréquemment, ou elles peuvent être retenues pendant plusieurs jours sans causer le moindre dérangement.

La constipation opiniâtre provient quelquefois d'un défaut

défaut d'irritabilité dans les fibres motrices des gros inteſtins, mais le plus ſouvent elle eſt dûe au manque de la bile ou à ſon peu d'activité. Cette humeur peut devenir épaiſſe & viſqueuſe ; elle peut ne point être verſée dans le duodenum en aſſez grande quantité. Ce dernier défaut peut provenir de l'obſtruction des conduits excrétoires du foie par une matière épaiſſe ou calculeuſe ; leur conduit commun peut être reſſerré par la conſtriction ſpaſmodique des fibres muſculaires du duodenum, de manière que la bile ne puiſſe couler de la véſicule du fiel dans les inteſtins.

Les diarrhées conſidérables ſont généralement dues à une abondance de bile, à ſa trop grande acrimonie qui ſtimule & excite les tuniques des inteſtins, non-ſeulement à des contractions plus fréquèntes, mais encore à une décharge aſſez grande d'humeurs muqueuſes & aqueuſes. Toutes les ſubſtances âcres & nuiſibles quelconques, priſes ſoit comme aliment, ſoit comme remède, ou comme poiſon, produiront les mêmes effets, & ſeront ſuivies d'évacuations copieuſes, qui affaibliront les malades, les feront ſouffrir, & cauſeront un dépériſſement total du corps.

Si un vice particulier des reins empêche la ſéparation des urines, & que les ſubſtances ſalines & huileuſes, qui doivent ſortir par cette voie, reſtènt dans le ſang, nombre de maladies en ſeront les conſéquences, & particulièrement une chaleur exceſſive, la ſoif, les nauſées, le vomiſſement, l'inſomnie, les convulſions, le coma & la mort, pour peu que le malade ne ſoit pas promptement ſecouru. On a vu l'urine, en pareil cas, ſe frayer une voie par les pores de la peau, & produire des ſueurs fétides, ou ſortir par les inteſtins, ou être rejetée par le vomiſſement. Les glandes parotides mêmes

& les maxillaires lui ont ſouvent donné iſſue, ainſi que celles des mamelles : elle ſort alors mêlée à l'humeur de ces glandes.

Si l'urine, une fois ſéparée par les reins, ne peut pas parvenir à la veſſie à cauſe d'une pierre qui bouche l'urètre, ou que, conduite à la veſſie, elle y ſoit retenue, il ſe joint aux accidens énoncés, une douleur conſidérable telle que peut l'occaſionner la diſtenſion violente des parties qui ſont alors en ſouffrance. Souvent encore la ſécrétion de l'urine eſt tellement augmentée & s'écoule au-dehors en ſi grande abondance, qu'elle emporte avec elle une grande partie des ſucs nutritifs, ce qui donne lieu à une faibleſſe & à un dépériſſement général. Quelquefois auſſi le ſphincter du col de la veſſie perd ſa force contractile, & laiſſe l'urine s'échapper continuellement au-dehors

Les pores de la peau peuvent être auſſi exceſſivement relâchés, de manière à donner naiſſance à des ſueurs colliquatives, ou être exceſſivement reſſerrés, & ainſi, en empêchant la tranſpiration, donner lieu à pluſieurs eſpèces de maladies, particulièrement à la peſanteur de tête, à l'oppreſſion de poitrine, à la toux, à l'enrouement, ou les ſueurs peuvent être tellement dépravées, qu'elles ayent une odeur déſagréable ou une teinture jaune ou rouge.

VI. Les déſordres qui ſurviennent dans l'action des organes ou des inſtrumens propres au mouvement, conſtituent la ſixième claſſe des déſordres particuliers ou des ſymptômes locaux.

Les organes de la voix éprouvent un dérangement dans leur action, par toutes les cauſes qui empêchent les bords de la glotte de pouvoir ſe dilater on ſe contracter, de manière que le courant d'air qui vient des poumons

ne puiſſe être convenablement dirigé pour agiter les cartilages élaſtiques dont les vibrations modulent la voix.

La voix diminuera pareillement, ſi les cartilages de la glotte perdent leur élaſticité, & s'ils deviennent ſi flexibles qu'ils ne puiſſent trémouſſer. Le même défaut aura encore lieu s'ils acquièrent une telle dureté qu'ils ne puiſſent céder facilement à la force des muſcles qui les meuvent; ou enfin s'ils ſont tellement recouverts de mucoſité que leurs mouvemens en ſoient empêchés, & leur puiſſance vibratile détruite, de même qu'on peut abolir la vibration d'une corde de violon, en l'enduiſant d'une ſubſtance graiſſeuſe.

Toutes ces circonſtances concourent à prouver que la voix peut être diminuée ou abolie de différentes manières, ou par la contraction ſpaſmodique des muſcles de la glotte, ou par leur relâchement, en conſéquence d'une affluence d'humeurs vers le larynx, telle que les cartilages en ſoient abreuvés & relâchés, ou par une trop grande rigidité, comme cela a lieu dans un âge avancé, ou enfin par une extenſion prodigieuſe des parties voiſines de la glotte, lors de l'inflammation, ou bien par leur corroſion, comme il arrive dans les ulcérations.

La voix eſt encore ſuſceptible d'altération par toutes les maladies qui empêchent l'action des poumons, & qui nuiſent à la libre réception & expulſion de l'air de leur propre ſubſtance.

L'action des poumons elle-même eſt auſſi fréquemment troublée par la toux, l'éternuement, le rire immodéré, & le hocquet.

La toux & l'éternuement ſont d'une utilité trop reconnue dans l'économie animale, pour ne point s'y arrêter actuellement. Si l'une ou l'autre de ces affec-

tions a lieu d'une manière violente répetée, & capable d'occaſionner de la douleur, de la difficulté de reſpirer, des inquiétudes, ou quelques autres de nos quinze ſymptômes généraux, on la doit regarder comme morbifique, & conſtituant un ſymptôme particulier dans diverſes maladies.

Lorſque nous conſidérerons les maladies dont la toux eſt le principal ſymptôme, nous en rapporterons les cauſes, qui ſont on ne peut plus nombreuſes. Qu'il nous ſuffiſe d'obſerver pour le moment, que toutes produiſent une telle irritation dans les véſicules pulmonaires, ou à la partie ſupérieure de la trachée-artère, & vers le larynx, que les muſcles deſtinés à la reſpiration ſont auſſi-tôt excités à agir, pour chaſſer l'air qu'ils contiennent, par des efforts plus ou moins répétés, qui conſtituent la toux.

L'éternuement, qui eſt rarement aſſez violent, ou d'une aſſez longue durée pour être conſidéré comme maladie, a toujours lieu quand une humeur âcre exſude des membranes qui tapiſſent l'intérieur des narines. C'eſt ce qu'on obſerve dans le coriza ou rhume ordinaire, affection dans laquelle la membrane de *Schneider*, privée de la mucoſité douce qui ordinairement l'humecte, eſt continuellement irritée par un flux d'humeurs âcres & aqueuſes. Le même phénomène eſt également ſenſible dans l'invaſion de la petite vérole, ou de la rougeole, lorſque la membrane des narines eſt irritée par l'acrimonie du miaſme, qui cherche à ſe faire jour au-dehors.

Les affections des nerfs dans des parties fort éloignées, excitent encore l'éternuement par les loix de la ſympathie qui exiſte entre la partie primitivement

affectée, & les muſcles deſtinés à la reſpiration. C'eſt ce que l'obſervation journalière démontre tous les jours chez les femmes hyſtériques, qui ſont ſouvent également affectées d'un rire immodéré, & involontaire, provenant de l'affection ſympathique des mêmes muſcles.

Le hocquet provient de la deſcente prompte & ſubite du diaphragme, qui tire en en-bas l'œſophage, & avec lui le larynx qui lui eſt intimement uni. Cet effet ne peut avoir lieu ſans que dans le même inſtant l'ouverture de la glotte ne ſoit rétrécie, ce qui donne lieu à l'air qui ſe porte dans le vuide, par la fente étroite du larynx, d'exciter l'eſpèce de bruit dont il s'agit. Telle eſt la cauſe prochaine du hocquet. Les éloignées ſont en général une trop-grande réplétion de l'eſtomac, ou la préſence de quelques matières irritantes dans l'intérieur de ce viſcère : ce ſymptôme devient rarement aſſez dangereux pour demander un ſoin particulier, quoiqu'on le voye de temps-en-temps perſiſter opiniâtrément pendant des jours & des nuits entières. Il eſt ordinairement dû à une grande quantité de vents renfermés dans l'eſtomac & les inteſtins, ou à un engorgement de quelques grands viſcères du bas-ventre, & notamment du foie.

La déglutition réſulte du bon état d'un ſi grand nombre de petits muſcles, qu'il n'eſt point ſurprenant que cette fonction ne ſoit dérangée d'une manière fort variée. Ces muſcles peuvent être convulſés, paralyſés, enflammés, ulcérés, & les parties voiſines du goſier engorgées, & gonflées par un ſi grand nombre de cauſes, que leur conſidération ſerait ici déplacée.

L'action de l'eſtomac eſt ſouvent dérangée par différentes acrimonies, qui donnent lieu à des vomiſſemens

plus ou moins considérables. Il en est d'opiniâtres, qui proviennent d'une irritation des nerfs, à une distance éloignée de l'estomac, ou d'une affection du cerveau même. Il est de la plus grande importance, dans la pratique, de distinguer ces vomissemens sympathiques, dont la cause réside ainsi fort loin de l'estomac, de ceux qui sont idiopathiques, ou occasionnés par des substances nuisibles, contenues dans ce même viscère.

Le désordre dans les mouvemens du cœur donne souvent lieu à une palpitation, dont la cause est quelquefois purement nerveuse. Le cœur, alors considéré comme un muscle, se meut convulsivement, soit par la sympathie qu'il a avec d'autres parties actuellement en souffrance, soit par l'irritation que produisent sur lui diverses substances étrangères, contenues dans le péricarde. La stâse du sang dans les cavités du cœur, donne encore naissance à ce symptôme. Cette stâse peut reconnaitre pour cause des coagulations polypeuses qui engorgent les gros vaisseaux, un anevrisme de l'aorte, la dilatation des ventricules des oreillettes, & des sinus veineux du cœur, un ossification de ses valvules ou des gros vaisseaux sanguins, une hydropisie du péricarde, un amas de graisse, ou quelques vices de conformation du cœur, & des parties qui lui sont immédiatement jointes.

De pareilles causes produisent encore le spasme du cœur, affection qui, si l'on n'y remédie promptement, occasionne une mort subite. C'est à un effet spasmodique semblable, qu'on doit rapporter tant de morts qui arrivent inopinément.

Les maladies des muscles qui appartiennent aux membres, se rapportent, ou au spasme, lorsque leurs

fibres ſe contractent d'une manière involontaire, ou à la paralyſie, lorſque leurs forces naturelles les abandonnent.

VII. La ſeptième claſſe des ſymptômes locaux, renferme ceux qui conſiſtent dans le changement de forme & de couleur de l'extérieur du corps.

Une tuméfaction, ou un maraſme, occupe quelquefois toute l'habitude du corps.

L'intumeſcence ſouvent eſt occaſionnée par la polyſarcie ou ſurabondance de la graiſſe, par la leucophlegmatie, ou l'anaſarque, lorſque la ſéroſité du ſang s'accumule dans les eſpaces cellulaires, ou enfin par un air élaſtique qui remplit les mêmes cavités comme dans l'emphysême.

Le maraſme & l'atrophie, ſont les termes reçus dans les Écoles, pour déſigner le dépériſſement ou la maigreur du corps dont un grand nombre de maladies ſont accompagnées. Il eſt cependant des cas où il eſt difficile d'aſſigner au maraſme ſa véritable cauſe : il doit alors être conſidéré comme une maladie primitive.

Quant à la couleur du corps, il n'y a aucune règle abſolue pour la déterminer. On doit donc toujours établir en pareil cas, ſon jugement ſur les circonſtances qui l'accompagnent, & ſi l'on n'obſerve aucun dérangement ſurvenir à ces changemens de formes extérieures, on doit les regarder comme autant de difformités naturelles.

Ainſi, par exemple, une pâleur extrême, à moins qu'elle ne ſoit accompagnée de quelqu'incommodité ou d'une ſenſation déſagréable, ne peut être regardée comme morbifique, parce qu'elle peut être naturelle à la conſtitution. Mais s'il ſe joint à elle une langueur,

une faiblesse, & un manque d'appétit, on doit alors la considérer comme symptôme, & conclure que les vaisseaux cutanés ne sont point convenablement fournis de leurs humeurs, ou qu'ils sont remplis d'un fluide lent, & aqueux.

La peau devient encore jaune, & même d'un gris foncé, qui dégénère enfin en noir, quand la bile, par exemple, a été arrêtée quelque-temps dans son passage de la vésicule du fiel au duodenum.

Si la partie rouge du sang, chez les personnes où la constitution de ce fluide est moins visqueuse qu'elle ne doit être, s'échappe des artères sanguines pour passer dans celles d'un autre genre, qui ne doivent admettre qu'une lymphe transparente, la peau devient alors livide mais plus souvent encore entremêlée de taches de la même couleur, & de différente étendue. C'est ce qui est ordinaire aux maladies dans lesquelles les fluides sont dans un état de putréfaction, soit qu'elles soient accompagnées de fièvres ou non.

Diverses éruptions paraissent encore sur la peau étant accompagnées ou précédées de la fièvre, ou sans que ce mouvement d'effervescence ait lieu. Toutes les espèces de lèpres auxquelles les Anciens ont donné différens noms, la gale, plusieurs symptômes de la vérole, les dartres, & nombre de pustules ou boutons dont les dénominations sont très-variées chez les Auteurs, sont de ce dernier genre.

Les éruptions du premier, ou celles qui sont toujours précédées ou accompagnées de la fièvre, pour la plupart, sont la petite vérole, la rougeole, la miliaire, les pétechies, le pourpre, l'érésipèle, qui se borne souvent à une seule partie, comme le visage, qu'elle gonfle d'une

manière surprenante; la scarlatine, dans laquelle diverses plaques rouges sont disséminées sur tout le corps; les aphtes, qui sont autant d'escarres ou de petits ulcères blanchâtres qui viennent sur les lèvres & dans l'intérieur de la bouche, & l'essera, qui est une éruption pareille à des piqûres d'orties, & très-fréquente dans les pays chauds.

Le sang, la sérosité, la graisse ou le pus, renfermés dans un kyste, ou bornés à une petite étendue, gonflent, par leur séjour, diverses parties du corps; & la tumeur que l'une ou l'autre de ces humeurs produit, est ronde, élevée, ou répandue dans le tissu cellulaire, & conséquemment plus applatie. Quelques-unes de ces tumeurs sont accompagnées d'une chaleur excessive, de douleur, de rougeur, pendant que d'autres, indolentes ou presqu'indolentes, changent peu la couleur de la peau, & n'ont aucune chaleur.

VIII. Il est des intumescences d'une nature différentes de ces dernières, & qui, par cette raison, méritent qu'on en fasse un classe à part. Elles proviennent d'un dérangement dans la situation & dans la connexion des différentes parties, comme il arrive quand quelques-uns des intestins, l'épiploon, ou d'autres parties contenues dans le bas-ventre, s'échappent de cette capacité. Ces humeurs sont en général connues sous le nom d'*hernies* ou *ruptures*, & ont aussi leurs différences.

La matrice est pareillement sujette à tomber dans le vagin, & même tellement, que souvent elle paraît au-dehors. La membrane interne du vagin, est aussi quelquefois assez relâchée & augmentée en volume, pour offrir la même apparence. Le rectum s'avance de même & paraît au-dehors, soit que le relâchement du mésentère qui soutient le colon en soit la cause, ou qu'elle pro-

vienne de l'augmentation ou du relâchement de la membrane interne.

Non-ſeulement les parties molles du corps ſont ſuſceptibles de s'échapper ainſi de leur lieu naturel, mais encore les os ; ce qui donne lieu à des douleurs plus ou moins graves, à des tumeurs plus ou moins volumineuſes, & enfin à des accidens plus ou moins dangereux, ſelon les circonſtances.

IX. La texture délicate des parties molles, peut être détruite par la violence d'une cauſe externe qui la bleſſe, la déchire, l'écraſe ou la brûle, d'où dérivent les divers genres de bleſſures, de contuſions, de brûlures, qui produiſent des maladies plus ou moins fâcheuſes, ſelon la nature & l'importance de la partie affectée. Cette deſtruction eſt ſouvent opérée d'une manière graduée par l'effet de quelqu'acrimonie interne, qui corrode, diſſout les ſolides, & produit diverſes eſpèces d'ulcérations plus ou moins conſidérables.

Les os pareillement peuvent être écraſés, fracturés, fendus de différentes manières par des cauſes extérieures; leur ſubſtance peut être corrodée & diſſoute inſenſiblement par l'action d'une humeur âcre, qui produit diverſes eſpèces de caries. Leur conſiſtance peut encore tellement changer, qu'ils deviennent mous & auſſi plians qu'un cartilage, ou dégénèrent en une ſubſtance comme charnue & pareille à du ſang coagulé. Souvent ils prennent auſſi une nature diamétralement oppoſée; ils deviennent ſecs & fragiles & ſe rompent à la moindre occaſion.

Les parties molles ſont auſſi ſuſceptibles de cette dernière dégénéreſcence, elles deviennent quelquefois plus ou moins dures & calleuſes; ou, ce qui eſt rare, elles

acquièrent une dureté, ou une ſolidité qui ne le cède point aux os. Mais le plus ſouvent les parties molles ſe diſſolvent, & deviennent fongueuſes, ou ſe fondent en pus & forment des abſcès de différente nature.

Toutes les maladies que nous venons de rapporter, complettent les ſymptômes locaux dont nous avions à faire l'énumération. Il en eſt d'autres qui ſont propres aux ſexes & à l'enfance, nous les rapporterons par ordre, pour avoir en perſpective tous les ſymptômes tant généraux que particuliers.

CHAPITRE V.

Des ſymptômes Sexuels, & de ceux qui ſont propres à l'Enfance.

LES ſymptômes dont il s'agit ici, dépendent de la conformation particulière des organes qui diſtinguent l'homme de la femme, & de certaines circonſtances particulières à chaque ſexe.

ARTICLE PREMIER.

Des ſymptômes propres aux hommes.

Ces ſymptômes proviennent des déſordres qui affectent, 1°. la ſécrétion, la rétention, ou l'émiſſion de la matière ſpermatique; 2°. le ſcrotum, le teſticule & le cordon; 3°. enfin l'organiſation de la verge.

Si la liqueur ſpermatique ne ſe ſépare point convenablement du ſang, l'appetit vénérien ſe fera rarement

ſentir. Si cette humeur eſt long-temps retenue & accumulée, le gonflement du teſticule & du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques pourra ſurvenir, ou bien la maladie connue ſous le nom de *ſatyriaſis*. Si au contraire elle eſt trop fréquemment & trop abondamment évacuée, il ſurviendra une faibleſſe dans les vaiſſeaux ſéminaires, qui donnera lieu à une gonorrhée ſimple, ou à l'écoulement continuel d'une humeur blanchâtre par le canal de l'urètre. Cette foibleſſe ſera accompagnée de pluſieurs ſymptômes généraux, tels qu'une douleur dans les reins, la perte des forces & de l'appétit, l'amaigriſſement, & quelquefois l'abolition de l'ouie.

Les teſticules ſont ſujets à l'inflammation, à la ſuppuration, & à l'hernie qu'on appelle *humorale*. Souvent ils dégénèrent auſſi en une tumeur dure, peſante, indolente, qu'on nomme *ſarcocèle*. Les vaiſſeaux ſpermatiques peuvent auſſi devenir variqueux, & produire le circocèle. Un fluide aqueux diſtend ſouvent le ſcrotum, & donne ainſi naiſſance à l'hydrocèle; ou bien ce ſont des parties molles telles que l'épiploon & les inteſtins, qui après avoir paſſé par les anneaux inguinaux, viennent former la hernie ſcrotale ou l'oſcheocèle.

La verge eſt quelquefois affectée d'un ſymptôme vénérien qu'on nomme *corde*. C'eſt une érection extrêmement laborieuſe, accompagnée d'une conſtriction du frein qui déprime le gland. Une collection d'eau entre les deux épidermes du prépuce ou la criſtalline, ſe joint ſouvent à ce ſymptôme. La gonorrhée virulente, ou l'écoulement purulent de l'urètre, complique ſouvent tous ces accidens, ainſi que la dyſurie, & les petits ulcères douloureux du gland ou du prépuce, qu'on nomme vulgairement *chancres* : une contagion vénérienne en eſt toujours la cauſe.

ARTICLE II.

Des ſymptômes propres aux Femmes.

Ces ſymptômes conſiſtent dans autant d'affections qui ont rapport :

1°. Au flux menſtruel.

2°. A la groſſeſſe.

3°. A l'accouchement.

4°. A la diſpoſition des ovaires, de la matrice, du vagin, & des parties extérieures de la génération.

Quand le flux menſtruel eſt diminué ou entièrement ſupprimé, il ſurvient alors des langueurs, un malaiſe, un gonflement du ventre, une douleur à l'hypogaſtre, une corruption dans la maſſe générale des humeurs, des hémorragies en différentes parties du corps, & pluſieurs autres maladies dont l'anomalie eſt ſi variée chez les différens ſujets, qu'on ne ſaurait les ranger dans un ordre ſyſtématique. Si le même flux eſt au contraire trop abondant, il occaſionnera alors une faibleſſe, une douleur au dos, un dégoût, l'amaigriſſement, la pâleur, la flatulence, un ſentiment de froid, & diverſes maladies irrégulières qu'on caractériſe ordinairement par le nom de *ſymptômes hyſtériques*. Lorſque ce flux eſt enfin dépravé, & qu'au lieu d'un ſang brillant, couleur qu'il doit toujours avoir, il ne préſente qu'un fluide clair, aqueux & de mauvaiſe qualité, ou bien une matière muqueuſe, ſéreuſe, ou âcre, les mêmes ſymptômes que ceux qui accompagnent le flux trop grand des règles, ont également lieu, ou du moins ils en diffèrent peu. Tous ces écoulemens proviennent quelquefois du ſimple relâchement des vaiſſeaux, ou quelquefois de la corruption des fluides qui

ulcèrent & corrodent les ſolides qui les renferment. La ſtérilité eſt la ſuite ordinaire des maladies qui ont rapport à l'augmentation, à la diminution, ou à la dépravation du fluide menſtruel.

La groſſeſſe eſt toujours accompagnée, du moins dans les trois ou quatre premiers mois, de divers ſymptômes qui ont beaucoup de reſſemblance avec ceux que la ſuppreſſion des règles occaſionne; tels ſont les nauſées, les vomiſſemens, l'oppreſſion, & la perte de l'appétit.

L'avortement peut provenir de cauſes très-variées. Pour bien en ſaiſir la théorie, il faut ſe rappeler que le placenta & la matrice ſe répondent réciproquement dans leur extenſion & leur augmentation en volume & en capacité. La matrice augmente, & les fluides y abordent par l'impulſion du cœur de la mère. Le placenta croît pareillement, & ſes vaiſſeaux ſont diſtendus par la puiſſance impulſive appartenante au fétus. Pour que la geſtation ne ſoit troublée par aucun accident, il faut qu'il y ait un équilibre proportionnel entre ces deux forces. Si en effet la matrice croît plus que le placenta, alors elle ſe détachera de cette partie; ſi au contraire le placenta grandit plus promptement que la matrice, ce ſera lui qui ſe décollera d'elle. Delà, on conçoit comment une trop grande plénitude du côté de la mère, en ſurchargeant les vaiſſeaux de la matrice, & en diſtendant les parois beaucoup plus que le placenta même, peut devenir cauſe de l'avortement, & combien auſſi la ſaignée eſt utile pour le prévenir.

On peut encore, par la même raiſon, comprendre pourquoi une peur ſubite, un chagrin continuel, en reſſerrant les vaiſſeaux de la circonférence, & chaſſant la maſſe de fluides mobiles vers le centre, peuvent auſſi

ſouvent cauſer l'avortement. Enfin, l'on conçoit d'après ces principes que la mort du fétus doit être une ſuite néceſſaire du défaut de croiſſance du placenta, lorſqu'il eſt ainſi ſéparé de la matrice; les efforts extérieurs, comme les coups, les chûtes & les contuſions peuvent, par la ſimple ſecouſſe qui les accompagne, ſéparer & détruire l'union du placenta avec la matrice, & ainſi cauſer un avortement ou une naiſſance prématurée. Les phénomènes qui accompagnent le temps de ce travail, ſont naturels & néceſſaires, ou ils ſont morbifiques ou dangereux.

Il eſt de la plus grande importance à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, de ſe rappeler continuellement que l'action du diaphragme & des muſcles abdominaux ne ſuffit point pour évacuer la matrice, à moins que leur action ne ſoit aidée par la force contractile de ce dernier viſcère. Pour avoir ignoré cette vérité, ou n'y avoir point fait attention, les accoucheurs ſont tombés dans des erreurs groſſières, relativement à l'extraction du fétus & du placenta. On appelle *vrai travail*, celui qui réſulte des contractions répetées des fibres utérines. Ceux qui ont quelqu'expérience dans la pratique, ſavent très-bien diſtinguer les bonnes douleurs qui le devancent, des fauſſes qui ne ſont qu'une affection ſpaſmodique des muſcles du bas-ventre. Ces fauſſes douleurs paraiſſent bien pouſſer le fétus en en-bas, mais elles ſont inſuffiſantes pour l'expulſer.

Les crampes des extrémités inférieures inquiètent ſouvent pendant le travail, ainſi que les convulſions, qui, quoique rares, ſont extrêmement dangereuſes.

Si le placenta eſt détaché de la matrice entièrement ou en partie, avant l'expulſion de l'enfant, il s'enſuivra un écoulement proportionné d'un ſang plus ou moins

abondant, que des foiblesses, des convulsions, & une mort prompte accompagneront, à moins qu'on n'y remedie aussitôt. Le praticien doit se rappeler, en pareil cas, que c'est aux seules contractions de la matrice qu'est dûe l'expulsion du fétus; s'il ne fait point attention à cette force motrice, la vie de la mère est dans le danger le plus imminent, comme nous le dirons encore en temps & lieu.

Une perte de sang peut encore survenir à la délivrance, si l'on tire le placenta avec trop de violence sans attendre la contraction de la matrice, ou si les fibres qui en constituent les parois, sont si affaiblies, qu'elles manquent de la force rétractile, propre à la faire revenir sur elle-même. La délivrance est souvent suivie de douleur, que des matières âcres occasionnent dans le canal alimentaire. Ces matières produisent souvent aussi les fausses douleurs, qui devancent l'expulsion de l'enfant. Le plus souvent ces douleurs secondaires proviennent de caillots de sang, ou de quelques portions de membranes, ou peut-être du placenta déchiré, que la matrice n'a pu expulser.

Vers le troisième jour, quelquefois plus tôt, rarement plus tard, les mamelles deviennent dures & douloureuses, la fièvre s'allume plus ou moins, & continue jusqu'à ce que le lait coule; alors la fièvre se termine par une abondante transpiration. La fièvre de lait devient quelquefois inquiétante & dure long-temps. Pendant son cours les éruptions miliaires paraissent, & quelquefois il survient un fièvre d'une espèce particulière, qu'on nomme *puerpérale*, qui, si l'on n'y fait attention, se termine toujours d'une manière fâcheuse. Les femmes en couches ont encore assez fréquemment des éruptions miliaires; mais comme la fièvre ne les accompagne pas, elles ne sont

point

point ſuſpectes comme celles où l'on obſerve ce ſymptôme.

Le lait diſparaît peu-à-peu des mamelles, à moins que la ſuction de l'enfant n'en entretienne la ſécrétion, en ſorte que paſſé la troiſième ſemaine après l'accouchement, il eſt entièrement diſparu, pour le plus ſouvent. Quelquefois cependant il reſte en ſtagnation dans les mamelles, & produit des gonflemens, des duretés, des inflammations & des abſcès.

Les ſymptômes que nous venons de conſidérer, peuvent être regardés comme des affections générales; celles que nous allons conſidérer actuellement ſont locales, & ont un rapport direct avec les parties internes ou externes propres aux ſexe.

Les parties *internes*, ſuſceptibles de quelques déſordres ſont :

I. Les ovaires. Ils renferment quelquefois une collection de fluide aqueux, aſſez abondante pour conſtituer une hydropiſie, ou ils ſe gonflent & deviennent ſquirrheux.

II. La matrice. Elle contient quelquefois une ſi grande quantité d'eau, qu'on peut prendre la maladie pour une groſſeſſe. On a vu de l'air y être renfermé, & donner lieu à une tympanite particulière; il y croît ſouvent des ſubſtances charnues, graiſſeuſes & même oſſeuſes, qui lui donnent un volume conſidérable. Le ſquirrhe & le cancer l'affectent ſouvent, & alors elle eſt tellement volumineuſe qu'elle preſſe ſur le col de la veſſie, & occaſionne une difficulté d'uriner, ou ſur le rectum, & empêche les matières fécales de ſortir. La difficulté d'uriner dans les derniers mois de la groſſeſſe, eſt ſouvent occaſionnée par une rétroverſion de la matrice, le fond tombant en arrière, & appuyant ſur le rectum pendant que le mu-

ſeau de tanche eſt tourné en en-haut, & comprime le col de la veſſie. (1) La matrice eſt ſujette à tomber dans le vagin; alors elle paraît quelquefois hors du pudendum; elle eſt encore ſujette à des inverſions lorſqu'on extrait le placenta avec trop de violence.

III. Le vagin peut auſſi tomber quand la membrane interne eſt tellement relâchée, qu'elle s'allonge & s'étend de la même manière que la membrane interne du rectum dans la chûte de l'anus.

Des polypes ou excroiſſances charnues & fongueuſes naiſſent quelquefois dans ce conduit. Il s'en écoule encore diverſes matières muqueuſes, aqueuſes & purulentes, qui ſuccèdent toujours à un relâchement des vaiſſeaux, ou à des ulcères qui ont lieu dans ce canal auſſi bien que dans la matrice. La voie qui conduit à ce dernier viſcère eſt quelquefois fermée, ſoit par une épaiſſeur contre nature, ou une trop grande extenſion de l'hymen, ou par la coalition des parois du vagin ou des lèvres de la vulve. Si ces obſtacles ſe rencontrent lors de la menſtruation, la douleur & le gonflement du ventre viendront ſe réunir aux accidens que la ſuppreſſion d'une pareille évacuation peut produire.

IV. Les parties *externes* de la génération les plus or-

(1) L'ætiologie de ce ſymptôme, telle que l'Auteur la rapporte, n'eſt point priſe de l'obſervation de la nature. Comment en effet le fond de la matrice tomberait-il vers ce temps en arrière pour comprimer le rectum, puiſqu'il occupe alors la région épigaſtrique? Et comment le muſeau de tanche pourrait-il comprimer le col de la veſſie, puiſque vers la fin de la groſſeſſe il eſt preſqu'entièrement effacé? Cette difficulté d'uriner paraît plutôt devoir être rapportée à la compreſſion que la tête de l'enfant exerce ſur le rectum & ſur la veſſie.

dinairement affectées, ſont, 1°. les grandes lèvres; elles peuvent être le ſiège d'une hydropiſie dont la cauſe eſt un défaut d'action des veines lymphatiques, qui abſorbent la lymphe des interſtices cellulaires. Le gonflement eſt quelquefois tel qu'il eſt néceſſaire d'en évacuer la lymphe par des piquûres multipliées. Cette maladie peut être appelée *hydropiſie des lèvres.* Les mêmes parties s'enflamment quelquefois & s'ulcèrent quand elles ſont irritées par une acrimonie vénérienne, ou d'une autre nature. Elles ſont encore ſujettes à une intumeſcence accidentelle qui arrive ſouvent pendant le travail, quand quelques-uns des vaiſſeaux ſanguins, qui ſe diſtribuent au vagin & au pudendum, ont été rompus. Dans ces cas le ſang extravaſé & accumulé dans les eſpaces cellulaires, gonfle prodigieuſement les lèvres & le périnée, & ſouvent à un tel excès qu'il rompt les tégumens : on appelle cette maladie *échymoſe des lèvres.*

2°. Les nymphes ſont quelquefois ſi volumineuſes & ſi déſorganiſées, qu'elles exigent l'amputation ou l'application de divers remèdes pour en diminuer la douleur & en cicatriſer les ulcérations.

3°. L'hymen, ainſi que nous l'avons déjà dit, peut être imperforé, ou d'une texture ſi ſolide qu'il ne puiſſe livrer paſſage au ſang : de-là la néceſſité de l'opération chirurgicale.

4°. Les mamelles ſont ſujettes à l'inflammation, aux abſcès, au ſquirrhe & au cancer.

ARTICLE III.

Des ſymptômes propres aux Enfans.

La peau des enfans nouveau nés, deux ou trois jours après leur naiſſance, eſt ordinairement teinte d'un jaune

foncé, couleur qu'on suppose provenir de la bile mêlée au sang. Cette humeur trouvant son passage intercepté dans le duodénum, probablement par des glaires ou des viscosités qui bouchent l'ouverture du conduit commun, ou par la méconium, elle peut être absorbée & portée dans le sang, pour donner à la peau cette teinte jaune qui se dissipe souvent en une semaine ou deux, sans avoit produit aucun mauvais effet.

Une éruption nommée *rougeur boutonneuse*, est encore une affection propre aux enfans nouveau nés; elle dure plus ou moins, & quelquefois quatre ou cinq semaines.

Le passage de l'urine est quelquefois fermé, particulièrement chez les enfans dont l'ouverture du prepuce est tellement collée, qu'on ne peut y remédier que par l'incision.

Les coliques & les selles vertes sont des symptômes qui tourmentent souvent les enfans; ils sont encore sujets aux aphtes ou à de petits ulcères nombreux & blanchâtres, qui sont répandus sur la langue & dans l'intérieur de la bouche, en paraissant s'étendre tout le long du canal alimentaire jusqu'à l'anus, où ils se manifestent sous forme d'ulcères, qui souvent entraînent après eux une véritable mortification. Les convulsions sont des suites fréquentes d'un amas de matières âcres dans les intestins de l'enfant, elles en font périr plusieurs à cette premiere période de la vie.

La dentition commence généralement vers le sixième mois, & continue, jusqu'à ce que l'enfant ait atteint l'âge de deux ou trois ans, en excitant diverses maladies, telles que des douleurs, de la chaleur, des inquiétudes, des coliques, la toux & des convulsions. C'est dans ce temps

que les enfans sont sujets au rachitis. Les os perdent leur solidité, & deviennent spongieux vers les jointures. Il paraît à leur extérieur diverses élévations plus ou moins volumineuses, particulièrement au poignet & à l'endroit où les côtes s'articulent avec le sternum. Cette maladie est très-fréquente, particulièrement dans les grandes villes. La tuméfaction & la dureté du ventre, des chaleurs périodiques, la foiblesse & l'amaigrissement accompagnent généralement ce gonflement des jointures.

Des éruptions cutanées de différens genres, des écoulemens purulens qui suintent derrière les oreilles, ou qui sortent de l'intérieur, affectent encore les enfans. Lorsqu'ils ont passé le danger de la dentition, ils deviennent sujets aux vers, & par cette cause aux fièvres & à nombre de maladies spasmodiques très-variées.

Nous joignons à l'énumération des symptômes que nous avons considérés jusqu'à présent, une table qui en donnera une vue générale, & qui servira comme de récapitulation pour tout ce que nous avons dit.

Table générale des Symptômes.

Un symptôme est une affection morbifique simple, ou autrement c'est une sensation désagréable, une impuissance, ou désordre local.

Les symptômes se distinguent en généraux, locaux, sexuels, & propres à l'enfance.

Les symptômes généraux sont;

1°. La sensation d'un froid excessif.

2°. La sensation d'une chaleur excessive.

3°. Le malaise.

4°. La soif excessive.

5°. La douleur.
6°. La démangeaiſon.
7°. L'inſomnie.
8°. L'aſſoupiſſement.
9°. L'oppreſſion.
10°. La difficulté de reſpirer.
11°. La foibleſſe.
12°. Le ſpaſme.
13°. L'inſenſibilité.
14°. L'excès de ſenſibilité.
15°. Le délire.

Les ſymptômes locaux conſiſtent dans les affections morbifiques

I. Des organes particuliers des ſens internes, d'où proviennent diverſes maladies qui affectent les facultés de l'ame, ſavoir :

La mémoire,
L'imagination,
Le jugement.

II. Des organes particuliers des ſens externes, d'où dérivent les maladies de

La vue,
L'ouie,
Le toucher,
Le goût,
Et l'odorat.

III. Des organes propres aux divers appétits; de là les maladies relatives à

La digeſtion, & à
L'acte vénérien.

IV. Des glandes, ou organes ſécrétoires, d'où proviennent les dérangemens des diverſes ſécrétions

Aqueuſes,

Gélatineuſes,

Muqueuſes,

Huileuſes.

V. Des organes excrétoires, d'où dépendent les déſordres relatifs aux évacuations par

Les ſelles,

Les urines,

La tranſpiration.

VI. Des organes moteurs particuliers, d'où ſuivent diverſes affections de

La voix,

La maſtication,

La déglutition,

De l'action de l'eſtomac,

Des poumons,

Du cœur,

Des extrémités.

VII. Des diverſes parties organiques qui ſont ſujettes à couler, tomber, ou être forcées dans leur ſituation naturelle: de-là

Les hernies,

Les prolapſus, ou procidences,

Les luxations.

VIII. Dans les ſolutions de continuité, ſoit des parties molles, ou des parties dures, à la ſuite de cauſes externes ou internes: de-là

Les plaies,

Les contuſions,

Les brûlures, ou échaudures,

Les ulcères.

Les fractures,

Les caries.

Les symptômes propres aux hommes consistent dans le dérangement des

Vaisseaux séminaires,

Des testicules,

De la verge.

Ceux qui sont propres aux femmes consistent dans les affections

De la matrice,

Des ovaires,

Du vagin,

Et de la vulve.

Et dans celles qui accompagnent

La menstruation,

La gestation,

L'accouchement,

Et l'allaitement.

Les symptômes propres à l'enfance sont peu nombreux. On observe chez les nouveaux nés,

Le changement de couleur,

Les douleurs,

Les éruptions rouges,

Le filet,

L'imperforation, &c.

Les divers symptômes locaux, ainsi que les sexuels, & ceux qui sont propres à l'enfance, ont reçu la plupart différens noms, qui désignent, comme nous le verrons ci-après, les maladies locales, sexuelles, & de l'enfance, où ces symptômes prédominent.





LIVRE TROISIEME.

De la Nosologie, ou de l'Histoire générale des Maladies.

CHAPITRE PREMIER.

Des Symptômes ordinaires, extraordinaires, & accessoires.

Nous considérons actuellement les symptômes dont nous avons précédemment parlé, dans l'état de combinaison propre à former les divers genres de maladies.

Comme les causes premières de ces quinze symptômes généraux peuvent se rapporter à l'augmentation, à la diminution, à l'irrégularité, ou à la suspension du mouvement dans les systêmes nerveux & vasculaire, il s'ensuit que plusieurs de ces symptômes doivent nécessairement s'entremêler, & par leur réunion opérer les divers phénomènes que l'on observe dans le corps humain, soit en santé, ou en maladie.

Ainsi, par exemple, la soif, la chaleur & l'insomnie peuvent tous dériver d'une même source; sçavoir, d'une augmentation de mouvement dans le systême vasculaire: aussi voit-on souvent ces symptômes se réunir ensemble.

Si la chaleur avec tous les phénomènes qui l'accompagnent ne diminue point, les symptômes, en prenant

plus de vigueur, feront naître une maladie plus grave; & l'on verra survenir le malaise, l'accablement, la difficulté de respirer, la douleur & le délire. Si ces nouveaux symptômes continuent, que les sécrétions soient troublées ou totalement dérangées, & que la chaleur trop long-temps continuée ou trop violente des fluides, ait détruit la consistance naturelle du sang; si des molécules grossières ont été poussées dans des cavités destinées à ne recevoir que les plus déliées, & que les pores des artères soient assez ouverts pour laisser échapper les humeurs qu'elles contiennent, un nouvel ordre de symptômes se manifestera alors, tels que les spasmes, l'assoupissement, l'insensibilité, les éruptions cutanées & nombre d'autres. Cette nouvelle combinaison de symptômes se rencontre quelquefois dans les fièvres; & dans ces cas l'on observe, quand les causes continuent d'agir, les symptômes ordinaires ou essentiels à la maladie, se mêler avec les accessoires qui leur succèdent naturellement.

On remarque quelquefois des symptômes extraordinaires, autres que ceux que nous venons d'énoncer, & sur lesquels on ne comptait point, tel que le vomissement & le dévoiement, qui surviennent à la fièvre, sans que les causes actuelles y donnent lieu. De-là la distinction des symptômes en ordinaires, extraordinaires, & accessoires.

Les symptômes ordinaires sont essentiels à la maladie, & en constituent le caractère au moyen duquel on distingue la maladie des espèces qui en approchent le plus.

Les accessoires sont ceux qui, survenant aux symptômes ordinaires encore existans, produisent nécessairement une augmentation & dans la maladie & dans le danger. On peut prevoir la plupart d'eux, en se rappelant la théorie

des ſymptômes généraux, & les altérations du corps qui peuvent y donner lieu.

Les ſymptômes extraordinaires n'ont point un rapport ſi immédiat avec ceux qui ſont eſſentiels à la maladie; ils peuvent paraître ou non, enſorte qu'on ne peut les prédire d'une manière certaine.

Cette méthode de diſtinguer ainſi les ſymptômes une fois admiſe, non-ſeulement il ſera plus facile de décrire les maladies, mais encore on ſaiſira plus aiſément les indications relatives au traitement. Un homme, par exemple, a la fièvre; de tous les ſymptômes eſſentiels à la maladie, celui qui exige de plus prompts remèdes, eſt l'inſomnie dont il eſt agité. Mais ce ſymptôme provenant des mêmes cauſes que les autres, ne peut céder ſans que les autres ne diſparoiſſent. Ce ſerait en vain qu'on donnerait alors de l'opium pour exciter le ſommeil, avant de chercher à diminuer l'augmentation du mouvement, & à éloigner les obſtacles qui, en s'oppoſant à la liberté de la circulation, ont occaſionné l'inſomnie auſſi bien que les autres ſymptômes. Mais ſi des ſymptômes extraordinaires paraiſſent, tels que les vomiſſemens, il faut alors y remédier ſans faire attention aux autres ſymptômes ni à leurs cauſes.

Les conſéquences à tirer de tout ce que nous avons dit, ſont que les ſymptômes ordinaires & acceſſoires doivent être traités comme une ſeule & même maladie, & qu'on doit porter une attention particulière aux extraordinaires, ſans égard aux cauſes générales de la maladie.



CHAPITRE II.

De la disposition des Maladies en classes, ordres, genres, & espèces.

Les maladies ou les combinaisons variées des symptômes observés & décrits par les Auteurs, sont si nombreuses qu'on ne pourrait jamais en retenir les descriptions, ni leurs méthodes curatives, si l'on ne les rangeait suivant un plan donné.

Plusieurs Médecins nous ont laissé de ces traités, qui chacun ont leur mérite particulier; mais celui de tous qui remplit mieux son objet, est celui que *Sydenham* a proposé le premier.

Selon ce plan, que l'Auteur appelle *méthode systématique*, les maladies sont disposées comme les objets de l'histoire naturelle, en classes, ordres, genres & espèces.

Les classes sont marquées par des symptômes & des circonstances qui sont communes à chacune. Les ordres se rapportent aux classes, en ce qu'ils ont les mêmes caractères que celle à laquelle ils appartiennent, & de plus quelques-uns propres à l'ordre. Les genres ont tous les caractères & propriétés de la classe de l'ordre, & en outre quelques particularités qui distinguent le genre. On trouve dans les espèces non-seulement tout ce qui caractérise la classe, l'ordre & le genre, mais encore quelques symptômes qui les en font différer.

Cette manière de distribuer les maladies a eu ses adversaires, qui vraisemblablement ne l'ayant point étudiée, n'avaient pu en apprécier la valeur. Pour peu cepen-

dant qu'on la confidère, l'on voit qu'on ne peut en adopter une plus fatisfaifante, & qui tende mieux à établir la pratique fur les fondemens de la faine raifon.

En effet, en réuniffant ainfi les maladies qui fe rapportent par le plus grand nombre de fymptômes, & qui demandent à peu-près les mêmes remèdes, quoique les noms varient beaucoup, néanmoins la manière de les traiter n'en devient que plus uniforme.

Tel eft le plan que *Sydenham* recommande dans la préface de fon excellent ouvrage, où il infifte fur la néceffité & les avantages « de réduire les maladies à des » efpèces certaines & déterminées, avec la même exac- » titude que nous le voyons avoir été fait par les Bo- » taniftes, dans leur hiftoire des plantes ».

Tout en approuvant cette méthode fyftématique, *Boërhaave* & *Gaubius* ont défefpéré qu'elle fût jamais mife à exécution, à caufe de la patience & des peines infinies qu'une pareille entreprife exigeait.

Si les caufes prochaines des quinze fymptômes généraux étaient plus variées, les maladies qui peuvent réfulter de leurs combinaifons mutuelles & avec les fymptômes locaux, monteraient certainement à un nombre infini. Mais comme l'augmentation ou la diminution, l'irrégularité ou la fufpenfion des mouvemens dans les fyftêmes nerveux ou vafculaire font naître chacun des fymptômes qu'on obferve plus ou moins dans les maladies, & que quelques-uns des quinze que nous avons rapportés, proviennent des mêmes caufes, ils doivent néceffairement fe réunir dans plufieurs circonftances. De-là la raifon pourquoi les maladies peuvent fe reduire à un fi petit nombre d'ordres & de genres.

Les efpèces & les variétés peuvent s'étendre à plufieurs

centaines; mais ces diſtinctions, comme nous le verrons par la ſuite, ne ſont pas d'une grande néceſſité pour la pratique, quoiqu'on ne puiſſe ſe diſpenſer de les admettre lorſque l'on fait des deſcriptions.

Quand on écrit une hiſtoire des maladies, on doit rapporter ſcrupuleuſement tous les phénomènes naturels & ſenſibles. « Ya-t-il en effet un autre moyen plus facile ou du » moins différent pour parvenir à la connaiſſance des cau- » ſes morbifiques, ou pour découvrir les indications cu- » ratives, que la perception claire & diſtincte des ſymp- » tômes particuliers? En pareil cas la moindre petite cir- » conſtance n'eſt point à mépriſer. » Tel eſt le langage de *Sydenham*, qui ajoute « que la principale raiſon pourquoi » nous n'avons point encore une hiſtoire exacte des ma- » ladies, vient de la ſuppoſition générale qu'elles ne ſont » que les opérations confuſes & irrégulieres de la nature » en déſordre ou affaiblie, & que conſéquemment c'eſt » travailler en vain que de chercher à en donner un détail » exact.

Quoique l'on accorde qu'il y a des cas où les ſymptômes ſont ſi compliqués qu'il ſerait très-difficile de diſtinguer les eſpèces & peut-être même les genres, cependant comme cette difficulté n'a pas généralement lieu pour toutes les maladies, cette ſuppoſition gratuite tombe néceſſairement d'elle-même, ainſi que l'a déjà remarqué l'Hippocrate Anglais. Ce que nous aurons occaſion de dire par la ſuite, prouvera non-ſeulement la poſſibilité, mais encore l'utilité de cette méthode ſyſtématique.

Sauvages, *Linée*, *Vogel* & *Cullen*, auteurs tous très-diſtingués, ont déjà publié quatre ſyſtêmes aſſez differens les uns des autres.

Un défaut dans lequel ſont tombés les trois premiers,

eſt d'avoir trop multiplié leurs genres, & d'avoir rangé avec certaines maladies non ſeulement des eſpèces d'affections morbifiques ſimples ou de purs ſymptômes, mais encore nombre d'altérations qui ne ſont accompagnées d'aucunes maladies ou incapacités, ou qui tout au plus peuvent être conſiderées comme des taches ou des difformités.

Ce défaut eſt particulier à la méthode de *Vogel* & de *Sauvages.* Celui-ci, qui a mis le premier le projet de *Sydenham* à exécution, fait un nombre exorbitant de diſtinctions qui montent à deux mille. Il conſidère le plus ſouvent comme eſpèces, ce qu'on ne doit regarder que comme variétés. Sa noſologie méthodique eſt cependant un ouvrage qui lui a coûté un travail incroyable, & dont le mérite eſt tel, que le Praticien devrait toujours l'avoir ſous la main pour le conſulter lorſque les circonſtances le demandent, comme un Juriſconſulte feuillette l'abrégé de *Viner* pour y trouver la deſcription d'un cas pareil à celui qui ſe préſente dans ſa pratique.

Le D. *Cullen*, en réuniſſant ſes vues à celles des trois Auteurs que nous venons de citer, a établi un ſyſtême qu'il a préſenté en un ſeul volume, ſous le titre de *ſynopſis noſologiæ methodicæ.* Il eſt la baſe du ſuivant que nous adoptons.

Selon ce ſyſtême, toutes les maladies qui peuvent affecter le corps humain, ſont rangées en quatre claſſes.

I. Les maladies générales.

II. Les maladies locales.

III. Les maladies ſexuelles.

IV. Les maladies de l'enfance.

Chacune de ces claſſes ſe diſtingue en ordres, genres & eſpèces ; & quand les moindres ſymptômes paraiſſent

avoir leur utilité, les eſpèces ſe diſtinguent encore en variétés, ſelon les circonſtances qui changent l'état de la maladie.

Par maladies générales, nous entendons non-ſeulement celles qui ſont communes à tout âge & à tout ſexe, mais encore celles où il y a une telle réunion de quelques-uns des quinze ſymptômes généraux, qu'ils prédominent ſur les locaux de manière à former le principal caractère de la maladie. Ainſi l'épilepſie & la fièvre ſont des maladies générales, en ce qu'elles attaquent non-ſeulement les perſonnes de tout âge & de tout ſexe, mais encore en ce qu'elles ne ſont qu'une combinaiſon des ſymptômes généraux.

Par maladies locales, nous déſignons tous les dérangemens moins dangereux & moins inquiétans dans leſquels on rencontre toujours quelques-uns des quinze ſymptômes généraux dont la véhémence eſt plus ou moins grande, & en ſus un ſymptôme plus ſenſible & plus frappant, ſçavoir, un déſordre dans quelqu'organe particulier, ou dans quelques parties du corps. La toux & le dévoiement, par exemple, ne doivent être conſidérés comme maladies locales, qu'autant qu'elles ne ſont point accompagnées de douleur, de foibleſſe & de malaiſe qui puiſſent obſcurcir la maladie particulière.

En un mot, toutes les maladies ou ſymptômes généraux que nous avons détaillés dans le livre précédent, depuis le neuvième chapitre juſqu'au dixième incluſivement, l'emportant ſur les autres, doivent être rangées dans les maladies générales. Celles au contraire où ces ſymptômes ſont cachés par les locaux, que nous avons rapportés dans le dixième chapitre, doivent être miſes au nombre des maladies locales.

La

La troisième & la quatrième classe renferment des maladies qu'on pourrait comprendre dans la seconde, si elles n'étaient pas accompagnées de circonstances particulières qui, pour la plupart, demandent un traitement à part. Aussi sera-t-il plus convenable & en même-tems plus utile au Praticien de disposer les maladies du sexe & de l'enfance d'après leurs propres caractères, sans les mêler avec les maladies universelles & locales, comme ont fait les Auteurs dont nous venons de parler.

Pour peu qu'on se rappelle les causes prochaines des quinze symptômes généraux, il sera aisé de distribuer la première en ordres.

Quelques-uns de ces symptômes proviennent d'une augmentation ou d'une irrégularité dans le mouvement du système vasculaire, auxquelles se joint un désordre dans le système nerveux ; tels sont principalement la chaleur excessive, la soif, le malaise, la faiblesse & l'insomnie. Ces symptômes paraissent ordinairement ensemble, ou ils se succèdent les uns aux autres, & constituent alors ce qu'on appelle la *fièvre*, maladie la plus fréquente de toutes, & celle aussi que nous considérons d'abord.

L'augmentation de mouvement dans le système vasculaire, se manifeste assez dans cette affection ; le désordre du système nerveux qui survient à cette augmentation de mouvement, n'est pas pareillement moins évidente. Cependant, comme il y a un genre de maladies, dans lequel le système vasculaire paraît être fort agité, sans que le nerveux, du moins dans le commencement, semble beaucoup se ressentir du trouble, il convient de le séparer des fièvres, & d'en faire un ordre à part en lui donnant le nom d'*inflammation*.

Les *flux* ou les écoulemens contre nature des fluides

du corps, ſont prochainement alliés aux fièvres & aux inflammations. Ils ſont conſtamment précédés ou accompagnés de quelques-uns des ſymptômes propres à ces maladies; auſſi les rangeons-nous à leur ſuite comme un troiſième ordre de maladies générales.

Le dérangement dans le ſyſtème vaſculaire eſt, en apparence, la cauſe principale de la maladie dans les ordres que nous venons d'énoncer. Mais il eſt des cas où l'on n'obſerve qu'un faible dérangement dans la circulation des fluides ordinaires, & ſouvent même il ne paraît pas. Alors on rapporte l'affection à l'augmentation, à la diminution, à l'irrégularité ou à la ſuſpenſion de mouvement dans le ſyſtème nerveux. La douleur dans quelques-unes de ces affections, eſt le ſymptôme prédominant, & celui qui conſtitue le caractère diſtinctif. On les appelle pour cette raiſon, *maladies douloureuſes*: elles compoſent le quatrième ordre.

Le ſpaſme dans quelques autres eſt le plus apparent, & détermine à donner à ce cinquième ordre le nom d'*Affections ſpaſmodiques.*

Les maladies oppoſées à ces deux derniers ordres, ſont celles dont l'aſſoupiſſement, la faibleſſe & l'inſenſibilité conſtituent le caractère. Elles proviennent de la diminution & de la privation des ſens & du mouvement. On trouve dans ce ſixième ordre les paralyſies, les ſyncopes, & toutes les maladies ſoporeuſes, ſous la dénomination générale de *faibleſſes*, & de *privations.*

La liberté dans le jeu des poumons étant indiſpenſable pour jouir d'une bonne ſanté, les maladies où cette liberté ſouffre quelqu'atteinte, devenant une affection principale, demandent également un ordre particulier: c'eſt le ſeptième, celui des *maladies aſthmatiques.*

Les désordres où les facultés de l'ame sont spécialement troublées ; & où le délire, qui ne provient point d'un redoublement de fièvre, est le symptôme le plus évident, seront réunis ensemble pour former le huitième ordre, celui des *maladies mentales.*

L'action des systêmes nerveux & vasculaire, plus ou moins déréglés dans les ordres que nous venons de parcourir, demande un traitement propre à les remettre dans le calme. Toutes les maladies ne sont cependant pas de ce genre ; il en est qui, provenant d'une dépravation des fluides, exigent des remèdes qui ne conviendraient point à celles qui reconnaissent pour cause une désorganisation des solides. Un neuvième ordre est donc nécessaire pour les renfermer, c'est celui des *cachexies*, ou des *maladies humorales.* Le changement de couleur à la peau, les gonflemens, la maigreur, l'ulcération, la déformation par différens vices cutanés, manifestent toujours ces maladies.

Cette énumération nous suffit pour connoître les maladies que l'on peut ranger dans la première classe, & dans les ordres qui en dérivent.

La seconde classe se divise en huit ordres.

Le premier comprend les maladies des diverses facultés mentales, la mémoire, l'imagination, & le jugement.

Le second, les dérangemens qui affectent les sens externes, la vue, l'ouïe, le goût, le toucher, & l'odorat.

Le troisième, ceux des divers appétits.

Le quatrième, ceux qui ont rapport aux diverses sécrétions & excrétions.

Les fonctions de la déglutition, de la parole, de la respiration, & de la progression, sont affectées dans le cinquième.

Dans le ſixième ſont renfermées les affections qui ont trait à la forme, & à la couleur de l'habitude extérieure; comme elles n'apportent point un obſtacle décidé à l'exercice des fonctions, elles ne ſont point miſes dans le neuvième ordre des maladies générales.

Le ſeptième ordre contient les maladies par déplacement de parties: on y trouve les hernies, les prolapſus, & les luxations.

Enfin, dans le huitième ſont rangées les affections dont la ſolution de continuité, ou la deſtruction des parties molles ou dures, eſt le caractère évident.

La troiſième claſſe, celle des maladies ſexuelles, préſente les déſordres relatifs à la compoſition des organes de la génération, ou à des circonſtances particulières propres à chaque ſexe. Elle peut ſe ſous-diviſer en quatre ordres;

Dont le premier renferme les maladies générales propres aux hommes.

Le ſecond, celles qui ſont locales.

Le troiſième, celles qui ſont générales, & propres aux femmes.

Le quatrième, les locales.

Les maladies propres aux hommes, ſont en petit nombre, & encore ſont-elles la plupart locales. Celles qui affectent les femmes ſont plus nombreuſes; les générales ne ſont que des combinaiſons des ſymptômes généraux, & proviennent des déſordres qui ont rapport à la menſtruation, à la groſſeſſe, à l'accouchement, & à l'allaitement. Les maladies locales des filles & des femmes naiſſent d'un dérangement dans les ovaires, la matrice, le vagin, & la vulve.

La quatrième claſſe, qui réunit toutes les maladies

de l'enfance, n'offre que les maladies ordinaires à cet âge, tant que la dentition n'eſt point achevée.

En conſidérant la table ſuivante, on voit que l'on peut ranger dans cette diſtribution toutes les eſpèces de maladies, ou d'affections, qui demandent les ſecours de la Medecine, ou de la Chirurgie.

Table générale des Maladies.

La maladie eſt un aſſemblage d'affections contraires à l'ordre de l'économie, ou mieux, c'eſt un mêlange de ſenſations incommodes, ou d'incapacités à l'exercice des fonctions, accompagné quelquefois d'un dérangement évident dans des organes, ou des parties propres.

On diviſe les maladies en quatre claſſes.

CLASSE PREMIÈRE.

Maladies générales.

ON voit dans cette claſſe un ou pluſieurs des quinze ſymptômes généraux ſurpaſſer les autres pendant tout le cours de la maladie, ou pendant la plus grande partie de ſa durée. On la diviſe en neuf ordres.

I. Ordre. *Les fièvres.* Les ſymptômes les plus évidens ſont la chaleur, la ſoif, le dégoût, la foibleſſe, & l'inſomnie.

II. Ordre. *Les inflammations*, qui ſe manifeſtent par une douleur fixe, la chaleur, la ſoif, l'inſomnie, & par la rougeur & le gonflement, quand le ſiège de la maladie eſt expoſé à la vue.

III. Ordre. *Les flux.* Un écoulement extraordinaire

de ſang, ou de quelques-unes des humeurs qui s'en ſéparent, auquel ſe joignent la faibleſſe, le manque d'appétit; la douleur en conſtitue le caractère.

IV. Ordre. *Les douleurs.* Une ſenſation vive les indique, ſans qu'aucune inflammation quelconque, aucune fièvre, ni flux, les accompagnent.

V. Ordre. *Les ſpaſmes.* Le ſymptôme le plus apparent, eſt une contraction dans une partie, accompagnée quelquefois de douleurs, & d'autres fois d'inſenſibilité.

VI. Ordre. *Les faibleſſes & les privations.* L'aſſoupiſſement, la faibleſſe & l'inſenſibilité les caractériſent.

VII. Ordre. *Les maladies aſthmatiques*, indiquées par la difficulté de reſpirer.

VIII. Ordre. *Les maladies mentales*, dans leſquelles la mémoire, l'imagination & le jugement ſont dans un état de confuſion ou de perverſion, ſans qu'on puiſſe attribuer le déſordre à aucune fièvre, ou à aucune inflammation quelconque.

IX. Ordre. *Les cachexies*, ou *maladies humorales.* La maigreur, ou l'intuméfaction de tout le corps, ou de quelques-unes de ſes parties; des éruptions à la peau, un changement de couleur & des ulcérations, dénotent ces affections, qui ſouvent ſont accompagnées de faibleſſe, de manque d'appétit, de douleurs, ou de quelques-autres ſymptômes généraux.

CLASSE II.

Maladies locales.

Un, ou plusieurs des symptômes locaux, prévalent sur les autres, dans cette classe, pendant tout le cours de la maladie, ou pendant la plus grande partie. Elle renferme huit ordres.

I. Ordre. *Les maladies particulières des sens internes.* La mémoire, l'imagination, & le jugement sont affaiblis, dépravés, ou abolis dans cet ordre.

II. Ordre. *Les maladies particulières des sens externes.* La vue, l'ouie, le goût, le toucher & l'odorat, répondent trop vivement aux impressions des objets extérieurs, ou bien les organes destinés à ces sensations éprouvent, dans leur constitution, une diminution d'action, une dépravation, ou une abolition.

III. Ordre. *Les maladies relatives à quelques appétits.* La faim, & le desir du coït se font sentir violemment, ou ces sensations sont émoussées, dépravées, ou abolies.

IV. Ordre. *Les maladies des sécrétions, ou excrétions particulières.* Ces maladies sont indiquées par une augmentation contre nature, ou par une suppression de quelques sécrétions particulières, ou d'un écoulement naturel.

V. Ordre. *Les maladies des organes du mouvement,* dans lesquelles les parties qui servent à la

déglutition, à la parole, à la respiration, & à la progression, eprouvent une gène plus ou moins grande dans l'exercice de leurs fonctions.

VI. Ordre. *Les maladies externes, ou superficielles.* L'intumescence, l'amaigrissement, le changement de couleur, & les éruptions cutanées sont les symptômes propres à cet ordre. On n'y découvre aucune maladie, aucune faiblesse, ni aucun des symptômes généraux qui en puissent compliquer le caractère.

VII. Ordre. *Les déplacemens des parties organiques*, qui, n'étant retenues par aucun de leurs liens naturels, & poussées hors du lieu qui leur a été assigné, s'échappent, & tombent souvent fort bas.

VIII. Ordre. *Les solutions de continuité*, ou *l'érosion du tissu des parties molles ou dures*, occasionnées par une cause interne ou externe.

CLASSE III.

Maladies sexuelles.

Les ordres de cette classe sont pris des altérations locales propres à la structure des organes qui constituent les sexes, ou aux circonstances particulières à chacun. On en compte quatre.

I. Ordre. *Les maladies générales propres aux hommes.* Elles résultent d'un assemblage de symptômes généraux, dépendant des

déſordres qui ne peuvent avoir lieu que chez eux.

II. Ordre. *Les maladies locales propres aux hommes.* Ce ſont les affections qui proviennent du dérangement des organes de la génération, & qui ne portent pas plus loin leurs effets.

III. Ordre. *Les maladies générales propres aux femmes.* Elles proviennent de la réunion des ſymptômes généraux, nés d'un vice qui ne peut avoir lieu que chez les filles ou les femmes.

IV. Ordre. *Les maladies locales propres aux femmes.* Elles renferment tous les déſordres qui ont lieu dans les organes de la génération, chez le ſexe.

CLASSE IV.

Maladies de l'enfance.

Ces maladies ſont caractériſées par des ſymptômes qui ne peuvent avoir lieu que dans l'âge le plus tendre. Elles comprennent deux ordres.

I. Ordre. *Les maladies générales propres aux enfans.* Elles naiſſent d'un aſſemblage de ſymptômes généraux, dépendans des circonſtances particulières aux enfans, avant & pendant le temps de la dentition.

II. Ordre. *Les maladies locales propres aux enfans.* Ce ſont des affections, ou effets morbifiques, bornés à une partie, qui ne ſe manifeſtent que chez les enfans nouveaux nés, ou dans le temps de la dentition.

CHAPITRE III.

Des Fièvres en général, de leur origine, & de leurs progrès.

AYANT tracé le plan général, ſelon lequel on peut ranger les maladies dans les claſſes qui leur conviennent, nous paſſerons aux différens ordres & genres, dont nous conſidérerons la nature. En mettant ainſi en avant toutes les diſcuſſions de théorie, rien ne pourra, par la ſuite, arrêter l'attention de notre Lecteur, ſinon les deſcriptions ſimples des eſpèces, & leurs méthodes curatives.

Comme les fièvres ſont les plus fréquentes de toutes les maladies, elles ſeront auſſi les premières dont nous nous occuperons.

Non-ſeulement il n'y a point de maladies plus communes que la fièvre, mais encore il n'en eſt point de plus compliquées. Si l'on conſidère, en effet; la plus ſimple de toutes, on y trouve une combinaiſon au moins de quatre ou cinq ſymptômes généraux.

Comme ces ſymptômes varient beaucoup ſelon les différentes eſpèces de fièvres, on ne doit s'attendre, dans l'apperçu que nous en donnerons, qu'à la deſcription des plus ordinaires, & des moins compliqués.

Les ſymptômes de la fièvre viennent par des degrés inſenſibles, juſqu'à ce qu'enfin leur force ſoit telle que toute la machine en ſoit dérangée, & ne puiſſe remplir les fonctions auxquelles elle eſt aſſujétie en ſanté. Souvent cependant l'invaſion de la maladie ſe fait ſubitement, & avec une telle violence, que le malade en eſt tout-à-coup accablé.

Lorſque la fièvre vient par degrés, les premières incommodités dont ſe plaignent les malades, ſont la langueur, la foibleſſe, une laſſitude générale, & une douleur dans les parties charnues, telle qu'on la reſſent après de violens exercices, ou après un travail forcé; une peſanteur & un mal de tête, la perte d'appétit, des nauſées & un empâtement dans la bouche.

Quelque temps après, une chaleur exceſſive, une ſoif violente & l'inſomnie ſurviennent ſans aucune ſenſation préliminaire d'un froid conſidérable, ſi ce n'eſt quelquefois des friſſons légers & paſſagers.

Quand au contraire la fièvre prend d'une manière ſubite, elle commence toujours par la ſenſation déſagréable d'un froid exceſſif, accompagné de foibleſſe, & de perte d'appétit. Souvent au froid ſe joignent la roideur des membres, le tremblement & l'oppreſſion vers la région précordiale, les nauſées & les vomiſſemens.

En ſe rappelant ce que nous avons dit ſur les différentes affections morbifiques ſimples, on concevra comment ce ſentiment d'un froid exceſſif & tous les autres ſymptômes qui s'y réuniſſent, ſont néceſſairement remplacés par une chaleur auſſi forte, & d'autres ſymptômes relatifs. Nous avons fait voir en effet, que la ſenſation du froid venait, ou d'une conſtriction ſpaſmodique, ou de la préſence de particules viſqueuſes qui obſtruaient les plus petites artères, ce qui interrompait alors le mouvement circulaire dans les dernières extrémités du ſyſtême vaſculaire, & repouſſait la maſſe des fluides vers le centre.

Mais comme une pareille interruption ne peut ſubſiſter long-temps ſans porter atteinte à la vie, la nature s'efforce auſſitôt de rétablir la liberté, & de rappeler les fluides arrêtés

à leurs mouvemens primitifs. De-là les efforts que fait le cœur, irrité par la surcharge du sang à laquelle il n'est point accoutumé. Cet organe se contractant plus souvent & plus fortement, pousse la masse des humeurs dans les parties libres du système vasculaire, avec une rapidité, une force & une irrégularité si grandes, que bientôt le sentiment d'un froid excessif est changé en celui d'une chaleur considérable, accompagnée de douleurs en différens endroits, & toujours de soif & d'insomnie.

Ainsi dans une fièvre dont l'accès est subit, il y a une réunion successive au moins de six symptômes généraux: savoir, le froid, qui ne tarde point à se convertir en chaleur, la foiblesse, la perte d'appétit, la soif & l'insomnie.

Or, comme ces symptômes sont ordinaires & essentiels, même aux fièvres les plus simples, on doit donc les regarder comme les signes caractéristiques & distinctifs de cet ordre de maladies. De-là l'exactitude de notre définition de la fièvre : savoir, qu'elle est une combinaison de froid, de chaleur, de soif, de perte d'appétit, de foiblesse & d'insomnie.

Les fièvres plus compliquées présentent dès leur invasion des symptômes plus nombreux & plus variés, tels que des vomissemens, des douleurs violentes & erratives, la stupeur & le délire. Nous n'en parlerons point actuellement, notre objet étant de donner une idée générale des fièvres. Nous nous bornerons aux symptômes essentiels à une fièvre ordinaire, pour en bien suivre les progrès.

La plus légère attention aux phénomènes de la maladie, suffit pour convaincre que tout le désordre provient immédiatement de l'irritation du cœur, qui s'agite alors

irrégulièrement, & cherche à rendre le ſyſtème artériel participant de tous ſes troubles. Quelquefois cependant au-lieu de cette irritation, c'eſt une conſtriction ſpaſmodique, ou une obſtruction primitivement produite dans les dernières ramifications vaſculaires, en conſéquence deſquelles il ſurvient une rémiſſion ou une interruption dans la circulation des fluides de la circonférence, qui bientôt ſe diſſipe par le rétabliſſement du mouvement dans les vaiſſeaux.

Les acrimonies capables d'exciter une pareille irritation ſont de différens genres. Quand elles bornent leur effet au ſyſtème vaſculaire, & que leurs impreſſions ne peuvent parvenir juſqu'aux nerfs pour y exciter des conſtrictions ſpaſmodiques plus ou moins vives, la fièvre qu'elles produiſent n'eſt point de longue durée; leur élaboration & aſſimilation deviennnet faciles, ou bien quand elles n'en ſont point ſuſceptibles, elles ſont portées au-dehors avec quelques-unes des humeurs excrémentitielles.

Lorſque la fièvre eſt plus opiniâtre, on peut croire que non-ſeulement il y a une irritation dans le ſyſtème vaſculaire, mais encore une conſtriction ſpaſmodique qui reſſerre les vaiſſeaux de la circonférence, ou quelques autres obſtacles à la liberté du paſſage des fluides.

Si ces obſtacles cèdent promptement, la circulation redevient auſſitôt libre & égale, la peau s'humecte & s'adoucit, la ſueur paraît, les urines ſont abondantes, la chaleur & la ſoif ſe diſſipent, le ſommeil revient, l'appétit reprend une nouvelle vigueur, & les malades ne ſe plaignent plus que d'une grande faibleſſe.

Si au contraire les obſtacles perſiſtent, la circulation ne pourra plus s'opérer librement & également; les ſécrétions ſeront perverties & le combat fébrile entre la

force du centre & la résistance faite à la circonférence ayant lieu, non-seulement les symptômes essentiels deviendront plus violens & plus inquiétans, mais ils seront bientôt suivis d'autres qu'on peut regarder comme accessoires, tels que la douleur, l'oppression, la difficulté de respirer & le délire. Les symptômes essentiels aussi bien que les accessoires, seront pareillement suivis d'autres qui seront encore plus fâcheux, comme le coma ou l'assoupissement continuel, l'insensibilité, les sueurs froides, & enfin la mort. Ces suites fâcheuses n'auront point lieu si la maladie prend une tournure favorable, & si les acrimonies sont domptées, assimilées ou expulsées hors du domaine de la circulation par une hémorrhagie, des sueurs, des selles, des urines, ou par l'expectoration, une éruption cutanée, ou des abscès critiques.

On peut observer dans la description que nous venons de faire des phénomènes de la fièvre, deux temps différens; le froid qui en est le prélude, & la chaleur qui nécessairement lui succède. Ces deux temps, ainsi que celui de la solution ou de la crise, constituent ce qu'on appelle *période d'une fièvre*, laquelle varie selon les différentes espèces.

Il est des fièvres qui n'ont qu'une période & d'autres qui en ont plusieurs, lesquelles venant à différens intervalles, & avec des phénomènes fort variés, donnent lieu de distinguer cet ordre de maladies en genres.

Mais avant de passer à ces distinctions il convient de considerer les causes générales de ces affections; car si l'on en peut bien saisir une fois la nature, non-seulement ces distinctions seront faciles, mais encore l'on sera en bonne route pour découvrir les meilleurs moyens de guérison.

CHAPITRE IV.

Des causes générales de la Fièvre.

LA cause prochaine de la fièvre la plus simple, telle que nous l'avons prise pour modèle, consiste dans une exertion de force du centre du système vasculaire à la circonférence, & dans une constriction ou une obstruction contre nature des vaisseaux de la circonférence qui opposent une résistance à la puissance du centre.

La stagnation dans les vaisseaux de la circonférence se manifeste dès le commencement par la langueur, l'oppression, la pâleur des joues & des lèvres, le froid, la sécheresse de la peau & la couleur livide des membres. Les symptômes que la chaleur ne tarde point d'amener avec elle, prouvent que les obstacles ne sont pas si faciles à vaincre qu'on le pourroit croire. Ces symptômes sont la sécheresse de la peau, la soif extrême, les urines pâles & en petite quantité, la constipation, le desséchement des cautères & des ulcères, & la continuation de l'oppression & de l'anxiété.

L'augmentation de mouvement dans le système vasculaire est incontestable, pour peu que l'on fasse attention au pouls, qui est toujours plus prompt, & souvent plus fort que dans l'état naturel, où la circulation s'exécute avec la liberté & l'égalité requises.

La cause première de cette augmentation de mouvement, est l'irritation du cœur & des artères, produite par des substances stimulantes, qui les excitent à des contractions plus vives, & plus fréquentes. Quant à la résis-

tance de la circonférence, on doit en chercher la cause dans le système nerveux. Quoique l'excès de chaleur, & la vitesse du pouls indiquent une agitation du système vasculaire indépendante de l'action du système nerveux, cependant en pénétrant la nature de cette résistance dont nous parlons, on a tout lieu de présumer que les fièvres, & particulièrement celles dont les périodes sont d'une durée & d'une véhémence marquées, consistent également dans le dérangement de l'un comme de l'autre système.

Il n'en est pas de même des fièvres légères & de courte durée, telles que celles qui succèdent à la débauche, à un exercice considérable, à un froid passager. Celles-ci paraissent provenir de la simple irritation du seul système vasculaire, sans le concours d'aucun dérangement dans le système nerveux. Aussi la plupart n'ont-elles que les symptômes ordinaires & essentiels, encore sont-ils très-légers. Elles cèdent le plus souvent dans l'espace de deux ou trois jours.

Ces deux causes, l'agitation du système vasculaire, & le spasme dans le nerveux, ne vont pas ensemble d'un pas toujours égal. Le désordre, dans certaines circonstances, paraît plus particulièrement provenir de l'émotion vasculaire que de l'affection nerveuse, & réciproquement dans d'autres. Dans le premier cas le pouls est prompt, plein & fort, la chaleur est inflammatoire, la soif & la sécheresse sont portées à un très-haut point. C'est le contraire dans le second; le pouls est alors faible, petit & déprimé, la chaleur, la soif & la sécheresse ne sont point si sensibles, ni si insupportables; mais les nausées, l'oppression, & les faiblesses sont plus remarquables.

Les

Les caufes immédiates ou prochaines de la fièvre ayant été fuffifamment développées, procédons actuellement à en rechercher les caufes poifibles ou éloignées.

Ces dernières font très-multipliées : celles qui ont un effet plus prompt font le froid, les délétères, les paffions de l'ame, la rétention des matières excrémentitielles, la préfence de quelques fubftances nuifibles dans l'eftomac, les inteftins, & les autres vifcères creux.

L'impreffion fubite du froid refferre néceffairement les pores de la peau, & empêche l'évaporation des molécules vicieufes, ou furabondantes de la tranfpiration. Repouffées au-dedans, & errantes dans la maffe générale des humeurs, ces molécules fe combineront bientôt enfemble, & avec plus de volume & d'activité, elles porteront le défordre dans le fyftême vafculaire.

Si les organes des fécrétions ne s'entr'aidaient pas, & ne travaillaient pas mutuellement les uns pour les autres, l'arrêt de la tranfpiration ne pourroit manquer de produire la fièvre ou quelques autres maladies. Mais l'Auteur de la Nature a fi bien difpofé les chofes, que le plus fouvent le défaut de tranfpiration eft bientôt compenfé par des urines, des expectorations, ou des felles plus abondantes.

Le paffage fubit d'une atmofphère chaude & humide, à un froid fec, eft bien plus capable d'arrêter la tranfpiration, que quand le changement fe fait d'une manière plus graduée, & moins contraire à la difpofition du corps. De-là la raifon pourquoi ceux qui fortent promptement d'une chambre fermée & échauffée par beaucoup de monde, pour aller à un air froid & ouvert, font fi fréquemment attaqués de la fièvre.

Des molécules frigorifiques, ou autres corpufcules de

ce genre, abondent-elles dans une atmoſphère froide, & pénétrant juſques dans l'intérieur du corps, deviennent-elles la cauſe de pluſieurs maladies? C'eſt ce que nous ne déciderons point, quoique leur exiſtence ait été admiſe par des Auteurs de conſidération. Qu'on les reconnaiſſe ou non, celles qu'on nomme *miaſmes* n'en ſont pas moins certaines. Les principes de maladies qui flottent dans la région inférieure de l'air, reçus dans le corps, deviennent ſouvent la cauſe des fièvres, auſſi bien que d'autres maladies plus graves. On ne peut attribuer leurs effets à une configuration quelconque, qu'on ne peut appercevoir, & nos idées ſont encore très-imparfaites ſur la manière dont elles s'engendrent. Il en eſt cependant qui paraiſſent venir des ſubſtances qui ſont dans l'état actuel de putréfaction, pendant que d'autres ne ſe développent que dans les endroits fermés, où beaucoup de perſonnes ſe trouvent raſſemblées. Quelques-uns ſont doués d'un caractère qui leur eſt ſpécifique; ils ne peuvent produire qu'un genre donné de maladies, &, ce qui doit ſurprendre, leur activité n'a de valeur qu'une fois ſur le même ſujet (1). Il paroît qu'alors les fluides reçoivent une combinaiſon nouvelle qui les empêche d'être affectés de nouveau par la même eſpèce de matière morbifique.

(1) L'Auteur a en vue ici le miaſme variolique. Les partiſans de l'inoculation, & généralement les Médecins Anglais, ſont de ſon opinion. Quoiqu'il ſoit très-rare que l'on ſoit attaqué deux fois de la petite vérole, nous ne pouvons penſer comme eux à cet égard, ayant pluſieurs preuves du contraire pour appuyer notre ſentiment à cet égard.

L'effet de certaines paſſions de l'ame, particulièrement du chagrin & de la peur, eſt de réprimer la tranſpiration, d'arrêter les ſécrétions, & d'empêcher les humeurs ſuperflues & excrémentitielles de parvenir au-dehors. Les paſſions agiſſent alors de la même manière que le froid lorſqu'il eſt ſubit, elles donnent lieu aux mêmes ſenſations & phénomènes, & en détruiſant la conſtitution naturelle des fluides, elles deviennent une ſource féconde de fièvres.

Ce genre d'affection reconnaît également pour cauſe des matières excrémentitielles & âcres, retenues particulièrement dans l'eſtomac & les inteſtins. Ainſi, des vers ou une ſaburre d'un genre quelconque, ſéjournant dans les premières voies, peuvent non-ſeulement en ſtimuler les nerfs, dont la ſenſibilité eſt exquiſe, mais encore des corpuſcules, d'une nature ſubtile, ſe développant dans les mêmes lieux, peuvent paſſer juſques dans le torrent de la circulation, irriter le cœur & tout le ſyſtême artériel, & produire, de cette manière, l'augmentation de leur mouvement qui conſtitue une fièvre paſſagère. Ces corpuſcules ne bornent pas toujours leurs effets aux organes de la circulation, ils pénètrent ſouvent plus avant, & parviennent juſqu'au ſyſtème nerveux, dont ils mettent la ſenſibilité & la mobilité en jeu, & ainſi produiſent une fièvre de longue durée, & compliquée d'un plus grand nombre de ſymptômes.

Il eſt encore aſſez ordinaire de voir la fièvre, ou quelqu'autre maladie, ſurvenir à la ſouſtraction d'un cautère, à la cicatriſation d'un ancien ulcère ou de quelques autres exulcérations cutanées, ſur leſquelles on a appliqué des remèdes aſtringens ou répercuſſifs, ſans avoir eu ſoin auparavant de leur ſubſtituer quelques autres

émonctoires par où les humeurs puiſſent ſe dépurer. On la voit être également occaſionnée par un changement prompt de climat ou de genre de vie auxquels on était accoutumé.

Telles ſont les principales cauſes antécédentes des fièvres, ou celles qu'on peut appeler cauſes poſſibles ou éloignées. Ce ſerait à tort qu'on croirait qu'elles produiſent toujours leur effet chez ceux qui ſont ſoumis à leur impreſſion; elles n'ont d'activité qu'autant qu'elles rencontrent cette diſpoſition particulière & inexplicable du corps qui favoriſe leur action. La connoiſſance de ces cauſes ne nous eſt donc pas d'un grand avantage dans la perception des indications curatives; & quoiqu'elle nous enſeigne les moyens de prévenir la fièvre, cependant, quand il s'agit du traitement, elle cède à celle des cauſes prochaines qui exige toute notre attention.

Il ſuit de tout ce que nous venons de dire, que comme la fièvre ne peut ſe terminer tant que l'irritation du ſyſtême vaſculaire a lieu, & que la conſtriction ſpaſmodique ou l'obſtruction perſiſte à tenir fermées les dernières artères, les indications curatives doivent être dirigées vers la correction ou l'expulſion des acrimonies, vers le relâchement des vaiſſeaux contractés & l'atténuation des molécules obſtruentes. Les moyens de parvenir à remplir ces objets, demandent qu'on les varie ſelon les différentes eſpèces de fièvres.



CHAPITRE V.

De la division des Fièvres en leurs genres.

LES fièvres ſimples qui nont qu'une période, & qui ſe terminent en un jour ou deux, par l'aſſimilation des matières irritantes, ou la diſparition des obſtacles qui s'oppoſaient à la liberté de la circulation, ſont nommées *éphémères*, parce qu'elles ſont ſuppoſées parcourir toute leur étendue dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Quand, au contraire, la matière morbifique eſt de telle nature qu'elle refuſe toute aſſimilation quelconque avec les fluides, & qu'elle ne peut facilement ſe ſéparer ni être rejetée au-dehors, alors la fièvre continue pendant plus ou moins de temps, juſqu'à ce que la nature du ſang entièrement détruite & les ſolides déſorganiſes, la mort néceſſairement ſurvienne, ou juſqu'à ce que les obſtacles cèdent, & permettent aux fluides de reprendre leur cours.

Toutes les fois que la fièvre marche ainſi ſans aucune interruption ni rémiſſion évidente, on la nomme *continue* ou *continuée :* elle forme un premier genre.

Quelques Auteurs regardent la fièvre éphémère comme faiſant un genre ſéparé, ce en quoi ils ont tort, cette fièvre n'étant réellement qu'une continue de peu de conſéquence.

On rapporte les fièvres continues chacune à leurs propres eſpèces, d'après la conſidération de l'état des fluides & des circonſtances concomitantes, ainſi que nous le ferons particulièrement remarquer lorſque nous en ferons à la Pratique.

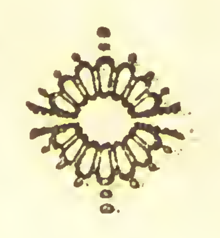
Il eſt d'autres fièvres dans leſquelles les obſtacles qui s'oppoſent à la liberté de la circulation, cèdent en peu d'heures, & paraiſſent accorder à la matière morbifique qui cherche à ſortir, un paſſage facile par les divers couloirs. L'excrétion de cette matière, quoi qu'en apparence complette, ne l'eſt cependant point; une partie reſte encore confondue avec les humeurs plus ou moins long-temps, juſqu'à ce que rendue capable d'affecter de nouveau le ſyſtème nerveux, elle excite un autre paroxyſme. Celui-ci commence comme le premier, par un froid exceſſif, un tremblement, un malaiſe, une oppreſſion auxquels ſuccèdent une chaleur conſidérable, la ſoif, la douleur, l'inſomnie, qui ſe diſſipent bientôt dès que les pores & les vaiſſeaux auparavant reſſerrés ſe relâchent & donnent iſſue à une ſueur abondante & à un flux d'urines très-chargées. Ce genre eſt connu ſous le nom de *fièvres intermittentes*. Le retour du paroxyſme & la longueur du repos qui eſt entre, en établiſſent les différentes eſpèces.

Un troiſième genre de fièvres eſt celui des *rémittentes*. La matière morbifique dans celui-ci eſt bien de nature à être ſéparée, mais point complettement comme dans l'intermittente; auſſi la violence des ſymptômes diminue-t-elle & s'appaiſe-t-elle ſans que la fièvre ceſſe comme dans l'intermittente. Ce genre ſe diviſe en eſpèces, d'après les divers ſymptômes & les circonſtances concomitantes qui en varient le caractère.

Le quatrième genre de fièvres, celui des *éruptives*, a beaucoup de rapport avec ce dernier. En effet, quelles que ſoient les cauſes qui excitent la fièvre, ſitôt qu'elles ont été expulſées, ſoit par les poroſités des artères ou par leurs dernières terminaiſons, & qu'elles ſont confinées dans les eſpaces cellulaires de la peau, toute irritation

& constriction ſpaſmodique ceſſent, & avec elles tous les fâcheux ſymptômes qui en dépendaient. Cette diminution ou diſparition de ſymptômes eſt proportionnée à la ſéparation & à l'expulſion des particules nuiſibles. On diſtingue les eſpèces de fièvres éruptives, d'après la différence des phénomènes préſens & les progrès de l'éruption : de-là les dénominations de varioleuſe, morbilleuſe, ſcarlatine, miliaire, &c.

La fièvre *hectique* eſt le cinquième & dernier genre des fièvres. Le ſyſtême nerveux dans celui-ci eſt moins affecté que dans les précédens, & les cauſes paraiſſent concentrer leurs effets ſur le ſyſtême vaſculaire, & ſur les humeurs qu'il contient. Ces cauſes ſont dans des ſubſtances âcres & ſtimulantes priſes du lieu où elles ſe forment, & portées enſuite dans la maſſe générale des humeurs; où elles excitent des effervefcences momentanées, leſquelles étant appaiſſées, la tranquillité revient & perſiſte pendant un temps déterminé, comme dans les fièvres intermittentes. Ces fièvres ne portent point auſſi promptement atteinte à la vie que les autres genres dans leſquels le ſyſtème nerveux eſt toujours affecté. Mais auſſi à moins que le foyer, qui continuellement fournit l'aliment à la fièvre, ne tariſſe, la maladie perſiſte conſtamment juſqu'à la fin, & devient enfin mortelle. La fièvre hectique a comme les autres genres de fièvres ſes différences : nous les décrirons lorſque les circonſtances le permettront.



CHAPITRE VI.

De la crise dans les Fièvres, & de la doctrine des jours critiques.

QUOIQUE la Poësie ait l'agréable privilége de se servir de la Prosopopée (1) lorsque l'occasion le demande,

And, as imagination bodies forth
The forms of things unknown; the poet's pen
Turns them to shape, and gives to aery nothing
A local habitation and a name, &c. (2)

Cependant la Philosophie ne doit jamais se permettre de pareilles libertés. Il paraît néanmoins que les Médecins ont pris quelquefois une pareille licence. L'introduction du mot *crise*, dans les Dictionnaires de Médecine, semble être dûe à l'idée que les maladies personnifiées présentaient à l'esprit. On les regardait comme des agens malfaisans, qui prenaient possession du corps humain, dans l'intention de le tourmenter & de le détruire. On

(1) Figure de Rhétorique, dans laquelle on adresse la parole aux choses inanimées, comme si elles étaient vivantes, & où on les fait parler comme si elles étaient douées d'une ame raisonnable.

(2) Et que l'imagination donne un corps & une forme aux objets inconnus; que la plume du Poëte en suive les contours, & qu'elle donne au rien qu'elle décrit, une demeure & un nom, &c.

voyait la Nature toujours ſtudieuſe à la conſervation du corps, employer tous ſes efforts pour vaincre & chaſſer ſon ennemi. De-là réſultait néceſſairement un combat entre la nature & la maladie, qui, comme tout combat, devait néceſſairement venir à une déciſion, & être terminé en faveur de l'un ou de l'autre athlète. Telle fut l'origine du mot *criſe*, employé par les Grecs pour ſignifier cette déciſion ou jugement, & qui eſt encore d'uſage aujourd'hui pour exprimer le changement de la fièvre, quand elle eſt arrivée à ſon plus haut degré.

Lorſque la criſe approche, la machine ſemble faire des efforts extraordinaires; & la matière morbifique plus abondante, & plus uniformément répandue, eſt dans une diſpoſition plus propre à l'excrétion, quand la fièvre a ainſi duré quelque temps, que quand elle eſt à ſon commencement.

Les Anciens croyaient que la matière morbifique était dans un état de crudité au commencement de la fièvre & même quelques jours après. Ils étaient perſuadés que cette matière ſe mûriſſait enſuite à meſure que la maladie faiſait des progrès, qu'elle ſe digérait, pour employer leur langage; & qu'enfin vers le temps de la criſe, les molécules nuiſibles, diſpoſées à l'évacuation, étaient expulſées en partie par les pores de la peau, ou par les couloirs urinaires & autres. D'après une pareille opinion, ils regardaient non-ſeulement comme hors de ſaiſon, mais encore comme très-dangereux, tous les efforts faits dans la vue d'attirer, par les couloirs, la matière peccante lorſqu'elle était encore dans un état de crudité. Ils poſaient pour maxime que le Médecin devait attendre que la coction fût parfaite, & que la matière morbifique fût mobile & diſpoſée à l'expulſion.

Ces idées de crudité & de coction de la matière morbifique, réelles en bien des cas, ont néanmoins reçu une extension trop grande, lorsqu'on les a attribuées à toutes les espèces de fièvres. Il en est, en effet, beaucoup auxquelles ont peut, pour ainsi dire, couper court, & les empêcher ainsi d'avoir une suite fâcheuse; comme il y en a qui, abandonnées à elles-mêmes, s'appaisent, & disparaissent sans aucune évacuation critique.

Quoique cette doctrine des Anciens, sur la crise, convienne assez bien aux fièvres éruptives, & à plusieurs espèces des continues, rémittentes & intermittentes, cependant des Praticiens célèbres ont cherché à la détruire, en rejetant toute idée de crudité & de coction. Ils ont regardé les fièvres comme de véritables affections du systême nerveux, indépendantes d'aucunes causes morbifiques dans la masse générale des humeurs.

Ayant l'esprit préoccupé du danger que l'on pourrait courir en entreprenant de délivrer le corps de la matière morbifique, lorsqu'elle est encore dans l'état de crudité, les Médecins Grecs ne se contrarièrent point dans leur pratique, sinon dans quelques fièvres particulières. Confiant presque tout le travail de la coction à la Nature, ils avaient beaucoup plus de temps & de facilités d'observer les progrès de la maladie, que la plupart des Praticiens modernes, qui, souvent trop actifs, donnent toujours quelques remèdes aux malades.

Comme ils ne s'occupaient qu'à observer les efforts de la Nature, quand elle travaillait à préparer, séparer & expulser la matière peccante, ils crurent découvrir que la crise arrivait dans les fièvres continues à des jours déterminés, en comptant du premier de l'invasion de la maladie.

Ces jours étaient le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième & le vingt-unième, si la fièvre ne passait pas la troisième semaine. Quand elle excédait ce terme, ils comptaient alors quatre & trois jours, alternativement jusqu'au quarante-deuxième, ou jusqu'à la fin de la sixième semaine. Parmi ces jours il y en avait qui étaient plus éminemment critiques que d'autres, tels que le quatorzième, & après celui-ci, le septième. Outre ces jours, il y en avait d'autres qu'ils regardaient comme indicateurs de ce qui devait arriver alors; ainsi le quatrième était l'indicateur du septième, & le onzième celui du quatorzième.

Tout préjugé à part, on ne saurait se dissimuler l'attention trop scrupuleuse des Anciens, à compter les jours dans le traitement des maladies fébriles. Un pareil défaut n'avait point échappé à plusieurs, ainsi qu'on le peut voir en lisant *Celse*, qui critique cette doctrine *d'Hippocrate*, son Fondateur.

Mais en lisant les écrits qui passent pour être ceux de ce Père de la Médecine, on voit évidemment qu'ils sont l'ouvrage de plusieurs mains, & que conséquemment ils ont différens degrés de mérite. Quant à ce qui regarde la doctrine des jours critiques, on ne saurait s'empêcher d'avouer qu'ils n'établissent point une loi aussi certaine & positive qu'on pourrait le desirer; c'est ce dont on pourra se convaincre en comparant les différens passages où il est fait mention de ces jours. De *Haën*, célèbre Professeur de Médecine à Vienne, rejette ces incertitudes sur les copistes, qui se méprirent sur les lettres employées comme numériques dans les manuscrits Grecs. Malgré ce défaut de précision, lui & plusieurs savans

Médecins ont cependant pris la défenſe des jours critiques. Ils ont ſingulièrement recommandé de veiller dans ces cas ſur les moindres phénomènes, & de ne point ſaigner, purger, ni preſcrire aucun remède quelconque, qui puiſſe troubler la criſe, en occaſionnant d'autres évacuations que celles que la Nature médite.

Il ſuit de tout ce que nous avons dit, que dans l'Aſie Mineure, & vers le Midi de l'Europe, où les premiers Médecins pratiquaient, les fièvres étant plus régulières dans leur marche qu'en nos climats, leurs obſervations pouvaient mériter plus de confiance que celles des Praticiens actuels, qui habitent des contrées plus froides & plus variables.

CHAPITRE VII.

Deſcription générale, & théorie de l'Inflammation.

Les inflammations touchent de ſi près aux fièvres, qu'on les a ſouvent renfermées dans le même ordre, quoiqu'elles ſoient accompagnées de circonſtances particulières, qui leur donnent un caractère diſtinct de la fièvre, & de toute autre eſpèce de maladie.

L'inflammation eſt aſſez évidente quand la partie qu'elle affecte eſt expoſée à la vue; mais quand elle ſiège intérieurement, & qu'elle s'étend ſur des parties renfermées dans quelques-unes des trois grandes capacités, les ſignes en ſont ſouvent fort équivoques.

Les théories de l'inflammation, qu'on a le plus généralement reçues dans ces derniers temps, ſont celles de *Boërrhaave* & *d'Hoffman*.

Selon *Boërrhaave*, le foyer de la maladie est dans les dernières extrémités des artères, & c'est une obstruction qui l'entretient. Cette obstruction peut provenir de la diminution du diamètre des vaisseaux, ou de l'excès de volume des molécules des fluides, sur la capacité des conduits qui doivent les transmettre librement.

Cet Auteur rapporte, dans ses Aphorismes, (*a*) toutes les causes qui peuvent produire une pareille obstruction, soit celles qu'il suppose provenir du volume augmenté des molécules humorales, ou celles qu'il présume dépendre de la diminution de diamètre des artères. Outre ces causes, *Boërrhaave* admettait encore une obstruction *ab errore loci.* Elle avait lieu quand des globules s'étaient fourvoyés, en quelque manière, dans des vaisseaux dont la petitesse de diamètre leur refusait passage.

L'obstruction formée soit par erreur de lieu ou par quelqu'autre cause; il pensait que les fluides pressaient en arrière en augmentant leurs efforts pour s'ouvrir une issue. Le sang d'après cela s'accumulait, les artères les plus petites se dilataient, leurs fibres éprouvaient des tiraillemens, & leurs cavités se remplissaient de globules plus volumineux que ceux qu'elles reçoivent naturellement. Ce désordre ne pouvait avoir lieu sans une agitation violente, & sans une collision répétée des globules les uns sur les autres, & sur les parois voisines des vaisseaux. De-là il déduisait les symptômes & caractères propres à l'inflammation : savoir, le gonflement, la douleur, la rougeur & la chaleur.

La théorie que nous a laissée *Hoffman*, ne diffère point, quant au fond, de celle de son illustre collègue. Il sup-

(*a*) S. 375, 6 & 7.

poſe comme lui la ſtâſe du ſang dans les artères les plus déliées, mais il la fait dépendre de la conſtriction ſpaſmodique des vaiſſeaux, indépendamment d'aucune altération quelconque dans la conſiſtance des fluides.

Mettant à part toute déférence, telle qu'elle eſt dûe à de pareils maîtres, il nous eſt permis de chercher ſi la cauſe prochaine ou immédiate de l'inflammation ne ſerait pas diamétralement oppoſée à celle qu'ils nous ont laiſſée, & ſi le ſang, au-lieu d'être arrêté & empêché dans ſon cours à travers les artères de la partie enflammée, n'y trouverait point au contraire une réſiſtance moindre que celle qu'il doit éprouver, & n'affluerait point ainſi dans les capillaires avec une augmentation de force & de vélocité.

Les expériences répétées, faites ſur les animaux vivans, montrent en effet que quoique des globules puiſſent fermer le paſſage dans les dernières artères, cependant le ſang qui ſurvient, bien loin d'être pouſſé avec une force extraordinaire pour écarter les obſtacles, abandonne entièrement les vaiſſeaux obſtrués pour ſe porter paiſiblement vers ceux qui ſont libres. En effet, ſi on lie quelques branches d'artères ſur le méſentère d'une grenouille, par exemple, on obſerve que le ſang quitte cette branche pour couler dans les adjacentes, qui ſont libres, ſans qu'il ſurvienne aucun gonflement ni augmentation d'action des vaiſſeaux qui ſont entre la ligature & le cœur.

Ce qui a lieu chez les animaux s'obſerve également chez l'homme, toutes les fois que le paſſage vient à être fermé totalement dans quelques-unes des groſſes branches du ſyſtême vaſculaire, comme dans les artères ombilicales, après la naiſſance, & dans celle que la ligature comprend lors de l'opération de l'anevriſme.

Nous avons suffisamment prouvé, que ni la figure des vaisseaux, qui ne sauraient être regardés comme autant de tubes coniques, ni la composition du sang qu'on ne peut attribuer au mélange de six globules séreux, n'étaient point favorables au système de l'obstruction. Il est d'ailleurs démontré que ni l'obstruction ni la stâse, quand même elles auraient lieu, ne pourraient faire naître les phénomènes de l'inflammation. Quel pourrait donc être le premier mobile d'une maladie si fréquente ?

Le Docteur *Whytt* fut le premier aggresseur de la théorie de *Boerrhaave*, & c'est lui qui nous a fourni les argumens qui l'ont renversée. Il a démontré d'une manière péremptoire, que la force du cœur & des gros vaisseaux n'était point suffisante pour répondre à la circulation dans toute la circonférence du système vasculaire; & qu'à moins qu'il n'y eût une force nouvelle, qu'il nomme *mouvement d'oscillation*, pour pousser le sang dans les petits vaisseaux, le mouvement progressif de la masse générale serait bientôt anéanti.

Toutes les substances comprises sous le nom général de *stimulus*, ont la propriété, étant appliquées au corps, d'augmenter ce mouvement oscillatoire, en vertu duquel le sang ou les humeurs qui s'en séparent, affluent dans les parties ainsi irritées du système vasculaire en plus ou moins grande quantité, selon le degré d'irritation qui les y attire.

Une preuve évidente & bien familière de cette force d'irritation, est celle qu'on observe quand quelques grains de poussière tombent sur l'œil, & en agacent les vaisseaux délicats. On voit aussitôt le globe s'enflammer, il devient douloureux & chaud, le sang en gonfle les vais-

ſeaux, & l'on apperçoit manifeſtement les humeurs affluer vers la partie ſouffrante.

Le mouvement oſcillatoire augmente conſtamment, & produit toujours une inflammation plus ou moins grande, toutes les fois qu'on bleſſe quelques parties ſenſibles, ſoit en les piquant, les coupant, les déchirant, ou lorſqu'on leur applique des ſubſtances âcres & cauſtiques, & même le feu ou tout les corps qui ont une chaleur exceſſive.

Il y a encore une autre cauſe que l'on ne doit point omettre en cherchant celles de l'inflammation, c'eſt la réſiſtance que les vaiſſeaux de la circonférence, & généralement tout le ſyſtême vaſculaire, préſente à la force que le cœur déploie au centre. Si cette réſiſtance diminue ou ceſſe par l'amolliſſement, le relâchement, la diviſion, ou la rupture des tuniques vaſculaires, le ſang ſe détermine toujours vers la partie affaiblie.

Cette nouvelle cauſe de l'inflammation eſt ſuffiſamment prouvée par l'effet des ventouſes. Lorſqu'on applique ces vaſes ſur la ſurface du corps, & que l'air qu'ils renferment a été pompé ou raréfié, la réſiſtance qu'exerçait la preſſion de l'air atmoſphérique étant ſouſtraite aux vaiſſeaux cutanés, le ſang auſſitôt y afflue avec abondance, il les diſtend & produit une chaleur évidente avec douleur, rougeur & un gonflement ſenſible. Tous ces phénomènes diminuent & même diſparaiſſent bientôt dès qu'on a ôté les ventouſes, & que la partie eſt ſoumiſe de nouveau aux influences de l'atmoſphère. L'application de l'eau chaude ou des pulpes émollientes ſur quelques parties, produit également les mêmes effets, mais d'une manière plus étendue & moins ſenſible.

D'après ce que nous venons de dire, on peut recon-

naître deux causes prochaines de l'inflammation ; l'une qui consiste dans l'augmentation ou dans l'excès du mouvement oscillatoire, & l'autre dans la diminution de résistance des tuniques des petits vaisseaux sanguins. L'une ou l'autre de ces deux causes peuvent donner lieu à une inflammation passagère dont les symptômes seront légers & céderont aisément ; mais quand l'une & l'autre se combinent ensemble, en juste proportion, alors l'inflammation est bien établie, & elle cède difficilement. Le sang dans ces cas se précipite sur les vaisseaux affectés, il s'y porte avec une force & une rapidité qui ne lui sont point ordinaires. De-là se déduisent tous les signes & symptômes essentiels qui accompagnent l'inflammation.

La chaleur en est un des premiers & des plus nécessaires ; car quelle qu'en soit la cause première, l'augmentation de vitesse du sang ne manque jamais d'accroître celle qui est naturelle au corps. Lorsque le sang est échauffé au-dessus de ce qu'il l'est ordinairement, il se dilate & augmente proportionnellement en volume. Cette expansion produit celle des vaisseaux qui le contiennent, & conséquemment prépare un plus grand espace au sang qui survient, lequel est poussé dans des vaisseaux beaucoup plus petits, & uniquement perméables dans l'état de santé à une lymphe pellucide : de-là provient, en grande partie, la rougeur inséparable de l'inflammation.

Mais ce ne sont pas seulement les plus petites artères qui sont ainsi surchargées de sang dans l'inflammation, les racines des veines augmentent pareillement en volume, comme l'on peut s'en convaincre, en observant ce qui se passe sur la conjonctive quand elle est enflammée. La plupart des vaisseaux, qui paraissent alors si gonflés

qu'ils obſcurciſſent le blanc de l'œil, ne ſont que des veines qui rampent ſous cette membrane.

Un tel engorgement des veines & des artères, doit néceſſairement amener une tenſion, un gonflement & une dureté non équivoques; car les artères ne peuvent être dilatées outre meſure, que les pores de leurs tuniques, qui ordinairement livrent paſſage à la graiſſe & à la lymphe, ne ſoient proportionnellement agrandis.

Ces pores ainſi ouverts, non-ſeulement permettront aux fluides, dont nous venons de parler, de tranſuder en plus grande quantité qu'ils ne le doivent, mais encore ils laiſſeront échapper les plus groſſiers, & le ſang lui-même; de-là l'augmentation de la rougeur & du gonflement. Une telle congeſtion dans les eſpaces cellulaires, ne peut manquer de comprimer les veines lymphatiques adjacentes, de manière à empêcher le retour de la lymphe, d'où réſulte l'augmentation prompte & conſidérable de la tumeur, quand la texture de la partie enflammée eſt lâche & extenſible (*a*).

La douleur eſt un autre ſymptôme propre à l'inflammation; elle eſt produite par la tenſion & la diſtraction violente que les ſolides ſenſibles éprouvent alors. Si les vaiſſeaux enflammés ſont fermement unis à des parties réſiſtantes, & qu'ils s'y diſtribuent ſans faire aucun détour,

---

(*a*) Lorſque nous en ſerons à la Pratique, on verra que les vaiſſeaux lymphatiques, qui juſqu'ici n'ont été qu'entrevus, ſont très-affectés dans la plupart des inflammations, & que dans bien des circonſtances toute la maladie dépend originairement du déſordre, ou des veines lymphatiques elles mêmes, ou des glandes qui leur ſont intimement unies.

une tenſion exceſſive ſurviendra néceſſairement, & occaſionnera une douleur qui lui ſera proportionnée. Telle eſt la raiſon pourquoi l'inflammation eſt toujours accompagnée d'une douleur ſi vive, quand elle occupe les membranes les plus fines, les os, les tendons, les ligamens ou les cartilages, pendant que celle qui affecte les viſcères pulpeux & les parties glanduleuſes n'en produit qu'une moindre, & même ſouvent, pour ainſi dire, une inſenſible.

Pour peu que l'inflammation ſoit conſidérable, quelques-uns des ſymptômes eſſentiels de la fièvre ne manquent pas de ſurvenir ; & cette complication nouvelle de maladies eſt ſi ordinaire, que pluſieurs Auteurs les ont confondues enſemble. Ce n'eſt cependant pas avec raiſon ; car ſi dans la fièvre la plus ſimple il y a une combinaiſon au moins de quatre ou cinq de nos ſymptômes généraux, ſavoir, de la chaleur, de la ſoif, de la perte d'appétit, de la foibleſſe & de l'inſomnie, il n'en eſt point de même dans l'inflammation, à moins qu'elle ne ſoit des plus compliquées. On ne trouve, en effet, dans la plus ſimple que trois de ces ſymptômes ; ſavoir, la chaleur, la ſoif & l'inſomnie ; les deux autres, la foibleſſe & la perte d'appétit, qui ſont des affections du ſyſtême nerveux, ſans leſquelles la fièvre ne peut ſubſiſter, ne devant point être regardées comme des ſymptômes eſſentiels de l'inflammation.

L'inflammation provient quelquefois d'une cauſe externe, comme d'une plaie, d'une brûlure, d'une contuſion, d'une fracture & d'une luxation. Ces cauſes agiſſent non-ſeulement en excitant une augmentation de mouvement par irritation, mais encore en détruiſant la texture ou en affoibliſſant les parois des vaiſſeaux. La chaleur locale, la douleur, la rougeur & le gonflement

la manifeſtent alors, avant même que l'on puiſſe apper-cevoir par le pouls la moindre augmentation dans la force & la vélocité des humeurs, ou que les ſymptômes fébriles ayent amené le plus petit dérangement. La fièvre ne ſurvient dans ces cas que quand l'inflammation a jeté de profondes racines.

Souvent encore l'inflammation n'eſt qu'une ſuite de la fièvre. Quand, en effet, quelques organes ou quelques parties du corps ont éprouvé une diminution de force dans leur conſtitution, l'acrimonie qui occaſionne la fièvre, mêlée avec le ſang, ſe portera alors vers elles, & ce lieu deviendra bientôt un centre d'oſcillation. Ainſi les fluides étant mis d'avance en mouvement, ils ſe détermineront facilement vers les vaiſſeaux, où les appellent l'irritation & le manque de réſiſtance.

On ſent aſſez combien les inflammations qui ſurviennent aux fièvres doivent être dangereuſes, & même funeſtes. Elle ſont, en effet, les cauſes immédiates de la mort pour pluſieurs. Auſſi, dès le commencement des fièvres, de celles au moins qui paraiſſent avec un pouls plein & prompt, concurremment avec les ſignes qui indiquent l'augmentation du mouvement dans le ſyſtême vaſculaire, les Médecins s'efforcent-ils, pour les prévenir, de modérer la force des ſymptômes par des évacuations convenables & faites à-propros, en ſorte que les parties principales n'ayent rien à appréhender de l'effort du ſang, qui, pendant la fièvre, pourrait les opprimer.



CHAPITRE VIII.

Des différentes manières dont l'inflammation peut se terminer, ou de la résolution, de l'exsudation, de la suppuration, de la gangrène, & du squirrhe.

L'INFLAMMATION une fois établie, elle peut se dissiper de cinq manières différentes; la première, celle qui est la plus à desirer, est la résolution ou la discussion; la seconde, l'exsudation; la troisième, la suppuration ou l'abscès; la quatrième, la gangrène, & la cinquième, le squirrhe ou la tuméfaction dure & indolente.

De la Résolution.

Si par le traitement employé dès le commencement de la maladie, on est parvenu à déprimer l'action oscillatoire, & que les vaisseaux ayent recouvert leur force première avant que les fluides, qui transudent par les porosités des artères dans le tissu cellulaire, soyent épanchés en assez grande quantité, ou qu'ils soyent assez épais & visqueux pour ne pouvoir être repris par les vaisseaux absorbans ni dissipés par les pores de la peau, alors l'inflammation se terminera par résolution. Cette terminaison est celle à laquelle on doit toujour viser, autant qu'il est possible, en détournant le cours du sang de la partie affectée, en diminuant la force du mouvement, en soutenant & fortifiant les tuniques vasculaires, & favorisant la dissipation des fluides accumulés.

De l'Exſudation.

Si l'on ne peut atteindre ce but dans le temps convenable, & que le ſang continue d'affluer dans les vaiſſeaux de la partie enflammée, les artères ſeront alors conſidérablement diſtendues, leurs pores ſeront agrandis de plus en plus, en conſéquence de l'augmentation de la chaleur, & de l'expanſion des fluides. Cet écartement des mailles de leurs parois livrera bientôt paſſage à des fluides qui s'accumuleront dans le tiſſu cellulaire, ou en ſortiront ſous forme d'exſudation en paraiſſant au-dehors de la ſurface enflammée.

L'humeur qui ſuinte ainſi, diffère ſingulièrement, quant à la couleur, à l'odeur & à la conſiſtance du ſang, de la lymphe, de la mucoſité, & de tous les autres fluides qui arroſaient la partie avant qu'elle fût enflammée. Cette différence vient vraiſemblablement en partie d'une dimenſion plus grande dans les pores artériels, & en partie des changemens opérés dans la combinaiſon des particules inſenſibles du ſang. La lymphe coagulable, chez ceux qui ſont attaqués de quelques maladies inflammatoires, eſt particulièrement diſſoute, & a une moindre propenſion à ſe coaguler, qu'elle n'en a chez ceux qui en ſont exempts. Cet objet ſera plus amplement diſcuté, quand nous parlerons des conſéquences qu'on doit tirer des divers états du ſang.

Les vaiſſeaux étant ainſi ſoulagés, & même débarraſſés de la grande tenſion que leurs fibres éprouvaient, la chaleur s'appaiſe, la douleur ſe diſſipe, & la tuméfaction s'affaiſſe. Quand l'inflammation ſiège dans des vaiſſeaux qui ſont immédiatement ſous la peau, ou ſous quelques-

unes des membranes qui recouvrent intérieurement les grandes cavités, les couloirs ou les divers viſcères, cette terminaiſon par exſudation eſt toujours celle de la maladie. C'eſt de cette manière que finit l'inflammation qui accompagne les brûlures & les plaies. La douleur, la chaleur, la tuméfaction, & la rougeur diminuent & diſparaiſſent à meſure que la coction s'opère, & que l'écoulement purulent augmente. C'eſt encore ainſi que diſparaît l'éréſipèle, ou cette eſpèce d'inflammation qui a ſon ſiège dans les vaiſſeaux de la peau. Nombre de petites véſicules ou puſtules s'élèvent, ſe vuident entièrement, & ainſi déchargent les vaiſſeaux de la partie enflammée. De même encore quand la membrane qui tapiſſe les narines, le goſier, la trachée-artère, les véſicules pulmonaires, eſt légèrement enflammée, la maladie diſparaît ſouvent à meſure que l'exſudation devient plus ſenſible. Une ſemblable terminaiſon a encore lieu dans cette maladie inflammatoire ſi commune, la gonorrhée virulente, qui réſide dans les vaiſſeaux de l'urètre.

Si la matière dont l'exſudation termine ainſi la maladie, trouve une iſſue libre & facile, la circonſtance eſt la plus favorable, & la ſanté eſt bientôt rétablie. Le ſuccès n'eſt pas le même, quand la matière purulente ſuinte des membranes qui couvrent le thorax, l'abdomen, ou divers viſcères contenus dans ces cavités; comme cette matière ſéjourne alors dans ces eſpaces, quoique la douleur ceſſe, une nouvelle ſuite de ſymptômes n'en ſurvient pas moins pour caractériſer la fièvre hectique.

De la ſuppuration, ou de l'abſcès.

Quand l'inflammation, au lieu de paraître ſur la ſurface des parties, ſiége profondément dans leur intérieur,

que quelques viſcères pulpeux, quelques glandes ou parties charnues en ſont le foyer, la quantité des fluides qui s'échappent des pores des artères, ne pourra bientôt plus être repriſe par les vaiſſeaux réſorbans. Ces fluides, en s'accumulant, fermentent & acquièrent une qualité nouvelle propre à fondre & diſſoudre les lames qui uniſſent les vaiſſeaux & les fibres muſculaires, auſſi bien que les cellules adipeuſes.

Ainſi ſe forme ce que les Médecins appellent *pus* ou *matière*, troiſième manière dont l'inflammation ſe termine.

Pendant que la nature médite un abſcès, & que la matière propre à cette nouvelle combinaiſon d'humeur, ſe raſſemble, quelques particules purulentes ſont abſorbées, & étant portées dans le torrent de la circulation, elles occaſionnent des friſſons, qui bientôt ſont ſuivis de quelques mouvemens fébriles, à moins qu'à meſure que la collection de matière ſe fait, il ne ſe forme une eſpèce de kiſte ou de veſſie épaiſſe, propre à la contenir. Alors le pus, confiné dans cet eſpace factice, provenant de la compreſſion & de l'endurciſſement des lames du tiſſu cellulaire, n'eſt plus, ou preſque plus ſuſceptible de réſorbtion; le friſſon & la chaleur ne ſont point ſenſibles, & tout reſte dans le plus parfait repos, juſqu'à ce que l'abſcès perce, ou que par ſon augmentation graduée, il comprime quelques parties d'importance.

Toutes les fois que la matière ſe trouve à la portée d'un couloir propre à faciliter ſon iſſue, l'exſudation, après la réſolution, eſt la terminaiſon de l'inflammation la plus à deſirer. Mais quand on ne peut l'eſpérer, la ſuppuration eſt alors celle que l'on doit s'efforcer de procurer, l'inflammation ayant rompu tous les liens de ſociété

entre les parties qu'elle a affectées, & celles des environs. Cette terminaiſon, quoique fâcheuſe, eſt néanmoins rarement ſuivie d'accidens. On obſerve communément, en effet, que les parties affectées n'éprouvent aucune diminution dans leurs mouvemens, leurs forces & leur ſenſibilité, après la cicatriſation des abſcès, même les plus volumineux, quand ils ſont ſitués dans des endroits qui en permettent la prompte ouverture, & qu'ils ſe débarraſſent complettement de la matière qu'ils renferment. Cette obſervation ne prouverait-elle pas évidemment que s'il y a une deſtruction des nerfs & des vaiſſeaux ſanguins, elle ne peut être d'une grande conſéquence. En effet, quoique ces derniers ayent ſouffert une prodigieuſe extenſion, & que la dilatation conſécutive de leurs pores ait été également conſidérable; cependant comme leurs fibres ne ſont pas toutes rompues, elles ſe reſtituent bientôt par leur élaſticité naturelle. Quant aux lames celluleuſes qui ſont fondues en pus, elles renaiſſent auſſitôt après l'évacuation de la matière & la cicatriſation de l'ulcère qui lui ſuccède, par l'épaiſſiſſement des molécules nutritives qui s'épanchent dans les eſpaces adipeux.

De la Gangrène.

Quand le mouvement des fluides qui circulent dans les vaiſſeaux de la partie enflammée, eſt des plus impétueux, & que les tuniques des artères ſe rompent bruſquement, au lieu de céder aux fluides qui cherchent à s'épancher dans les eſpaces cellulaires, une deſtruction totale s'empare alors de la partie. La douleur ceſſe par la rupture complette des fibres ſenſibles. Le lieu enflammé, qui avant était rouge & brillant, ſe ride, s'obſcurcit, & devient livide, par l'extravaſion du ſang qui s'opère

alors. Les cellules adipeuſes, au-lieu d'être remplies de fluides lymphatiques & huileux, comme dans la ſuppuration, ſont gorgées d'un ſang qui ne tarde point à ſe corrompre en perdant ſon rouge vif, & la ſéroſité échappée du caillot, en ſe portant à l'extérieur, élève l'épiderme en phlictaines.

Ainſi ſe produit cette terminaiſon de l'inflammation qu'on nomme *gangrène*. En conſidérant ſes progrès, il ſera facile de voir qu'elle eſt beaucoup plus à redouter quand le ſang eſt dans un état d'acrimonie, ou lorſque les vaiſſeaux ont été déſorganiſés par des contuſions conſidérables, ou affaiblis inſenſiblement par des maladies precédentes, que quand elle a lieu dans des conſtitutions où ces vices ne ſe rencontrent point.

La gangrène ſurvient rarement à l'inflammation, ſi ce n'eſt dans les circonſtances que nous venons de rapporter. Quand, d'après cela, on conſidère la conſtitution des perſonnes avancées en âge, celle des ſcorbutiques, & des hydropiques, dont les humeurs en général ont un caractère d'acrimonie, & les ſolides une débilité qui cède à la moindre force, on ne s'étonne plus de voir la plupart des inflammations qui proviennent d'accidens légers en eux-mêmes & rien moins que fâcheux dès leur commencement, ſe terminer cependant aſſez ſouvent par la gangrène, & même par la mort.

Du Squirrhe.

Une dernière terminaiſon de l'inflammation, celle que les Théoriciens n'oublient jamais, eſt le *ſquirrhe*. Elle a lieu quand l'inflammation ne ſe réſout point dans le commencement, qu'elle ne ſe diſſipe point par exſudation, qu'elle n'aboutit point à ſuppuration, ni ne dé-

génère point en gangrène. Alors la chaleur & la douleur ceſſent de ſe faire ſentir, tous les ſymptômes ſe diſſipent, excepté le gonflement, qui eſt aſſez ſouvent accompagné d'un peu de rougeur ou de pâleur.

C'eſt principalement dans les viſcères parenchymateux, & dans les parties glanduleuſes où ces gonflemens indolens continuent d'avoir lieu, quoique l'inflammation qui les affectait ait été diſſipée. La circulation y étant ordinairement plus languiſſante qu'ailleurs, la chaleur qui s'y développe alors n'eſt point ſuffiſante pour exciter la fermentation néceſſaire à une bonne ſuppuration ; & d'une autre part, l'impulſion propre à rompre les vaiſſeaux, & à produire la gangrène, ne peut y avoir lieu. La gangrène ſurvient rarement dans les parties glanduleuſes, ſinon lorſqu'une acrimonie humorale, d'une nature très-ſubtile, ſe dépoſe immédiatement ſur les vaiſſeaux qui les conſtituent.

Le plus grand nombre de tumeurs dures & indolentes qu'on nomme *ſquirrhes* dans la pratique, ne ſont pas toujours les ſuites de l'inflammation. Il y en a pluſieurs qui naiſſent lentement & imperceptiblement, & qui originairement dues à un vice des fluides, dégénèrent ſouvent en cancer.

Comme chaque partie du corps a ſes vaiſſeaux ſanguins dont l'entrelacement en forme la texture, excepté cependant les membranes les plus tranſparentes, l'épiderme, les cheveux, & les ongles, chacune auſſi peut ſervir de foyer à l'inflammation. Cependant celles ſur qui l'on obſerve une plus grande complication de ces réſeaux vaſculaires, & qui ſont le plus expoſées aux impreſſions des cauſes externes, ou aux injures des molécules irritantes qui flottent dans l'atmoſphère, ſont auſſi plus ſujettes à

cette maladie. Le danger auquel elle peut donner lieu eſt plus ou moins imminent, ſelon la nature, l'uſage & l'importance de la partie affectée.

Ce genre de maladie ne peut guères comprendre ſous lui que deux genres; ſavoir, les inflammations externes, quand la vue parcourt le déſordre dont la partie malade eſt affectée, & que l'on peut y remédier au moyen des topiques; & les inflammations internes, auxquelles on ne peut porter ſecours que par des évacuations générales, & par des remedes pris intérieurement.

L'une & l'autre de ces diviſions ont leurs eſpèces, & celles-ci leurs variétés, comme on le verra en temps & lieu.

CHAPITRE IX.

De la théorie des Flux, & de leurs diviſions en genres.

AYANT traité d'une manière aſſez complette la théorie des fièvres & des inflammations, nous ne ſerons point néceſſités à nous étendre beaucoup ſur celle des flux.

Toutes les fois que le poids des fluides, ou la force qui les pouſſe ſera aſſez augmentée pour rompre les vaiſſeaux, ou qu'elle ſurpaſſera le reſſort des ſphincters qui ſont prépoſés aux orifices des conduits excréteurs ou des couloirs, le ſang & les humeurs qui en dérivent, s'échapperont de leurs réſervoirs, & divers flux alors ſe manifeſteront. Ces flux auront également lieu quand le reſſort des tuniques vaſculaires ſera tellement affaibli, qu'il

ne pourra plus équilibrer au poids, & à l'impulſion ordinaire des fluides.

Les flux morbifiques peuvent donc ainſi reconnaître deux cauſes, dont l'une eſt un excès d'action des parties contenues ſur les contenantes, & l'autre un défaut d'action des parties contenantes ſur les contenues.

Ces deux cauſes réunies ſe rencontrent toujours dans les flux qui durent depuis quelque temps, & qui ſont aſſez conſidérables pour être regardés comme morbifiques. Ainſi, d'une part, l'impulſion des fluides eſt plus grande que dans l'état ordinaire, & de l'autre la réſiſtance des ſolides eſt moindre. Nous avons parlé de cette complication de cauſes, en traitant de l'inflammation.

Ces deux cauſes ne ſont pas toujours égales entre-elles, ſouvent c'eſt l'impulſion augmentée des fluides qui prédomine; d'autres fois c'eſt la diminution de réſiſtance des vaiſſeaux, & le manque de conſtriction de leurs ſphincters.

Les flux qui proviennent de l'augmentation d'impulſion de la part des fluides, ſont nommés *actifs*, & l'on appelle *paſſifs* ceux qui procèdent de la faibleſſe des ſphincters, ou d'une ſolution de continuité.

L'augmentation du mouvement ne s'étend pas toujours juſqu'à la circulation générale, ſouvent elle eſt reſtreinte à une claſſe particulière de vaiſſeaux ſanguins, ou de conduits excréteurs particuliers, & alors elle ne doit être regardée que comme le mouvement oſcillatoire lui-même, dont l'énergie eſt augmentée dans le lieu même où le flux ſe manifeſte. Quand les cauſes ſont ainſi bornées, le flux, ſoit ſanguin, ſoit humoral

n'eſt point abondant, & la maladie qu'il occaſionne n'eſt point grave, ni le danger urgent.

Quand, au contraire, la force impulſive de tout le ſyſtême vaſculaire eſt augmentée, alors la maladie devient proportionnellement incertaine & dangereuſe.

Les flux qui ſont accompagnés de l'augmentation dans l'action du ſyſtême général de la circulation, commencent, comme les fièvres, par une conſtriction ſpaſmodique, ou une ſtagnation dans les dernières terminaiſons de ce ſyſtême. De-là le froid exceſſif, le malaiſe, l'oppreſſion qui ſurviennent à ces flux, & qui ſont bientôt remplacés par une très-grande chaleur, la ſoif, l'inſomnie, & quelquefois la douleur.

Si le flux qui ſurvient ſuffit pour emporter toute l'humeur qui ſtâſait à la circonférence, les ſymptômes inquiétans s'appaiſent en peu de temps, & la ſanté ſe rétablit bientôt. Auſſi ces flux ont-ils toujours un effet ſalutaire, comme on peut journellement l'obſerver dans la pratique.

Mais ſi toute la matière morbifique ne s'évacue point, & qu'il en reſte encore une aſſez grande quantité pour exciter une irritation, non-ſeulement dans le grand ſyſtême vaſculaire, mais encore dans les conduits excrétoires, où le mouvement d'oſcillation appelle les humeurs, non-ſeulement la maladie continue, mais il ſurviendra encore des ſymptômes acceſſoires, juſqu'à ce que les forces animales étant entièrement abattues, toute la machine ſuccombe.

Les flux qui ne ſont point accompagnés de l'augmentation générale du mouvement, ſe manifeſtent toujours par la tranquillité du pouls, & par l'abſence des ſymptômes fébriles. Ils proviennent d'une action plus grande

dans le mouvement oscillatoire d'une classe particulière de vaisseaux, lorsqu'ils sont irrités par une substance corrosive quelconque.

En comparant la cause prochaine des flux avec celle de l'inflammation, il est facile de découvrir pourquoi ceux qu'on nomme actifs, sont précédés ou accompagnés, plus ou moins, de cette dernière maladie; on peut également comprendre comment des flux, qui d'abord n'étaient que sanguins ou lymphatiques, deviennent en peu de jours véritablement purulens.

Les flux que nous considérons actuellement comme constituant le troisième ordre des maladies générales, sont ceux où la faiblesse, le malaise, la douleur, & quelques-autres des symptômes généraux dominent à un certain degré. Nous rangerons ceux qui sont d'une nature moins dangereuse & moins incertaine, & qui seuls forment la maladie, parmi les affections locales & particulières, dans lesquelles les sécrétions & les excrétions sont les seules qui éprouvent du désordre.

L'ordre des flux renferme trois genres : 1°. les flux de ventre ; 2°. les hémorrhagies ; 3°. les flux humoraux.

Tous les flux extraordinaires & morbifiques qui viennent du canal alimentaire, & dont la matière n'est qu'un mélange d'humeurs féculentes, excrémentitielles, & souvent mêlée de sang, appartiennent au premier genre.

Le second comprend toutes les différentes espèces de flux sanguins, que les couloirs naturels laissent échapper, & non ceux qui reconnaissent quelque plaie pour cause.

Le genre des flux humoraux renferme toutes les maladies, dans lesquelles on observe un flux extraordinaire de quelques-unes des humeurs séparées du sang. Aucune

eſpèce de ces flux, excepté cependant l'éphydroſe, où les ſueurs colliquatives, & le diabète, ou l'écoulement conſidérable d'urine, ne peut être rangée dans les maladies générales, ſans qu'elle ne revienne encore dans la ſeconde claſſe, ſous le quatrième ordre.

CHAPITRE X.

Théorie générale des Maladies douloureuſes & ſpaſmodiques, & leur diviſion en genres.

IL nous était facile de tracer l'origine & les progrès de la maladie, dans les ordres que nous venons de décrire, attendu que les principaux troubles affectaient évidemment le ſyſtème vaſculaire. Nous ne pouvons nous flatter d'une explication également ſatisfaiſante, quant aux trois qui vont ſuivre, les maladies qu'ils renferment n'étant pour la plupart qu'une combinaiſon de ſymptômes purement nerveux.

Comme la ſympathie joue ſouvent un grand rôle dans ces affections, il eſt de la plus grande importance, pour bien ſaiſir les indications curatives, de diſtinguer quand la cauſe eſt idiopathique, ou quand elle eſt ſympathique. Mais malheureuſoment une pareille diſtinction n'eſt pas toujours au pouvoir du Médecin.

Fred. Hoffman, & le D. *Whytt*, ſont ceux des Auteurs qui paraiſſent avoir obſervé le plus les rapports ſympathiques que les parties ont entr'elles. On trouve dans la Médecine rationelle du premier, un chapitre intitulé: *du conſentiment des parties nerveuſes en général, & en particulier avec l'eſtomac*, qui mérite d'être conſulté.

L'Auteur.

L'Auteur Anglais s'étend aussi beaucoup sur ce sujet au commencement de son *Traité sur les maladies nerveuses.* Les observations de ces deux Médecins sont indispensables pour aider à expliquer divers phénomènes, & fournir un plan à suivre dans le traitement de ces affections, notamment les douloureuses & les spasmodiques, qui sont les deux ordres que nous entreprenons de développer.

Des maladies douloureuses.

La douleur est le symptôme prédominant de ce quatrième ordre de maladies générales. Aucune fièvre, aucun flux remarquable, aucun spasme ni aucune inflammation réelle ne l'accompagnent. Il faut faire la plus scrupuleuse attention à ces circonstances pour ne point confondre diverses espèces de fièvres, la dyssenterie, le tétanos, & les inflammations en général, avec le mal de tête, la colique, la goutte, le rhumatisme ; la moindre négligence à cet égard dans la Pratique rend inutile toute méthode systématique quelconque : en effet, le but où l'on tend pour réussir, s'éloignera toujours, tant que l'on ne placera point, autant qu'il sera possible, les maladies qui demandent le meme plan de traitement, sous le même point de vue.

Nous avons déjà exposé la théorie de la douleur considérée par abstraction ; nous en avons examiné les causes prochaines : il ne nous reste donc actuellement qu'à rechercher les éloignées des maladies dont ce symptôme forme le principal caractère.

Les flatuosités & les acrimonies peuvent être regardées comme les premières sources de ces affections.

Les vapeurs élastiques ou venteuses, que l'on observe assez souvent chez les valétudinaires, paraissent provenir

originairement d'un vice dans la digeſtion. Le fluide aériforme des ſubſtances dont nous nous nourriſſons, ſe développant dans le canal alimentaire pendant la fermentation, & n'entrant point enſuite dans de nouvelles combinaiſons, devient ſouvent alors une cauſe évidente de maladie, pour peu qu'il ſéjourne dans l'eſtomac & les inteſtins. Mais comment ce même fluide agira-t-il lorſqu'il a paſſé dans le conduit thorachique, & qu'il eſt mêlé à la maſſe générale des humeurs? C'eſt une queſtion qui reſte encore aujourd'hui indéciſe.

Les flatuoſités renfermées dans le canal alimentaire, en en diſtendant conſidérablement les fibres ſenſibles, produiſent diverſes eſpèces de douleurs qu'on nomme en général *coliques*. Ces douleurs s'étendent quelquefois par ſympathie à des organes fort éloignés, & qui ſemblent n'avoir aucun rapport avec les parties primitivement affectées. Selon l'opinion vulgaire, l'air développé, & mis en circulation avec les fluides, peut encore devenir cauſe de douleur en tiraillant les fibres ſenſibles dans les divers endroits propres à favoriſer ſon expanſion: de-là viennent les crampes, & les ſenſations douloureuſes, qu'on appelle ordinairement *points*.

Nous avons déjà fait remarquer la profonde ignorance où l'on eſt ſur la nature intime des différentes eſpèces d'acrimonies, ou matières morbifiques, qui occaſionnent les maladies ſans nombre auxquelles nous ſommes expoſés. Loin donc d'en décrire les caractères & les qualités, ou de les définir d'une manière purement hypothétique, nous devons nous borner à la ſimple conſidération des phénomènes. Nous nous réduirons donc à dire qu'il y a des ſubſtances ſubtiles, telles que les acrimonies goutteuſes, rhumatiſmales, ſcorbutiques, cancé-

reuſes, & ſyphillitiques, qu'on doit conſidérer comme cauſes, poſſibles, ou éloignées, des douleurs chez les différens ſujets.

Qu'il y ait quelques-unes de ces ſubſtances morbifiques mêlées avec les fluides groſſiers, c'eſt ce que l'on peut croire, d'après leur facilité à être corrigées, & même détruites par l'action des médicamens altérans. Mais il en eſt d'autres que l'on penſe être tellement unies avec le fluide infiniment ſubtil des nerfs, qu'elles ne peuvent être domptées par aucun des remèdes que les Médecins ont employés juſqu'ici.

Les concrétions calculeuſes qui ſe forment en divers endroits du corps, & particulièrement dans les couloirs de la bile, ſont encore une autre cauſe occaſionnelle de douleurs, différente des flatuoſités & des acrimonies que nous venons de rapporter. Ces concrétions irritent ſouvent, diſtendent & déchirent les fibres ſenſibles, & ainſi occaſionnent des impreſſions fâcheuſes, non ſeulement dans les endroits où ces ſubſtances ſont appliquées, mais encore en d'autres beaucoup plus éloignés.

La rétention des humeurs excrémentitielles, ou des matières féculentes, eſt encore une cauſe fréquente des différentes eſpèces de maladies, dont la douleur forme le principal caractère.

On peut aſſigner à l'ordre des maladies douloureuſes les genres ſuivans:

I. La *goutte*. C'eſt une maladie très-commune, & remarquable par la douleur aiguë qui ſiège ſur les articulations, particulièrement des pieds & des mains. La goutte eſt périodique, mais les paroxiſmes en général ne ſuivent aucune règle. L'accès eſt ordinairement précédé par un ſentiment de peſanteur & de malaiſe à l'eſ-

tomac; & lorſqu'il eſt à ſon plus haut point, la douleur de la partie affectée eſt acompagnée de gonflement, de rougeur, le pouls devient plus vif, & une chaleur fébrile ſe diſtribue uniformément partout.

II. Le *rhumatiſme*. C'eſt encore une maladie fort ordinaire, mais qui n'eſt point periodique. Elle eſt aſſez ſouvent la ſuite d'une tranſpiration arrêtée. On la diſtingue de la goutte par le ſiège de la douleur, qui s'étend des jointures le long des muſcles, & ſemble ſe fixer dans les parties charnues. Les genoux, les hanches, les reins & les épaules ſont les endroits où les douleurs rhumatiſmales ſe font ſentir le plus cruellement. Ces douleurs ne ſont point accompagnées d'une tuméfaction évidente & de rougeurs, ni précédées par des angoiſſes de l'eſtomac, comme les douleurs arthritiques, mais elles ſont ordinairement ſuivies d'une plus grande fièvre.

III. L'*oſtéocope*. Cette affection eſt rare; elle ſe déclare par des douleurs profondes qui occupent le milieu des os longs.

IV. Le *mal de tête*. La céphalalgie, la céphalée, & la migraine en peuvent être conſidérées comme autant d'eſpèces.

V. L'*odontalgie*. La douleur de dents procède de différentes cauſes, qui en conſtituent les diverſes eſpèces, de méme que

VI. L'*otalgie*, ou la douleur d'oreille.

VII. La *proſopalgie*, ou la douleur de la face. Maladie que le D. *Fothergill* a le premier décrite. C'eſt une douleur de la face, la plus cruelle que l'on puiſſe dépeindre. Cette douleur revient à des temps incertains; elle attaque ſpécialement les femmes qui ont paſſé leur première jeu-

nesse ; elle n'est accompagnée d'aucune inflammation, ni d'aucun vice des dents.

VIII. La *pleurodynie*, ou la douleur de poitrine. Une douleur aiguë & errante sur l'extérieur de cette capacité, sans aucun symptôme inflammatoire, en constitue le caractère essentiel.

IX. La *douleur d'estomac.* La cardialgie, la gastrodynie, & la pyrose, en sont les espèces.

X. La *colique.* On la reconnaît à une douleur violente & errante dans divers endroits du bas-ventre, accompagnée de constipation. Ce genre comprend beaucoup d'espèces.

XI. La *néphralgie*, ou la douleur de reins, &

XII. La *cystalgie*, ou la douleur de vessie. Ces deux dernières dénominations conviennent aux maladies qu'elles désignent, toutes les fois qu'il n'y a point d'inflammation, autrement on les nomme *cystitis* & *nephritis*. Celles-ci sont indifféremment appelées la *pierre*, ou la *gravelle*, par le vulgaire, quoique souvent elles puissent avoir une autre origine. L'état des urines, le siège de la douleur, & d'autres circonstances concomitantes serviront à distinguer ces maladies.

XIII. L'*ischurie*, ou la suppression d'urine, accompagnée d'abord de douleurs considérables, de nausées, & de vomissemens fréquens.

Il y a dans ce genre trois espèces, & nombre de variétés qu'on distingue, à raison des causes différentes de la suppression, & des circonstances qui l'accompagnent.

XIV. La *proctalgie.* Une douleur fixe à l'anus, ou à la partie inférieure du rectum, en établit le principal

caractère. Ses eſpèces ſe prennent de la diverſité des cauſes qui lui donnent lieu.

Quoique les troubles de la Nature paraiſſent être portés au plus haut point dans les affections douloureuſes, il eſt cependant d'obſervation qu'en général ils ne portent point promptement atteinte au principe de la vie, tant qu'ils paraiſſent borner leurs effets au ſyſtème nerveux, ainſi qu'on le préſume de la douleur, & tant qu'aucun dérangement conſidérable & permanent du ſyſtème vaſculaire ne les accompagne pas. On ne doit donc point s'étonner de voir des perſonnes cruellement affectées de quelques-unes des maladies ci-deſſus rapportées, ſurvivre à leurs paroxyſmes répétés, & même à leur continuelle violence, & cependant arriver au dernier terme de la vie.

Des maladies ſpaſmodiques.

Si l'on ne trouve que doute & incertitude dans la théorie des maladies qui ont la douleur pour principal ſymptôme, on n'eſt pas plus éclairé ſur celles de l'ordre préſent, dont le ſpaſme conſtitue le premier caractère.

En général, l'on regarde également les flatuoſités, & les diverſes acrimonies comme les cauſes occaſionnelles de ces ſortes d'affections, avec cette différence cependant, que les nerfs moteurs, dans les ſpaſmes, ſemblent être les ſeuls qui ſoient agités, pendant que tout le déſordre, dans les maladies douloureuſes, ſemble n'affecter que les nerfs ſenſitifs. On ajoute à ces cauſes les ſubſtances ſolides qui agiſſent méchaniquement, comme les eſquilles d'os, les concrétions calculeuſes, la rétention des humeurs excrémentitielles, ou la préſence des matières âcres & nuiſibles dans le canal alimentaire,

l'érosion qu'excitent les vers dans les premières voies, & dont les impressions se font sentir fort au loin, par les loix de la sympathie.

Si l'on excepte les spasmes, qui reconnaissent pour cause la présence de quelques matières irritantes dans le canal alimentaire, il y en a peu qui cèdent aux remèdes qu'on leur oppose, d'après les indications les mieux raisonnées. Aussi voit-on beaucoup de personnes être tourmentées long-temps de ces affections, de même que d'autres le sont des douloureuses, sans cependant en éprouver de suites fâcheuses, pourvu que le désordre, borné au systême nerveux, ne porte aucune de ses impressions aux organes de la circulation.

Les principaux genres des affections spasmodiques sont :

I. Le *tétanos*, qui est une maladie fréquente & mortelle dans les pays chauds. On le reconnaît à la contraction permanente de tous les muscles, accompagnée de douleur, & d'une difficulté de respirer.

II. Le *catochus*, dans lequel les muscles sont généralement aussi durs que dans le tétanos, mais sans aucune douleur.

III. Le *tic* ou *capistrum*, qui est une affection dont souvent l'on ignore la cause, & à laquelle cependant la blessure des parties tendineuses donne souvent lieu. Son nom désigne un symptôme qui lui est essentiel; c'est l'appression de la mâchoire inférieure sur la supérieure, par la forte contraction des muscles qui l'élèvent.

IV. L'*angine pectorale*. Cette maladie paraît être un spasme du cœur. Ce nom lui a été donné par le D. *Héberden*, qui, le premier, lui a donné une attention parti-

culière. Les personnes qui en sont affectées, éprouvent subitement en marchant, ou en faisant quelqu'autre exercice, & surtout après avoir mangé, une sensation douloureuse au-dessus du sternum. Cette douleur, en se portant à travers la poitrine jusqu'aux bras, & près des coudes, est souvent si vive qu'elle menace de la suffocation. Ces symptômes, quelque effrayans qu'ils soient, ne tardent cependant point à disparaître, dès que les malades cessent tout mouvement quelconque. D'autres fois les symptômes paraissent assez légers dans le commencement de la maladie, la respiration est libre, & néanmoins la mort vient souvent d'une manière subite.

V. L'*hydrophobie.* On range souvent cette maladie parmi les *mentales*, en la considérant comme une espèce de folie, sans cependant en donner aucune raison. Son symptôme caractéristique consiste dans une impossibilité d'avaler les fluides, le spasme de l'œsophage s'opposant à leur déglutition. Quoique la crainte, & même l'aversion que la vue seule des fluides occasionne, soient des plus considérables, on n'observe cependant point d'autres signes de délire, à moins que la mort ne soit prochaine.

VI. La *convulsion.* On emploie communément ce mot pour désigner différentes espèces de maladies dans lesquelles les muscles sont alternativement contractés & relâchés d'une manière violente, irrégulière & involontaire. Nous l'employons ici pour désigner tous les mouvemens qui ne diffèrent en rien de ceux qu'on observe dans l'épilepsie, à la sensibilité près qui les accompagne.

VII. L'*épilepsie.* Le malade tombe tout à coup à terre, il est insensible à tout; ses membres sont agités avec la plus grande violence. L'accès dure dix à

quinze minutes, & même une heure ou deux; il revient à un temps incertain, pendant des années que la maladie continue ainſi.

VIII. *L'eclampſie.* C'eſt une maladie convulſive qui, comme l'épilepſie, eſt accompagnée d'une inſenſibilité totale, mais qui n'a point, comme elle, des retours périodiques.

IX. *L'hieranoſos.* C'eſt une affection chronique, dont le principal ſymptôme eſt une agitation continuelle de tous les muſcles en général, ſans aucune douleur, ni perte de ſentiment. On ne l'obſerve que très-rarement.

Tels ſont les genres de maladies ſpaſmodiques qu'on peut ranger dans le cinquième ordre de la première claſſe. Quant à celles qui affectent des muſcles particuliers, & qui en empêchent l'action, on doit les rapporter aux maladies locales.

CHAPITRE XI.

Des Faibleſſes, des Privations, & de leurs genres.

UN ordre entièrement oppoſé aux affections douloureuſes & ſpaſmodiques, eſt le ſixième, que nous conſidérons actuellement: l'aſſoupiſſement, le relâchement des fibres muſculaires, & l'inſenſibilité parfaite, en conſtituent le caractère. Les genres qu'il comprend ſont:

I. Le *coma.* Les maladies où le ſommeil eſt profond & prédomine ſur les autres ſymptômes, ſont en général appelées *comateuſes.* On les diſtingue des ſyncopes par la chaleur du corps, qui ne diminue point ſenſiblement,

& par le pouls, qui eſt toujours plein & fort. Nous donnerons les noms des eſpèces, & leur différences ſpécifiques, quand nous traiterons de la pratique. Les cauſes éloignées ou contingentes ſont des ſtâſes, ou des épanchemens de ſang ou de ſéroſité qui, dans l'intérieur du crâne, compriment la partie médullaire du cerveau, que l'on préſume fournir les nerfs de leur fluide viviſiant.

II. La *paralyſie.* Maladie dans laquelle la puiſſance muſculaire manque, & où la faibleſſe a la ſupériorité ſur tous les autres ſymptômes, ſans que la moindre agitation du pouls puiſſe faire ſoupçonner la fièvre.

La perte des forces, dans la paralyſie, eſt ordinairement accompagnée de celle du ſentiment. L'une & l'autre ſont vraiſemblablement dues au manque, ou à l'inaction du fluide nerveux. La paralyſie ſurvient également aux affections comateuſes, comme à celles qui ont la douleur & le ſpaſme pour ſymptômes.

III. La *ſyncope.* La perte totale & ſubite des forces manifeſte ſuffiſamment l'affection actuelle; & le froid, la pâleur, & une telle petiteſſe du pouls, qu'on ne peut nullement le ſentir, achèvent de la caractériſer. Les flux exceſſifs qui emportent le fluide vital, des vapeurs méphytiques qui en détruiſent les propriétés, d'une manière qu'on ne ſaurait expliquer, ſont les cauſes occaſionnelles les plus communes de la ſyncope. Les paſſions vives de l'ame amènent quelquefois avec elles une pareille ſuſpenſion dans les mouvemens vitaux. De-là proviennent les différentes eſpèces, les degrés variés de la ſyncope, & les noms qu'on leur donne.

CHAPITRE XII.

Des maladies Asthmatiques, & de leurs divisions en genres.

NOUS ne ferions que répéter tout ce que nous avons déjà dit dans le septième Chapitre du second Livre, si nous exposions actuellement la théorie des maladies asthmatiques; la nature, les causes, & les suites de ces affections y ayant été complettement détaillées. Il ne nous reste donc plus actuellement qu'à en rapporter les genres.

I. L'*hydrothorax*, ou l'hydropisie de poitrine, qui se manifeste par une difficulté continuelle de respirer, dont le danger devient de plus en plus inquiétant, & par une suffocation momentanée, quand les malades se couchent horisontalement. Le visage est pâle & bouffi, les mains & les pieds sont œdémateux, le sommeil est troublé, les tressaillemens deviennent insupportables, le pouls est intermittent, les palpitations de cœur surviennent, & souvent les urines manquent.

II. L'*empyème*. Quand des symptômes à-peu-près semblables à ceux que nous venons de rapporter, succèdent à une inflammation des poumons, & qu'ils se joignent à une fièvre hectique, ils désignent une collection de matière purulente dans la poitrine, & constituent la maladie qu'on nomme *empyême*.

III. La *dyspnée*. C'est une difficulté habituelle de respirer, qui n'est accompagnée d'aucun des signes propres à l'hydrothorax, ou à l'empyême.

IV. L'*orthopnée*, qui eſt une très-grande difficulté de reſpirer, dont l'accès prend ſubitement, ſans aucun ſigne d'inflammation aux poumons.

V. L'*aſthme*. La gêne dans la reſpiration eſt extrême dans cette dernière maladie; elle a cependant des intervalles lucides qu'on ne peut déterminer, & les paroxyſmes durent plus ou moins long-temps.

CHAPITRE XIII.

Des Maladies mentales, & de leurs différences.

NOUS rangeons dans ce Chapitre les maladies, où le délire ſans aucune fièvre eſt le ſymptôme le plus évident.

Nous avons déjà obſervé que l'union de l'ame & du corps était ſi étroite, que les changemens opérés ſur l'une de ces ſubſtances, étaient néceſſairement tranſmis à l'autre, ſans qu'on puiſſe connaître comment cette tranſmiſſion avait lieu. Qui nous dira, en effet, pourquoi une quantité donnée de liqueur fermentée ôte au Philoſophe le plus profond, la faculté de combiner ſes idées ? L'organiſation du cerveau en éprouverait-elle un changement qui altère, d'une manière à jamais myſtérieuſe, les facultés de l'ame ? Ainſi, pour ne point raporter tous les changemens qui ont eu lieu ſur l'extérieur du corps, l'on en a vu ſurvenir dans la couleur des cheveux, par exemple, à la ſuite des paſſions violentes de l'ame, & des méditations profondes. De pareilles altérations démontrent, de la manière la plus évidente, les liaiſons réciproques de l'ame & du corps. De ces deux

ſources dérivent les maladies mentales, dont les unes dépendent du principe matériel, & les autres de la ſubſtance ſpirituelle qui l'anime. Quelque multipliées que puiſſent être les recherches que l'on peut faire ſur le viſcère primitivement affecté dans ces maladies, comme ſouvent la cauſe matérielle ſe ſouſtrait au ſcalpel, on ne peut ſe diſſimuler les obſcurités qui entourent leur théorie.

L'irrégularité de mouvement dans la partie du ſyſtême nerveux, qui conſtitue les ſens internes, eſt cependant rapportée par quelques Pathologiſtes, d'une manière vague, il eſt vrai, comme la cauſe première de ces affections. Toute probable que puiſſe être cette cauſe, elle a néanmoins ſon utilité dans la recherche des cauſes éloignées, dont la ſeule ſouſtraction la prive de toute ſon activité.

Si donc il eſt conſtaté par l'obſervation, que la folie eſt quelquefois ſurvenue à une longue ſalivation, ou à des excès dans la boiſſon, à des méditations, &c.; les perſonnes qui ont quelques diſpoſitions héréditaires ou acquiſes, propres à développer cette maladie, leur ôteront toute faculté d'agir, en ne faiſant uſage du mercure, des liqueurs fermentées, & des livres, qu'avec la plus grande réſerve.

L'ouverture du cerveau, dans les maladies préſentes, nous a offert bien des dérangemens qui peuvent ſatiſfaire l'Anatomiſte, mais elle n'a encore pu fournir aux Médecins les moyens d'établir une méthode curative, fondée ſur des principes nullement hypothétiques.

Nous remarquerons, en nous fixant toujours à la cure préſervative, que les perſonnes qui ſont le plus expoſées aux maladies mentales, ſont celles que l'avarice, la

superstition, ou l'amour dominent, & dont les ames sont ainsi livrées aux mouvemens tumultueux, & aux desirs impétueux que chacune de ces passions vives excitent. La régularité des fonctions de l'ame, est également troublée par une joie excessive, par une abondance de richesses à laquelle on ne s'attendait pas, ainsi que par le chagrin & la détresse qui accompagnent le malheur, ou la perte de la fortune.

La manie & la mélancholie sont les deux seuls genres de maladies mentales que l'on puisse regarder comme généraux, & propres à la première classe. Quant à ceux que *Sauvages*, & quelques-autres Auteurs rapportent, ils appartiennent à la seconde classe, & sont rangées parmi les maladies particulières ou locales, comme ne troublant que quelques facultés de l'ame, ou quelques appétits propres à certains organes.

I. La *manie*. La mémoire dans cette maladie, l'imagination & le jugement, sont dans la plus grande confusion; les passions & les appétits sont si violens & si déréglés, qu'on est obligé de lier les malades.

II. La *mélancholie*. Les différentes facultés de l'ame sont également confuses ici, comme dans la manie, mais les symptômes prédominans sont la peur & le chagrin.



CHAPITRE XIV.

Des Cachexies ou des maladies Humorales, & de leurs genres.

LE dernier ordre des maladies générales qu'il nous reste à considérer, renferme les affections dans lesquelles les humeurs dégénèrent de leur nature, soit par le développement d'une acrimonie auparavant cachée, ou par l'altération spontanée de leurs propres principes, comme il arrive dans les épanchemens. Des tumeurs de différente nature, des éruptions cutanées, & des ulcérations déforment alors l'habitude du corps, le marasme la dessèche, & la peau prend une couleur qui lui est plus ou moins étrangère. Ces désordres sont toujours accompagnés de quelques-unes des maladies générales que nous venons de rapporter.

On trouvera la théorie de cet ordre au second chapitre du second livre, où toutes les causes possibles de la maladie y sont détaillées. L'on y montre comment les humeurs peuvent stagner & s'accumuler dans les espaces cellulaires, ou dans les grandes cavités, & comment les acrimonies peuvent les vicier, & leur concilier un caractère propre à détruire la texture des solides.

Lorsque nous serons au traitement particulier des maladies humorales, nous rapporterons leur théorie respective; nous nous contenterons pour le présent d'énoncer leurs genres, qui sont les suivans.

I. La *polysarcie*, ou la corpulence. Cette maladie a

lieu quand la graiſſe ſe ſépare du ſang en grande abondance, & qu'elle ſéjourne dans les cellules adipeuſes, de manière à empêcher les mouvemens des ſyſtèmes nerveux & vaſculaire. La langueur, la foibleſſe, l'aſſoupiſſement, & la difficulté de reſpirer accompagnent toujours cet état.

II. L'*hydropiſie*. Quand un fluide ſéreux ou aqueux s'accumule, ſoit dans tout le ſyſtème cellulaire, ou dans quelques-unes dès grandes cavités, une tuméfaction plus ou moins étendue ſe manifeſte. Elle eſt accompagnée de foibleſſe, d'oppreſſion, de difficulté de reſpirer, de froid, de pâleur, & d'autres ſymptômes qui conſtituent les différentes eſpèces & variétés de ce genre, ſelon le lieu que le fluide occupe, & les circonſtances acceſſoires à la maladie.

III. La *jauniſſe*. Si la bile ne trouve point un libre paſſage de la véſicule du fiel dans le duodénum, elle regorge, &, portée dans le ſang, elle circule avec lui, teint ſa ſéroſité, & donne à toute la ſurface du corps une couleur jaune qui ſe diſſipe difficilement. De-là le grand nombre de ſymptômes inquiétans, notamment les nauſées, la conſtipation, l'amaigriſſement, la foibleſſe, quelquefois le hoquet, & toujours une démangeaiſon continuelle.

IV. L'*emphyſème*. Cette tuméfaction eſt due à la préſence d'un air élaſtique, qui gonfle le tiſſu cellulaire. Cet air peut provenir du développement de celui qui entre comme principe du ſang, ou de celui que les poumons reçoivent, lorſque ces organes bleſſés laiſſent échapper l'air dans les interſtices cellulaires voiſins, & ſucceſſivement dans toutes les parties du corps. La tenſion, la réſiſtance élaſtique, & le craquement à la moindre preſſion,

ſion, diſtinguent ſuffiſamment cette maladie, de l'hydropiſie du ſyſtême cellulaire.

V. La *tympanite*, ou la tuméfaction flatueuſe du bas-ventre. La légéreté, la tenſion de la tumeur, & le manque de fluctuation, caractériſent aſſez la maladie pour qu'on ne la confonde point avec la collection d'eau dans le bas-ventre, ou avec

VI. La *phyſconie*, qui eſt un gonflement dur de l'abdomen, provenant d'une augmentation dans le volume de quelques-uns des viſcères qui y ſont contenus.

VII. L'*atrophie*, ou le maraſme, dans lequel les chairs s'affaiſſent, les forces manquent, & toute l'habitude du corps dépérit.

VIII. L'*oſtéoſarcoſe*. Tous les os s'amolliſſent dans cette maladie, & dégénèrent en une ſubſtance comme charnue, ou plutôt aſſez reſſemblante à un ſang dur & coagulé.

IX. La *ſarcoſtoſe*. C'eſt une affection entièrement oppoſée à la précédente; l'endurciſſement général des chairs, ou leur dégénéreſcence en os, en établit le caractère.

X. La *nécroſe*, ou la mortification. Elle a lieu quand les ſucs ſont tellement viciés dans une partie, que la circulation ne peut s'y continuer. De-là l'éroſion & le dépériſſement des ſolides, qui conſtituent la nature de la maladie.

XI. Le *ſcorbut*. Cette maladie eſt endémique dans les climats froids & humides; elle ſévit ſur les vaiſſeaux, dans les garniſons, où les troupes ſont forcées de ſe nourrir de viandes ſalées, ſans aucun mêlange de végétaux frais. Une habitude bouffie, la défaillance, l'éroſion des gencives, une conſtriction de la poitrine, la diffi-

culté de refpirer au moindre exercice, & des taches livides & foncées fur la peau, font les principaux fymptômes de cette maladie.

XII. Les *écrouelles*. Une glande lymphatique, principalement au col, commence à paraître; elle eft d'abord indolente, peu-à-peu elle augmente, & avec elle quelques-unes des articulations qui deviennent plus volumineufes; enfin, la douleur s'y fait fentir, elle fuppure, & rend une humeur douce, vifqueufe & épaiffe; le corps maigrit, & fouvent la fièvre hectique complique le défordre.

XIII. Le *fyphillis*. Cette maladie, commune & contagieufe, eft le don d'une Vénus impure. Les principaux fymptômes font une ulcération des parties génitales, enfuite des amygdales, des éruptions galeufes, de couleur de cuivre, au vifage, principalement vers la racine des cheveux, & en d'autres parties du corps; enfin des douleurs nocturnes dans l'intérieur des os.

XV. Le *frambæfia*, ou l'*yaws*. C'eft une maladie contagieufe qui fe peut communiquer par tous les attouchemens poffibles, & qui eft fort commune fur la côte d'Afrique, d'où elle eft originaire, & chez les Nègres des Indes Occidentales. Les principaux fymptômes font des ulcérations en différentes parties du corps, des douleurs confidérables, & un marafme, auxquels fuccèdent des excroiffances fongueufes, rouges, reffemblant en quelque forte à des mûres, d'où vient le nom de la maladie.

XVI. Le *fibbens* ou *fiwens*. C'eft une maladie connue depuis peu (*a*), auffi contagieufe que la précédente, &

(*a*) Voy. le troifième vol. des Eff. Phy. & litt. d'Édimb. art. XI.

qui lui reſſemble, quant à la plupart de ſes ſymp-tômes. On lui a donné ſon nom d'après l'excroiſſance fongueuſe qui lui ſurvient, aſſez ſemblable à une framboiſe qui eſt appelée *ſibbens*, dans les montagnes de l'Écoſſe, où cette maladie eſt très-familière.

XVII. *Maladie véſiculaire.* Tel paraît devoir être le nom propre à caractériſer une maladie qui, juſqu'à préſent, a échappé entièrement aux Obſervateurs. Un Membre diſtingué du Collége Royal de Médecine de Dublin, nous en ayant communiqué quatre obſervations qu'il a eu lieu de faire dans le cours de ſa longue pratique, nous les rapporterons fort au long dans la partie pratique de cet Ouvrage. Il nous ſuffira, pour le préſent, de dire que des véſicules ou ampoules, s'élèvent en grand nombre, & en volumes différens ſur toute l'habitude du corps, qu'elles ſe rempliſſent d'une ſéroſité claire, ou d'un ichor coloré, qu'elles ſe rompent, ſe sèchent, ou forment de petits ulcères douloureux, & que quand l'une eſt vuidée & cicatriſée, d'autres lui ſuccèdent, ce qui a lieu pendant l'eſpace d'un an, de deux & même plus.

XVIII. La *lèpre*, qui ſe manifeſte par des éruptions écailleuſes ou galeuſes, de différente étendue, quelquefois ſèches, & d'autres fois humides, dont la ſurface du corps eſt couverte. Les éruptions ſont aſſez ordinairement accompagnées de douleurs, de démangeaiſons, d'inſomnie, & d'autres ſymptômes fâcheux.

XIX. La *gale* ou le *pſora*. Dans cette maladie, des éruptions croûteuſes ſortent d'une baſe rouge; elles ſont sèches, d'autres fois humides; leur ichoroſité corroſive, peut communiquer l'infection à d'autres perſonnes. Les éruptions paraiſſent d'abord entre les doigts des mains, enſuite aux jarrets, de-là elles s'étendent ſur tout le

corps, & donnent lieu à une démangeaiſon inſupportable, d'autres fois à une vraie douleur, & conſéquemment à l'inſomnie.

Tels ſont les genres de cachexies que l'on doit ranger dans les maladies générales, comme étant pour la plupart accompagnés d'une douleur évidente, d'une foibleſſe & d'autres ſymptômes généraux. Les autres affections cutanées ou ſuperficielles, que nous avons paſſées ſous ſilence, doivent être regardées comme locales, &, comme telles, elles reviendront dans le ſixième ordre de la ſeconde claſſe.

Avant de paſſer aux différens genres de maladies locales, il convient de joindre ici une table qui contienne ceux que nous avons déjà rapportés.

Genres des Maladies générales.

I. Ordre. *Les Fièvres.*

1. Les fièvres continues.
2. Les fièvres intermittentes.
3. Les fièvres rémittentes.
4. Les fièvres éruptives.
5. Les fièvres hectiques.

II. Ordre. *Les Inflammations.*

6. Les inflammations externes.
7. Les inflammations internes.

III. Ordre. *Les Flux.*

8. Les flux de ventre.
9. Les hémorrhagies.
10. Les flux humoraux.

IV. Ordre *Les Maladies douloureuſes.*

11. La goutte.
12. Le rhumatiſme.
13. L'oſtéocope.
14. Le mal de tête.
15. Le mal de dents.
16. Le mal d'oreilles.
17. La proſopalgie, ou douleur de la face.
18. La pleurodynie.
19. La douleur d'eſtomac.
20. La colique.
21. La néphralgie.
22. La cyſtalgie.
23. L'iſchurie.
24. La proctalgie.

V. Ordre. *Les maladies Spaſmodiques.*

25. Le tétanos.
26. Le catoche.
27. La mâchoire bridée.
28. L'angine pectorale.
29. L'hydrophobie.
30. La convulſion.
31. L'épilepſie.
32. L'éclampſie.
33. L'hiéranoſos.

VI. Ordre. *Les Faibleſſes & les Privations.*

34. Le coma.
35. La paralyſie.
36. La ſyncope.

37. L'hydrothorax.
38. L'empyême.
39. La dyſpnée.
40. L'orthopnée.
41. L'aſthme.

VIII. Ordre. *Les maladies Mentales.*

42. La manie.
43. La mélancolie.

IX. Ordre. *Les Cachexies, ou maladies Humorales.*

44. La corpulence.
45. L'hydropiſie.
46. La jauniſſe.
47. L'emphyſème.
48. La tympanite.
49. La phyſconie.
50. L'atrophie.
51. L'oſtéoſarcoſe.
52. La ſarcoſtoſe.
53. La nécroſe.
54. Le ſcorbut.
55. Les écrouelles.
56. Le cancer.
57. Lè ſyphillis.
58. Le frambæſia.
59. Le ſibbens.
60. La maladie véſiculaire.
61. La lèpre.
62. La gale.



CHAPITRE XV.

Des différens ordres de Maladies locales, leur division en genres, & leur description.

Ayant jeté un coup-d'œil sur les maladies générales, continuons par considérer celles qui prennent leurs noms & leurs différences de quelque symptôme local & prédominant.

Nous avons observé plus haut que pour constituer ce qu'on doit, proprement parlant, appeler *maladie*, il devait entrer dans l'ensemble des symptômes qui la forment, une proportion donnée de ceux que nous avons regardés comme généraux. Il en est de même relativement aux maladies locales, à la différence cependant que les symptômes généraux qu'on y observe, ne doivent pas obscurcir le désordre local, qui donne le caractère distinctif propre à cette seconde classe.

De-là il suit que la théorie des maladies locales doit toujours être fondée sur la connoissance de la structure particulière, & de l'usage de la partie affectée, & sur celle de la nature, des causes & des conséquences de nos quinze symptômes généraux.

La structure & les fonctions des divers organes supposées connues, & la théorie des symptômes généraux bien comprise, nous ne serons point dans la nécessité d'entrer dans des détails qui, avec raison, pourraient paraître déplacés à plusieurs. Nous passerons donc aussitôt aux huit ordres qui sont renfermés dans cette classe de maladies, & a la description de leurs genres.

Le premier ordre renferme les maladies des ſens internes, il ſe ſubdiviſe en trois genres.

I. L'*amnéſie* ou la perte de mémoire, qui ſuccède quelquefois à certaines fièvres, ou à quelques-unes des affections comateuſes.

II. L'*hypochondrie*, vulgairement appelée *vapeurs*. C'eſt une maladie de l'imagination, dans laquelle on n'obſerve point que le déſordre des fonctions vitales, ou l'altération de l'habitude du corps, correſponde à la multiplicité des ſymptômes dont les malades ſe plaignent. Les flatuoſités, l'inſomnie, l'accablement, l'anxiété, ſont les maux les plus ordinaires & les plus évidens, dont les hypochondriaques ſont affectés.

III. L'*hyſtéritie*. Celle-ci eſt conſidérée par pluſieurs Auteurs comme un genre ſemblable chez les femmes, à ce que l'hypochondrie eſt chez les hommes. Ce rapport n'eſt pas cependant des plus exacts.

Le tempérament hyſtérique, qui conſiſte dans une ſenſibilité extrême, combinée à une grande débilité des ſolides, conſtitue le caractère de nombre de maladies qui viennent ſe ranger ſous ce genre.

IV. La *démence*, le défaut de raiſon ou de jugement. Les obſervations conſtatent combien ce genre de maladie eſt ſouvent occaſionné par des fièvres continues, des affections comateuſes, & par des venins.

Le ſecond ordre préſente les maladies des ſens externes. On le peut diſtinguer dans les genres ſuivans.

I. La *cécité*. Il y a différentes eſpèces dans ce genre, qui ſont relatives au déſordre extérieur des paupières, des tuniques de l'œil, & quelquefois aux cauſes internes qui affectent le nerf optique, ou qui détruiſent la tranſparence des humeurs. De-là le nombre infini d'affections

auxquelles on donne différens noms, & qui ſont du reſſort de l'Oculiſte.

II. La *dépravation de la vue.* Les eſpèces ſont, la myopie, la presbitie, la ſuffuſion, la photophobie, le vertige, & autres.

III. La *ſurdité.* Cette affection, comme la cécité, peut provenir de cauſes externes ou internes, d'où dérivent les eſpèces.

IV. La *dépravation de l'ouie.*

V. L'*anoſmie.* La perte de l'odorat.

VI. La *dépravation de l'odorat*, indépendante d'aucun ulcère dans le nez & la gorge.

VII. L'*ageuſtie*, ou la perte du goût.

VIII. La *dépravation du goût*, indépendante de la fièvre.

IX. L'*anœſthéſie*, ou la *ſtupeur*, quand elle eſt indépendante de l'inſenſibilité générale.

Le troiſième ordre réunit toutes les maladies qui diminuent, dépravent, aboliſſent ou augmentent exceſſivement les appétits ou les deſirs. Leurs genres conſiſtent dans les ſuivans.

I. L'*anorexie.* C'eſt un défaut d'appétit pour les alimens indépendant de la fièvre, ou de toute autre maladie générale. Ce ſymptôme, comme nous l'avons déjà obſervé, eſt fréquent dans beaucoup d'affections, & même un de ceux qui prédominent le plus.

II. La *cynorexie*, ou la *faim canine.* Ce genre de maladie, oppoſé à l'anorexie, conſiſte dans un appétit exceſſif & morbifique des alimens ſolides.

III. Le *pica*, ou la dépravation de l'appétit, qui a lieu quand le malade deſire des choſes qui ne ſont nullement alimentaires.

IV. La *polydipsie* ou la *soif excessive.* Quand elle est accompagnée de fièvre, d'inflammation, de flux, ou d'hydropisie, elle doit être regardée comme symptôme. La polydipsie, comme l'anorexie, constitue souvent une maladie primitive.

V. Le *satyriasis.* C'est une ardeur inextinguible qui entraîne les hommes à la volupté. Le satyriasis est rarement une maladie primitive ; on l'observe assez souvent comme symptôme chez les hydrophobes.

VI. La *nymphomanie* ou la *fureur utérine.* C'est la même ardeur, mais qui consume les femmes.

VII. L'*anaphrodisie.* L'impuissance ou l'extinction du feu qui anime les organes de la volupté, dans la saison propre à l'embrasement.

On peut rapporter ces trois derniers genres aux maladies sexuelles.

Le quatrième ordre contient les maladies des différentes sécrétions & excrétions. Elles consistent dans l'augmentation, ou dans la suppression des évacuations. Ses genres sont :

I. L'*épiphora*, ou l'écoulement continuel des larmes de l'angle interne des paupières. L'épiphora provient de l'obstruction des points lacrymaux, ou du conduit qui, de ces points, s'ouvre dans le nez. Comme cette obstruction est le produit de causes fort variées, les espèces sont aussi très-multipliées.

II. Le *corysa.* C'est une augmentation dans la sécrétion du mucus, qui enduit la membrane des narines. Cette affection est ordinairement accompagnée d'éternuemens, de la toux, de l'enrouement, & quelquefois de douleur & de pesanteur de tête.

III. Le *ptyalisme*, ou l'augmentation dans la sécrétion & excrétion de la salive.

IV. L'*anacatharsis*, ou l'augmentation de la sécrétion, & de l'expectoration de la mucosité que filtrent les glandes du larynx & des bronches. Cette mucosité est quelquefois mêlée de matières purulentes, & toujours accompagnée de la toux, & quelquefois d'une difficulté de respirer.

V. L'*otorrhée*, l'écoulement d'humeurs de l'oreille.

VI. La *diarrhée*, le dévoiement. Quand ce symptôme n'est point joint à une grande douleur, à la perte d'appétit & à la faiblesse, on le peut considérer comme une maladie locale.

VII. L'*énèurésie*, l'incontinence d'urine.

VIII. La *piurie*, l'excrétion d'urines purulentes.

IX. La *dysurie*, ou la difficulté de rendre les urines.

X. La *constipation*, ou la sécheresse du ventre.

XI. Le *ténesme*, la nécessité fréquente & urgente d'aller à la selle.

XII. La *dysodie*, les sueurs fétides.

XIII. La *flatulence*, l'issue fréquente des vents du canal alimentaire, soit par haut, soit par bas.

XIV. L'*œdœpsophie*, ou l'issue des vents de l'urètre chez les hommes, & du vagin chez les femmes.

Le cinquième ordre comprend les maladies qui empêchent ou qui troublent les différentes actions; on y trouve les genres suivans :

I. L'*aphonie*, qui est une suppression de la voix, indépendante de la syncope, & des maladies comateuses.

II. La *mutité*, quand la voix n'est pas supprimée, mais qu'il y a une difficulté dans la prononciation de certaines syllabes.

III. La *paraphonie*, quand le ton de la voix eſt dépravé.

IV. La *dyſphagie*, la difficulté d'avaler, provenant d'autres cauſes que de l'inflammation.

V. Le *torticoli*, la contraction roide de l'un des muſcles maſtoïdiens.

VI. L'*agonie*, l'étouffement ou la ſuffocation urgente qui arrive ſans inflammation.

VII. L'*éternuement.*

VIII. Le *hocquet.*

IX. La *toux.*

X. Le *vomiſſement.*

XI. La *palpitation de cœur.*

XII. Le *choréa*, l'agitation convulſive des muſcles, des jambes & des bras, qui force le malade à faire des mouvemens qui reſſemblent aſſez à ceux que font les perſonnes qui danſent.

XIII. Le *triſmus*, qui eſt un mouvement convulſif des muſcles de la mâchoire inférieure, occaſionnant un claquement de dents.

XIV. Le *nyſtagmus*, le mouvement convulſif des paupières.

XV. La *crampe*, ou contraction convulſive, ſubite & paſſagère des muſcles de différentes parties, & plus communément des jambes, accompagnée de douleur aiguë.

XVI. Le *ſcélotyrbe*, la contraction & la roideur permanentes des muſcles des bras & des jambes, ſymptôme qu'on obſerve aſſez ſouvent dans le ſcorbut.

XVII. La *contraction*, ou la dureté d'une jointure provenant du ſpaſme.

XVIII. La *paralyſie* : elle conſiſte dans la foibleſſe & le relâchement des muſcles d'un membre particulier.

XIX. L'*anchyloſe*, le défaut de mouvement dans une jointure, provenant du vice des os, des cartilages, & des ligamens.

XX. La *gibboſité*, ou la courbure du dos, occaſionnée par une diſtorſion des côtes & des vertèbres qui, en quelque manière, gêne la reſpiration.

XXI. Le *lordoſis*, la courbure, ou la diſtortion des os des jambes & des bras, capable d'empêcher leur action.

XXII. L'*hydrarthron*, ou la tumeur aqueuſe des jointures, ordinairement nommé le gonflement blanc, d'où proviennent divers degrés de claudication.

Le ſixième ordre des maladies locales n'eſt qu'un appendice du neuvième des générales ; il contient les vices ſuperficiels, & les difformités qui ne ſont point accompagnées de douleurs, de faibleſſe, de malaiſe, & de quelques ſymptômes généraux & prédominans. Comme la plupart de celles-ci requièrent des moyens topiques ou chirurgicaux, on les appelle *maladies Chirurgicales* ou *ſuperficielles.* Les genres ſont

I. La *tumeur.* On en conſidère pluſieurs eſpèces, comme on le verra dans la Pratique.

II. L'*excroiſſance.* La tumeur eſt confinée ſous les tégumens naturels, & la peau avec l'épiderme les recouvre : l'excroiſſance, au contraire, en faiſant ſaillie au-deſſus de la ſurface du corps, ſemble avoir une enveloppe différente de celle des tégumens communs. Ses eſpèces ſont également multipliées.

III. L'*anévriſme.* C'eſt une dilatation des tuniques d'une artère, ou un ſac particulier qui s'y eſt formé,

lequel eſt rempli du même ſang qui coule dans le calibre du vaiſſeau. On la diſtingue facilement à la pulſation, qui lui eſt propre.

IV. La *varice*, ou la dilatation des tuniques d'une veine, occaſionnée par un ſang épais qui y ſéjourne, & qui donne à la tumeur une forme noueuſe & irrégulière.

V. L'*anévriſme variqueux*. C'eſt une tumeur compoſée des deux genres précédens, obſervée, pour la première fois, par le D. *Hunter*, & produite par accident en ouvrant la veine baſilique. La lancette ayant piqué l'artère après avoir traverſé la veine de part en part, l'ouverture de communication reſta toujours béante, de ſorte que le ſang coulait de l'artère dans la veine, & parvint à dilater tellement ce dernier vaiſſeau, qu'il lui donna une apparence vraiment anévriſmatique. (*a*)

VI. Les *boutons*, *papulæ*. Ce ſont des tubercules livides, généralement durs, & qui ne ſuppurent point, ou difficilement. Les boutons ſont chauds, douloureux, & démangent; dans d'autres cas ils ſont froids, indolens. Ces différences donnent naiſſance aux eſpèces.

VII. Les *phlictaines*, ou petites veſſies remplies de ſéroſité tranſparente, & colorée.

VIII. Les *puſtules*, ou véſicules qui ont une baſe rouge & enflammée, remplies d'un fluide purulent ou ichoreux.

IX. L'*impétigo*. Les Auteurs déſignent ſous ce nom différentes eſpèces de boutons ou d'éruptions, qui s'é-

---

(*a*) Voy. la deſcript. plus au long, dans le 1, 2, 3 vol. des Obſ. Méd. de Londres, pag. 340, 390, & 110.

tendent ſur différentes parties du corps ; on les nomme ordinairement *ſcorbutiques.*

X. La *dartre*, qui eſt un ulcération cutanée, provenante d'une ichoroſité âcre, qui s'étend & rougit la peau en différens endroits.

XI. L'*échymoſe.* C'eſt une tache livide ou noirâtre, provenante d'un ſang extravaſé, ſoit par une cauſe interne ou par une externe.

XII. L'*alopecie*, ou chûte des cheveux.

XIII. Le *trichoma*, ou le *plica polonica.* Les cheveux ſont mêlés & collés entr'eux par une humeur qui ſuinte de la tête. On doute ſi cet état eſt morbifique, ou s'il ne provient pas de la malpropreté & de la ſuperſtition.

XIV. La *chauveté.* Des éruptions galeuſes, qui verſent ſouvent une ichoroſité purulente, ou ſont entièrement sèches, s'élèvent dans cette maladie ſur toute la partie chevelue de la tête.

XV. Le *phtyriaſis.* Une vermine s'engendre par pelotons ſous la peau, & ſort en différentes parties du corps.

Le ſeptième ordre offre les maladies qui ne ſont que des diſlocations des différentes parties organiques, ſoit dures ou molles. Il renferme trois genres.

I. Les *hernies* ou les *intumeſcences*, formées par la protruſion ou la chûte de l'épiploon, de l'eſtomac, des inteſtins, de la veſſie urinaire, & d'autres parties contenues dans l'abdomen, les tégumens reſtant dans leur intégrité.

II. La *procidence* ou le *prolapſus.* Quand une partie s'avance, tombe à nud, ſans aucune défenſe de la peau, ou de la cuticule.

III. La *luxation*. Lorſque la tête d'un os eſt forcée de ſa cavité, & de ſes connexions voiſines.

Enfin, le huitième & dernier ordre préſente les ſolutions de continuité, ſoit à la ſuite des violences extérieures, ou de l'action des acrimonies internes, qui rongent la ſubſtance des ſolides. Ces genres ſont :

I. La *plaie*, qui pouvant être faite par inciſion, lacération, contuſion, piquûre, morſure, &c., peut être diſtinguée en nombre d'eſpèces.

II. Les *ulcères*. On définit la plaie, une ſolution de continuité récente dans les parties molles & charnues, accompagnée d'un écoulement de ſang, en plus ou moins grande quantité. De même, un ulcère eſt une ſolution de continuité dans les mêmes parties, mais qui dure plus ou moins long-temps, en rendant une humeur ichoreuſe ou purulente. Les différentes circonſtances & phénomènes qui accompagnent les ulcères, donnent lieu à autant d'eſpèces.

III. La *rhagade* ou *fiſſure*. C'eſt une diviſion dans les parties molles, qui eſt ſèche & douloureuſe.

IV. La *fiſtule*. Nom qui eſt donné à un ulcère profond, calleux, qui verſe un ichor purulent par une petite ouverture.

V. La *brûlure* ou l'*échaudure*. C'eſt la deſtruction de la texture des parties molles par le feu, ou des ſubſtances échauffées, ſoit ſolides ou fluides.

VI. L'*excoriation*. L'abraſion ou la deſtruction de la ſurpeau.

VII. La *fracture*. La ſolution de continuité des os, occaſionnée par une cauſe externe.

VIII. La *carie*. L'éroſion ou ſolution de continuité des os, par une cauſe interne.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Des différens Ordres des maladies Sexuelles, & de l'Enfance.

La différence de ſtructure dans les parties de la génération, & autres, & dans celles de l'enfant, qui ne ſont point encore développées, en établiſſent une dans les ordres, que nous avons réduits à quatre, dans notre table générale des maladies.

Le premier ordre renferme les maladies générales auxquelles les hommes ſeuls ſont ſujets. Elles proviennent d'une combinaiſon de ſymptômes généraux, qui ne peuvent ſe rencontrer chez le ſexe.

Les genres de cet ordre ne ſont point nombreux, ils ſe réduiſent aux deux ſuivans.

I. La *fièvre teſticulaire.* C'eſt une fièvre continue qui, après avoir duré quelque-temps, ſe termine par un gonflement douloureux de l'un ou de l'autre teſticule.

II. La *comſomption dorſale.* C'eſt un dépériſſement de tout le corps, à la ſuite des excès vénériens. Cet état eſt ordinairement accompagné de douleurs, de faibleſſes dans les reins, & d'une émiſſion fréquente, ou d'un écoulement continuel de matière ſpermatique.

Le ſecond ordre préſente les maladies locales auxquelles les hommes ſeuls ſont ſujets. Elles conſiſtent dans le déſordre des vaiſſeaux ſéminaires, de la verge, des teſticules, ou du ſcrotum. Les genres ſont les ſuivans :

I. Le *dyſpermatiſme*, la difficulté, ou l'impoſſibilité d'éjaculer.

II. La *gonorrhée* ſimple.

III. La *gonorrhée* virulente.

IV. Le *priapiſme*. La chaude-piſſe cordée en eſt une eſpèce.

V. Le *phymoſis*.

VI. Le *paraphymoſis*.

VII. La *cryſtalline*.

VIII. L'*hernie humorale*.

IX. L'*hydrocèle*.

X. Le *ſarcocèle*.

XI. Le *circocèle*.

Le troiſième ordre réunit toutes les maladies propres aux femmes & aux filles. Ces maladies réſultent de la préſence des ſymptômes généraux, combinés aux différentes affections dépendantes de la menſtruation, de la groſſeſſe, de l'accouchement, & de l'allaitement. Les genres ſont :

I. L'*aménorrhée*. Le défaut ou la ſuppreſſion des règles. Cette maladie en produit une multitude d'autres, dont nous traiterons par la ſuite.

II. La *chloroſe*. Maladie commune, à laquelle ſont ſujettes les filles qui mènent une vie ſédentaire. Elles dépériſſent, leur viſage paraît plein quoique pâle & bouffi; les forces manquent, le moindre exercice produit des palpitations de cœur, & une difficulté de reſpirer; il n'y a aucun appétit pour les alimens, ou il y en a un dépravé, qui porte vers les ſubſtances âcres & terreuſes, qui ne peuvent nourrir.

III. La *ménorrhagie*. C'eſt un écoulement trop fréquent & trop conſidérable de ſang menſtruel, d'où proviennent la faibleſſe, l'affaiſſement, la pâleur, des douleurs dans les reins, le froid, & la perte d'appétit.

IV. La *leucorrhée* ou fleurs blanches. C'eſt un flux d'humeurs de la matrice & du vagin, dont la couleur varie en conſiſtance & en acrimonie. Des ſymptômes pareils à ceux qu'on obſerve dans la ménorrhagie, l'accompagnent quelquefois.

V. L'*hyſtéralgie*. Une douleur à la matrice, jointe le plus ſouvent à un ſentiment de peſanteur & de traction en en-bas, déſigne cette affection. Comme nombre de cauſes peuvent la produire, elles donnent également lieu à autant d'eſpèces différentes.

VI. La *geſtation*. C'eſt un état naturel, mais accompagné de tant d'accidens chez les perſonnes d'une conſtitution délicate, qu'on peut le conſidérer alors comme un genre de maladie.

VII. L'*avortement*, ou la naiſſance prématurée, doit toujours être regardé comme une maladie.

VIII. La *dyſtocie*, ou l'accouchement difficile, étant une erreur de la Nature, & pouvant être accompagné ou ſuivi de nombre d'accidens, peut encore être conſidéré comme un genre de maladie.

IX. La *fièvre puerpérale*. Quoique la fièvre qui ſuccède à la délivrance pour préparer la voie au lait, ſoit généralement douce, & ſans aucun danger, cependant elle prend ſouvent un tout autre caractère, qui, depuis peu, fixe l'attention de quelques Médecins, qui l'ont regardée comme particulière à leur état. Cette fièvre, qu'ils ont nommée *puerpérale*, a eu les plus mauvaiſes ſuites en différens pays, & dans différentes ſaiſons. Le ſymptôme caractériſtique eſt une douleur fixe dans le ventre, avec tenſion, & une telle ſenſibilité de la peau, que la malade peut à peine ſouffrir le moindre attouchement.

Les diſſections ont montré que l'épiploon était particulièrement enflammé.

On range dans le quatrième ordre les maladies locales propres au ſexe. Celles-ci proviennent du vice des ovaires, de la matrice, du vagin, & des parties extérieures de la génération. Les genres ſont :

I. L'*hydropiſie* des ovaires.

II. Le *ſquirrhe* des ovaires. Il eſt preſqu'impoſſible de diſtinguer, pendant la vie, l'hydropiſie de l'ovaire, de ſa tuméfaction ſquirrheuſe ; c'eſt pourquoi l'on confond toujours ces maladies, qu'on prend alors pour une eſpèce de phyſconie.

III. L'*hydrométra*, ou l'hydropiſie de la matrice, qui ſe complique ſouvent avec la groſſeſſe, & ſouvent exiſte ſeule par elle-même.

IV. Le *phyſométra*, ou la diſtenſion flatueuſe de la matrice.

V. La *procidence* de la matrice ou ſa chûte.

VI. La *rétroverſion* de la *matrice*.

VII. Le *prolapſus* du *vagin*.

VIII. Le *polype* du *vagin*, qui eſt une excroiſſance charnue, qu'on obſerve venir de la face interne de la matrice & du vagin.

IX. L'*hydropiſie* des lèvres du *pudendum*.

X. L'*échymoſe* des mêmes lèvres.

XI. La *maſtodynie*. La douleur des mamelles ; on en reconnaît différentes eſpèces, ſelon les cauſes qui l'occaſionnent.

Des maladies des Enfans.

Dans l'enfance, le canal alimentaire eſt plus propre à être ſurchargé de matières acides, que dans tout autre temps de la vie. De-là l'origine des fièvres que l'on

obſerve ſi ſouvent chez eux ; celle des flux & des convulſions, qui demandent une attention particulière.

Les maladies générales que l'on peut regarder comme propres aux enfans, ſont :

I. La *colique méconiale*. Les tranchées qui dans cette affection tourmentent les enfans nouveaux-nés, proviennent de la rétention du méconium.

II. La *colique laiteuſe*. Elle ſe manifeſte par des tranchées, & par la conſtipation ; elle afflige ordinairement les enfans à la mamelle.

III. La *diarrhée des enfans*. Le ventre eſt alors libre, les ſelles ſont verdâtres & caillées ; ce vice vient ordinairement d'une ſaburre acide.

IV. Les *aphtes*. Ces petites taches blanchâtres qui paraiſſent ſur les lèvres, la langue, dans le goſier, & dégénèrent en ulcérations légères, ont déjà été décrites. L'enfant refuſe le mamelon, & ſemble être accablé de ſommeil.

V. L'*éclampſie*. C'eſt une convulſion à laquelle les enfans ſont ſujets. La dentition, ou les matières âcres contenues dans le canal inteſtinal, paraiſſent en être les cauſes.

VI. L'*atrophie*. Le ventre des enfans devient gros, les membres maigriſſent, la chaleur hectique ſurvient, & la mort, en général, ne tarde pas à terminer ces maux.

VII. Le *rachitis*. Les membres deviennent faibles, & incapables de ſupporter le poids du corps ; les jointures ſe gonflent, les os perdent leur dureté, ſe courbent ; le volume de la tête eſt diſproportionné, la fontanelle reſte ouverte, & ſouvent les côtes & les vertèbtes du dos ſe tordent.

Les maladies locales des enfans ſont :

I. L'*imperforation* des voies qui doivent être ouvertes.

II. L'*anchyloglosse*, ou le filet.

III. La *jaunisse*. Les taches jaunes; c'est un léger degré de la jaunisse, qu'on observe fréquemment chez les enfans nouveaux-nés, & qui se dissipe toujours dans l'espace de huit ou dix jours, sans paraître avoir porté le moindre désordre dans la constitution.

IV. Le *pourpre*. Les taches rouges: c'est une éruption de petits boutons rouges, qu'on regarde toujours comme un symptôme salutaire chez les enfans nouveaux-nés, & qui ordinairement continue pendant un mois, plus ou moins.

V. La *croûte lactée*. C'est une éruption squammeuse, qui paraît sur la tête, & quelquefois s'étend jusques sur le visage.

La table suivante des différens genres de maladies locales, relatives aux sexes & à l'enfance, ajoutée à la première, que nous avons déjà donnée, présentera un tableau général de la Pathologie.

Genres de maladies Locales.

I. Ordre. *Les maladies des Sens internes.*

1. La perte de la mémoire.
2. L'hypochondrie.
3. La perte de jugement.

II. Ordre. *Les maladies des Sens externes.*

4. La cécité.
5. La dépravation de la vue.
6. La surdité.

7. La dépravation de l'ouie.
8. La perte de l'odorat.
9. La dépravation de l'odorat.
10. La perte du goût.
11. La dépravation du goût.
12. La perte du ſentiment.

III. Ordre. *Les maladies de l'appétit.*

13. L'anorexie.
14. La cynorexie.
15. Le pica.
16. La polydipſie.
17. Le ſatyriaſis.
18. La nymphomanie.
19. L'anaphrodiſie.

IV. Ordre. *Les maladies des ſécrétions & excrétions*

20. L'épiphora.
21. Le coryza.
22. Le ptyaliſme.
23. L'anacatharſis.
24. L'otorrhée.
25. La diarrhée.
26. L'incontinence d'urine.
27. La pyurie.
28. La dyſurie.
29. La conſtipation.
30. Le téneſme.
31. La dyſodie.
32. La flatulence.
33. L'œdœopſophie.

V. Ordre. *Les maladies qui empêchent ou troublent différentes actions.*

34. L'aphonie.
35. La mutité.
36. La paraphonie.
37. La dyſphagie.
38. Le torticoli.
39. L'agonie.
40. Le hoquet.
41. L'éternuement.
42. La toux.
43. Le vomiſſement.
44. La palpitation.
45. Le choréa.
46. Le triſmus.
47. Le nyſtagmus.
48. La crampe.
49. La ſcélotyrhe.
50. La contraction.
51. La paralyſie.
52. L'anchyloſe.
53. Le lordoſis.
54. La gibboſité.
55. L'hydarthrus.

VI. Ordre. *Les maladies de l'habitude extérieure.*

56. La tumeur.
57. L'excroiſſance.
58. L'anévriſme.
59. La varice.

60. L'anévriſme variqueux.
61. Les boutons.
62. Les phliċtaines.
63. Les puſtules.
64. L'impétigo.
65. La dartre.
66. L'alopécie.
67. Le trichoma.
68. La teigne.
69. Le phtyriaſis.

VII. Ordre. *Les diſlocations.*

70. L'hernie.
71. Le prolapſus.
72. La luxation.

VIII. Ordre. *Les ſolutions de continuité, & la deſtruction de texture.*

73. La plaie.
74. L'ulcère.
75. La rhagade.
76. La fiſtule.
77. La brûlure.
78. L'excoriation.
79. La fracture.
80. La carie.

Genres des maladies Sexuelles.

I. Ordre. *Maladies générales propres aux hommes.*

1. La fièvre teſticulaire.
2. La conſomption dorſale.

II. Ordre. *Maladies locales propres aux hommes.*

3. Le dyſpermatiſme.
4. La gonorrhée ſimple.
5. La gonorrhée virulente.
6. Le priapiſme.
7. Le phymoſis.
8. Le paraphymoſis.
9. La cryſtalline.
10. L'hernie humorale.
11. L'hydrocèle.
12. Le ſarcocèle.
13. Le circocèle.

III. Ordre. *Maladies générales propres aux femmes.*

14. L'aménorrhée.
15. Le chloroſis.
16. La leucorrhée.
17. La ménorrhagie.
18. L'hyſtéralgie.
19. La geſtation.
20. L'avortement.
21. L'accouchement difficile.
22. La fièvre puerpérale.

IV. Ordre. *Maladies locales propres aux femmes.*

13. L'hydropiſie des ovaires.
24. Le ſquirrhe des ovaires.
25. L'hydrométra.
26. Le phyſométra.
27. Le prolapſus de la matrice.
28. La rétroverſion de la matrice.

29. Le prolapsus du vagin.
30. Le polype du vagin ou de la matrice.
31. L'hydropisie des grandes lèvres.
32. L'échymose des grandes lèvres.
33. La douleur des mamelles.

Genres des maladies de l'enfance.

I. Ordre. *Maladies générales propres à l'enfance.*

1. La colique méconiale.
2. La colique lactée.
3. La diarrhée.
4. Les aphtes.
5. L'éclampsie.
6. L'atrophie.
7. Le rachitis.

II. Ordre. *Maladies locales propres à l'enfance.*

8. L'imperforation.
9. L'anchyloglosse.
10. La jaunisse.
11. Le pourpre.
12. La croûte lactée.

Total des genres.

Les généraux.	62.
Les locaux.	81.
Les sexuels.	33.
Les puériles.	12.
	188.

Pour faciliter l'intelligence de la méthode que nous avons exposée, & rendre la matière plus complette, nous ajoutons ici un extrait de celles de *Sauvages*, de *Linnée*, de *Vogel*, & de *Cullen*.





APPENDICE,

Contenant l'extrait des Méthodes distributives des Maladies, selon les plans respectifs

De SAUVAGES, de LINNÉE, de VOGEL, de CULLEN, pris de l'Abrégé de la Nosologie Méthodique de ce dernier.

MÉTHODE DE SAUVAGES.

CET Auteur distribue toutes les maladies auxquelles le corps humain est sujet, en dix classes, quarante trois ordres, & trois cent quinze genres.

CLASSE PREMIÈRE.

Les Vices.

Symptômes cutanés de peu de conséquence, & qui cèdent facilement aux moyens chirurgicaux.

I. Ordre. *Les taches.* Changement de la couleur naturelle. 6 genres.

II. Ordre. *Les efflorescences.* Tumeurs humorales, petites, grégales, ou élévations de la peau formant des pustules, des boutons, des phlictaines, des échauboulures, & autres aspérités. 4 genres.

III. Ordre. *Les furoncles.* Tumeurs humorales, notables, & solitaires. 12 genres.

IV. Ordre. *Les excroissances.* Tumeurs produites par l'augmentation des solides; elles sont indolentes, tardives, & ne suppurent point spontanément. 9 genres.

V. Ordre. *Les kystes.* Protubérances occasionnées par les fluides contenus dans des membranes propres, dans des factices, ou dans des réceptacles quelconques, qu'ils distendent. 10 genres.

VI. Ordre. *Les ectopies.* Dérangement sensible des parties solides de leur lieu naturel. 21 genres.

VII. Ordre. *Les plaies.* Solution de continuité. 16 genres.

CLASSE II.

Les Fièvres.

Pouls fort & fréquent, avec froid dans le commencement, chaleur dans l'augmentation, moiteur dans le déclin, & toujours avec une prostration de forces plus grande qu'on n'a droit de l'attendre du degré des forces vitales.

I. Ordre. *Les continues.* L'invasion fébrile commence le plus souvent par le froid, sans exacerbation ni accès; elle ne revient qu'une fois ou deux dans

le mois, & persévère jusqu'à la fin de la maladie. 5 genres.

II. Ordre. *Les rémittentes.* La chaleur croît & décroît plusieurs fois dans le cours de la maladie, mais elle ne cesse point entièrement : le type est souvent obscur. 3 genres.

III. Ordre. *Les intermittentes.* La chaleur cesse plusieurs fois pendant la maladie, & revient après des intervalles lucides. 4 genres.

CLASSE III.

Les Inflammations.

La chaleur est continue ou rémittente, avec une inflammation interne, ou avec des exanthêmes.

I. Ordre. *Exanthémateuses.* Éruptions cutanées, avec chaleur, souvent malignes, & quelquefois lentes. 10 genres.

II. Ordre. *Membraneuses.* La chaleur est considérable, elle répond à celle de la synoque simple, ou de la putride; elle est accompagnée de la douleur de quelques-uns des viscères. 8 genres.

II. Ordre. *Les parenchymateuses.* Douleurs obscures, chaleur & tumeur dans les viscères engorgés, qui ne forment point de sacs, avec fièvre aiguë, & tout l'appareil de la suppuration. 7 genres.

Classe IV.

Les Spasmes.

Contraction involontaire, constante ou alternative des muscles, qui servent aux organes loco-moteurs, & non-vitaux.

I. Ordre. *Toniques locaux.*	Roideur & immobilité d'un membre, ou d'un organe déterminé. 6 genres.
II. Ordre. *Toniques généraux.*	Roideur de tout le corps. 2 genres.
III. Ordre *Cloniques locaux.*	Agitation involontaire & forcée, de quelques membres ou organes, sans aucun motif déterminé. 8 genres.
IV. Ordre. *Cloniques généraux.*	Spasmes cloniques de tout le corps, ou de plusieurs de ses parties. 6 genres.

Classe V.

Les Anhélations.

Agitation involontaire & laborieuse des muscles de la poitrine, d'où viennent la difficulté & la fréquence de la respiration, sans qu'aucune fièvre aiguë l'accompagne.

I. Ordre. *Les anhélations spasmodiques.*	Accès passagers, mais fréquens, de spasmes à la poitrine, avec expiration sonore. 5 genres.

II.

II. Ordre. *Les anhels oppressifs.* — Difficulté de respirer, constante & non-passagère, souvent avec oppression de poitrine, respiration fréquente, & impossibilité de suspendre ce mouvement, sans risque de suffoquer. 9 genres.

Classe VI.

Les Débilités.

Impossibilité de sentir clairement & distinctement, de desirer, de mouvoir les membres ou les organes avec la force ordinaire, & d'imaginer, &c.

I. Ordre. *La dysœsthésie.* — L'impossibilité de sentir clairement & distinctement, sans assoupissement. 10 genres.

II. Ordre. *Les anépithymies.* — La débilité notable des appétits sensitifs, ou leur suppression, sans assoupissement. 3 genres.

III. Ordre. *La dyscinésie.* — L'impuissance du mouvement, & souvent du sentiment, dans les organes soumis à la volonté, comme la langue, le larinx, & les membres. 7 genres.

IV. Ordre. *La léipopsychie.* — La faiblesse des forces & des mouvemens vitaux. 4 genres.

V. Ordre. *L'assoupissement.* — La cessation de tout sentiment, de l'appétit, des mouvemens volontaires, de l'imagination, & de la mémoire. 7 genres.

CLASSE VII.

Les Douleurs.

Impoſſibles à être définies, & appréciables par la ſeule expérience.

I. Ordre. *Les douleurs errantes.*	Elles courrent çà & là, ſont ſouvent générales ou cutanées, & nullement dépendantes de l'inflammation. 10 genres.
II. Ordre. *Les douleurs de tête.*	Elles ſont fixées à la partie chevelue, ou au viſage. 6 genres.
III. Ordre. *Les douleurs de la poitrine.*	Rapportées au cœur ou à l'œſophage, elles ſont ſans anhélation. 3 genres.
IV. *Les douleurs abdomidales.*	Internes. 8 genres.
V. Ordre. *Les douleurs externes.*	Et des membres. 6 genres.

CLASSE VII.

Les Folies.

Erreurs dans l'imagination, l'appétit, & le jugement.

I. Ordre. *L'allucination.*	Erreur d'imagination, provenante du vice des organes extérieurs, l'entendement étant en bon état. 6 genres.
II. Ordre. *Les bizarreries.*	Deſirs, ou averſions dépravées. 10 genres.

III. Ordre. *Les délires.* Erreurs dans le jugement. 5 genres.

IV. Ordre. *Les folies anomales.* Maladies approchantes de celles-ci. 2 genres.

CLASSE IX.

Les Flux.

Évacuation de fluides ou de matières approchantes, considérable par sa quantité, sa qualité, & par sa rareté à paraître.

I. Ordre *Les flux de sang.* Ejection de ce fluide, ou de matières sanguinolentes, sans flux de ventre. 7 genres.

II. Ordre. *Les flux de ventre.* Déjection vicieuse de matières, contenues dans les premières voies, par la bouche ou par l'anus. 12 genres.

III. Ordre. *Les flux séreux.* Flux quelconque, ni sanguin, ni ventral. 14 genres.

IV. Ordre. *Les flux aëriens.* Émission vicieuse de flatuosités ou d'airs. 3 genres.

CLASSE X.

Les Cachexies.

Dépravations de couleurs, de figure, de masse, dans l'habitude du corps.

I. Ordre. *La maigreur.* Exténuation des parties molles du corps. 4 genres.

II. Ordre. *Les intumeſcences.*	Déformités provenantes d'une augmentation de volume. 6 genres.
III. Ordre. *Les hydropiſies particulières.*	Tumeurs plus étendues, mais non point générales, cauſées par un fluide contenu dans l'intérieur de la tête, du bas-ventre, de la matrice, ou de la veſſie. 9 genres.
IV. Ordre. *Les tubéroſités.*	Tumeurs non-hydropiques des parties ſolides. 6 genres.
V. Ordre. *L'impétigo.*	Maladie chronique, ſouvent contagieuſe, qui produit ſur la peau des excroiſſances, des tumeurs grégales, des ulcérations, des croûtes, &c. 6 genres
VI. Ordre. *L'ictère.*	Couleur extraordinaire de toute la peau, ſans fièvre aiguë. 4 genres.
VII. Ordre. *Cachexies anomales.*	6 genres.

MÉTHODE DE LINNÉE.

Linnée, le Pline de la Suède, fait onze claſſes de maladies, trente-cinq ordres, & trois cens vingt-ſix genres.

I. Claſſe. *Maladies fébriles & exanthématiques.*	La fièvre avec efflореſcence maculée de la peau. Cette claſſe renferme III. ordres & 10 genres.
II. Claſſe. *Maladies critiques.*	La fièvre avec hypoſtâſe briquetée de l'urine. III. ordres & 14 genres.

III. Classe.

Maladies phlogistiques. Fièvre avec dureté du pouls, & douleurs locales.

IV. Classe. III. ordres & 15 genres.

Maladies douloureuses. Sensation de la douleur.

V. Classe. II. ordres & 25 genres.

Maladies mentales. L'aliénation du jugement.

VI. Classe. III. ordres & 25 genres.

Maladies de repos. L'abolition du mouvement.

VII. Classe. III. ordres & 25 genres.

Maladies motoires. Mouvement involontaire.

VIII. Classe. II. ordres & 25 genres.

Maladies de suppression. Occlusion des conduits.

IX. Classe. II. ordres & 26 genres.

Maladies d'évacuation. Écoulement des fluides.

X. Classe. V. ordres & 37 genres.

Déformités. Changement de texture des solides.

XI. Classe. III. ordres & 18 genres.

Vices. Défauts extérieurs & palpables.

VIII. ordres & 100 genres.

MÉTHODE DE VOGEL.

Vogel fait aussi onze classes, mais il ne les divise point entièrement en ordres, il se contente des genres, qu'il fait monter à cinq cens soixante.

I. Classe.

Les fièvres. Augmentation extraordinaire de la chaleur innée, avec la séche-resse de la bouche, & pésanteur du corps.

V. ordres & 80 genres.

II. Classe.	
Les écoulemens.	Évacuation d'humeurs, qui s'éloigne de l'ordre, de la quantité, & de la qualité naturelle.
III. Classe.	II. ordres & 45 genres.
Les épischenèses.	Suppression des excrétions.
IV. Classe.	8 genres.
Les douleurs.	Sensations désagréables, qui troublent la tranquillité de l'ame & du corps. 46 genres.
V. Classe.	
Les spasmes.	Les agitations & contractions des solides mobiles.
VI. Classe.	42 genres.
Les adynamies.	Les défauts ou diminutions des sensations des mouvemens, & des fonctions naturelles.
VII. Classe.	63 genres.
Les hypéræsthèses.	L'augmentation ou la perversion des sensations.
VIII. Classe.	19 genres.
Les paranoies.	Les aberrations de l'ame.
IX. Classe.	12 genres.
Les cachexies.	Constitution mal colorée du corps avec débilité.
X. Classe.	25 genres.
Les vices.	Les changemens sensibles sur la superficie du corps.
XI. Classe.	170 genres.
Les déformités.	Les écarts des solides de l'ordre, de la position, de la complexion, de la figure, du nombre, & de leurs autres qualités ordinaires.
	50 genres.

MÉTHODE DE CULLEN.

Le D. Cullen fait quatre classes, dix-neuf ordres, & cent trente-trois genres.

CLASSE PREMIÈRE.

Les Pyrexies.

Le pouls est fréquent après le tremblement, la chaleur plus grande, & la force des membres moindre.

I. Ordre. *Les fièvres.* Après la langueur, la lassitude, & les autres signes de débilité, survient une chaleur sans maladie locale primitive.

6 genres.

La tierce.
La quarte.
La quotidienne.
La synoque simple.
La maligne.
La putride.

II. Ordre. *Les inflammations.* Chaleur, phlegmon, ou douleur locale, avec lésion de fonction de quelques parties internes. Le sang tiré de la veine se coagule, & présente à sa surface une croûte blanche coriacée.

15 genres.

Le phlegmon.
L'ophtalmie.

La phrénésie.
L'esquinancie.
La péripneumonie.
La pleurésie.
Le carditis.
Le péritonitis.
Le gastritis.
Le splénitis.
Le néphritis.
Le cystitis.
L'hystéritis.
Le rhumatisme.
L'arthritis.

III. Ordre. *Les exanthêmes.* Rougeurs qui succèdent à la fièvre, ou souvent petites tumeurs phlegmoneuses, répandues sur toute la peau.

10 *genres.*

L'érésypèle.
La peste.
La variole.
La varicèle.
La rougeole.
La miliaire.
La scarlatine.
L'urticaire.
Le pemphigo.
L'aphte.

IV. Ordre. *Les hémorrhagies.* Chaleur avec effusion de sang, sans cause externe. Le sang tiré de la veine ressemble à celui que l'on observe dans les inflammations.

4 genres.

L'épiſtaxis.
L'hémoptyſie.
L'hémorroïde.
La ménorrhagie.

V. Ordre. *Les flux.* Chaleur avec une excrétion augmentée, & ordinairement point ſanguine.

2 genres.

Le catharre.
La dyſenterie.

Classe II.

Les Neurôſes.

Le ſentiment & le mouvement ſont léſés, ſans chaleur & ſans maladies locales.

I. Ordre. *Les aſſoupiſſemens.* Les mouvemens volontaires ſont diminués; il y a ſommeil, & ceſſation des ſens.

2 genres.

L'apoplexie.
La paralyſie.

II. Ordre. *Les adynamies.* Les privations de puiſſances.

4 genres.

La ſyncope.
La dyſpepſie.
L'hypochondrie.
La chloroſe.

III. Ordre. *Les ſpaſmes.* Mouvemens déréglés des muſcles & des organes muſculaires.

15 genres.

Le tétanos.
Le triſmus.
La convulſion.
Le raphania.
L'épilepſie.
La palpitation.
L'aſthme.
Le pertuſſis.
La pyroſe.
La colique.
Le choléra.
La diarrhée.
Le diabètes.
L'hyſtéritie.
L'hydrophobie.

IV. Ordre. *Les folies.* Les fonctions de l'ame ſont léſées, ſans fièvre, ni aſſoupiſſement.

4 genres.

La démence.
La mélancolie.
La manie.
Le ſonge.

Classe III.

Les Cachexies.

Toute l'habitude du corps, ou une grande partie, eſt dépravée ſans pyrexie primitive, ou neurôſe.

I. Ordre.
Les maigreurs. Dépériſſement de tout le corps.

2 genres.

La conſomption.
L'atrophie.

II. Ordre.
Les intumeſcences. Saillie au-dehors de tout le corps, ou d'une grande partie.

13 genres.

La polyſarcie.
La pneumatôſe.
La tympanite.
Le phyſométra.
L'anaſarque.
L'hydrocéphale.
L'hydrorachitis.
L'hydrothorax.
L'aſcite.
L'hydrométra.
L'hydrocèle.
La phyſconie.
Le rachitis.

III. Ordre.
Les impétigines. Cachexies qui déforment particulièrement la peau & l'extérieur du corps.

8 genres.

Les écrouelles.
La vérole.
Le ſcorbut.
L'éléphantiaſis.
La lèpre.

Le frambœsia.
Le trichoma.
L'ictère.

Classe IV.

Maladies Locales.

Affection d'une partie, & non de tout le corps.

I. Ordre. *Les dysœsthésies.* La perte, ou la dépravation du sentiment, provenante du vice des organes extérieurs.

8 *genres.*

Le caligo.
L'amblyopie.
La dysecœe.
Le paracusis.
L'anosmie.
L'ageustie.
L'anœsthésie.
L'anaphrodysie.

II. Ordre. *Les dyscinésies.* L'empêchement, ou la dépravation du mouvement, les organes seuls étant viciés.

6 *genres.*

L'aphonie.
La mutité.
La paraphonie.
Le psellisme.
Le strabisme.
La contracture.

III. Ordre. *Les apocenôses.*

Flux de sang, ou d'une autre humeur en plus grande quantité que de coutume, sans pyrexie, & sans augmentation de mouvement des fluides.

6 genres.

La profusion.
L'épiphora.
Le ptyalisme.
L'enurèse.
La gonorrhée.

IV. Ordre. *L'épischésis.*

La suppression des évacuations.

3 genres.

L'obstipation.
L'ischurie.
L'aménorrhée.

V. Ordre. *Les tumeurs.*

L'augmentation de volume d'une partie sans phlegmon.

14 *genres.*

L'anévrisme.
La varice.
L'échymose.
Le squirrhe.
Le cancer.
Le bubon.
Le sarcome.
La verrue.
Le clou.
La loupe.

Le ganglion.
L'hydatide:
L'hydrarthron.
L'exoſtoſe.

VI. Ordre.
Les ectopies.

Une partie eſt dérangée de ſa place, & fait tumeur.

3 genres.

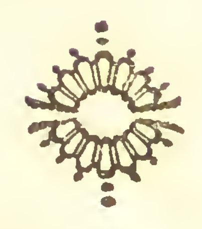
L'hernie.
Le prolapſus.
La luxation.

VII. Ordre.
Les dialyſes.

Solution de continuités, ſenſibles à la vue & au toucher.

7 genres.

La plaie.
L'ulcère.
La dartre.
La teigne.
Le pſora.
La fracture.
La carie.





LIVRE QUATRIEME.

De la Séméiologie, ou de la doctrine des Signes.

CHAPITRE PREMIER.

Des signes des Maladies en général

COMME les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur les maladies, suffisent pour en donner une connoissance générale, continuons nos recherches sur la Théorie de la Médecine, par l'examen de ce que nous présente la Séméiologie ou la Doctrine des signes. (1) Cette partie enseigne au Médecin quelle doit être la bâse de son jugement, lorsqu'il s'agit de prononcer sur une maladie ou sur la manière dont elle peut se terminer.

Il est très-ordinaire de voir dans les ouvrages de Médecine, de simples signes être confondus avec les symptômes qui sont une partie de la maladie. Serait-ce par ce que tous les symptômes sont des signes? Mais en accordant cette proposition, il n'en résulte point que tous les signes soient des symptômes. Par exemple, un pouls vif & des urines hautes en couleur, sont des signes indica-

(1) On fera bien, après avoir lû ce livre, de consulter celu de *Prosper Alpin : de Præsagiendâ vitâ & morte.*

tifs de la fièvre, pourvu toutefois qu'on trouve chez celui où on les observe, une chaleur considérable, la soif, la perte d'appétit, la faiblesse & l'insomnie, qui caractérisent la maladie. Si tous ces symptômes, ou au moins la plupart, ne paraissent point, alors la vivacité du pouls & la couleur chargée de l'urine ne dénoteront rien, puisque souvent ces changemens ont lieu sans qu'il en résulte aucun état morbifique quelconque.

Les symptômes sont les parties constituantes de la maladie; ils doivent donc en être les véritables signes: on ne touche le pouls, & l'on ne considère l'urine que pour leur donner plus de force en les y rapportant. Si l'on porte toute son attention vers les urines & le pouls, sans avoir aucun égard aux symptômes, on ne pourra jamais établir aucun jugement sur la nature ou l'état actuel de la maladie. Eclaircissons cette assertion par un exemple. Une personne se plaint de ressentir au côté une douleur aiguë & fixe, qui augmente pendant l'inspiration; une toux fatigante, une chaleur excessive, la soif & l'insomnie l'accompagnent. En pesant toutes ces circonstances, on ne peut s'empêcher de reconnaître chez le malade, cette combinaison de symptômes qui constitue la pleurésie. Mais si à l'augmentation de vélocité & de plénitude du pouls, vient se joindre la couleur foncée des urines, sans aucun autre symptôme, alors on ne peut assurer avec certitude s'il y a maladie, ou si la personne ne s'est point échauffée par quelque violent exercice (*a*).

(*a*) Autrefois que les connaissances de la Philosophie & de la Médecine étaient seulement le partage des Sçavans, l'on pensait qu'il était possible de dire, par la seule inspection des urines, non-seu-

Les ſignes ſe diſtinguent en diagnoſtics, en prognoſtics, & en commémoratifs. Les ſignes diagnoſtics annoncent l'état actuel de la maladie, & ſervent à la définir & à la diſtinguer. Ainſi une chaleur conſidérable, une grande douleur de tête, une ſoif inextinguible, l'inſomnie, la ſéchereſſe de la peau, & un pouls très-fréquent, plein, dur, avec des urines très-colorées, ſont les ſignes

---

lement de quelle maladie étoit attaquée une partie, mais encore d'établir le meilleur plan, pour parvenir à la guérir. Chaque grande Ville, dans cette perſuaſion, avait ſon Docteur en urine, ou ſon Magicien, qui levait ainſi contribution ſur le crédule vulgaire. On croyait la race de ces Ouronoſcopes entièrement éteinte, juſqu'en 1776, qu'il en parut un nouveau à Londres, conſulté par les Habitans de toutes les claſſes, au grand étonnement des Étrangers, qui regardaient les Anglais comme une Nation de Philoſophes. Cet homme, qui était Allemand, avait deux ou trois aſſociés, du même pays, qui lui ſervaient d'Apothicaire & de valets, & l'aidaient à porter la fourberie à ſon comble. Ce triple perſonnage avait bien raiſon de rire de la folie du peuple Anglais. (1)

(1) Depuis *Primeroſe* qui, dans ſon petit Ouvrage de *Vulgi erroribus in Medecinâ*, a démontré tout ce qu'a de ridicule l'opinion de ces impoſteurs, juſqu'au temps actuel, le peuple, & même ceux qu'une éducation cultivée ſouſtrait à l'empire des préjugés, ont toujours été en proie à leur avidité. Chaque Ville qui eſt aſſez conſidérable, a les ſiens, qui habitent dans les quartiers les plus vilains; avant de parvenir au lieu où ils donnent leurs audiences, on traverſe des cours, & des chambres, où tout leur ſavoir pend dans un état d'exſiccation, ſous forme d'autant de petits paquets d'herbes, que leurs valets cueillent indiſtinctement dans les campagnes d'alentour.

d'une fièvre que l'on nomme *imflammatoire*. Les signes prognostics, sont ceux qui font prévoir les changemens qui peuvent survenir pendant le cours de la maladie. Si une personne, par exemple, qui a une fièvre inflammatoire, se plaint d'une violente douleur de tête, avec un bourdonnement d'oreilles, que ses yeux soient rouges, son aspect féroce, que ses urines deviennent pâles ou aqueuses, on peut pronostiquer en toute sûreté que le délire ne tardera pas à paraitre. Les signes commémoratifs, ou anamnestiques, sont ceux qui indiquent de quelle maladie sort immédiatement un convalescent. Par exemple la sécheresse écailleuse de la peau, avec des maux d'yeux, une toux sèche & fatigante, & la faiblesse, font connaître que celui qui réunit ces signes a été affecté depuis peu de la rougeole.

Quand on aurait plus d'égard aux signes commémoratifs qu'on en a, ils ne pourraient jamais devenir d'une aussi grande importance que les signes diagnostics & prognostics, qui sont ceux qu'on doit plus particulièrement s'appliquer à connaître.

Les principaux signes diagnostics de toute la première classe des maladies, sont les quinze symptômes généraux que nous avons rapportés. Lorsqu'on en trouve deux ou trois combinés ensemble, & qu'ils surpassent les autres pendant tout le cours de la maladie ou pendant la plus grande partie, ils confirment alors qu'elle est une de celles que nous avons nommées générales. Quant aux signes de chaque espèce, nous les rapporterons par la suite, lorsque nous traiterons d'elles.

Les signes diagnostics de la seconde classe des maladies, sont faciles à saisir, d'après la description des symptômes

particuliers ou locaux, d'où ils prennent leurs distinctions & leurs différens noms, selon les parties affectées.

Les symptômes, dans ces cas, deviennent de véritables signes diagnostics des maladies. Cependant comme tous ces symptômes ne peuvent être également vus ni sentis, qu'il y en a plusieurs dont on ne peut avoir quelque connoissance que par l'induction ou par l'aveu des malades, & que souvent ceux-ci ne peuvent énoncer distinctement l'espèce de maladie qui les affecte; les recherches que les Médecins ont faites leur ont découvert les moyens de suppléer à ces défauts. Ces moyens, si nécessaires pour établir un jugement relatif à l'état présent & futur de la maladie, consistent dans l'observation du degré de force des puissances vitales. Plus celles-ci s'éloignent de la modération, de l'égalité, & de la liberté qui leur sont naturelles, plus aussi l'état du malade doit être réputé dangereux & inquiétant.

Les forces du systême nerveux étant au-delà de la portée des sens, on ne peut rien connaître de cette partie de la machine que d'après l'observation de l'état des différens organes des sens, & des instrumens du mouvement volontaire, en y joignant les phénomènes que les yeux & toute l'habitude du corps présentent.

Il n'en est pas de même des forces du systême vasculaire, elles sont évidentes, & dépendent du cœur, leur premier moteur. Aussi en touchant le pouls, & observant tout ce que la respiration présente de particulier, peut-on dire promptement, & en quelque temps que ce soit, si la circulation générale s'exécute comme elle le doit, & juger ainsi, avec certitude, du désordre actuellement existant.

CHAPITRE II.

Des Signes pris de l'état du pouls.

L'ON a généralement cru, & dit jusqu'à présent, que les anciens Médecins faisaient peu d'usage des observations que le pouls leur fournissait, & que dans les Ouvrages qu'on attribue à *Hippocrate*, il n'y en est fait qu'une légère mention. Le Professeur de *Haën*, qui rend presque un culte religieux à ce père de la Médecine, & qui croit qu'il est injurieux pour lui, de le regarder, sur ce point, comme inférieur à ceux qui lui ont succédé, a noté plus de quarante passages différens où il est fait mention du pouls & des pulsations. Nous laissons à ceux qui parcourront le premier chapitre de la douzième partie de son *Ratio Medendi*, à décider si ses citations forment une preuve complette relativement à la question que ce Médecin a entrepris de résoudre.

Arétée, d'après l'extrait que de *Haën* en donne, paraît avoir fait beaucoup plus d'attention aux changemens du pouls que l'Oracle de Cos. Mais quelles que soient les imputations dont on puisse charger ce dernier sur l'omission de cette matière, l'imagination effrénée de *Galien*, son commentateur, a complettement pourvu aux pertes qu'a occasionnées son silence. Cet Auteur a fait un nombre extravagant de distinctions, la plupart desquelles n'ont point lieu dans la pratique, ou qui, si elles se rencontrent, ne peuvent être connues d'après les descriptions qu'il nous en a laissées. On pourroit porter le même jugement sur la doctrine de quelques modernes, qui ont cru reconnoître dans le

pouls diverſes particularités, dont la connoiſſance pouvait ſervir à faire prédire le progrès & l'iſſue des maladies.

Ces particularités, qui demandent, pour être obſervées, un eſprit très-attentif & un tact très-délicat, ne s'apprennent point par la lecture. S'il en exiſte, telles que les ont rapportées *Solano*, *Bordeu*, & autres, ceux qui veulent les connaître doivent ſuivre la méthode de ces Médecins, & être toujours au lit des malades pour ſaiſir les moindres variations de l'état du pouls.

La ſanté eſt toujours relative aux circonſtances particulières de l'âge, du ſexe & de la conſtitution. C'eſt une obſervation qu'il eſt eſſentiel de faire avant de tirer aucune concluſion ſur l'état du pouls. Il faut donc, avant tout, établir, autant qu'il eſt poſſible, le juſte milieu qui conſtitue cette bonne harmonie, parce qu'il ſera le point de reconnoiſſance vers lequel on ſe dirigera pour juger du degré de déviation entre lui & l'état morbifique.

Quoique les mouvemens du ſyſtême vaſculaire ſe faſſent librement, modérément & avec égalité, & que l'examen du pouls, qui n'eſt que l'expreſſion de ces mouvemens, ne manifeſte aucun déſordre dans la circulation générale, on aurait tort, dans certains cas, de conclure d'après cet examen, que la même harmonie règne dans le ſyſtême nerveux, puiſque l'on voit ſouvent de grands troubles ſurvenir dans ce ſyſtême, ſans qu'on puiſſe obſerver le moindre dérangement dans le pouls.

Les jeunes Médecins doivent porter la plus ſérieuſe attention à la force & aux différens états du pouls chez les enfans, les adultes, les vieillards, & les femmes pendant qu'ils ſont en pleine ſanté; les pulſations, dans ces circonſtances, préſentant des différences qui, quoique

naturelles, ne doivent point être confondues avec celles qu'on observe dans l'état de maladie.

Le pouls, en parfaite santé, est egal, tempéré & libre. Dans l'etat opposé il est inégal, ou intermittent; l'intervalle d'une pulsation à l'autre, aussi-bien que la force de ces pulsations elles-mêmes, varient plus ou moins; quelquefois le pouls s'arrête entièrement, d'autres fois il est précipité outre mesure; souvent il est singulièrement lent, & enfin il monte beaucoup au-dessus de l'état naturel, ou il descend beaucoup au-dessous.

En général, on pourra tirer de ces différens états du pouls, les conséquences suivantes.

L'inégalité ou l'intermittence des pulsations est toujours à redouter; c'est un signe qui indique, le plus souvent, un grand desordre dans le systême nerveux, & qui conséquemment doit nous faire tenir sur nos gardes, relativement aux événemens qui pourraient survenir. Cependant, en estimant le danger que cette espèce de pouls désigne, il faut avoir égard aux circonstances qui ont précédé, ou qui existent alors. En effet, quand on l'observe à la fin d'une fièvre, lorsque les forces manquent, ou après de grandes évacuations, de quelque nature qu'elles soient, on doit le regarder comme un des signes les plus fâcheux. C'est le contraire quand il succède à une passion violente & subite, ou quand ce pouls est naturel au tempérament, comme on l'a remarqué plus d'une fois.

Quand l'intermission du pouls continue quelque temps, qu'elle survient à une hémorragie considérable ou à d'autres écoulemens, elle doit toujours être regardée comme très-dangereuse. Le peu de circulation qui a lieu alors, dépend

uniquement des faibles contractions & dilatations du cœur, plutôt que de ſon mouvement de ſoubreſaut.

Quelques Auteurs établiſſent une différence entre le pouls vif & le pouls fréquent. Le pouls fréquent, ſelon eux, eſt celui dans lequel on obſerve un nombre extraordinaire de pulſations dans un eſpace de temps donné; & le pouls vif eſt celui dont les pulſations s'opèrent avec une vigueur remarquable, & dans le plus petit eſpace de temps qu'on peut concevoir. Lépithète de *dur* exprimerait mieux leur penſée, auſſi la prendrons-nous pour déſigner ce battement du pouls, dont l'action eſt ſi ſubite, qu'elle donne aux doigts qui l'éprouvent, le ſentiment d'un corps très-ſolide.

Le pouls qui eſt exceſſivement vif & fréquent, indique une irritation extraordinaire dans le ſyſtème vaſculaire, occaſionnée par la préſence de matières âcres & ſtimulantes dans le ſang, ou par la difficulté que les ventricules du cœur trouvent à ſe vuider complettement du ſang qui alors devient pour eux un aiguillon perpétuel. Cette difficulté du cœur à s'évacuer, peut provenir de la faibleſſe des parois de cet organe, qui ne ſe contractent qu'avec lenteur, ou des obſtacles que lui préſentent les dernières terminaiſons du ſyſtême artériel, qui, reſſerrées alors, forcent le ſang de s'accumuler en grande abondance vers le centre. On obſerve encore la viteſſe & la fréquence du pouls, toutes les fois que le ſang ſe porte de la circonférence vers le centre beaucoup plus promptement qu'il ne devrait le faire, ou en plus grande quantité que le cœur ne peut le recevoir, comme il arrive à la ſuite des exercices violens & extraordinaires du corps. De-là l'on conçoit pourquoi les évacuations abondantes diminuent le pouls. En effet, la force du cœur, dans ces

cas, eſt très-diminuée; les ventricules ne pouvant conſéquemment être complettement évacués, font des efforts continuels pour ſe débarraſſer, mais ils ſont faibles & vains. Le pouls ne peut donc être que petit & fréquent dans ce cas. On conçoit également, d'une autre part, pourquoi tout ce qui excite des ſpaſmes, anime le pouls. De-là la vivacité du pouls, inſéparable de la fièvre, tant que les artères de la circonférence ſont dans l'état de conſtriction.

Le pouls vif ou fréquent n'eſt point une preuve que le ſang circule avec plus de force dans les vaiſſeaux, ni que ce fluide ſe meuve dans un temps donné en un plus grand eſpace qu'auparavant. L'effort du ſang qui circule, doit s'eſtimer en multipliant la force du pouls par le nombre des battemens qui ont lieu dans un temps donné. Pour mettre la matière dans un plus grand jour, eſtimons la force du pouls en pleine ſanté égale à 4, le nombre des battemens étant dans une minute de 70, 70 multipliés par 4, donnent 280, donc 280 expriment la force de la circulation en pleine ſanté.

Suppoſons actuellement une fièvre inflammatoire qui augmente de cinq la force du pouls, & que le nombre des battemens dans une minute ſoit porté juſqu'à 112, ces deux nombres étant multipliés l'un par l'autre, donnent 560, ce qui eſt le double de la force circulatoire dans l'état de ſanté.

Suppoſons encore que le nombre des pulſations dans une minute ſoit de 112, & que la force des battemens ſoit réduite à la moitié au-deſſous de ce qu'elle eſt ordinairement; c'eſt-à-dire, au-lieu de 4, eſtimons-la ſeulement comme 2, alors le produit ſera 224, ce qui eſt beaucoup au-deſſous de l'état de ſanté. Ainſi l'on

voit que malgré que le pouls ſoit beaucoup plus fréquent, cependant la maſſe du ſang ne circulera pas avec plus de liberté & de promptitude qu'elle le faiſait, quand le cœur ſe contractait lui-même ſeulement 70 fois dans une minute, au-lieu de 112.

Toutes les fois que le pouls eſt plus lent qu'il ne l'eſt naturellement, on a droit de ſoupçonner que le cœur & le ſyſtème artériel ſont moins irritables qu'ils ne le doivent. Le défaut dans la diſtribution du fluide ſubtil qui anime les fibres muſculaires, peut occaſionner cet état extraordinaire. Ce défaut peut également lui-même provenir de ce que les vaiſſeaux ou les ventricules du cerveau ſont ſurchargés de ſang, de ſeroſité, ou de ce que ce viſcère eſt comprimé par une pièce détachée du crâne à la ſuite d'une fracture. Cet état d'une moindre irritabilité du cœur, peut encore provenir d'une trop grande laxité dans les fibres de cet organe, comme chez les perſonnes graſſes ou hydropiques, dont les fibres muſculaires ſont ſurchargées d'eau ou de graiſſe, & chez les vieillards, dont les valvules & les parois du cœur ſe ſolidifient par la dépoſition des parties terreuſes, qui ôtent aux fibres une grande partie de leur irritabilité.

Comme la viteſſe & la fréquence du pouls n'indiquent point que la force circulatoire du ſang ſoit augmentée, ſa lenteur n'eſt point également un ſigne qu'elle ſoit diminuée. Les mêmes principes qui ont ſervi à établir un jugement dans le cas précédent, doivent donc également diriger dans celui-ci. Par exemple, ſi le pouls d'une perſonne qui relève de la fièvre, eſt ſi lent qu'il ne batte que 56 fois dans une minute, & que la force de chaque battement ou impulſion puiſſe être eſtimé à 5, alors on voit par le produit, qui eſt 280, que la

force circulatoire est précisément la même que celle qui avait lieu en parfaite santé, où elle a été estimée à 4, & le nombre des pulsations à 70.

On conçoit, d'après tout ce que nous avons dit, pourquoi un pouls fort & lent, pourvu qu'il soit égal, est un si bon signe quand il survient à un faible & fréquent, & pourquoi nous regardons un tel pouls comme l'indice le plus certain que la crise de la fièvre a été complette, & que l'égalité & la liberté sont entièrement rétablies dons tout le systême artériel.

Un pouls fort indique que l'influx du fluide nerveux au cœur s'opère librement, & que les fibres de cet organe & de tout le systême artériel jouissent de toute leur énergie. Le sang que les vaisseaux contiennent en pareil cas, est épais & riche en couleur; le pouls faible, au contraire, désigne un manque de force dans le cœur, & généralement dans tout le systême vasculaire. Un relâchement, une mollesse peu ordinaire des solides, joint à un sang clair & aqueux, accompagne cet état.

La dureté du pouls, propre à certaines maladies, & particulièrement aux inflammations des parties membraneuses, provient d'une tension extraordinaire communiquée à toutes les fibres motrices sans exception. La mollesse reconnaît pour cause un état opposé des fibres vivantes, & ne doit être considérée que comme une légère variation du pouls faible.

En revenant sur ce que nous avons dit touchant les divers états du pouls, considérés séparément, on pourra tirer les déductions suivantes de leurs combinaisons. Ainsi un pouls vif, dur & fort, marque évidemment que le cœur & le systême artériel sont très-irrités; qu'en général il y a une grande tension des fibres motrices, &

que les vaiſſeaux ſont remplis d'un ſang plus denſe & plus riche en parties colorantes qu'il ne devrait être.

Nous nous bornerons ici aux conſidérations générales que nous venons de faire ſur le pouls, relativement à l'etat de maladie. Lorſque nous traiterons chacune des affections morbifiques en particulier, nous reviendrons ſur ſa manière d'être dans les différens cas.

CHAPITRE III.

Des Signes que la reſpiration préſente.

Comme toute la maſſe des fluides qui circulent, doit néceſſairement paſſer par les vaiſſeaux du poumon dans ſon cours du ventricule droit au ventricule gauche, on doit néceſſairement s'attendre à voir les ſignes pris du pouls, être confirmés par ceux que la reſpiration fournit.

La reſpiration, en ſanté, ſe fait aiſément & avec quelque plaiſir. Le mouvement de toutes les parties qui y contribuent, eſt ſi doux & ſi tranquille, que l'élevation & l'abaiſſement des côtes ſont à peine ſenſibles. La cavité de la poitrine eſt alors alternativement augmentée & diminuée, principalement par la contraction alternative & le relâchement du diaphragme & des muſcles abdominaux. Il n'en eſt point ainſi dans les maladies : on obſerve, en effet, fréquemment que la reſpiration eſt troublée & interrompue ; qu'elle eſt douloureuſe, difficile, ſouvent prompte & ſonore, & qu'elle s'opère quelquefois avec un mouvement évident des côtes. On doit faire attention à tous ces écarts de l'ordre naturel, & les prendre pour ſignes, lorſqu'il s'agit de juger du degré

de trouble & d'interruption dans la circulation générale.

Les poumons, en effet, doivent être regardés comme un épitome de tout le corps, quant à leur composition vasculaire. Ce viscère renferme une série de vaisseaux qui décroît à l'infini; aussi quand le sang les parcourt avec facilité, on peut supposer que son cours est également aisé dans tout le reste des canaux sanguifères.

On observe en général qu'une seule inspiration en parfaite santé, équivaut à quatre contractions du cœur. De-là on peut inférer que, lorsque la respiration est plus prompte qu'à l'ordinaire, le sang est chassé en plus grande abondance du cœur dans l'artère pulmonaire. Cette abondance vient souvent de ce que ce fluide afflue en plus grande quantité de la circonférence au centre, comme il arrive dans les violens exercices du corps, ou dans les fortes passions de l'ame. C'est ainsi que la constriction spasmodique accélère toujours la respiration. Quand les poumons ne peuvent livrer passage dans une de leur dilatation à la quantité ordinaire de sang qui doit les traverser, leur insuffisance doit être compensée par une répétition d'action. Une respiration prompte peut donc être regardée comme un signe d'engorgement du poumon, dont la nature est fort variée, ainsi que nous l'avons déjà dit.

La respiration peut encore être accélérée, si les muscles qui y servent, particulièrement le diaphragme, sont agités de mouvemens spasmodiques, comme cela arrive chez les femmes hystériques, lorsque des vents ou d'autres matières nuisibles sont renfermés dans l'estomac & les intestins, ou lorsque les poumons souffrent de la présence du lait ou d'autres matières stimulantes.

Une respiration laborieuse & difficile, dans laquelle

les mouvemens de la poitrine ſont non-ſeulement prompts, mais encore dans laquelle le thorax ne ſe dilate point ſuffiſamment, marque que le paſſage par les vaiſſeaux pulmonaires, eſt conſidérablement intercepte, ſoit par la conſtriction ſpaſmodique de ces vaiſſeaux, ou, ſi l'on admet le *lentor* de *Boërrhaave*, par la trop grande ténacité de ſang, qui ne peut aiſément ſe faire voie par les dernières terminaiſons de l'artère pulmonaire. La reſpiration difficile, indique encore une congeſtion de matières aqueuſes, huileuſes, & ſouvent terreuſes dans le tiſſu cellulaire des poumons, en aſſez grande quantité pour comprimer les vaiſſeaux aëriens ou ſanguins, & empêcher les uns de recevoir l'air qui doit les diſtendre, & les autres les fluides qu'ils doivent tranſmettre. De-là l'obſtacle plus ou moins grand à la circulation, à raiſon de la quantité de matières amaſſées.

La reſpiration, accompagnée d'une douleur interne, fixe, aiguë, & ſouvent inſupportable, dénote que la tunique des poumons & les membranes qui revêtent le thorax, ſont dans un état inflammatoire, ſouvent tel que les vaiſſeaux qui rampent à leur ſurface, ſont près de leur rupture. Si une douleur ſourde & profonde ſe joint à un pouls vif, mais faible, pour accompagner une reſpiration difficile & laborieuſe, cet aſſemblage de ſymptômes met en évidence l'état inflammatoire des poumons.

Mais ſi la douleur qui accompagne la difficulté de reſpirer, ſiége dans les parties charnues & extérieures de la poitrine, qu'au lieu d'être fixe elle erre comme une crampe d'un endroit vers un autre, ſans qu'il y ait de grands changemens dans le pouls, c'eſt le ſigne d'une

affection ſpaſmodique, à laquelle il ſera facile de remédier par les opiacées ; ou d'une fluxion rhumatiſmale qui, pour être guérie, demande l'application d'un veſicatoire.

On peut regarder comme ſigne d'une mort prochaine, une reſpiration prompte, difficile, avec ſanglot & râlement dans le goſier, lorſqu'elle ſuccède à d'autres mauvais ſignes, tels qu'un pouls petit & fréquent, des ſueurs froides, l'inſenſibilité & la perte totale des forces.

Comme la reſpiration difficile & dérégiée, peut être occaſionnée par nombre de cauſes dont pluſieurs par elles-mêmes n'indiquent point un grand danger, on ne peut déduire rien de certain d'après les ſeuls ſignes de la reſpiration. On doit donc leur réunir tous les autres ſymptômes que l'on découvre chez le malade, pour en tirer les conſéquences relatives à la conduite que l'on doit tenir en pareil cas. Par exemple, l'on voit ſouvent des perſonnes délicates & très-ſenſibles, être attaquées d'accidens graves, relatifs à la reſpiration, par des cauſes qui n'affectent que les muſcles deſtinés à cette fonction, ſans interrompre ou troubler beaucoup le paſſage du ſang à travers les poumons. On ne doit pas, dans ces cas, eſtimer le danger, d'après tout ce qu'offrent d'inquiétant les ſymptômes actuels ; car, tant que la circulation ſera libre dans le poumon, la mort ne peut être prochaine. Le pouls eſt le plus sûr indice que l'on puiſſe conſulter alors, pour s'aſſurer de cette liberté de circulation dans ce viſcère. On ne ſaurait ſe flatter des mêmes eſpérances, quand la reſpiration eſt laborieuſe & même preſque ſuffocante, ſi l'on ſait d'ailleurs que les poumons ſont enflammées, gorgés ou ſurchargés de matières aqueuſes, muqueuſes, huileuſes, ſanguines ou purulentes; on doit alors ſe préparer à tout événement.

En traitant en particulier des maladies dont la difficulté de respirer forme le principal symptôme ; nous exposerons plus particulièrement les cas où la maladie provient de l'engorgement des poumons, & ceux où elle est dûe à une affection passagère des nerfs qui se distribuent aux muscles de la respiration.

La respiration a, comme le pouls, ses états accidentels, & d'autres de première constitution. Elle varie dans les différens sujets, selon leurs divers tempéramens, la conformation variée de la poitrine, & l'état particulier des poumons. On peut encore ajouter à ces différences, celles qu'on a lieu d'attendre du changement de l'atmosphère & des différens climats.

CHAPITRE IV.

Des Signes qui manifestent un désordre dans le Systême Nerveux.

Un nombre infini d'observations & d'expériences, faites sur les animaux vivans, ont établi que les sensations, les perceptions, & le mouvement volontaire, dépendent essentiellement de l'état sain des nerfs. Ainsi donc, toutes les fois qu'on observe les sens externes, les facultés de l'ame, ou la force des muscles diminués, dérangés, ou suspendus, on a tout lieu de croire que le systême nerveux n'est point dans l'état harmonique où il doit être. On peut s'assurer alors du danger de la maladie, en comparant les divers écarts morbifiques avec l'état naturel des sensations, des perceptions, & du mouvement volontaire, tel qu'il doit être chez ceux qui

jouiſſent de la meilleure ſanté. Un malade, par exemple, a un délire pendant l'exacerbation d'une fièvre continue, il eſt privé de tout ſommeil. La raiſon la plus ſimple & la plus naturelle que l'on puiſſe apporter de ces deux phénomènes, eſt la diſtribution abondante du fluide nerveux aux organes des ſens, tant internes qu'externes. En les obſervant cependant de plus près, nous en concluons que la force augmentée des fluides circulans, d'où provient la fièvre, a déterminé une ſécrétion plus abondante de fluide nerveux, qui alors ſe porte en plus grande quantité dans les nerfs. Nous oſons donc, d'après une telle obſervation, aſſurer avec certitude, que ſi ces deux ſymptômes continuent de ſévir avec violence, la vie du malade eſt en grand danger par la perte extraordinaire qui a lieu de ce fluide vivifiant, ſans lequel le mouvement animal ne peut s'exécuter.

Mais ſi ce malade devient ſtupide pendant le cours de la fièvre, qu'il tombe dans un aſſoupiſſement dont on ne puiſſe le réveiller, on peut alors conclure que les nerfs ne ſont point ſuffiſamment fournis de leur fluide, & que leur action ſouffre une rémiſſion par la trop grande dilatation que les vaiſſeaux ſanguins éprouvent, ou par leur rupture, qui eſt une ſuite néceſſaire de la continuité du mouvement rapide & violent des fluides qui circulent. C'eſt donc d'après l'obſervation de ce que ces deux ſymptômes acceſſoires nous préſentent, que nous prognoſtiquons l'état dangereux du malade.

Nous regarderons, d'après les mêmes principes, les ſpaſmes comme très-fâcheux quand ils ſe joignent avec le déſordre du ſyſtême vaſculaire. L'extrême foibleſſe du corps & l'abattement de l'eſprit indiquent le même danger

danger; & quand ils ont lieu dans quelque fièvre que ce ſoit, il ne peut y avoir de ſignes plus alarmans.

Quelques Médecins, depuis peu, ont penſé que les nerfs pouvaient être affectés à leur origine dans le cerveau par des ſubſtances délétères, qui agiſſent là où les chordes nerveuſes ſe perdent dans ce viſcère, & que le déſordre qu'elles excitent pouvait ſe communiquer à des parties fort éloignées, d'après les loix à jamais inexplicables de la ſympathie.

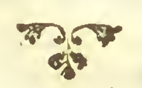
Quoi qu'il en ſoit, comme la cauſe la plus ordinaire de ces dérangemens vient des matières âcres & malfaiſantes, renfermées dans le canal alimentaire, le ſyſtême général des ſolides & la maſſe des humeurs étant dans la plus parfaite intégrité, il eſt de la plus grande importance d'obſerver les ſignes qui indiquent la préſence & la nature de ces matières, ainſi que les moyens les plus propres à les corriger ou à les expulſer.

La préſence des matières ſaburrales dans l'eſtomac ou dans la courbure du duodénum, ſont, la mal-propreté de la langue, qui eſt chargée d'ordure & d'une craſſe épaiſſe, circonſtance qui accompagne toujours les différentes eſpèces de fièvres (*a*); un goût d'amertume, de putridité, de rancidité ou d'acidité dans la bouche; des nauſées, le manque d'appétit, une douleur à l'orifice gauche & à la partie ſupérieure de l'eſtomac, un poids & une oppreſ-

(*a*) Il n'y a point de ſignes plus certains de la fièvre, que la ſécheresſe & la mal-propreté de la langue : la vivacité du pouls n'eſt pas ſi infaillible, puiſque l'art peut la procurer, ainſi qu'on le voit dans les Hôpitaux Militaires, ou chez le peuple qui a intérêt d'avoir la fièvre. Une gouſſe d'ail, introduite dans l'anus, produit toujours la vélocité du pouls.

ſion à la région précordiale, avec une réplétion & une légère élévation des hypochondres, une peſanteur, une douleur & un tournoiement de tête, le froid des extrémités, le friſſon & une laſſitude générale, ou une perte ſubite de forces. Tous ces accidens diſparaiſſent, ou au moins diminuent beaucoup, par l'effet d'un vomitif qu'on donne dans ces cas avec le plus grand ſuccès. Quand, au contraire, les crudités ſéjournent dans le reſte du canal inteſtinal, le bas-ventre ſe tuméfie, ſe tend; une douleur ſourde ſe fait ſentir dans toute ſon étendue; cette douleur augmente pour peu qu'on touche le ventre, elle s'étend juſqu'aux reins, aux cuiſſes, ou aux genoux; elle eſt telle à cet endroit que les malades ont de la peine à ſe tenir debout; les borborygmes ſe font entendre, les ſelles ſont fétides, âcres; les purgatifs, donnés pluſieurs fois alors, emportent ordinairement tous ces accidens.

On peut encore juger, en quelque manière, de l'état général du ſyſtême nerveux, d'après ce que les yeux & généralement tout l'extérieur du corps préſentent. Plus ce que l'on découvre s'éloigne de l'état de ſanté, plus auſſi ce qu'il préſage eſt alarmant : auſſi doit-on toujours pronoſtiquer un grand danger, toutes les fois que la contenance du malade eſt ſi changée, que ſes amis peuvent à peine le connaître. Ceux qui ſont habitués d'être avec les malades, acquièrent inſenſiblement la connaiſſance de ces ſignes, en conſultant ſouvent les yeux & les traits du viſage; mais rien ne la facilite davantage que de s'arrêter à chacun des phénomènes que le corps préſente alors.



CHAPITRE V.

Des Signes que les diverſes éruptions, & autres phénomènes extérieurs du Corps fourniſſent.

POUR avoir une connaiſſance profonde du corps humain dans l'état de maladie, il faut ſoigneuſement obſerver les différentes eſpèces de taches, d'éruptions, & autres changemens qui paraiſſent ſpontanément ſur la peau. On doit porter la même attention ſur le ſang, que l'on doit conſidérer au moment qu'il ſort de la veine & quelque temps après, comme ſur les urines, dont l'analyſe n'eſt point à mépriſer. On doit encore examiner les excrétions que les poumons rejettent dans l'expectoration, les matières que l'eſtomac ou les inteſtins rendent par le vomiſſement ou par les ſelles.

Quelques-unes des éruptions cutanées étant encore précédées ou accompagnées de la fièvre, il faut auſſi diſtinguer celles-ci de celles qui paraiſſent ſans aucune agitation fébrile. La plupart des éruptions fébriles reconnaiſſent pour cauſe une matière morbifique d'une nature particulière, telle que celle qui occaſionne la petite-vérole, la rougeole & autres. Quelques-unes, au contraire, ſont produites par la diſſolution du ſang à la ſuite du mouvement trop violent de ce fluide, ou par l'intenſité d'une chaleur de trop longue durée. Cette diſſolution peut encore être favoriſée par des miaſmes corrupteurs qui paſſent au-dedans du corps, & infectent la maſſe générale des humeurs, en y introduiſant un genre particulier de fermentation, ſi l'on peut ainſi ap-

peler le mouvement qu'ils y occasionnent. De pareils miasmes s'engendrent également dans l'intérieur du corps à la suite d'un mauvais régime, ou de quelques erreurs dans le choix des six choses non-naturelles.

Ce dernier genre d'éruption, qu'on nomme communément *pourpre* ou *pétéchies*, est de différente couleur, depuis le rouge brillant jusqu'au livide, & même au noir. Létendue varie depuis celle de petites taches pareilles à celles de morsures de puces, jusqu'à celle des plaques d'une grandeur considérable : on appelle ces dernières *vibices*.

Les éruptions pétéchiales s'élèvent à peine sur la peau; elles paraissent rarement avant que la fièvre ait duré quelques jours, & que le malade soit considérablement affaibli; leur apparition n'apporte aucun mieux à son état. C'est le contraire pour les autres éruptions; elles procurent, pour la plupart, un mieux marqué dès qu'elles paraissent. Les acrimonies, dégagées alors de la masse des humeurs, se déposent paisiblement dans les interstices cellulaires. Quand la déposition est complette, la fièvre s'appaise, & tous les symptômes fâcheux disparaissent; mais si la quantité de matière acrimonieuse est trop considérable pour pouvoir être ainsi toute confinée, & s'il en reste encore quelques parties mêlées avec le sang, la fièvre continue encore malgré la présence de l'éruption. C'est ce qui arrive dans les petites véroles confluentes, dans la rougeole, les fièvres miliaires & scarlatines. En général, dans quelque fièvre que ce soit, on peut tirer les inductions suivantes des éruptions qui paraissent au-dehors. Toutes les fois que les symptômes fébriles cessent presque tous, à la sortie de l'éruption, on doit la regarder comme le signe le plus favo-

rible & le plus certain de l'heureuſe terminaïſon de la maladie. Quand au contraire elle n'apporte aucun changement, & que les ſymptômes fébriles, l'oppreſſion, la foibleſſe, le délire, &c. augmentent plutôt que de diminuer, on peut conclure que la crâſe du ſang eſt déjà détruite, & peut-être au delà du terme où les ſecours de la Médecine peuvent atteindre.

Le changement de couleur dans la peau, eſt encore un ſigne dont le Médecin doit faire le plus grand cas dans le traitement des maladies. Un teint pâle, verd, avec des taches noirâtres ſur les yeux, indique que la circulation eſt languiſſante, & que le ſang eſt aqueux & appauvri. Si une pareille diſpoſition a lieu chez les femmes d'un certain âge, elle eſt une preuve qu'il y a un obſtacle à l'écoulement des règles. Quand au contraire on la rencontre chez les hommes, elle déſigne un vice ſcorbutique, ou une foibleſſe dans les entrailles, d'où naiſſent de mauvaiſes digeſtions. Une couleur livide généralement répandue ſur toute la peau, marque une tendance à la même maladie, & eſt un ſigne évident d'un commencement de putréfaction dans la maſſe générale des humeurs, & d'une langueur univerſelle dans l'action des vaiſſeaux. Ce qu'on appelle le tempérament jaune, ou le teint ſombre & foncé du viſage, accompagné de la peſanteur & de la foibleſſe de la vue, eſt un ſigne qui indique que la ſécrétion de la bile ne s'opère point ſelon les loix de la nature. Qand la couleur jaune eſt décidée, elle dénote que le conduit cholédoque ou le cyſtique eſt engorgé, que la bile cyſtique ne peut couler dans le duodénum, & que reportée dans la maſſe des humeurs, elle vient inonder le tiſſu cellulaire, qui eſt deſſous la peau,

Les ſueurs ſont auſſi des indices, aux moyens deſquels on peut reconnaître l'état actuel des fluides. Quelquefois elles ſont aigres, quoique ce cas ſoit rare; d'autres fois elles répandent une odeur putride, & aſſez ſouvent elles ſont teintes de la partie rouge du ſang, ce qui leur donne une couleur jaunâtre & même rougeâtre.

Enfin, les ulcères nous fourniſſent une dernière ſource d'où nous pouvons puiſer les connaiſſances relatives à l'état des fluides. Si la matière qui s'en écoule eſt extrêmement âcre, fétide, & qu'elle excorie les parties environnantes, elle déſigne une acrimonie cancéreuſe ou d'une nature approchante. Si elle eſt claire & ſanguinolente, elle donne lieu de croire qu'il y a une diſſolution, ou putréfaction d'un caractère ſcorbutique. C'eſt le contraire quand elle eſt douce, ſans aucune odeur déſagréable & d'une conſiſtance comme caillée; cet état manifeſte toujours un levain ſcrophuleux. L'écoulement que les ulcères vénériens fourniſſent, eſt quelquefois auſſi âcre & auſſi corroſif que la matière qui ſort d'un cancer, auſſi les confond-t-on ſouvent enſemble, à moins qu'on ne faſſe attention aux progrès de la maladie, & que l'on ne compare chacun des ſymptômes de ces affections entre-eux.



CHAPITRE VI.

Des Signes que les différens états du Sang présentent.

Comme le ſang, tiré de la veine d'une perſonne évidemment malade, paraît ſouvent abſolument ſemblable à celui que donnerait une autre en pleine ſanté; on ne peut obtenir de l'inſpection de ce fluide les connaiſſances certaines dont quelques-uns ſe ſont flattés. Il eſt d'ailleurs d'autres ſujets chez qui l'on obſerve, au contraire, un ſang pareil à celui des perſonnes gravement malades, quoiqu'ils jouiſſent d'une très-bonne ſanté: telles ſont les femmes groſſes, dont le ſang eſt couenneux & pareil à celui qu'on tire des pleurétiques.

Il n'eſt donc pas ſi aiſé qu'on le pourrait croire, d'établir des indices certains au moyen deſquels l'on puiſſe juger de la quantité & de la qualité du ſang. Comme ni l'une ni l'autre ne peuvent être eſtimées par elles-mêmes, on les doit donc toujours conſidérer d'une manière relative aux circonſtances particulières de l'âge, du ſexe & de la conſtitution.

On obſerve en général que le ſang d'un rouge foncé, qui par le froid ſe ſépare en une ſéroſité limpide & non-colorée, & dont la quantité eſt d'environ un tiers & demi du total, & en un coagulum point trop ſolide ni bigarré, eſt un ſang bon, ſain, qui n'eſt point corrompu par aucune acrimonie, & dont toutes les parties ſont dans la proportion la plus juſte & la plus convenable.

D'après la conſidération de cet état naturel du ſang,

il ſera facile de juger du changement que ce fluide contracte dans les maladies. Le ſang qui eſt d'un rouge très-clair, approchant de l'écarlate, & dont la coagulation eſt lente à s'opérer, indique que les fluides ſurabondent en parties ſalines, & qu'il y a une tendance à la goutte ou à quelques éruptions chaudes ou galeuſes. On trouve aſſez ſouvent un pareil ſang dans les conſtitutions que la fièvre hectique mine, ou chez ceux qui ſe nourriſſent d'alimens trop ſalés & trop aſſaiſonnés.

Quand la ſéroſité du ſang ſurabonde, on a tout lieu de craindre quelques maladies hydropiques. Une telle fluidité du ſang marque en effet une débilité inhérente au ſyſtême vaſculaire; ce qui favoriſe d'autant mieux l'infiltration de la ſéroſité dans les grandes cavités ou dans les interſtices cellulaires, que les vaiſſeaux lymphatiques ne rempliſſent plus leur fonction d'abſorber, & que l'évaporation cutanée eſt interrompue.

Quand la ſéroſité a une couleur décidément jaune, c'eſt un ſigne que la bile ne peut plus paſſer dans le duodénum, & qu'elle reflue dans la maſſe générale du ſang. La ſéroſité rougeâtre ou livide, dénonce une grande diſſolution ou putridité, telle qu'elle eſt ordinaire aux ſcorbutiques & dans les mauvaiſes eſpèces de fièvres putrides. L'on a un bien plus grand danger à redouter quand la ſéroſité eſt trouble, & que la totalité du ſang paraît ſale, obſcure, & qu'il ne s'y opère aucune ſéparation.

Quand le ſang ſe partage, comme il le doit, en ſéroſité & en coagulum, ſi celui-ci ſe couvre d'une écume ou croûte blanchâtre ou tachetée, c'eſt un ſigne certain que le ſang a trop de viſcoſité, & qu'ainſi il ne peut couler dans les vaiſſeaux qu'avec beaucoup de difficulté. Comme le ſang qu'on tire dans les maladies inflammatoires

offre souvent ce phénomène, aussi quelques-uns l'ont-ils fait servir pour confirmer la théorie qui suppose la lenteur & l'obstruction comme causes de l'inflammation.

Les Physiologistes modernes expliquent la formation de cette croûte d'une manière plus vraisemblable, sur des principes diamétralement opposés. Ils prouvent, en effet, que, malgré cette consistance visqueuse que le sang présente après qu'il est refroidi, il n'en coule pas moins avec une fluidité beaucoup plus grande que celle qu'il avait antécédemment à l'inflammation.

Nous avons dit ci-devant que le coagulum du sang était formé de parties colorantes, unies à une lymphe coagulable. Maintenant, quand les artères agissent fortement dans tout leur système, le sang qu'on tire de la veine étant abandonné à lui-même, la lymphe coagulable reste plus long-temps fluide. Les parties rouges qui sont les plus pesantes du sang, se précipitent donc alors avec plus de facilité qu'elles ne l'eussent fait, si la lymphe eût été moins lente à se coaguler. Ainsi, par une séparation spontanée, le coagulum se divise en deux parties; une supérieure, qui n'est que le caillot de la lymphe coagulable seule, qu'on appelle alors *couenne*, & une inférieure, qui est un composé de celle-ci, & de globules rouges. (*a*)

Cette couche couenneuse a toujours fixé l'attention des Médecins. Le D. *Langrish*, qui était un des plus grands

(*a*) *Fordycès Elementary Practice of Physic*, part. 1, pag. 5. *Hewson*, l'industrieux & infatigable Anatomiste, a développé cette matière de la manière la plus satisfaisante dans ses recherches expérimentales sur les propriétés du sang. Il a été le premier qui ait expliqué la formation de la couenne d'après les principes que nous rapportons. Voy. son Essai not. pag. 51, deuxième édition.

partisans du *lentor*, imagina un instrument fait d'après les principes de l'aréomètre ordinaire, pour estimer les divers degrés de ténacité de cette couenne, afin d'établir des règles utiles dans la pratique. D'autres ont desséché le sang pour trouver le rapport de la partie solide à la fluide. Quelques-uns l'ont pesé spécifiquement, pour connaître la différence entre son poids & celui de l'eau. Enfin, il en est qui l'ont mêlé à plusieurs matières salines, à la décoction de quinquina, aux esprits ardens, &c. Mais toutes ces expériences sont plutôt propres à satisfaire la curiosité, qu'elles n'ont d'utilité réelle, la plupart ayant été faites d'après une théorie que l'on visait à établir.

CHAPITRE VII.

Des Signes que l'on peut tirer de l'urine.

La santé du corps humain est en grande partie établie sur la séparation & l'excrétion régulières & convenables des matières excrémenteuses. L'examen de la quantité, & de la qualité de ces matières est donc d'une aussi grande utilité, pour juger de l'état du corps, que l'observation du pouls & l'inspection du sang. L'urine cependant a plus particulièrement mérité l'attention des Médecins de la plus haute antiquité, comme étant celle de toutes les humeurs excrémenteuses, dont l'examen est le plus facile, & qui, par ses variations, montre fréquemment l'état des mouvemens dans les solides, aussi bien que la nature des fluides qui y sont contenus.

Avant de porter un jugement sur les urines considérées en maladies, il faut en bien connaître l'état naturel, chez ceux qui jouissent de la plus parfaite

ſanté. (1) Cet état varie ſingulièrement, ſelon le temps de la vie, la manière de vivre, les exercices, & nombre

---

(1) On diſtingue chez eux trois ſortes d'urines, qu'il ne faut point confondre entr'elles. La première, *urina potûs*, ſe ſépare du ſang après que l'on a beaucoup bu; elle eſt pâle, ne dépoſe point, & eſt très-éloignée de la putréfaction. La ſeconde, *urina chyli*, eſt blanche, trouble, & dépoſe un nuage mucilagineux; elle eſt ſymptomatique dans les maladies chroniques, & ſouvent elle retient la couleur & la ſaveur des alimens que les malades ont pris, ce qui eſt un indice de crudité & de faibleſſe. La troiſième, *urina ſanguinis*, eſt celle qu'on rend après que la digeſtion eſt entièrement achevée. Elle eſt exactement élaborée, & d'un jaune clair; elle ſe trouble au bout de quelque temps, en formant différens nuages qui ſe précipitent, & un ſédiment blanchâtre. Les Médecins peuvent tirer de ces différens précipités, & généralement de l'Ouronoſcopie, beaucoup d'inductions que le charlataniſme a portées trop loin, & que les perſonnes inſtruites ont peut être trop négligées. L'urine bien colorée indique des vaiſſeaux convenablement calibrés, pour donner paſſage à toutes les parties qui doivent la former. Celle qui eſt pâle eſt un ſigne d'une conſtriction, ou d'un reſſerrement ſpaſmodique. Quand la quantité d'urine diminue ſans que la tranſpiration en ſoit plus abondante, c'eſt ſigne d'une iſchurie rénale ou véſicale. Quand, au contraire, la quantité en eſt augmentée ſans qu'il y ait diminution dans la tranſpiration, c'eſt un indice de criſe par cette voie. Les ſédimens que donnent de pareilles urines ſont aſſez ſouvent blancs & terreux. Quand ils ſont abondans, & que les ſymptômes de maladie ne diminuent point, ils ſont d'un mauvais préſage, & font craindre qu'ils ne proviennent de la matière nutritive & crétacée des os. L'urine jaune, & qui dépoſe un ſédiment de même couleur, annonce une indiſpoſition du foie: on la nomme *briquetée*. Un ſédiment rougeâtre d'une odeur forte, ſurnagé d'une urine haute en couleur, graſſe, irriſée, ſont des indices d'inflammation & de putridité.

d'autres circonſtances. L'urine d'un enfant eſt douce & ſans odeur, en comparaiſon de celle d'une perſonne âgée, chez laquelle les principes ſalins, huileux & terreux abondent, & lui donnent une couleur foncée, une odeur forte, & une très-grande âcreté. On en peut dire de même de l'urine d'une perſonne ſédentaire qui ne fait point, ou preſque-point d'exercice du corps, & de celle d'un ouvrier qui travaille beaucoup dans la journée. En général, plus l'exercice du corps eſt violent, plus les urines ſont empreintes de molécules ſalines, huileuſes & terreuſes.

Les phénomènes que l'urine préſente, dépendent encore de la quantité de boiſſon à laquelle on eſt accoutumé. Ceux qui boivent beaucoup en rendent une grande quantité de claires, pâles & peu ſaturées d'huiles & de ſels; le contraire a lieu chez ceux qui ne prennent que peu de boiſſon.

La couleur naturelle de l'urine doit en général reſſembler à celle du vin du Rhin, ou de Lisbonne, & être parfaitement limpide, ſans le moindre ſédiment. L'hypoſtâſe, dans les urines, indique en effet que les différens principes du ſang ne ſont point également proportionnés, ou ſuffiſamment unis & mêlés enſemble, & conſéquemment indique un écart de l'état naturel.

L'urine limpide, aqueuſe & abondante eſt un indice d'une diminution extraordinaire de la tranſpiration cutanée. Elle accompagne toujours les paroxyſmes hyſtériques & hypochondriaques, dans leſquels il y a ſenſation d'un froid extrême, une oppreſſion & une douleur aiguë en différentes parties, & particulièrement à la tête & aux reins. On obſerve ſouvent de pareilles urines dans les maladies fébriles; on doit les regarder comme un

très-mauvais ſigne, qui indique une très-grande conſtriction ſpaſmodique aux dernières terminaiſons des artères, une augmentation des ſymptômes fébriles, & un délire prochain.

L'urine pâle, quand il n'y a aucun trouble dans les ſyſtêmes vaſculaires & nerveux, fait ſoupçonner un ſang pauvre & aqueux. Elle eſt la preuve du défaut d'exercice du corps, de la faibleſſe, & du relâchement général des ſolides. L'urine pâle & trouble indique que les organes de la digeſtion ſont en mauvais état, qu'ils manquent d'énergie, & que les qualités diſſolvantes & aſſimilantes de la ſalive, de la bile, & des autres fluides digeſtifs ſont émouſſées, d'où ſuit la réſorbtion d'un chyle crud, indigeſte, & retenant encore les qualités originaires des ſubſtances dont il a été formé. Les premières voies, en pareilles circonſtances, ſont farcies d'un flegme viſqueux qui favoriſe la génération des vers; auſſi regarde-t-on ces urines comme un ſigne certain de ces inſectes.

L'urine rougeâtre & haute en couleur, néanmoins ſans ſédiment, caractériſe une chaleur ſupérieure à celle qui eſt propre au corps, ſoit qu'elle ſoit l'effet d'un violent exercice, ou d'une fièvre actuellement exiſtante. La couleur de l'urine étant, en effet, ſuppoſée dépendre principalement de la quantité d'huile qu'elle contient, une augmentation de vélocité dans la circulation, ne manque jamais d'augmenter la réſorbtion des ſucs huileux des cellules adipeuſes. Ces ſucs ainſi mêlés au ſang en trop grande proportion, ſe portent bientôt vers les couloirs des reins, & donnent à l'urine une couleur plus foncée qu'elle n'a ordinairement. De-là la raiſon pourquoi on rend le plus ſouvent une pareille urine dans les maladies fébriles, tant que les obſtacles

à la libre circulation persistent. Mais quand la maladie se termine par une crise favorable, & que le sang est purgé des matières âcres qui excitaient l'irritation, alors l'urine devient si chargée qu'elle ne peut retenir plus long-temps les parties salines & huileuses en dissolution; elle les dépose sous la forme d'un sédiment épais.

Toute cette théorie reçoit une nouvelle confirmation des expériences faites encore par le D. *Langrish*. Si d'après elles, on divise l'urine d'une personne bien portante en cinq cent-douze parties, l'analyse en fait évaporer quatre-cent quatre-vingt-quatorze, qui sont purement aqueuses, & il en reste douze qui sont un mélange de parties salines & terreuses, dont cinq sont réellement salines, & une seule huileuse. Les proportions que nous venons d'énoncer furent bien différentes dans l'urine que rendit un jeune homme attaqué d'une fièvre aiguë, accompagnée de délire, & d'autres mauvais symptômes, jusqu'au huitième jour, qu'une sueur modérée parut, & que l'urine déposa une grande quantité de sédiment. De cinq cent-douze parties d'une pareille urine, il n'y en eut que quatre-cent quatre-vingt-quatre d'aqueuses; mais la substance saline terreuse monta à quatorze, la saline pure à onze, & la huileuse, au-lieu d'un, était le tiers de cinq cent-douze, la totalité.

En faisant attention à cette différence sensible qui a lieu entre l'urine d'une personne saine, & celle qu'on rend lorsque la fièvre est sur son déclin, on voit les avantages qu'on doit attendre d'une pareille urine chargée, qui dépose une si grande quantité de sédiment. Une telle urine prouve, en effet, que les parties salines & huileuses qui, en roulant avec le sang, augmentaient le trouble des solides, sont alors chassées au-dehors, que

les obſtacles ſont levés en grande partie, & que la circulation reprend ſon cours ordinaire.

La couleur du ſédiment de l'urine marque encore les différens états des fluides; ainſi un ſédiment jaunâtre déſigne que le paſſage de la bile dans le duodénum, eſt en quelque ſorte interrompu. Le noirâtre annonce une diſpoſition putreſcente des humeurs, & eſt regardée comme un ſigne de mauvais préſage, qui n'a lieu que dans les maladies où la nature du ſang eſt preſque détruite par une acrimonie putréfactive. Une grande quantité de ſédiment pâle & viſqueux déſigne une faibleſſe de conſtitution & la préſence d'humeurs crues & indigeſtes, non-ſeulement dans les premières voies, mais encore dans la maſſe générale des fluides; on la doit regarder comme annonçant une maladie de très-longue durée. On obſerve fréquemment cette eſpèce de ſédiment dans les fièvres intermittentes. Si alors l'urine, quoique fortement colorée, reſte limpide pendant l'intervalle des accès, & qu'elle ne laiſſe échapper aucun ſédiment, c'eſt encore un plus mauvais ſigne, qui annonce que ces fièvres deviendront probablement continues. Le ſédiment rouge ou briqueté, que l'on obſerve dans l'urine des hydropiques, ſe trouve auſſi dans celle que rendent ceux qui ſont tourmentés de la fièvre hectique ou intermittente; il ne donne lieu qu'à un pronoſtic fâcheux.

Quand l'urine dépoſe beaucoup, & qu'il n'y a cependant point de fièvre, elle déſigne un embarras dans le ſyſtême biliaire. L'urine ſur laquelle flotte une couche huileuſe, annonce une colliquation générale des humeurs, & un dépériſſement total du corps. En effet, l'embonpoint & la fermeté des chairs dépendent de la ſtagna-

tion de l'huile adipeuſe dans le ſyſtème cellulaire : lors donc que cette huile eſt abſorbée en trop grande quantité, ou que, retenue dans le ſang, elle ne peut ſe ſéparer ni ſe dépoſer dans les cellules qui lui ſont deſtinées, le corps dépérit néceſſairement.

Quand une trop grande quantité de matière terreuſe s'attache aux parois des vaiſſeaux qui contiennent l'urine, c'eſt ſigne de lithiaſie, ou d'une diſpoſition calculeuſe, quand ſur-tout l'on trouve dans le dépôt divers petits graviers ou calculs. De petits cryſtaux d'un ſel brunâtre qui s'amaſſent ſur la ſurface de l'urine, ou adhérent à la paroi du verre qui la contient, donnent à préſumer la préſence d'une acrimonie goutteuſe & rhumatiſmale : auſſi les obſerve-t-on ſouvent dans les fièvres où il y a un mélange de rhumatiſme.

Une urine purulente fait ſoupçonner une ulcération dans les reins, la veſſie ou la glande proſtate ; & celle qui eſt viſqueuſe & gluante, une grande irritation dans l'intérieur de la veſſie, dont la cauſe eſt ſouvent une pierre, ou quelqu'autre ſubſtance étrangère ; l'urine ſanguinolente annonce la préſence d'une pierre murale. Cette couleur peut néanmoins encore lui venir de la diſſolution du ſang, ou d'un relâchement, d'une rupture des vaiſſeaux ſanguins des reins, à la ſuite des coups, des chûtes, ou des efforts. Comme ſouvent l'urine paraît rougeâtre ſans qu'il y ait aucun mélange de ſang, il eſt très-eſſentiel de diſtinguer cet état du précédent, relativement au pronoſtic, & au procédé curatif. On y réuſſit, 1°. en trempant dans l'urine des morceaux de linge blanc, fin & uſé, qu'on fait ſécher enſuite ; quand la couleur rouge de l'urine lui eſt naturelle, ces linges conſervent leur couleur : 2°. en

chauffant

chauffant l'urine dans un verre. Si c'eſt le ſang qui colore ce fluide, il ſe coagulera alors, & formera des grumeaux, quand il ſera chaud : mais ſi cette rougeur vient d'une toute autre cauſe, l'urine étant ainſi échauffée, devient encore plus limpide, & il n'y paraît pas la moindre coagulation.

Tels ſont les principaux ſignes que les urines offrent à nos conſidérations. Mais quelque avantageux qu'ils paraiſſent être pour établir le prognoſtic, on ne doit cependant pas plus compter ſur eux que ſur ceux que le pouls nous donne, à moins qu'on ne les compare également avec les autres circonſtances concomitantes. Ainſi, par exemple, l'on eſt appelé pour voir une perſonne qui a rendu une très-grande quantité d'urine pâle & limpide : ſi en examinant alors l'état des ſyſtêmes nerveux & vaſculaire, l'on ne trouve que le premier d'affecté, & que l'autre ſoit peu & même point du tout dérangé, on en conclut que l'accident eſt purement hyſtérique ou hypocondriaque, & d'une nature nullement dangereuſe. Si au contraire l'on trouve un grand déſordre dans le ſyſtême vaſculaire, ſi la fièvre exiſte, l'urine pâle & claire eſt alors un préſage des ſymptômes les plus fâcheux, pour les raiſons que nous avons déjà rapportées.



CHAPITRE VIII.

Des Signes que la sueur manifeste.

QUOIQUE l'urine, en beaucoup de circonstances, indique évidemment l'état des fluides, cependant les conséquences qu'on en déduit ne sont pas toujours aussi certaines que celles qu'on tire de la sueur, qui est une humeur plus élaborée que l'urine, dont la nature se ressent si souvent de la boisson qu'on vient de prendre.

Les Anciens faisaient grand cas de l'examen de la sueur chez les malades; ils l'appréciaient d'après l'odeur qu'elle exhalait, & même d'après le goût qu'elle manifestait sur la langue. Ce dernier moyen de recherche leur a attiré peu de partisans parmi les Modernes.

La matière de la sueur est la même que celle de la transpiration; avec cette différence néanmoins, que dans la sueur la quantité de l'humeur transpirable est augmentée, & qu'elle est unie à une portion de l'huile sous-cutanée, & de la lymphe que la violence de la circulation entraîne, & force à transuder à travers les pores de l'épiderme, qui sont alors très-relâchés.

Les principes de la sueur sont prochainement alliés à ceux de l'urine: cependant la sueur a quelque chose de plus huileux, comme ayant été séparée d'un sang qui a souffert une plus grande élaboration de la part des vaisseaux, & qui conséquemment a ses parties plus intimement combinées ensemble.

Les règles qu'*Hippocrate* nous a laissées, relativement au jugement que l'on doit porter sur les sueurs qui se

manifeſtent dans le cours des fièvres, copiées & tranſmiſes, d'âge en âge, dans toute leur intégrité, ſont auſſi certaines actuellement qu'elles l'étaient de ſon temps. On a toujours obſervé que la ſueur qui paraiſſait, en même-temps que l'urine dépoſait un ſédiment, était un ſigne qui n'offrait rien que de favorable. Mais pour qu'on puiſſe ſe flatter d'obtenir tout ce qu'il annonce, il faut que le pouls, de fréquent & dur, devienne mou & tranquille; il faut que la ſueur, loin d'être bornée à un ſeul endroit, coule généralement de tout le corps, qu'elle diminue l'oppreſſion que les malades éprouvent. Toutes ces circonſtances concomitantes de la ſueur annoncent que cette évacuation pourra être ſalutaire, ſur-tout ſi elle a lieu le troiſième, le cinquième, le ſeptième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-ſeptième, ou le vingt-unième jour de la fièvre.

En effet, c'eſt dans ces jours, comme nous l'avons déjà remarqué, que l'on obſerve ordinairement les changemens heureux de la maladie. La ſueur, au contraire, qui a lieu dans les jours intermédiaires, ſans aucun ſigne de coction dans les urines, doit être conſidérée comme dangereuſe. On doit encore regarder la ſueur comme d'un très-mauvais augure, quand le ventre eſt tendu, que le pouls eſt dur, que le malade éprouve une grande douleur, & un ſentiment d'oppreſſion : elle indique alors un grand déſordre à l'intérieur, & ſpécialement à l'endroit d'où ſort la ſueur avec le plus d'abondance.

Une ſueur conſidérable, ſoit dans les fièvres continues, ſoit dans les intermittentes, manifeſte une grande faibleſſe dans les ſolides, & une crudité dans les fluides, ou un manque de combinaiſon dans leurs principes. Cette ſueur déſigne encore la faibleſſe des organes di-

gestifs, ou la présence d'un foyer de corruption, dont le foie, les poumons, ou d'autres viscères ulcérés peuvent être le siége. Quant aux inductions que l'on peut tirer de l'odeur des sueurs, nous les avons déjà rapportées.

CHAPITRE IX.

Des Signes pris des différens états des Selles, des Vomissemens, & de l'Expectoration.

Les déjections du ventre sont aussi importantes à considérer que les excrétions de la peau & des reins.

Comme la couleur des matières fécales dépend principalement de la bile, quand elles sont blanchâtres ou grisâtres, on peut assurer que le conduit commun qui s'ouvre du foie dans le duodénum, est obstrué; ou que la secrétion, si nécessaire, de la bile, est arrêtée. Quand au contraire elles sont foncées, elles indiquent une rédondance de cette humeur.

Les selles vertes que rendent si fréquemment les enfans à la mamelle, & quelquefois les femmes hystériques & les hypocondriaques, dénotent qu'il y a une saburre acide dans les premières voies, laquelle se mêlant avec la bile, donne cette couleur aux excrémens.

Des selles où il y a beaucoup de sang, sur-tout lorsqu'il n'y a ni coliques ni tranchées, désignent que ce fluide coule de quelques vaisseaux voisins de l'anus (1).

---

(1) Quelquefois les malades le rendent par caillots: on présume alors qu'il vient des intestins grêles, ou de l'estomac. En se

Des ſelles noires avec une puanteur putride, ſont les plus dangereuſes de toutes : elles annoncent une corruption & une mortification intérieure ; & ſi le pouls tombe, que les forces manquent, & que les ſueurs froides ſurviennent, on peut prédire une mort prochaine.

Les ſelles viſqueuſes & glutineuſes indiquent la foibleſſe de la force digeſtive : elles ſont toujours un ſigne de la préſence des vers.

Les ſelles aqueuſes font ſoupçonner des matières âcres & irritantes, ou le relâchement des vaiſſeaux qui fourniſſent la roſée inteſtinale, comme il arrive quelquefois chez les perſonnes âgées. Elles ſont encore un indice de la dureté & de l'engorgement des glandes du méſentère, ou enfin de la ſuppreſſion de quelques évacuations, notamment celle de la peau.

La trop grande ſolidité des excrémens marque une chaleur interne exceſſive, ou bien le défaut de la mucoſité inteſtinale, ou de la bile qui lubréfie & ſtimule les parois du canal inteſtinal.

L'irrégularité & le trouble dans les évacuations du ventre peuvent provenir, & ſouvent proviennent d'affections nerveuſes, à la ſuite de quelques violentes paſſions de l'ame. En faiſant attention aux nombreuſes diſtributions de nerfs que les inteſtins reçoivent, il eſt facile de ſe rendre raiſon de ce phénomène. Quand donc les inteſtins

---

rappelant les rapports des vaiſſeaux courts de la rate avec l'eſtomac, on ſe rendra facilement raiſon de ces flux ſanguins, ſi ordinaires aux mélancoliques, & que l'on obſerve toujours dans le mélæna.

exécutent leurs fonctions d'une manière régulière, & que les malades rendent leurs excrémens comme en parfaite santé, c'est un bon signe, qui marque que le systême nerveux est peu affecté, & même point du tout.

On en peut dire de même de l'estomac & de l'appétit. Lorsque celui-ci est bon, le trouble dans les solides ne peut être considérable, quoique les fluides s'éloignent beaucoup de leur état naturel, & que le sang soit dans un état de corruption. C'est ce qu'on observe dans le scorbut putride; maladie terrible, où l'appétit continue jusqu'à la fin.

Quand on vomit une grande quantité de matières jaunâtres, c'est signe que la bile abonde. Quand ces matières sont vertes, elles indiquent la présence d'une saburre acide, & marquent toujours un grand désordre dans le systême nerveux. Les vomissemens de sang arrivent rarement, à moins que les règles ou les hémorrhoïdes fluentes ne soient supprimées. Ceux dont la matière est noire & puante, peuvent être regardés, dans les maladies aiguës, comme le signe d'une mort qui approche, & dont la cause est une mortification interne. Les vomissemens pituiteux, visqueux & insipides, marquent une grande faiblesse de l'estomac, dont les amers sont le remède.

Quant à l'expectoration, une abondance de flegmes épais & coriaces, ou de mucosités, lorsqu'on les rend sans aucune douleur & sans aucune difficulté, indique un relâchement dans les glandes muqueuses dispersées dans le poumon. Quand, au contraire, une petite quantité d'un flegme blanc & écumeux est rejeté après une forte toux, avec quelque difficulté de respirer, on peut

conclure que les glandes désignées sont endurcies & squirrheuses. Une expectoration de matières purulentes manifeste une ulcération des poumons ; & celle d'un sang pur, fleuri & écumeux, lorsqu'on le rend à pleine bouche, la rupture de quelques vaisseaux sanguins du poumon. Quand, au contraire, le sang est mêlé à des matières purulentes & muqueuses, on présume qu'il vient de quelques vaisseaux trop affaiblis ou trop relâchés.

CHAPITRE X.

Abrégé de ce qui est contenu dans les Ouvrages d'Hippocrate, relativement aux prognostics dans les maladies.

HIPPOCRATE a surpassé tous les Médecins qui lui ont succédé, par deux qualités qu'on s'accorde généralement à lui reconnaître ; sa candeur à rapporter les bons comme les mauvais succès de sa Pratique, & sa sagacité à établir les règles qui doivent servir de base au jugement du Praticien, sur l'événement des maladies.

Cet illustre Père de la Médecine a eu peu d'imitateurs, quant à la première de ces qualités ; mais quant à l'autre, ses préceptes ont été regardés comme tellement certains, que ceux qui le suivirent, les ont tous copiés mots pour mots. Nous croyons donc bien faire, en terminant notre Séméïologie par l'extrait d'un Livre très-rare : *les Méditations de la Médecine Hippocratique* de *Vander Linden*, qui a pris la peine de ramasser les différens passages qui ont quelques rapports à cette partie de la Médecine.

Nous rangerons tout ce que nous y trouverons de remarquable, ſous deux colonnes oppoſées, de manière que l'on puiſſe voir d'un coup-d'œil quels ſont les ſignes que l'on peut regarder comme bons, ou comme indiquans une terminaiſon heureuſe de la maladie, & ceux que l'on doit conſiderer comme mauvais, ou qui annoncent les ſuites fâcheuſes qui doivent avoir lieu.

Signes.

Bons.	Mauvais.
Ratione quovis in morbo valere.	Ratione non valere. Delirare, imprimis fractis viribus, aut ſenſim ferociter aut cum tremore ſpiritu ve difficili & ſudore aut ſingultu. Præter conſuetudinem reſponſum dare ferox aut audax: loqui multùm, aut rarò, aut nunquàm: per vices multùm loqui & obſtinatè tacere, aliudve non ſolitum facere.
	Frequenter & fruſtrà ſcreare; ſputare; ori manum admovere; muſcas venari; feſtucas colligere; de ſtragulis floccos aut de pariete paleas carpere. Familiares non agnoſcere. Oblivìſci eorum quæ geruntur.
Somnum benè carpere.	Somnum non benè car-

Bons	Mauvais.
Interdiù vigilare, noctu dormire, aut ſaltem manè ad tertiam diei partem. Somnus profundus & compoſitus & qui in quovis morbo proſit, delirium ſedet, convulſionem ſolvat. Expergiſci ſuaviter.	pere. Dormiendi ratio quoad tempus aut modum mutata. Non dormire; non noctu, non interdiù. Somnus qui noxam afferat, qui modum excedit, qui ſoporoſus aut turbulentus eſt; expergeſieri turbulentè & cum conſidentiâ : dormire palpebris non ſatis commiſſis aut oculorum albo minùs magis apparente, vel hiante ſemper ore.
Videre benè.	Non videre : oculos obſerare; perfringi, hebeſcere, obtundi, caligare, vertigine tenebricoſâ tentari, lucem ſplendoremve fugere vel averſari, fixis intueri luminibus, frequenter agitari.
Audire benè.	Non audire, aut obtusè, aut inæqualiter ſurdum fieri.
Sentire benè.	Non ſentire, nedùm dolentes dolorem. Torpor in contraria celeriter permutatus. Dolor capitis pertinax, auris intentus, cervicis, faucium ſine tumore puſillus & ſtrangulans; in pectore fixus cum torpore; oris ventri-

Bons.	Mauvais.
	culi, præcordiorum, cum impotentiâ loquendi, circa viſcera vehemens, circa umbilicum cum palpitatione lumborum ex femore, cubiti, genuum, manuum ac pedum.
Motus membrorum omnium promptos habere & ſimillimos ſanis; facilè ſe convertere, & in ſublevando ſe levem eſſe.	Motûs impotentia. Jactatio crebra. Difficulter converti, & gravem eſſe cùm reliquo corpore, tum manibus ac pedibus. Collum vertere non poſſe; lingua torpida aut reſoluta, agitatio ejus difficilis.
Ευφορία quæ in quiete corporis & in tranquillitate animi conſiſtit, & ex utriuſvis indolentiâ procedit.	Δυσφορία, ſive animi anxietas & æſtuatio, corporiſque inquietudo & jactatio atque disjectio. Tantùm mala non eſt quam rigor ſequitur judicatorius, ſupervenientibus ſudoribus vel vomitionibus. commodis vel alvo ſubductâ.
Convulſio eâdem die deſinens.	Convulſio omnis præter propoſitum. Diſtorqueri velut qui vomitione conflictantur. Palpitationes in totum. Perverſio labii. Linguæ revulſio tremula : commanſio : calcium jactatio.
Tremores qui humoribus	Tremores in principio

Bons.	Mauvais.
coctis & agitari incipientibus ſuperveniunt.	morborum; aut ex ſiccitate in febribus : itemve parvi.
Sternutatio in morbis qui ad pulmonem non attinent etiam lethaliſſimis : quin & in doloribus circà caput ac frontem.	Sternutatio in omnibus circa pulmonem morbis.
Singultus, cùm vomitionem criticam antecedit.	Singultus ſemper malus, præſertìm ſi ex inanitione fiat.
Horror poſtridiè repetens in iis qui horruerunt & judicatoriè exſudarunt.	Horrores crebri ex dorſo : crebri & tenues, cum ſudoribus tenuibus : poſt ſudorem : in doloribus.
Rigor quotidianus, febre ardente laboranti ſuperveniens.	Rigores crebri ex dorſo, continentes, multi cum torpore; cum ſopore, cum poſteriorum partium diſtenſione, cum æſtu, cum perverſione oculorum, cum exſolutione virium, cum ſuppreſſione urinæ, cum judicatione, ægro jam debili, die ſexto.
Vox libera & expedita.	Vocis defectio : imprimìs cum ſingultu aut exſolutione virium, aut reſpiratione elatâ & conſpicuâ, aut ignorantiâ aut inſaniâ, aut crebro rigore, aut dolore, aut ex dolore, aut poſt judicationem

Bons.	Mauvais.
	quæve ſpeciem præ ſe convulſionis fert: obſcurè loqui.
Reſpiratio facilis; rarior ac lenior.	Reſpiratio difficilis, crebra, magna & rara: magna & frequens, ſublimis, conſpicua, minuta, obſcura, tuſſicula ſuſpicioſa, luctuoſa, ſtertoroſa, coacervata, offendens velut revocata & ingeminata, duplicata, ſubitò revulſa, convulſiva, frigida ex naſo & ore, calida, turbida.
Virium robur atque conſtantia.	Virium imbecillitas; leypothymia, leypopſychia, palpitatio cordis.
Pulſus vehementes, magni, frequentes, rari, undoſi, dicroti, æquales, ordinati, adeòque omnes qui in ſanis notari ſolent.	Pulſus languidi, parvi, concitati, inæquales, inordinati, intermittentes, intercurrentes, myuri, vermiculantes, formicantes, & quotquot à cujuſque ſani modo longiùs receſſerunt.
Cibum benè appetere, ſaltem oblatum non recuſare, nedùm faſtidire.	Cibum non appetere, etiam oblatum recuſare aut faſtidire. Pauco expleri. Bellè comedenti corpus non proficere.
Sitire cùm oportet, aut non ſitire cùm non oportet.	Sitire cùm non oportet, aut non ſitire cùm oportet. Sitis præter rationem ſoluta, aut valdè urgens, aut crebrò

Bons.	Mauvais.
	permutata, sive vicibus multa & nulla.
Dejectio jussa.	Dejectio invita : fallens ægroti sensum & clàm prodiens, labore frequens, conatu irrita.
Urina quàm opus reddita, & benè tùm procedens.	Urina non recordanti profluens.
Decubitus talis qualis esse sanis consuevit, scilicet in latus dextrum aut sinistrum, cervice manibus cruribusque reductis, & corpore toto molliter posito, pedibus item & pectore probè tectis.	Decubitus in ventrem : supinus cervice manibus pedibusque extensis & inæqualiter dispersis aut valdè contortis. Ægrum in ipso morbi vigore velle residere, aut ad pedes provolvi, eosve nudos habere.
Lacrymæ quibus in febribus aliisve morbis profluunt voluntariæ, absurdum non est.	Lacrymæ quibus quocunque in morbo præter voluntatem effluunt.
Lemas circà oculos non apparere. Sordes in auribus amaræ.	Lemæ aut sordes circa oculos concretæ, sordes in auribus dulces.
Sanguinis è naribus fluxiones largæ septimo nono aut quarto decimo die, è directo & cum signis coctionis.	Sanguinis fluxiones parvæ : plures : multæ & vehementes : biliosæ : immodicæ, meracæ, repentinæ æstivo & autumnali tempore ; quarto die aut undecimo ; è contrario & adversâ parte cum si-

Bons.	Mauvais.
	gnis pravis; ſtillationes valdè rubicundæ.
Salivatio in ſomnis cum ſudore; ſputa cujuſmodi in ſanis; inſipida videlicet, alba, levia, æqualia, neque tenuia nimis neque craſſa, quæque promptè & facilè expuuntur; quæque levitas & faſtidii ceſſatio ſequuntur. A capite craſſa nec olentia. A pectore, ſimilia puri; permiſtâ bile flavâ, non multo ſanguine, mucoſa, fuliginoſa, quæ colorantur, & citò maturantur, & facilè egeruntur.	Salivare mente motis; inter loquendum. Sputa ſanorum diſſimillima; à faucibus diù cruda; ſubarida, crebra viſcida, craſſa, exalbida, vi educta. A pectore bilioſa & purulenta: candida, glutinoſa, flava, rufa, ſincera, viridia, nigra; valdè ſanguinolenta, æruginoſa, ſpumoſa, viſcoſa, lividia, fœtida, dulcia, tardè aut difficulter prodeuntia, dolorem non ſedantia: rotunda.
Vomitus mixtus ex bile & pituitâ, non multus, non craſſus, aut cujuſce modi ſpontè fieri ſolet.	Vomitus meracus: varius tùm alias tùm ſi ſeſe mutuò conſequantur: bilioſus, porraceus, æruginoſus, viridis, niger, lividus, ruber, aut omnium colorum; ater, ſanguinolentus, malus ſubputris & fœtidi odoris, exiguus, bilioſus; parvus & frequenter repetens, anxioſus.
Dejectio mollis, figurata, atque eodem ferè tempore quo ſecundà valetudine aſſuevit, modoque conveniens	Dejectio cita. Sed ne hæc quidem terrere protinùs debet, ſi matutinis temporibus coacta magis eſt, aut ſi proce-

Bons.

his quæ aſſumuntur, aut liquida, non ſtridens, neque crebrò neque paulatìm ſecedens; ſed bis aut ter interdiù, noctu ſemel, plus tamen primâ luce præ conſuetudine cujuſque & craſſior à morbo ad judicationem eunte & aliquantùm fulva ſive ſubrufa, nedùm præter naturam olens.

Mauvais.

dente tempore paulatìm contrahitur & rufa eſt, neque fœditate odoris ſimilem atrum ſani hominis excedit. Terribilis contrà omnis æruginoſa, alba, aquoſa, atra, bile abundè colorata; bilioſa cum effloreſcentiâ, ſpumoſa, candicans, circumbilioſa, cruenta; decolor valdè, exiguæ farinæ ſimilis & ſtercoroſa, fœtida, abundè fermentata, friabilis, glutinoſa, liquida, livida; maculis nigris diſtincta, meraca multa cum nigris nigra; pallida cum virore; perfrigerans, pinguis, pituitoſa, porracea, prærubra ſanguinis ſplendidi aut grumoſi; ſicca neque cohærens, ſpumoſa, ſtercoracea, ſtrigmentoſa, ſubcrocea; ſubfriabilis, liquida, ſubpallida cum virore; ſubpituitoſa, ſubrubra, tenuis, varia, ſive ſimul inter ſe mixta ſive per vices prodeant cum ſedimento aqueo & pallido, vireſcente, aut limoſo, & ſublivido, aut purulento, eoque puro, aut cruentis ramentiſve mixto.

Bons.	Mauvais.
Urinæ mediocres & pro ratione craſſeſcentes. Colore citrinæ, ſubrubicundæ, ſedimentum album, leve, æquale toto tempore judicationis: ſubrubrum & leve in urinâ ſimili; multum, ἐπινέφελον rubrum; nubecula alba & deorsùm vergens.	Urinæ aquoſæ, bilioſæ, craſſæ primùm, dein tenues, crudæ, cruentæ, albæ, pellucidæ, tenues, turbato cum ſudore turbidæ; jumentorum inſtar, colore albæ, præſertim valdè æruginoſæ, fulvæ, nigræ, rubicundæ valdè, odore fœtidæ: ſedimentum inſtar craſſioris farinæ, ſquammularum, furfurum genituræ ſimile. Nubecula nigra ſursùm lata, contentum pingue & inſtar araneæ, arenoſum, pelliculoſum, purulentum.
Sudores qui cœperint die tertio quinto ſeptimo, nono, undecimo, decimo quarto, decimo ſeptimo, viceſimo primo, viceſimo ſeptimo, triceſimo primo & triceſimo quarto. Ii enim ſudores morbos judicant, præſertim ſi ex toto corpore profluunt calidi & tenues, fiuntque in ſomnis cum euphoriâ.	Sudores qui aliis recenſis diebus aut intempeſtivè fiunt; multi & frigidi, continui & multùm debilitant, multis cum acutis febribus aut repentinâ impotentiâ, acervati in convulſionibus circa caput, faciem & collum; circa frontem graveolens, à fronte incipiens; circa pedes & crura.
Pus album, leve, æquale & quàm minimè graveolens	Pus lividum aut ex pallido vireſcens, ſubcruentum, pituitoſum,

Bons.	Mauvais.
ejuſdem coloris atque expers pituitæ.	tuitoſum, ſpumans, qualis amurca; lutulentum & graveolens; ad fundum ſubſidens.
Lumbricos deſcendere, eunte morbo ad criſim.	Lumbricos per os exire.
Flatus non ſine ſonitu ac crepitu exiens.	Flatus non erumpere: ſed revolvi aut cum ſonitu prodire.
Corpus totum æqualiter calidum eſſe ac molle. Icterus die ſeptimo, aut nono, aut undecimo, aut quarto-decimo ſuperveniens citra duritiem hypocondrii dextri.	Corpus totum grave; frigidum, mortiferum febricitantium non omninò leviter conſtare ſibi; nec minui aut etiam plus æquo colliquefieri: icterus ſuperveniens duro hypocondrio.
Facies benè valentium ſimilis in magnis morbis conſtans; ex tumidâ facta depreſſa.	Faciei color alius à naturali, ut potè pallidus, niger, lividus, aut plumbeus: bonus cum vultu tetrico; cum mœſtitiâ, cum inediis; flammeus cum ſudore; benè habita in febribus, aut in parvis morbis prava; triſtis, circumtenſa & contracta; corrupta.
Frons ſanorum ſimillima.	Frons dura, intenta, arida, contracta, frigida, venæ circa eam tumidæ.
Oculi albi, clari, lucidi & omninò ſanorum ſimillimi;	Oculi rubicundi, ſqualentes, obſcuri, tumidi, aut

Bons.	Mauvais.
album ex nigro aut livido clarum fieri.	venulæ in albo livescentes aut nigricantes; alter altero minor; concavi, colorati, natantes velut dormitantium, pulvere obsiti, expressi, foràs intensè splendentes; ferocientes; sicci, arescentes sicut spuma; subapparitiones in somnis.
Palpebræ naturaliter constitutæ.	Palpebræ livescentes, perversæ: circumtensæ, non commissæ; aut commissis aliquid ex albo subapparere; cilia retorsa.
Aures naturaliter habentes.	Aures frigidæ, pellucidæ; contractæ, extremitates earum inversæ, aurium rubores, sonitus aut tinnitus.
Tempora sanis simillima.	Tempora collapsa.
Nasus sano similis.	Nasus lividus: pallidus, acutus, perversus.
Malæ quales esse sano solebant.	Malarum rubor; in malas & labia dormientium instar inflare.
Labia sese ut in sano habentia.	Labia perversa, resoluta & pendula, frigida, exalbida, livescentia.
Dentes puros manere.	Dentibus lentores obnascentes; stridere, siderari.
Lingua rectè se habens:	Lingua adusta, æstuosa, ar-

Bons.	Mauvais.
non decolor, aut bilioſa, aut ejus biſulcum velut ſalivâ albâ obductum.	dens, arida, aſpera & valdè denſa, bulla ſublivida in eâ apparens; combuſta, denſa, & valdè arida, fuliginoſa, arida, horrida ſtatim, poſteà exaſperata, fiſſaque, livida, mollis præter rationem, nigricans, obſcura, peripneumonica, pallida, albicans, rubicunda, reſiccata, ſicca cum efflorefcentiâ aſperâ, pallidâ & albicante.
Fauces humidæ & naturali modo conſtitutæ.	Fauces ulceratæ.
Collum rubere, præſertim in anginoſis.	Collum durum, perfrigeſcens.
Hypocondria mollia, æqualia & doloris expertia.	Hypocondria intenta aut inæqualiter affecta, dextra ad ſiniſtra aut inflammata, aut pulſatio in iis, aut tumor durus & dolens; ſublimia.
Venter mollis & benè tumidus, & partes quæ ad umbilicum & imum ventrem ſunt, craſſitudinem habere.	Venter in tumorem ſublatus, valdè calidus aut ardens velut in valvulis; æſtus circa ventriculum vehemens.
Genitales & teſtes naturaliter penduli.	Genitales & teſtes ſurſùm contracti.
Extrema calida & naturaliter habentia.	Extrema frigida, livida, ſublivida, non recaleſcentia,

Bons.	Mauvais.
	in utrumque celeriter mutata; externa algere, interna uri.
Manus modicè calidæ, & quales sanis esse consueverunt.	Manus frigidæ, velut congelatæ, macula livida circa illas. Carpus extimus frigens, brachio & manu tepentibus.
Pedes moderatè calidi, & quales esse sanis solebant.	Pedes non admodùm calidi, calidi in horroribus, frigidi, frigidi instar lapidis, lividi, omninò nigri, tepidi.
Ungues naturalibus simillimi.	Ungues lividi, curvi.
Cutis mollis & benè habita.	Cutis arida.

Propositis quæ ægrotantibus aut spem promittunt aut metum portendunt, superest ut ea quæ mortem denunciant proponamus. Ea verò quasi duùm generum sunt: quædam namque futuram, quædam præsentem mortem testantur. Futura denunciatur ubi æger supinus cubat, eique genua contracta sunt; ubi deorsùm ad pedes subindè delabitur; ubi brachia & crura nudat & inæqualiter dispergit, neque iis calor subest: ubi hiat; ubi assiduè dormit: ubi is qui suæ mentis non est, neque id facere sanus solet, dentibus stridet. Ubi ulcus, quod aut antè, aut in ipso morbo natum est, aridum, aut pallidum aut lividum factum est. Illa quoque mortis indicia sunt: carpi frigidi, ungues digitique pallidi; frigidus spi-

ritus, aut si manibus quis in febre & acuto morbo, vel insaniâ, pulmonisve dolore vel capitis, in veste floccos legit fimbriasve deducit, vel in adjuncto pariete si qua minuta eminent, carpit. Dolores etiam circa coxas & inferiores partes orti, si ad viscera transierunt subitòque desierunt, mortem subesse testantur, magisque si alia quoque signa accesserunt. Neque is servari potest qui sine ullo tumore febricitans subitò strangulatur, aut devorare salivam suam non potest : cuive in eodem febris corporisve habitu cervix invertitur, sic ut devorare æquè nihil possit; aut cui simul & continua febris & ultima corporis infirmitas est, aut cui, febre non quiescente, exterior pars friget, interior sic calet ut etiam sitim faciat : aut qui, febre æquè non quiescente, simul & delirio & spirandi difficultate vexatur : aut qui, epoto veratro, exceptus distensione nervorum est : aut qui ebrius obmutuit. Is enim ferè nervorum distensione consumitur, nisi aut febris accessit, aut eo tempore quo ebrietas solvi debet, loqui cœpit. Mulier quoque gravida acuto morbo facilè consumitur; & is cui somnus dolorem auget, & cui protinùs in recenti morbo, bilis atra vel infrà vel suprà se ostendit : cuive alterutro modo se prompsit, cùm jam longo morbo corpus ejus esset extenuatum & confectum. Sputum etiam biliosum & purulentum, sive sepatatìm ista, sive mixta proveniunt, interitûs periculum ostendunt : ac si circa septimum diem tale esse cœpit, ptoximum est ut is circa quartum decimum diem decedat, nisi alia signa mitiora pejorave accesserint, quæ, quò leviora gravioraveve subsecuta sunt, èo vel seriorem mortem vel matutiorem denunciant. Sudor quoque frigidus in acutâ febre pestiferus est; atque in omni morbo, vomitus qui varius & multorum colorum est, præcipuèque

ſi malus in hoc odor eſt. Ac ſanguinem quoque vomuiſſe in febre peſtiferum eſt. Urina verò fulva & tenuis eſſe in magnâ cruditate conſuevit ; & ſæpè antequàm ſpatio matureſcat, hominem rapit. Itaque ſi talis diutiù permanet, periculum mortis oſtendit. Peſſima tamen eſt præcipuèque motifera, nigra, craſſa, mali odoris ; atque in viris quidem & mulieribus talis deterrima eſt, in pueris verò quæ tenuis & diluta eſt. Alvus quoque varia, peſtifera eſt, & quæ ſtrigmentum, ſanguinem, bilem, viride aliquid modò diverſis temporibus, modò ſimul, & in mixturâ quâdam diſcreta tamen repræſentat. Sed hæc quidem poteſt paulò diutiùs trahere. In præcipiti verò jam eſſe denunciat quæ liquida, eademque vel nigra vel pallida vel pinguis eſt, utiquè ſi magna fœditas odoris acceſſit.

Præſentem mortem ſive ad ultima ventum eſſe teſtantur nares acutæ, collapſa tempora, oculi concavi, frigidæ languidæque aures, & imis partibus leniter verſæ, cutis circa frontem dura & intenta, color aut niger aut perpallidus, multòque magis ſi ita hæc ſunt, ut neque vigilia præceſſerit, neque ventris reſolutio, neque inedia. Ex quibus cauſis interdùm hæc ſpecies oritur, ſed uno die finitur. Itaque diutiùs durans, mortis index eſt. Si verò in morbo vetere jam triduo talis eſt, in propinquo mors eſt : magiſque ſi præter hæc oculi quoque lumen refugiunt & illacrymant ; quæque in iis alba eſſe debent, rubeſcunt, atque in iiſdem venulæ pallent, pituitaque in iis innatans, noviſſimè angulis inhæreſcit ; alterque ex his minor eſt, iique aut vehementer ſubſederunt, aut facti tumidiores ſunt : perque ſomnum palpebræ non committuntur, ſed inter has ex albo oculorum aliquid apparet, neque id fluens alvus expreſſit ; eædemque palpe-

bræ pallent, & idem pallor labra & nares decolorat; eademque labra & nares, oculique, & palpebræ & supercilia, aliquæve ex his pervertuntur; isque propter imbecillitatem jam non audit aut non videt, & pulsus formicatur ac deficit, & respiratio in pulmone primùm, mox gutture stridet. (*a*)

(*a*) Ces signes d'une mort prochaine sont pris de *Celse.* (1)

(1) Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ce qui a rapport à l'histoire des signes dans les maladies, qu'en citant les vers sublimes de *Lucrèce*, dans sa description de la peste.

Multaque præthereà mortis tùm signa dabantur:
Perturbati animi; mens in mœrore metuque;
Triste supercilium, furiosus voltus & acer,
Sollicitæ porrò plenæque sonoribus aures,
Creber spiritus, aut ingens, raròque coortus;
Sudorisque madens per collum splendidus humor;
Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
Salsaque, per fauces raucâ vix edita tussi;
In manibus verò nervi trahier, tremere artus.
A pedibusque minutatim succedere frigus
Non dubitabat item ad supremum deniquè tempus;
Compressæ nares, naris primoris acumen
Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis,
Duraque; inhorrebat rictum; frons tenta minebat;
Nec nimiò rigidâ pòst strati morte jacebant.





LIVRE CINQUIEME.

De l'Hygiène, ou des règles générales pour se conserver en santé.

CHAPITRE PREMIER.

De la manière dont les Valétudinaires doivent se conduire.

COMME ceux qui jouissent d'une bonne santé & qui n'appréhendent aucune maladie, ont rarement recours aux Médecins, les règles que nous allons poser dans cette partie de la Médecine, qui va nous occuper actuellement, ne peuvent être regardées comme leur étant adressées. Il n'en est point de même d'une classe de personnes à laquelle ces règles conviennent plus particulièrement : ce sont les valétudinaires, ou ceux qui sans être actuellement malades, ont de justes craintes de le devenir bientôt. Corriger les dispositions morbifiques, & éloigner tout ce que nous avons dit être des causes possibles ou éloignées des maladies, telles sont les indications que l'on doit remplir chez eux, pour les maintenir toujours en bonne santé.

Si l'on s'en rapporte à ce que les Auteurs nous ont laissé sur la nature des divers tempéramens, on ramènera toutes les constitutions particulières à l'un ou l'autre des quatre qu'ils reconnaissent. Mais ces points de

connaiſſances de l'économie animale exiſtent-ils d'une manière aſſez frappante pour être diſtingués du total dont-on voudrait les ſeparer? Pour ſe convaincre du contraire, que l'on conſidère le grand nombre de perſonnes dont les tempéramens ſont ſi peu caractériſés qu'il eſt très-difficile de leur en aſſigner un.

Néanmoins, pour mettre de l'ordre dans cette matière, nous réduirons à quatre, les conſtitutions de ceux dont la conſervation de la ſanté demande l'obſervation des règles que nous allons établir.

Leurs fibres allient, 1°. une force & une rigidité trop grandes, à une ſenſibilité exquiſe; 2°. trop peu de forces à une ſenſibilité extrême; 3°. trop de forces à très-peu de ſenſibilité; &, 4°. peu de ſenſibilité à beaucoup de faibleſſe. Les Médecins doivent continuellement avoir en vue ces différens états, pour arrêter le penchant qu'ils ont à donner lieu aux maladies qu'ils favoriſent ordinairement.

La première conſtitution donne facilement naiſſance aux fièvres continues, principalement aux inflammatoires. Le moyen donc d'éviter alors ces maladies, & de conſerver ainſi la ſanté, c'eſt de faire obſerver aux perſonnes ainſi diſpoſées, un régime modéré quant à la diète & à l'exercice. Elles doivent fuir tout excès dans les boiſſons, & faire attention à ce qu'aucune évacuation naturelle ne ſe ſupprime. Les perſonnes d'une telle nature ſupportent ordinairement bien les déplétions, notamment celle que la ſaignée produit. Elles ne doivent cependant point prodiguer leur ſang, à moins que les circonſtances ne le demandent abſolument; car une évacuation trop fréquente ne manqueroit pas d'amener bientôt la ſeconde conſtitution, celle dans laquelle les forces manquent, quoique la ſenſibilité excède.

Celle-ci rend les perſonnes chez qui on l'obſerve, ſujettes aux maladies douloureuſes & ſpaſmodiques. La moindre choſe les trouble & les épouvante; & quand ce ſont des femmes qui l'ont en partage, les ſymptômes hyſtériques les plus variés la manifeſtent.

La méthode curative la plus convenable dans ce cas, eſt celle qui fortifie les ſolides par un exercice modéré, les bains froids, le quinquina, & les eaux ferrugineuſes. On ne doit point perdre de vue les organes de la digeſtion, pour empêcher qu'ils ne ſoient ſurchargés de quelque ſaburre qui pourrait donner naiſſance à des flatuoſités, ou irriter les membranes ſenſibles de l'eſtomac & des inteſtins, & de-là communiquer le déſordre à tout le ſyſtême nerveux. Les perſonnes d'une pareille conſtitution ne doivent jamais prendre aucun draſtique ni aucun émétique un peu fort; il ne faut leur tirer du ſang que dans les circonſtances les plus urgentes. Un point eſſentiel dans leur gouvernement, c'eſt de leur faire éviter tout changement trop ſubit de ce qu'on leur défend, ſur-tout ceux qui ont rapport aux vêtemens & au régime, & de leur recommander cette tranquillité de l'ame qui fait la véritable jouiſſance du Philoſophe. De-là les grands avantages que les valétudinaires d'une pareille conſtitution retirent des eaux minérales priſes à leur ſource, à raiſon du dégagement de tout ſoin & de toute affaire que procurent les endroits où ils vont les prendre.

La troiſième conſtitution dans laquelle un excès de forces ſe joint à très-peu de ſenſibilité, ne paraît point être expoſée à des maladies fort dangereuſes, du moins d'une manière remarquable; auſſi ceux qui en jouiſſent ſe mettent-ils peu en peine d'obſerver les règles du

régime, ou de ſuivre les avis de ceux qui les leur preſcrivent. Il eſt d'obſervation, quoi qu'il en ſoit, que ces heureux tempéramens ſupportent bien toutes les évacuations, & que ſouvent même elles leur ſont néceſſaires pour prévenir une trop grande réplétion, qui pourrait occaſionner un engorgement du cerveau, ou de quelques-autres organes d'importance.

Enfin, la quatrième conſtitution, où la faibleſſe & l'inſenſibilité ſe réuniſſent enſemble, eſt celle qui eſt la plus propre à produire des maladies longues & dangereuſes, qui proviennent de l'inertie d'abſorption des vaiſſeaux, & du manque général d'énergie de la force circulatoire. De-là l'embonpoint, l'hydropiſie, la jauniſſe, & différens degrés de l'affection ſcorbutique. Ceux qui ſont de cette conſtitution, feront bien d'être ſcrupuleux ſur le régime, pour éviter tous les maux que la ſtagnation & la dépravation des fluides peuvent occaſionner. Ils s'exerceront beaucoup, & ſeront attentifs à ce que les ſecrétions & les excrétions du corps s'exécutent librement & régulièrement. Ces ſortes de complexions ſupportent très-bien les purgations, qui ſouvent leur ſont néceſſaires, ainſi que les émétiques, qui remplacent alors le défaut d'exercice par les ſecouſſes qu'ils excitent. Cet effet des émétiques s'étend à tous les viſcères du bas-ventre, qui en ſont plus ou moins agités; la bile eſt exprimée de ſes réſervoirs, & les mucoſités qui inviſquaient les premières voies, ſont entièrement rejetées au-dehors. L'uſage abondant de la moutarde, du raifort, & généralement de tous les alimens d'une nature ſtimulante, ne peut mieux convenir que dans ces circonſtances.

Ce que nous venons de dire ſur les règles diété-

tiques, eu égard à la constitution des solides, doit nous suffire: nous passerons donc à celles qu'on doit établir d'après l'état des fluides soumis à nos sens, pour prévenir les maladies qu'ils pourraient occasionner.

Quand la masse des fluides est si considérable qu'elle refuse d'obéir aux loix établies pour que la santé ait lieu dans toute sa perfection, elle constitue un état contre nature, que les Auteurs nomment *pléthore;* source d'où dérivent les maladies les plus variées. Lors donc que la langueur & l'oppression indiquent le commencement du désordre, il faut choisir le moment pour ramener le corps à son premier état en diminuant les alimens, en augmentant les sécrétions naturelles, en faisant plus d'exercice qu'à l'ordinaire, & en se livrant moins au sommeil.

Quand, au contraire, les fluides sont en si petite quantité qu'ils peuvent à peine suffire pour répondre à l'action des solides, les efforts doivent tendre à prévenir leur perte. On y parvient en faisant cesser tout exercice fatigant, soit de l'ame ou du corps, en prescrivant les stomachiques, les fortifians, & les analeptiques.

Les fluides ne péchent pas toujours par leur quantité: une acrimonie générale telle que l'acide, la putride, la muriatique & autres, les dénature encore souvent; ou d'autresfois ils renferment le germe de certaines maladies dont le caractère est spécifique, comme la goutte, le rhumatisme, la pierre, le scorbut, &c.

Il est assez ordinaire d'observer chez les enfans une acidité qui, non-seulement, se manifeste dans les premières voies, mais encore semble affecter la masse générale des fluides. Comme la cause de cette acrimonie réside dans la débilité du systême alimentaire, tous les

moyens curatifs doivent être dirigés vers les organes de la digeſtion, qui demandent à être excités & fortifiés pour pouvoir élaborer le chyle d'une manière plus parfaite. Les martiaux ſont alors les plus puiſſans remèdes que l'on connaiſſe pour remplir cette indication. Donnés ſous forme d'eaux minérales & mêlés avec le lait, ils opèrent des merveilles ; on leur préfère cependant les fleurs martiales, à la doſe de quelques grains, ſelon l'âge de l'enfant.

On preſcrit les alimens dont la nature ne puiſſe augmenter la tendance naturelle à l'acidité ; on y joint un exercice modéré, & des frictions ſur la région de l'eſtomac, du ventre, & ſur les extrémités inférieures.

Quand la corruption des dents, le ſaignement des gencives, leur ſpongioſité, & l'apparence bouffie & livide du viſage, font ſoupçonner une tendance des fluides à la putréfaction, on doit alors preſcrire une diète végétale, des fruits mûrs, des herbages ; on y joindra l'uſage modéré du vin, un exercice convenable, & les fortifians amers.

Quand l'acrimonie eſt muriatique, des éruptions croûteuſes, une ſoif extraordinaire, & des bouffées de chaleur la déſignent d'une manière certaine. Aucun remède ne réuſſit mieux alors que les eaux ſulfureuſes, telles que celle d'Harrowgate & de Moffat en Angleterre, de Lucan, ou de Swadlinbar en Irlande. (1) On joint

---

(1) On leur ſubſtitue, en France, les eaux de St. Amand, de Mont-d'or, d'Aix-la-Chapelle, de Bourbonne, de Barége, ou de Bonne.

à leur usage une diète, ni trop âcre ni trop échauffante.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les moyens de remédier à ces acrimonies, dont les effets morbifiques ne sont point invariablement les mêmes.

Il en est d'autres d'une nature particulière, inconnue, qui naissent spontanément, ou qui souvent proviennent de quelques erreurs dans le régime. Quelque difficile qu'il soit de les combattre quand elles ont paru, on peut néanmoins prévenir quelquefois en totalité ou en partie, les mauvaises suites dont elles sont accompagnées. Ainsi, l'observation journalière constate que les accès de goutte peuvent être prévenus par l'usage du lait pour toute nourriture. On empêche le retour du rhumatisme en portant sur la peau une chemise de flanelle, ou en prenant souvent des bains froids. On retarde les progrès de la pierre, & l'on prévient les accidens nombreux qu'elle occasionne, en usant intérieurement du savon, de l'eau de chaux, ou du savon mêlé au lait, ou à du bouillon de veau.

On prévient le scorbut putride en se couvrant bien, en persévérant dans l'exercice, en buvant du vin, du cidre, & faisant usage de toutes les substances végétales fraîches, que l'on peut se procurer dans les circonstances propres à développer cette maladie. (1)

---

(1) Comme une des principales causes du scorbut est la constitution froide & humide de l'atmosphère, la première attention qu'on doit avoir dans le traitement prophylactique de cette maladie, est de changer, en une contraire, cette disposition. Ce serait en vain que l'on prescrirait les moyens cités, si l'on ne s'occupait de cette correction. On peut ajouter à ceux que l'Auteur rap-

On corrige, & même l'on énerve l'acrimonie qui donnerait lieu aux maladies écrouelleuſes chez les tempéramens qui en ont reçu le germe de leurs parens, en fortifiant les ſolides par l'uſage des bains froids, par une diète nourriſſante, à laquelle on joint une ſuffiſante quantité de vin, & un exercice modéré.

Aux acrimonies déjà rapportées, nous ajouterons celles qui, exiſtantes au-dehors, ſont reçues dans le corps par la voie d'infection ou de contagion; on leur donne indiſtinctement le nom de *miaſme* ou de *virus*. De ce genre ſont la fièvre putride & la dyſſenterie de même nature, que l'on prévient ſouvent en prenant l'émétique dès la première attaque de la maladie, ou lorſque le friſſon commence. Quand ce moyen ne remplit point complettement ce qu'on en attend, on lui ſubſtitue un large véſicatoire qu'on applique entre les deux épaules. C'eſt de cette manière que les gardes, & autres perſonnes employées dans les hôpitaux & dans les vaiſſeaux, au ſervice des malades, ſe préſervent des ſuites fâcheuſes auxquelles la contagion les expoſe.

L'on aſſure qu'on peut adoucir, & même énerver la violence des ſymptômes qui ſurviennent à la ſuite de la morſure des animaux enragés, par l'uſage des bains froids & de la poudre inſérée dans les premières éditions du Diſpenſaire de Londres, ſous le nom de *Pulvis antilyſſus*. Cette poudre, qui a déjà perdu ſon crédit,

---

porte, les eaux minérales gazeuſes, & ſur tout celles où le principe aériforme eſt intimement uni à quelques ſubſtances ferrugineuſes, telles que celles de Spa. Nous renvoyons pour de plus grands détails à l'excellent Ouvrage de *James Lind*, ſur le ſcorbut, & à une thèſe que nous avons ſoutenue aux Ecoles de Médecine de Reims en 1778, & dans celles de Paris en 1781, dont le titre eſt: *An ſcorbuto acidum creta.*

eſt actuellement remplacée par une autre, connue ſous le nom de *Médecine d'Ormskirk*, qui à ſon tour tombera vraiſemblablement auſſi dans l'oubli. Mais ſi l'expérience n'eſt point en faveur de ces remèdes quant à leur propriété de prévenir l'hydrophobie, elle l'eſt au moins pour le mercure, ſur-tout quand on le donne en friction, ou ſous la forme ſaline, qui donne une force nouvelle à ce minéral. On doit le preſcrire autant qu'il eſt poſſible, dès l'inſtant de la morſure, & en ſuffiſante quantité pour exciter une légère ſalivation, qu'on fait durer quelques ſemaines. Pendant ce traitement, on applique ſur la plaie un cautère actuel, ou au moins un cauſtique, & l'on tient l'ulcère ouvert le plus long-temps poſſible. Un moyen certain de prévenir toutes les ſuites fâcheuſes, ſerait de retrancher du corps, dès l'inſtant même, la partie mordue, ſi toutefois la choſe étoit poſſible.

On dit encore qu'on peut éviter le danger de la morſure de la vipère, en frottant le lieu mordu avec la graiſſe de ce reptile, ou avec de l'huile d'olive commune. Quelques Académiciens, en France, ont fait diverſes expériences relativement à cet objet; mais le réſultat a été qu'on ne devait pas beaucoup compter ſur un antidote de cette nature; ce qui eſt contraire aux expériences faites en Angleterre, ainſi qu'on le peut voir dans les *Tranſactions Philoſophiques*.

On éloignera les mauvaiſes ſuites que pourrait occaſionner la préſence des diverſes ſaburres dans l'eſtomac, par la ſage adminiſtration des émétiques, & en évitant ſoigneuſement les alimens qui pourraient les produire, & dont nous avons déjà ſpécifié la nature en rapportant les

les causes qui favorisent la conjestion des acrimonies dans les premières voies.

Les personnes sujettes aux acidités dans les premières voies, ne doivent faire usage d'aucun végétal crud, de lait, de beurre, ni d'aucune substance huileuse, de quelque nature qu'elles soient. Elles feront beaucoup d'exercice, & préféreront celui du cheval à tout autre. Elles se modéreront sur les liqueurs fermentées; leur boisson ordinaire sera l'eau pure, ou l'eau dans laquelle on versera un peu de rhum ou d'eau-de-vie. Les eaux de *Seltz* ou de *Vahls*, (1) sont les eaux médécinales qui leur conviennent le plus. Les aromatiques amers, en infusion ou en teintures, avec l'élixir acide de vitriol, depuis dix gouttes jusqu'à trente, leur conviennent singulièrement bien pour fortifier les fibres de leur estomac, & exciter ce viscère à se débarrasser des matières qui pourraient, en y séjournant, acquérir un caractère manifestement acide. Quand l'acidité est actuellement existante, pour remédier promptement à ses effets, on peut prescrire la magnésie blanche ou la craye préparée, qui manquent rarement de procurer un mieux momentané. On fait des tablettes de magnésie & de craye, en mêlant ces substances avec du sucre & quelques mucilages, de manière qu'on peut les transporter par-tout pour en faire usage au besoin.

Les personnes chez qui la bile abonde & est stagnante, celles qui sentent à la bouche une amertume désagréable, doivent toujours chercher à se procurer la liberté du ventre, en prenant de temps à autre de petites doses d'aloës purifié, d'huile de riccin, de crême de tartre,

---

(1) On peut leur substituer, en France, les eaux de Mont-d'or, de Bourbon, ou de Langeac.

quelques-uns des ſels purgatifs communs, ou les eaux minérales purgatives.

Celles chez qui l'on obſerve la moindre tendance à la ſaburre rance & empyreumatique, éviteront toutes eſpèces d'alimens huileux & ſalés, que l'on prépare généralement ſous le nom de *fritures*. Elles mangeront de la viande avec diſcrétion, ſans ſauce ni aſſaiſonnement. La boiſſon qui leur eſt la meilleure, eſt l'eau pure.

CHAPITRE II.

De la conduite que doivent tenir ceux qui jouiſſent d'une parfaite ſanté.

La tempérance eſt, en général, l'inébranlable fondement de la ſanté; c'eſt ſur quoi on ne peut former le moindre doute. Cependant les anciens Médecins, ſi l'on s'en rapporte aux règles que Celſe nous a tranſmiſes, n'en reſſerraient point tellement les bornes, qu'ils ne permiſſent quelquefois de les paſſer. Ils recommandaient de faire de temps à autre, quelques excès dans le boire comme dans le manger. L'intempérance dans le premier genre eſt moins dangereuſe que dans le ſecond. Quand il ſurvient quelque dérangement ou incommodité à la ſuite d'une débauche dans la boiſſon, il faut ou reſter dans ſon lit, ſe bien couvrir pour exciter la tranſpiration, ou monter à cheval, pour ramener, par un exercice un peu vif, le corps à ſon état naturel. Le choix de ces deux moyens doit être déterminé d'après les circonſtances particulières qui ſont relatives à la perſonne indiſpoſée, & à l'expérience qu'elle peut avoir de ce qui lui convient le mieux.

Quand ces dérangemens proviennent d'un excès dans

les alimens, particulièrement ceux qui ſont fort aſſaiſonnés, un verre d'eau froide, acidulée avec l'eſprit de vitriol, fera diſparaître le ſentiment de peſanteur qui ſiége vers la région de l'eſtomac. Ce ſimple remède facilite la digeſtion, en ce qu'il modère & maintient dans les bornes convenables la fermentation alimentaire, & prévient ainſi la production d'une trop grande quantité de flatuoſités. Les glaces, qui ſont les délices de la table des grands, ont une utilité réelle en produiſant les mêmes effets que l'eau froide acidulée. On ne doit point, en pareilles circonſtances, ſe laiſſer entraîner aux douceurs du ſommeil; il faut reſter debout, & s'exercer juſqu'à ce qu'on ſente que l'eſtomac ſoit débarraſſé du poids qui l'opprimait, & que l'on n'éprouve aucun ſentiment de peſanteur vers la région précordiale.

Lorſqu'on eſt forcé au jeûne, on doit, autant qu'il eſt poſſible, éviter, pendant ce temps, tous les travaux pénibles; & ſi l'on a ſouffert long-temps la faim, on ne doit point ſe gorger auſſi-tôt d'alimens. Il ne convient point non plus, après s'être bien rempli, de s'aſtreindre à un jeûne trop abſolu, comme il n'eſt pas prudent de reſter dans une inaction totale immédiatement après des travaux exceſſifs, ou de paſſer à un ouvrage pénible d'une manière ſubite, après avoir été long-temps dans un repos parfait. En un mot, tout changement doit ſe faire par degré; car, quoique la conſtitution du corps ſoit telle qu'elle puiſſe ſupporter les variations & les intempérances ſans un grand danger, cependant quand les tranſitions ſont ſubites, elles ne peuvent manquer de produire quelques déſordres.

C'eſt encore un avis de *Celſe*, que l'on doit varier les ſcènes de la vie, & ne pas toujours ſe confiner dans

dans l'enceinte des limites qu'on s'est imposées. Comme l'inaction rend le corps faible & nonchalant, & que l'exercice donne de la force & de la vigueur, on ne doit jamais être long-temps sans monter à cheval, sans marcher, sans aller dehors en voiture, sans faire des armes ou jouer à la paume. On variera tour-à-tour ces exercices, comme on le trouvera plus agréable ou plus convenable, selon les circonstances & la tendance à quelque maladie particulière. Quand la vieillesse rend le corps incapable de pareils exercices, on leur substitue alors les frictions sèches faites avec des brosses ou des flanelles, ce qui ramène la santé en accélérant le mouvement des humeurs dans les vaisseaux du plus petit ordre, & en empêchant une trop longue stagnation des fluides dans les interstices cellulaires des parties charnues.

Le sommeil est en général le plus grand restaurateur des forces animales. Pendant qu'il a lieu, les molécules nutritives paraissent avoir plus de propension à s'appliquer aux parties pour réparer les pertes de celles qui ont été emportées pendant le travail & l'exercice du jour. Mais quand on s'y adonne trop, on en ressent les inconvéniens, qui affectent également le corps comme l'esprit. Il émousse les sens, & donne lieu à la stagnation des sucs dans le systéme cellulaire, d'où provient la corpulence & ses compagnes, la langueur & la faiblesse.

La nuit est le temps le plus propre au sommeil; l'obscurité & le silence l'amènent alors naturellement. Aussi le sommeil du jour en général ne raffraîchit-il point, il est même pénible pour certaines personnes, particulièrement celles qui mènent une vie studieuse & contemplative; il leur occasionne un étourdissement peu ordinaire, & une langueur dont elles ont peine à revenir.

Cependant la coutume rend souvent ce sommeil nécessaire, & l'on doit le conseiller aux tempéramens à qui il procure un bien réel.

Quant au choix des alimens en général, on a toujours posé pour règle que les plus tendres & les plus doux étaient les plus convenables pour les enfans & les adolescens; que les personnes parvenues à l'âge viril, devaient en prendre de plus substantiels, & qu'il fallait que les vieillards diminuassent la quantité de leurs alimens solides, & augmentassent celle de leur boisson.

Nous renvoyons ceux qui desirent avoir des connaissances plus étendues sur les règles de l'*Hygiène*, à l'Histoire de la santé de *Mackenzie*. Cet Auteur a donné un sommaire de tout ce qu'on a écrit sur cette partie de la Médecine; & comme il a publié son ouvrage lorsqu'il avait près de quatre-vingts ans, on peut croire qu'il a été un juge compétent des règles qu'il a établies.





LIVRE SIXIEME.

De la Thérapeutique, ou des méthodes générales de guérir les Maladies.

CHAPITRE PREMIER.

Des méthodes générales de guérir, relatives aux mouvemens désordonnés du ſyſtême vaſculaire, & premièrement à leur augmentation.

COMME l'on doit toujours diriger ſes vues vers les diſpoſitions morbifiques & les cauſes éloignées, lorſqu'on a intention de prévenir une maladie quelconque, de même l'on doit avoir la plus ſérieuſe attention aux cauſes actuelles ou immédiates, lorſqu'il s'agit de la pallier ou de la guérir. Il faut donc que le Thérapeutiſte ait continuellement en perſpective ces cauſes actuelles, pour en prévenir ou éloigner les influences, ſoit que la maladie qu'elles produiſent dépende d'une complication de ſymptômes généraux, ou qu'elle provienne d'un déſordre borne à quelques parties.

Nous avons déjà dit que les cauſes immédiates des quinze ſymptômes généraux qui prédominent dans les maladies générales, pouvaient ſe réduire à l'augmentation, à l'irrégularité, à la rémiſſion & à la ſuſpenſion des mouvemens qui ont lieu dans les ſyſtêmes vaſcu-

laire & nerveux. Il eſt aiſé de voir, d'après cela, à quoi ſe réduiſent les indications générales qu'il faut remplir pour parvenir à guérir.

Nous commencerons par conſidérer celles que nous préſente le ſyſtême vaſculaire, & nous preſcrirons les moyens qu'il faut employer lorſque les mouvemens ne ſe font point avec cette modération & cette égalité que l'état de ſanté demande.

Les maladies qui proviennent de cette augmentation & de cette irrégularité d'action du ſyſtême vaſculaire, ſont les fièvres, les inflammations, les flux actifs; dans ces affections le pouls eſt fort, prompt, & la chaleur exceſſive; la ſoif, l'oppreſſion & l'inſomnie prédominent. Pour appaiſer tous ces ſymptômes, l'on doit recourir à la ſaignée, aux purgatifs, aux médicamens que l'on nomme *ſedatifs*, & fréquemment aux émétiques. On allie à ces moyens, un régime qui puiſſe coopérer à leur efficacité (*a*).

De la Saignée.

Quoique l'on ne connaiſſe pas bien préciſément ce en quoi conſiſte la force des parties primitives de nos organes, on ſait cependant que l'énergie des fibres muſculaires diminue, lors de l'évacuation du ſang, d'une

(*a*) Comme nous ſuppoſons que le lecteur a déjà quelques connaiſſances des diſpenſaires, & des livres de matières médicales, nous ne rapporterons que les compoſitions ſimples qui ſont abſolument néceſſaires dans la pratique ordinaire. L'Apothicaire ne doit pas moins en avoir de plus compoſés, le Médecin pouvant les preſcrire à la première circonſtance, ſurtout dans les grandes Villes, où il y a plus d'occaſions.

manière variée, relativement à la quantité de ſang ſortie, & à la promptitude de la déplétion. Cet effet ne s'obſerve point quand les vaiſſeaux ſanguins ſont tellement remplis de leurs fluides, qu'ils peuvent ſouffrir une interruption d'équilibre, entre leur force contractile & celle d'expanſion des fluides.

Quand la force muſculaire eſt généralement affaiblie, le cœur, comme muſcle particulier, eſt bientôt privé d'une partie de la puiſſance qu'il doit déployer pour chaſſer le ſang de ſes cavités. La circulation ne pourra donc alors que devenir languiſſante, ce qui néceſſairement amène une diminution dans la chaleur animale. De-là l'on peut comprendre comment la ſaignée rafraîchit.

Souvent cependant la chaleur continue d'être conſidérable, malgré les ſaignées abondantes. C'eſt ce qui a lieu tant que l'obſtruction, ou la conſtriction ſpaſmodique des capillaires tiennent le cœur & le ſyſtême artériel, dans un état extraordinaire d'irritation. En effet, dès que les obſtacles cèdent, & permettent à la circulation de ſe rétablir dans les dernières terminaiſons du ſyſtême artériel, la chaleur devient moins conſidérable, & revient à ſon état naturel.

Il eſt cependant des cas où l'excès de chaleur provient moins d'une augmentation d'action du ſyſtême vaſculaire, que d'une intenſité dans le mouvement inteſtin du ſang. Le Praticien y doit faire la plus ſcrupuleuſe attention, pour ne point être trompé dans ſes eſpérances, en croyant rafraîchir le ſang par les ſaignées. Nous avons déjà conſidéré ce ſingulier genre de chaleur; il eſt particulier à la plus mauvaiſe eſpèce de fièvre putride dans laquelle le pouls, plus faible que dans l'état de

ſanté, s'abat de plus en plus, à meſure qu'on tire inconſidérément du ſang.

On comprend, d'après ce que nous venons de dire, pourquoi les ſaignées interrompent ſi rarement le progrès de la fièvre. Elles ſont ſingulièrement utiles au commencement des maladies dont l'eſſence conſiſte dans l'intenſité du mouvement vaſculaire, maladies que l'on peut toujours reconnaître à l'état du pouls. Toutes les fois, en effet, que l'on en rencontre un fréquent, fort & plein, accompagné de grands maux de tête, & d'oppreſſion, quelle que puiſſe être la maladie, on peut preſcrire la ſaignée en toute aſſurance. Le Praticien *Huxam* diſait, à ce ſujet, qu'il ferait toujours tirer du ſang, quand même il ſerait certain que la fièvre devrait être peſtilentielle.

Il y a des cas où la ſaignée eſt abſolument néceſſaire, quoique le pouls ſoit petit & faible, comme dans la péripneumonie, & autres inflammations internes, dont nous détaillerons les ſignes particuliers en temps & lieu.

Quant à ce qui regarde la répétition de la ſaignée, on doit obſerver les règles ſuivantes :

Lorſqu'à la ſuite de cette évacuation, le pouls continue encore d'être fréquent, quoique ſa force ſoit diminuée; lorſque la chaleur eſt toujours exceſſive, & que l'oppreſſion, vers la région précordiale, eſt preſque ou abſolument la même qu'avant, il faut ne répéter la ſaignée qu'avec la plus grande circonſpection. On peut, en effet, en la preſcrivant largement dans ces cas, tellement affaiblir le corps, que l'obſtruction ou la conſtriction ſpaſmodique ne puiſſe plus enſuite céder. Or, à

moins que ces obſtacles ne ſoient entièrement levés, le calme ne peut jamais revenir dans la circulation.

Plus le pouls tombe après la ſaignée, & plus le malaiſe & l'anxiété augmentent, plus auſſi il faut alors être avare de ſang. Quand, au contraire, la ſaignée élève le pouls, qu'elle diminue la difficulté de reſpirer, & le poids qui opprime la région précordiale, on peut la répéter en toute sûreté, autant que les autres circonſtances qui accompagnent la maladie, le demandent.

Il eſt impoſſible d'établir aucune règle générale ſur la quantité du ſang qu'on doit tirer, ſur les vaiſſeaux qu'on doit ouvrir de préférence à d'autres, & ſur la manière de le faire. On varie, en effet, beaucoup ſur cet article, ſelon les circonſtances qui demandent qu'on ouvre une veine plutôt qu'une artère, & alternativement, ou qu'on ait recours à la ſcarification, ou à l'application des ſangſues.

Lorſque certaines maladies graves, telle qu'une oppreſſion conſidérable, demandent qu'on réitère la ſaignée, pendant que d'autres ſymptômes, comme un grand accablement, & une extrême faibleſſe s'y oppoſent, ce qu'on a de mieux à faire en pareil cas, c'eſt de tenir toujours les doigts ſur le pouls pendant que le ſang coule. Si l'ont ſent que le pouls devient plus libre, & que ſes pulſations acquièrent plus de force, on peut le laiſſer couler juſqu'à quelques onces, ſelon qu'on le trouvera plus convenable; mais s'il tombe, l'on doit ſur le champ ordonner de fermer la veine.

Ceux qui étant debout ſont ſujets à tomber en faibleſſe pendant la ſaignée, éviteront cet accident en reſtant couchés horiſontalement, lors de cette opération, & même quelque temps après. Ceux chez qui

une très-grande ſenſibilité de la fibre eſt jointe a très-peu de force & d'élaſticité, y ſont plus ſujets que d'autres. Les vaiſſeaux ſanguins, qui ſont alors ſubitement déſemplis, ne ſe contractent point auſſi promptement qu'ils le devraient, & le moindre changement qui arrive dans l'équilibre entre les parties contenantes & les parties contenues, ſe fait auſſitôt ſentir.

Nous avons déjà dit que quand la force du cœur & du ſyſtême artériel était dans toute ſon énergie, l'attraction & la gravitation n'avaient pas un pouvoir décidé ſur le mouvement des fluides de la machine, & que lorſque cette force diminuait, les fluides redevenaient ſoumis aux loix de la gravité, comme tous les corps peſans quelconques. Il eſt aiſé de concevoir d'après cela, comment, dans les conſtitutions dont nous parlons, lorſque les ſaignées ont abattu les forces motrices, & que le cœur n'a plus une énergie ſuffiſante pour porter le ſang juſqu'aux ramifications de l'aorte ſupérieure, ce fluide reçoit une impulſion plus vive, dès qu'une poſition horiſontale du corps diminue la réſiſtance qui doit néceſſairement naître de ſon poids.

Lorſque les cas demandent qu'on produiſe une dérivation décidée d'une partie, dont on ſuppoſe les vaiſſeaux ſurchargés, comme du cerveau dans la phrénéſie, des poumons dans la péripneumonie, il faut tirer la quantité requiſe de ſang, dans le plus petit eſpace de temps poſſible. Une telle déplétion ne peut qu'être alors favorable, comme il ſera facile de s'en rendre raiſon, en ſe rappelant la nature & les conſéquences de la force dérivative expliquées plus haut. De-là la néceſſité de faire une large ouverture à la veine, & même d'ou-

vrir deux vaiſſeaux à-la-fois dans ces maladies, & dans d'autres ſemblables.

Des Purgatifs.

Ces médicamens diminuent l'augmentation du mouvement dans le ſyſtême vaſculaire, de deux manières différentes; 1°. en ſouſtrayant une grande quantité de fluides de la maſſe totale, ce qui occaſionne une diminution de force dans les fibres motrices en général, & dans le ſyſtême de la circulation en particulier; 2°. en excitant les inteſtins à ſe débarraſſer des matières âcres & ſtimulantes qui, par leur ſéjour, occaſionnent une irritation qui n'eſt point ordinaire.

D'après cette propriété des purgatifs, il eſt donc ſouvent néceſſaire de les joindre à la ſaignée, & même ſouvent de les faire précéder cette opération, dans tous les cas où l'énergie de ce ſyſtême eſt portée plus haut qu'elle ne doit l'être. Comme un nombre infini de circonſtances, qu'on ne peut rapporter ici, doivent déterminer le choix, la doſe, & la manière de preſcrire ces remèdes, nous ne donnerons que quelques règles relativement à l'uſage général qu'on en doit faire.

Les médicamens purgatifs ſe diſtinguent en lénitifs, qui évacuent doucement le ventre, & en draſtiques, ou mochliques, qui purgent bruſquement. (1)

---

(1) La manière dont les purgatifs opèrent, a donné lieu de les diviſer en *minoratifs*, ou *laxatifs*, qui agiſſent ſans exciter la moindre douleur; en *cathartiques*, dont l'effet eſt un peu plus ſenſible, & en *draſtiques*, ou *mochliques*, dont l'action eſt des plus violentes. Les Anciens diſtinguaient encore ces remèdes, à

Ils agissent en irritant les fibres charnues des intestins; & ainsi, non-seulement ils accélèrent le mouvement

raison de l'humeur qu'ils évacuaient, en *phlegmagogues*, *cholagogues*, *mélanagogues*, *hydragogues*, & *panchymagogues*, selon qu'ils facilitaient l'issue de la pituite, de la bile, de la bile noire, de la sérosité, ou de toutes les humeurs indistinctement. Ils admettaient encore des eccoprotiques, qu'ils croyaient propres à faire sortir les matières stercorales sans aucun autre mélange. Les Modernes, mieux instruits des phénomènes de l'économie animale, n'ont pas manqué de regarder ces sortes de distinctions comme absolument illusoires. Tous les purgatifs, ont-ils dit, sont panchymagogues, ils vuident tous l'estomac, & sollicitent l'excrétion de la bile, des sucs pancréatiques, intestinal, & des matières stercorales Malgré la vraisemblance de leur opinion, il n'en est pas moins vrai cependant qu'il y a des purgatifs dont l'action semble plus particulièrement solliciter l'excrétion de l'une de ces humeurs, plutôt que celle d'une autre, ainsi que le prouvent les selles aqueuses qu'occasionnent le jalap, le sirop de noirprun, la gomme gutte, quand on les donne dans l'hydropisie. Je me rappelle avoir été violemment tourmenté pour avoir mangé la seule plumule d'un grain de ricein, qui me fit rendre des selles entièrement bilieuses, pendant toute une matinée, quoique je ne sois point d'un tempérament où cette humeur abonde. Il faut néanmoins prendre garde de s'en laisser imposer par la quantité de boisson qu'on prend souvent pour aider l'action du remède, & par la teinte que les purgatifs donnent aux humeurs qu'ils évacuent. Souvent les sucs gastriques, intestinal & pancréatiques, sont colorés en jaune par la gomme gutte & la rhubarbe. Le senné, la casse, le tamarin, & les électuaires noircissent les matières, qu'on prend alors, mal à propos, pour l'humeur noire des Anciens.

On prescrit les purgatifs, 1°. pour donner issue à une humeur viciée contenue dans les premières voies, ou dans les secondes;

périſtaltique, mais encore ils augmentent la ſécrétion de l'humeur inteſtinale, & des ſucs pancréatiques & bi-

---

2°. pour ſupprimer une excrétion nuiſible quelconque; 3°. pour opérer une vive ſecouſſe, qui rappelle, ſur le canal inteſtinal, une humeur qui, en ſe dépoſant ſur quelques organes eſſentiels à la vie, allait en intervertir les fonctions. Ces cas ſe préſentent dans les maladies aiguës, comme dans les chroniques. L'importance de la matière a engagé les Praticiens à poſer des règles dont on ne doit jamais s'écarter ſans ſujet. Pour en bien ſentir la valeur, nous diſtinguerons d'abord les maladies aiguës en celles qui ont pour compagnes, la fièvre, l'éréthiſme, & l'inflammation, de celles dont ces affections ne conſtituent point l'eſſence, comme la léthargie, & l'apoplexie. Ils ordonnent de ne point preſcrire les purgatifs dans le commencement des maladies aiguës & fébriles, pour ne point déranger la nature du travail qui l'occupe, & dont le complément doit être un dépôt critique de la cauſe morbifique ſur un organe à l'abri de ſon impreſſion, ou qui puiſſe la rejeter au-dehors. Ils en exceptent cependant les cas où il y a une turgeſcence de matière, que les ſignes concomitans indiquent. Ces loix ſont on ne peut plus ſagement établies; mais quoiqu'elles ſoient ſuivies par la plupart des Médecins d'Europe, elles ne doivent cependant point faire rejeter l'uſage des émético-cathartiques, dès le commencement même de ces maladies. Ces remèdes ſont alors non-ſeulement néceſſaires pour ſecouer les couloirs de la bile, mais encore pour évacuer les reſtes des mauvaiſes digeſtions qui en précèdent toujours l'invaſion. Les obſervations conſtatent journellement leurs bons effets dans la petite vérole, la rougeole, la fièvre éréſipelateuſe, & autres, quoiqu'aucun ſigne ne manifeſte une turgeſcence caractériſée dans les premières voies.

L'état des maladies aiguës n'eſt pas un temps plus convenable à l'emploi des purgatifs; la nature, qui médite alors une voie pour

liaires. On peut juger, d'après une telle propriété, combien doit être considérable la quantité d'humeur

---

y porter les matières qu'elle cherche à évacuer, ne pourrait qu'être détournée de son entreprise par l'effet de ces remèdes. Quelquefois cependant ses efforts vers cette période, se portent sur le canal intestinal, qu'elle prèfere à tout autre excrétoire, comme voie de décharge. Les purgatifs peuvent avoir leur utilité dans ces cas, non point les cathartiques, ils exciteraient un éréthisme, un spasme qui pourraient supprimer l'évacuation salutaire; mais les simples laxatifs, qui aident la nature, & la favorisent dans son choix. Les Praticiens, en France, préfèrent à tous les remèdes rapportés dans le texte, pour produire cet effet, un grain de tartre stibié, ou deux grains de kermès minéral, qu'ils étendent dans une grande quantité de petit lait, ou dans quelques infusions appropriées.

Le déclin des maladies aiguës est le temps que les Médecins regardent comme le plus convenable aux purgatifs. Comme la matière morbifique, après avoir reçu toute la coction dont elle est susceptible, continue souvent à se faire issue par le canal intestinal, on ne court aucun risque en entretenant ses efforts par de doux purgatifs. On les répète plus ou moins, tant que la langue est blanche, que le ventre est bouffi, & que l'appétit ne reparaît point. On entre-mêle aux purgatifs, un bon régime, & notamment l'exercice, si nécessaire dans ces cas.

Les maladies aiguës, non-fébriles, exigent dès leur commencement, non-seulement les purgatifs ordinaires, mais encore même les plus forts. Ainsi on les prescrit souvent avec fruit dans l'asthme, le catharre suffocant, l'apoplexie, & autres maladies soporeuses. On les donne également dans leur état, à moins qu'il ne survienne une fièvre violente, qui fasse rentrer la maladie dans la classe des aiguës fébriles. On les donne ordinairement sous le plus petit volume possible, & sous forme fluide, afin de les

qu'un violent cathartique entraîne avec lui, & qu'elle déplétion il doit en résulter dans la masse générale des fluides.

On donne les purgatifs dans l'intention de répondre à différentes vues. On y a recours le plus ordinairement, pour maintenir la liberté du ventre, & prévenir la surcharge du canal alimentaire, que les matières fécales, trop long-temps accumulées, ne manqueraient pas d'occasionner. On prescrit alors les plus doux, tels que la manne, l'électuaire de casse, l'électuaire lénitif, quelques grains de rhubarbe, quelques gros d'huile de riccin; & quand il y a quelques signes d'acidité dans les premières voies, on leur substitue la magnésie blanche, ou quelques grains d'aloës, ou de scamonée, quand les intestins sont farcis de glaires & de viscosités.

---

rendre plus faciles à avaler. On aide leur opération par des lavemens de même qualité. Les purgatifs remplissent, dans ces cas, la troisième indication générale pour laquelle on les prescrit, c'est-à-dire, qu'ils produisent une irritation qui rappelle de fort loin une cause morbifique fixée sur un organe essentiel.

Les maladies chroniques exigent, comme les maladies aiguës, l'usage des purgatifs. Ils évacuent l'acrimonie qui occasionne la diarrhée, la dyssenterie, les flux bilieux; ils entraînent l'eau épanchée dans les capacités; & leurs parties subtiles pénétrant les secondes voies, deviennent un apéritif convenable dans les cas d'obstructions. Ils opèrent des secousses salutaires propres à débarrasser le principe des nerfs, dans les paralysies, les épilepsies, & nombre d'autres maladies convulsives & locales. Ils aident enfin à l'action des désopilans, en emportant la matière à mesure qu'ils la fondent. Les Anciens, dans ces cas, prescrivaient les purgatifs plus témérairement que les Modernes.

Quand

Quand les circonſtances demandent une évacuation plus complete, on preſcrit des cathartiques plus forts, & l'on en varie le choix relativement à leur nature & à la forme ſous laquelle on les donne. Le ſel cathartique de glauber, le ſel polychreſte, le ſel de la *Rochelle* particulièrement, qui n'a point le goût nauſéabond des deux autres, ſont ceux que l'on choiſit le plus ſouvent dans la claſſe des ſels. La rhubarbe & le ſéné ſont les purgatifs végétaux les plus ſûrs; on peut les combiner & les preſcrire ſous forme de poudre, de bols, d'infuſion ou de teinture.

Lorſque les cathartiques ne ſuffiſent point pour diminuer la maſſe générale des humeurs & les empêcher de fluer vers quelques endroits, on a recours aux draſtiques, dont le plus ſûr & le plus doux dans ſon opération, eſt le jalap. Cette racine miſe en poudre & mêlée avec une égale quantité de nitre, eſt un purgatif très-prompt dans ſes effets, & qui ordinairement excite l'iſſue d'une grande quantité de ſéroſités: auſſi la preſcrit-on avec le plus grand ſuccès dans tous les cas où une pareille évacuation eſt néceſſaire. La ſcammonée ne lui eſt point inférieure dans ſes effets; elle remplit les mêmes indications que le jalap, mais elle manque plus ſouvent ſon opération, étant fréquemment altérée, gâtée ou mixtionnée avec des ſubſtances qui lui ſont étrangères. La gomme-gutte triturée avec de la crême de tartre, depuis douze grains juſqu'à vingt, eſt un violent hydragogue qu'on emploie particulièrement dans les hydropiſies. Le ſirop de nerprun eſt encore un prompt cathartique, mais il eſt ſujet à exciter des coliques & de l'accablement. Il a néanmoins réuſſi très-ſouvent à entraîner une

grande quantité d'humeurs aqueuſes dans des circonſtances convenables.

Quand les inteſtins ſont farcis de matières épaiſſes & viſqueuſes, ou quand leurs fibres ſont tellement devenues inſenſibles que le mouvement périſtaltique paraît comme ſuſpendu, les purgatifs aloëtiques ſont alors ceux qui conviennent le mieux. On les unit à la ſcammonée & à la coloquinte, quand il faut produire une action forte & vive. On doit éviter ce genre de purgatif dans les conſtitutions faibles & délicates, qui réuniſſent une grande ſenſibilité des ſolides à une faibleſſe conſidérable. Quand il faut recourir aux purgatifs dans de pareilles complexions, la rhubarbe eſt le meilleur & celui ſur lequel l'on peut plus ſûrement compter.

Des Lavemens

Les purgatifs pris par la bouche, ne ſont pas toujours les remèdes les plus propres à évacuer le ſyſtême inteſtinal; il eſt des cas où, loin d'être utiles, ils ne feraient qu'augmenter les accidens; on leur ſubſtitue alors les lavemens. On a communément recours aux lavemens, ſoit pour débarraſſer les inteſtins d'un amas de matières ſtercorales, qui occaſionnent des troubles par leur ſéjour, ou pour éviter ceux qu'un cathartique pourrait produire dans une maladie où il n'y en a déjà que trop. Ainſi l'on préfère dans le cours des maladies fébriles, les lavemens aux purgatifs ordinaires dont il eſt impoſſible de fixer l'opération d'une manière auſſi préciſe. Il arrive aſſez ſouvent en effet qu'une médecine douce, donnée à très-petite doſe pour procurer une ou deux évacuations néceſſaires, en excite pluſieurs dont l'abondance non-

ſeulement aggrave la maladie, mais quelquefois même occaſionne la mort. Les lavemens rempliſſent encore d'autres intentions que celles dont nous venons de parler; mais comme elles ont rapport à des maladies particulières, nous n'en ferons point mention pour le moment.

Des Sédatifs.

La ſaignée, les purgatifs & les lavemens n'abattent point ſi efficacement l'augmentation du mouvement, & ne ramènent point ſi promptement la régularité dans le ſyſtême vaſculaire, que les ſubſtances qui ont la propriété d'éloigner la conſtriction ſpaſmodique qui l'accompagne. On donne généralement à ces ſubſtances les noms de *ſedatifs rafraîchiſſans* ou *fébrifuges*, vu le calme ſenſible que leur prudente adminiſtration occaſionne.

Le nitre, relativement à cette qualité, eſt ordinairement placé à la tête de ces remèdes. Les mixtures ſalines & neutres dont la baſe eſt un alkali fixe ou volatil, ſaturé par un acide végétal ou minéral, lui ſuccèdent & ſont preſcrites avec le plus grand avantage.

On preſcrit rarement le nitre en aſſez grande quantité dans la pratique ordinaire, pour qu'on puiſſe en obſerver un effet bien ſenſible. On dit qu'il eſt très-efficace dans les fièvres inflammatoires, & notamment dans la fièvre rhumatiſmale, quand on le donne à la doſe de ſix, huit, & même dix gros, dans l'eſpace de vingt-quatre heures. On le preſcrit alors diſſous dans une grande quantité d'eau de gruau très-claire. Les malades qui ſe ſont bien trouvés de ce traitement, étaient forts & robuſtes, & tous dans des Hôpitaux militaires; ce qui mérite d'être obſervé. Peut-être ne trouverait-on

point dans la pratique particulière de pareils ſujets athlétiques, qui vouluſſent également s'aſtreindre à prendre une ſi grande quantité de boiſſon qui n'eſt point fort agréable. Cependant un ou deux gros diſſous dans une pinte d'eau de gruau claire, à laquelle on ajoute un peu de miel, forme une boiſſon qui ne répugne point à l'eſtomac. Donné à cette doſe & de cette manière, le nitre était le remède favori de *Haën*, avec lequel il aſſurait guérir toutes ſortes de fièvres.

Des obſervations très-récentes prouvent que l'eſtomac peut ſupporter une très-grande quantité de nitre. Elles atteſtent encore que ſi l'on ne prend point la boiſſon auſſi-tôt que le nitre eſt completement diſſous, l'effet rafraîchiſſant qu'on en attend, eſt moins évident que dans le cas contraire.

On a prétendu que le nitre donnait au ſang une couleur plus fleurie : il eſt vraiſemblable que le phénomène obſervé dans le mélange du ſang avec cette ſubſtance ſaline, a fait naître cette opinion. Mais quelles conſéquences peut-on tirer de ces expériences illuſoires que l'on fait ainſi hors du corps dans la vue d'établir ce qui s'y opère en dedans ? Il faut cependant prendre bien garde qu'elles n'influent trop loin dans la pratique.

L'eſprit de vitriol & l'eſprit de nitre dulcifié, ſont encore rangés dans la claſſe des ſédatifs. Ils ſont tous deux également agréables & utiles pour abattre l'augmentation de mouvement, & diminuer l'intenſité des ſymptômes qui en dépendent originairement. Mais les remèdes les plus efficaces de tous, & peut-être ceux ſur leſquels on peut le plus compter pour faire ceſſer la conſtriction ſpaſmodique & ramener l'égalité dans la circulation, ſont certaines ſubſtances qui, priſes en

grande quantité, provoquent le vomiſſement, mais qui, lorſqu'on en modère la doſe & qu'on la réduit à une très-petite, excitent la diaphorèſe & déterminent les humeurs à fluer vers la peau. Telles ſont la racine d'ipécacuanha & différentes préparations d'antimoine. Les bons effets de ces remèdes, en agiſſant de la manière dont nous venons de le rapporter, ſont ſenſibles dans nombre de fièvres, d'inflammations & de flux (1).

Nous verrons par la ſuite les meilleures manières de formuler ces ſubſtances, le temps convenable de les adminiſtrer, & la doſe qui convient à chacun: pour le moment, nous rapporterons quelques obſervations relatives à l'uſage des émétiques en général.

Des Émétiques.

Lorſqu'on n'a point d'autre intention que d'évacuer l'eſtomac, on y parvient le plus ſouvent en faiſant avaler

---

(1) La ventilation eſt un ſédatif que nous pouvons ajouter à ceux qui ſont rapportés dans le texte. Nous le devons à *l'Hippocrate* Grec; mais il ſerait vraiſemblablement tombé dans l'oubli, ſans *l'Hippocrate* de l'Angleterre, qui y a eu recours dans le traitement de toutes les maladies inflammatoires, & notamment dans celui de la petite-vérole. Les préjugés ſe ſont ſingulièrement oppoſés à ſon admiſſion dans cette dernière maladie, notamment à la campagne; mais il faut eſpérer que peu-à-peu les Médecins inſtruits l'y feront recevoir comme dans les Villes. Ce moyen conſiſte à rafraîchir le malade, en déterminant un courant d'air dans ſa chambre, après avoir fermé les rideaux de ſon lit; & à le réitérer plus ou moins ſouvent, ſelon que les circonſtances le demandent. Il eſt étonnant combien cette ſimple attention a eu de ſuccès dans le traitement des fièvres inflammatoires & putrides, dans les dyſſenteries, &c.

une grande quantité d'infuſion de camomille ou d'eau chaude. Mais quand des ſignes évidens annoncent une ſaburre bilieuſe ou d'une autre nature, & dont l'expulſion de demande des efforts réitérés, on a recours alors à l'Ipécacuanha, ou a quelques préparations antimoniales.

L'Ipécacuanha eſt l'émétique qu'on preſcrit le plus communément. Cette racine excelle ſur les autres émétiques, en ce qu'une très-petite quantité, comme quatre ou cinq grains, rarement manque d'exciter à vomir les perſonnes d'un âge moyen ; pendant qu'une plus grande doſe, comme un demi-gros, ne ſuſcite pas le moindre mal, quoiqu'en produiſant le même effet. Les préparations antimoniales n'agiſſent pas d'une manière auſſi certaine, car ſouvent leur opération eſt des plus violentes, lorſque d'autrefois elles ne paraiſſent pas avoir la moindre vertu émétique. Néanmoins comme ces préparations ont la propriété de faire ceſſer toute conſtriction ſpaſmodique d'une manière ſingulière, & d'exciter la tranſpiration cutanée ; comme les maladies fébriles commencent par une pareille conſtriction, & que ſouvent même elles en ſont accompagnées pendant tout leur cours, les émétiques antimoniaux ſont alors préférables à l'ipécacuanha, & ordinairement ils produiſent le plus grand bien lors de l'invaſion de ces maladies. La meilleure manière de les adminiſtrer, eſt de diſſoudre trois ou quatre grains de tartre ſtibié dans trois ou quatre onces d'eau ſimple, & d'en preſcrire une cuillerée toutes les dix ou quinze minutes, juſqu'à ce que le remède opère.

Avant de preſcrire les émétiques, il faut conſidérer ſi rien n'en contre-indique l'uſage. On ne doit point y

recourir d'abord, quand la complexion du malade est fleurie, quand le brillant & la saillie des yeux, la douleur, la pesanteur & le tournoiement de la tête annoncent que les vaisseaux du cerveau sont surchargés. Dans ces cas on fait précéder leur opération d'une saignée copieuse, faite avec une lancette fort large, afin d'éviter la rupture des vaisseaux gorgés qu'occasionneraient nécessairement les vains efforts que les malades feraient pour vomir. On doit également prescrire les émétiques avec la plus grande réserve, quand des raisons suffisantes donnent lieu d'appréhender la rupture de quelques vaisseaux considerables dans le poumon. Il ne faut point les donner quand l'estomac est enflammé; ce qu'on reconnaît à une douleur poignante & brûlante dans l'épigastre, accompagnée d'un pouls dur, vif & faible, d'une soif violente & d'une envie continuelle de vomir. On fera bien d'éviter encore les émétiques dans les affections hystériques & hypochondriaques, lorsque l'estomac est contracté par des spasmes, qui occasionnent un grand mal-aise & une anxiété intolérable & presque suffocative. On ne doit pas plus les ordonner dans les coliques & autres douleurs semblables du bas-ventre, qu'une constipation opiniâtre accompagne. Les émétiques pris lorsqu'on a été récemment agité de passions violentes, telles que la colère, sont très-préjudiciables & même dangereux; ils le sont également au sexe pendant l'écoulement des règles, & même quand il est près de paraître (1).

(1) On recommande encore de ne les point prescrire aux femmes grosses, pendant tout le temps de la gestation. Cette règle, quoique généralement essentielle à observer, ne doit pas toujours restreindre la conduite du Praticien. J'ai donné mes

Telles ſont les circonſtances auxquelles il faut avoir égard lorſque les cas demandent l'uſage des émétiques.

Outre ceux que nous avons rapportés, ces cas ont lieu, quand l'eſtomac eſt ſurchargé d'une grande quantité d'alimens de quelque nature qu'ils ſoient, quand on a avalé quelques ſubſtances vénéneuſes, ou qu'on a quelque crainte d'une fièvre putride future. En effet, comme il eſt vraiſemblable que les miaſmes qui la produiſent, ſe mêlent avec la ſalive & le ſuc gaſtrique, il eſt probable que, ſi ceux-ci peuvent être auſſi-tôt expulſés avant que la maſſe des humeurs en ſoit inficiée, la maladie pourra avorter.

En général, la méthode de donner les émétiques avec la précaution de les faire précéder de la ſaignée, ſelon que les circonſtances le demandent, eſt très-convenable dans le commencement de toutes les maladies fébriles quelconques (1).

ſoins à une Dame qui pendant toutes ſes groſſeſſes était ſujette à des éructations bilieuſes, auxquelles elle avait coutume de remédier par l'émétique. Il faut, quand on ſe détermine à recourir à l'émétique en pareil cas, agir avec toute la prudence poſſible.

(1) *Sydenham* préférait l'uſage des vomitifs à celui des cathartiques, dans le commencement des fièvres. L'obſervation qu'il avait conſtamment faite, que les malades avaient moins d'agitation & de mal aiſe dans le cours de la maladie lorſqu'ils avaient été émétiſés, a fait de cette pratique un uſage aſſez général en Europe, du moins vers le Nord. Cependant de *Haën* l'a ſingulièrement borné dans le premier volume de ſes obſervations. *Sydenham* ordonnait les vomitifs au commencement des fièvres bilieuſes ; & il les preſcrivait encore dans la fièvre dépuratoire. Sa pratique, à cet égard, était abſolument conforme à celle d'*Hippocrate*. Il y a cependant une dif-

Les émétiques conviennent encore lorſqu'une trop grande viſcoſité de la bile diſpoſe cette humeur à obſtruer les couloirs qui, de la véſicule du fiel & du foie, s'ouvrent dans le duodénum. Ils ſont encore très-néceſſaires dans les maladies du foie, dans leſquelles la bile ſéjourne dans le ſyſtême des vaiſſeaux biliaires. Non-ſeulement ils facilitent alors l'excrétion de la bile, mais encore par la preſſion & l'agitation qu'ils font éprouver à ce viſcère & aux autres parties contenues dans le bas-ventre, ils tendent à lever toutes les obſtructions.

Les émétiques ſont encore utiles pour provoquer l'expectoration & débarraſſer les poumons des mucoſités qui les ſurchargent; auſſi ſoulagent-ils, mieux qu'aucun autre remède, l'eſpèce d'aſthme qui procède de cette cauſe. Ils diſſipent comme par enchantement celui qui eſt dû à une trop grande réplétion de l'eſtomac, dont la proximité dans cet état, nuit à l'action libre du diaphragme.

Une dernière propriété des émétiques eſt celle qu'on leur attribue d'arrêter les hémorrhagies & autres flux. Il y a quelques paſſages relatifs à cet emploi des émétiques, dans les écrits d'*Hippocrate*; mais nous devons au *D. Bryan-Robinſon* de Dublin, ſon introduction dans la pratique moderne (1).

---

férence dans leur conduite: c'eſt qu'*Hippocrate* oubliait quelquefois de faire précéder la ſaignée, au-lieu que c'était une règle dont *Sydenham* ne ſe départait jamais.

(1) Ce Médecin prétend qu'ils opèrent de bons effet dans ces cas, par la conſtriction qu'ils déterminent dans les petites artères,

Du Régime.

Il ne ſuffit point, pour diſſiper l'augmentation de mouvement dans le ſyſtême vaſculaire, de recourir aux moyens que nous venons de conſidérer comme propres à la diminuer; il faut encore contribuer à leur efficacité en faiſant obſerver aux malades une diète légère & adouciſſante.

Comme le mal-aiſe ou du moins la perte d'appétit eſt un ſymptôme eſſentiel à toutes les fièvres, il ſerait ſuperflu de recommander de ne point donner aux malades de la viande ou des conſommés, qui n'en feraient

---

pendant que les nauſées ont lieu. Si ces bons effets ſont réels, il eſt plus probable qu'ils ſont dus à la propriété antiſpaſmodique de ces remèdes, qui, en relâchant les dernières terminaiſons du ſyſtême vaſculaire, rappellent les fluides du centre vers la circonférence. De petites doſes d'ipécacuanha données par intervalles, de manière à n'exciter que des nauſées, conviennent mieux alors, que le tartre émétique, ou le verre d'antimoine, dont l'action eſt beaucoup plus violente.

Quand le malade a vomi une fois ou deux, on lui donne de l'eau chaude, du bouillon, ou quelqu'autre fluide inſipide, ſur lequel l'eſtomac agiſſe, & on lui en donne d'autre, quand il l'a rendu, pour ſolliciter un nouveau vomiſſement. Lorſque l'effet du remède a été complet, on conſole l'eſtomac, en donnant le ſoir un peu de thériaque nouvelle, ou quelques gouttes de laudanum. Si l'émétique eſt trop violent dans ſon opération, on preſcrit les acides végétaux, & même les minéraux *ad gratam aciditatem*, quand il eſt d'une nature réſineuſe ou alkaline; & le foie de ſoufre martial, ou le petit lait de beurre, les huiles, &c. lorſqu'il eſt de nature ſaline & métallique.

qu'augmenter les nausées, qui naturellement les en éloignent. Les substances qui plaisent davantage dans ces cas, sont précisément celles qui conviennent le plus : telles sont les boissons aqueuses & aigrelettes, ou le gruau très-clair & la panade acidulée.

On prescrit généralement en Irlande, dans toutes les maladies fébriles, une boisson fort agréable, rafraîchissante & très-propre à calmer la soif : c'est le petit lait de beurre aigri, & du lait frais bouilli ensemble ; on l'appelle le *Two-milk-whey*. Cette boisson si fort usitée en ce pays, réussit singulièrement bien dans le commencement des fièvres, pendant que le pouls est plein & fort. Lorsqu'on ne peut se la procurer, on lui substitue le lait d'amandes, l'eau d'orge, le thé de sauge, la décoction de racines de chiendent, de l'eau chaude versée sur la gelée de groseilles ou sur des tranches de pommes, ou la limonade simple. Si l'appétit demande quelques nourritures plus substantielles, on prescrit l'orge ou le gruau d'avoine, la panade, les pommes cuites, la gelée de groseilles, & autres alimens semblables d'une facile digestion, à telle quantité & à tels intervalles qu'il paraîtra plus convenable pour les malades, & selon que les circonstances particulières pourront le prescrire.

Il est des maladies inflammatoires & des fièvres hectiques qui ne sont point accompagnées d'un grand malaise, & où les malades desirent une nourriture plus solide que celle qui leur convient. On doit alors être très-scrupuleux à ne point leur donner aucune viande ni bouillon, tant que le mouvement du systême vasculaire est porté assez haut pour qu'on ait à le redouter.

On doit regarder tous les moyens que nous avons rapportés jusqu'ici, comme des rafraîchissans ou des séda-

tifs potentiels. Il en eſt encore d'autres qu'on peut conſidérer comme rafraîchiſſans actuels, en ce que leur effet s'opère d'une manière inſtantanée : telle eſt l'eau froide bue en grande quantité, l'expoſition du corps a un air froid. Quoiqu'on ne doive admettre l'emploi de ces remèdes qu'avec la plus grande réſerve ; cependant, ſi l'on en juge d'après la conduite des Inoculateurs qui laiſſent ſortir les malades de leurs chambres, & leur permettent l'uſage de l'eau de puits lorſque la fièvre eſt à ſon plus haut point, les inconvéniens auxquels il peut donner lieu ne ſont pas auſſi redoutables qu'on l'a généralement penſé. On a certainement fait plus de mal en confinant les fiévreux dans des lieux trop ſerrés, qu'on n'en aurait occaſionné en les laiſſant expoſés à un air trop ouvert.

CHAPITRE II.

Des méthodes générales de guérir, relatives à la diminution, & à la ſuſpenſion de mouvement, dans le ſyſtême Vaſculaire.

Nous avons vu la conduite que l'on doit tenir, quand l'on a intention de faire ceſſer l'augmentation de mouvement dans le ſyſtême vaſculaire. Mais quand le pouls & les autres circonſtances concomitantes indiquent une diminution trop grande & même une ſuſpenſion d'action, on doit prendre alors une route oppoſée, en s'efforçant de développer les mouvemens de la machine par des cordiaux & autres ſtimulans appropriés.

Des Cardiaques.

Quand il s'agit de donner au pouls (1) l'énergie qui lui manque, le vin est peut-être le remède le plus certain de tous ceux que les Dispensaires nous présentent pour cet effet; mais comme les autres cordiaux pharmaceu-

---

(1) Il arrive quelquefois, dans l'exploration du pouls, qu'on ne découvre aucune pulsation quelconque à l'un des poignets, & même souvent à tous deux : sans citer les exemples que l'on rencontre dans la pratique, on en trouve plusieurs rapportés dans le *sepulchretum* de *Bonnet.* Ces sortes d'asphyxies locales, quand elles ne sont accompagnées d'aucun désordre dans les autres fonctions, ne présentent rien de sinistre; elles proviennent d'un changement de position dans la distribution des artères que l'on touche communément, changement dont l'Anatomie à plus d'une fois offert des exemples. Ce phénomène, qui ordinairement surprend les Médecins peu instruits, est aussi quelquefois la suite d'une vive émotion de l'ame. Dans l'un comme dans l'autre cas, il faut toucher les artères temporales, les carotides, & même, quand les circonstances le permettent, les artères crurales vers l'aîne. On doit d'autant plus insister sur ces recherches, qu'on découvre une différence manifeste dans la pulsation de l'une de ces artères, qui donne à soupçonner un vice organique dans le tronc de l'artère où le pouls manque, ou dont les pulsations s'écartent singulièrement du rythme qui lui est naturel. *Harvée*, (1) à ce sujet, rapporte un exemple curieux d'un *anévrisme* au côté droit du col, près la descente de l'artère sou-clavière, vers l'aisselle, accompagné d'un pouls presque insensible, *parce que*, dit-il, la plus *grande partie du sang* qui aurait dû venir au poignet, *se perdait dans la tumeur.*

(1) De Motu Cord. Exercit. 1 cap. 3.

tiques, il exige la plus grande précaution dans ſon emploi. Il eſt impoſſible de rapporter ici tous les cas qui peuvent le rendre nuiſible ou favorable. Tout ce qu'on peut dire en général, c'eſt que tant que la chaleur & la ſéchereſſe de la peau, la ſoif exceſſive & le reſſerrement du ventre déſignent que les obſtacles à la liberté de la circulation exiſtent encore, il faut être ſur ſes gardes relativement à ſon uſage, & même à celui du petit lait vineux, des ſels & des eſprits alkalins & volatils, de la confection cardiaque, de la poudre compoſée de contrayerva, de la racine de ſerpentaire, & des autres remèdes de pareille nature.

Quand au contraire, la moiteur de la langue, la douceur de la peau, le nuage dans l'urine, le calme & la plénitude du pouls manifeſtent que les obſtacles ont cédé, on peut alors aider la nature en donnant du vin ou quelques-uns des cordiaux que nous venons de rapporter.

Quand la ſuſpenſion d'action du ſyſtême vaſculaire eſt complette, on doit recourir à des ſtimulans plus énergiques & dont l'action ſoit plus prompte: tels ſont les ſels & les eſprits alkalins volatils, les véſicatoires, les ſynapiſmes, &c. On peut cependant ſe diſpenſer ſouvent des véſicatoires dans les cas où la rémiſſion n'eſt pas ſi ſenſible.

Des Veſicatoires. (1)

On peut conſidérer les véſicatoires ſous trois points

---

(1) On appelle ainſi tout topique dont l'application ſur la peau excite l'élévation de pluſieurs veſſies remplies de ſéroſité, leſ-

de vue relativement aux indications que l'on cherche à remplir en les employant.

---

quelles venant à s'ouvrir, forment un ulcère superficiel, d'où découle une humeur plus ou moins purulente. On distingue plusieurs degrés dans l'effet de ces remèdes : quand ils ne font qu'enflammer légèrement la peau, on les nomme *rubéfians, phénigmes* : quand leur vertu est assez forte pour faire naître sur la peau enflammée nombre de vésicules, on les désigne sous le nom d'*épispastiques*, & enfin sous celui de *vésicatoires*, quand de leur effet résultent de larges vessies remplies de sérosité. Ces différens effets peuvent provenir d'une même cause : toute la différence naît de la durée plus ou moins longue de son action. Un frottement un peu fort les produit également, ainsi qu'on l'observe chez ceux qui viennent de faire un long voyage à pied ou à cheval. On les voit pareillement être occasionnés par la deurtication ; moyen fréquemment usité autrefois, & qui paraît actuellement être tombé en désuétude.

L'effet le plus actif qui puisse résulter de ces causes, est une séparation de l'épiderme d'avec la cuticule, par la rupture des vaisseaux exhalans & absorbans, qui allaient s'ouvrir à la surface. Ces vaisseaux libres épanchent alors entre l'épiderme & la cuticule, le fluide qu'ils allaient exhaler au-dehors. Celui-ci se mêlant à l'acrimonie saline de la cause irritante, stimule & enflamme le lieu sur lequel il est déposé : de-là la suppuration superficielle qui bientôt paraît. Cette acrimonie ne se borne pas toujours à l'endroit où elle se développe ; elle pénètre encore dans le torrent général, elle stimule & excite le systême vasculaire à de plus grands mouvemens, & se porte même jusque sur les troisièmes voies, comme le manifestent les ardeurs d'urine, & l'odeur singulière que la matière de la transpiration donne huit ou dix heures après leur application. Mais ces derniers effets sont propres aux épispastiques, dont les cantharides sont un des ingrédiens ; on ne l'observe point quand on emploie l'euphorbe, l'herbe aux

1°. Comme ſtimulant, quand on a l'intention de donner du ton & d'exciter une activité nouvelle dans les ſolides ſuſceptibles d'irritation. 2°. Comme évacuant, pour donner iſſue à une ſéroſité âcre qui ſurcharge une partie. 3°. Comme calmant, pour appaiſer quelque douleur, faire ceſſer le ſpaſme & abattre une inflammation.

Les maladies auxquelles les véſicatoires conviennent comme ſtimulant, ſont celles dans leſquelles le pouls eſt faible, déprimé, & où la vivacité des ſens eſt émouſſée & languiſſante, comme vers la fin de nombre de fièvres & dans les affections paralytiques & comateuſes. On les emploie encore ſouvent dans la double intenſion de ſtimuler & d'évacuer, comme dans la petite vérole, la fièvre miliaire, la rougeole & autres, lorſque ces éruptions rentrent & produiſent des friſſons & une oppreſſion auxquels on ne peut remédier qu'en élevant le pouls & en donnant iſſue à l'humeur malfaiſante qui ſort avec la ſéroſité qui s'échappe alors de la peau.

Celles où l'on y a recours comme évacuant, ſont les ophtalmies & toutes les maladies de la tête qui proviennent d'une trop grande réplétion des vaiſſeaux de cette partie; les douleurs rhumatiſmales fixes, produites, comme on le préſume, par l'abondance & le tranſport d'une ſéroſité âcre.

Enfin les maladies où l'on emploie les véſicatoires comme calmant, ſont la plupart de celles qu'on nomme

---

gueux, ou l'ortie. Ces topiques ſont d'une utilité généralement reconnue, comme on l'obſervera par la ſuite. Cependant on en abuſe ſouvent actuellement, comme du temps où *Baglivi* écrivait ſa belle diſſertation ſur leur uſage.

hyſtériques

hystériques. Le simple spasme du diaphragme & des autres muscles qui servent à la respiration, excite quelquefois dans ces maladies, une oppression considérable & une difficulté de respirer, qui approche de la suffocation. Quand on est sûr que la difficulté de respirer & autres accidens actuels, ne proviennent point d'engorgement aux poumons, on a tout lieu d'espérer un prompt soulagement des vésicatoires : les jambes sont alors les parties qu'il faut choisir pour leur application.

Les maladies inflammatoires pour lesquelles on a recours aux vésicatoires, sont 1°. l'esquinancie, qui demande l'apposition du remède sur la gorge même, & quelquefois derrière les oreilles ou entre les epaules; 2°. la pleurésie, maladie dans laquelle on les place sur le côté & à l'endroit même où la douleur se fait sentir ; 3°. les inflammations des intestins ou autres parties contenues du bas-ventre, dans lesquelles on applique l'emplâtre sur quelqu'endroit déterminé de cette région.

S'il n'est pas aisé d'établir une théorie satisfaisante sur la manière dont les vésicatoires opèrent le soulagement de la douleur, dans les cas que nous venons de rapporter, l'expérience n'en atteste pas moins les heureux succès dont leur usage est suivi.

Au lieu de l'emplâtre vésicatoire, on emploie quelquefois les pulpes stimulantes des racines de raifort, de moutarde, & autres substances âcres, soit pour détourner les humeurs de quelques endroits, ou pour relever & exciter les forces de la vie, lorsquelles sont abattues ou opprimées. De pareils topiques appliqués sur les pieds, ont souvent guéri beaucoup de maladies rébelles de la tête ou de la poitrine. On les nomme *synapismes*, parce que la moutarde en est toujours le

principal ingrédient. Quand on les veut plus actifs, on peut y mêler de la poudre de cantharides.

Comme c'est une qualité inhérente à ces coléoptères, sous quelque forme qu'on les emploie, d'affecter les voies urinaires, il est toujours prudent de prévenir un pareil accident, en prescrivant aux malades une grande quantité d'émulsion ordinaire, ou quelques autres boissons mucilagineuses.

Les vésicatoires promettent le plus grand succès quand les fluides ne s'éloignent point trop de leur état naturel, & que tout le désordre est réversible sur les solides. On doit les considérer alors comme des stimulans, des antispasmodiques, ou des anodins, & ne point en attendre d'effet comme évacuans, excepté cependant quand l'écoulement qu'ils procurent, continue quelque temps.

Des Corroborans.

Tout ce qu'on doit attendre des vésicatoires, ou des cordiaux que nous venons de rapporter, c'est de donner une force passagère aux mouvemens languissans du système vasculaire. Mais lorsque le cas demande un effet plus permanent, il faut leur joindre les médicamens qui ajoutent une force, & une élasticité réelle aux solides de la machine. Rien ne réussit mieux alors, que le remède précieux, l'écorce du Pérou; & dans les maladies chroniques, les différentes préparations du fer, & les eaux minérales ferrugineuses. (1)

---

(1) Nous ajouterons à ces prescriptions l'exercice, dont l'utilité était si généralement reconnue des Anciens. On peut voir dans le livre de *Mercurialis*, la multitude de moyens auxquels ils

CHAPITRE III.

Des méthodes générales de guérir, relatives aux désordres du Systême Nerveux.

La douleur, la démangeaison, l'insomnie, le spasme, la sensibilité excessive, & le délire, constituent autant de symptômes, que l'on présume provenir de l'augmentation & de l'irrégularité d'action dans le systême nerveux. Les médicamens propres à dissiper ces diverses affections, sont nommés *anodins*, & *antispasmodiques*.

---

recouraient pour se le procurer, & combien ils étaient soigneux à en mesurer la quantité. Le livre de *Mercurialis* était entre les mains de tous les Médecins, & cependant ils étaient indifférens sur un moyen curatif si simple, jusqu'à ce qu'un Médecin de Genève l'eût remis en crédit chez les personnes aisées. Quand les malades ne peuvent le prendre par eux-mêmes, il faut leur en procurer les bons effets, en leur faisant des frictions sur toutes les parties du corps. Ce moyen simple a une efficacité qui est connue de temps immémorial, chez les Indiens. Ces peuples succomberaient à la chaleur qui énerve le corps dans les climats brûlans qu'ils habitent, s'ils n'excitaient, de temps à autre, le foyer de leur existence, en se faisant manier rudement les diverses parties de leur corps; c'est ce qu'ils appellent *masser.* Ces pressions réitérées sont particulièrement employées dans un genre de colique nommée *mordechin.* Elles ne doivent point être confondues avec la simple application des doigts sur des régions déterminées du corps, telle que celle qu'on emploie dans l'administration d'un prétendu agent, connu sous le nom de *magnétisme animal.*

Leur manière d'agir eſt auſſi obſcure que le ſont les mouvemens qu'on a intention d'appaiſer en les preſcrivant. En effet, comme l'on ne peut juger des maladies du ſyſtême nerveux que d'après des vices évidens dans les organes du ſentiment, & dans les inſtrumens du mouvement volontaire, l'on ne peut également apprécier les vertus des médicamens nervins, que par les changemens qu'on leur voit produire dans ces organes.

La douleur, & ſa compagne inſéparable, l'inſomnie, ſont les ſymptômes nerveux les plus ordinaires. Elles proviennent l'une & l'autre, comme on le préſume, d'une diſtribution trop abondante, ou de l'excès dans le mouvement ondulatoire du fluide ſenſitif. Les remèdes qui font ceſſer cet excès, ſont généralement nommés *anodins*. Le premier de tous eſt l'opium. Ce médicament, inappréciable, ainſi que le quinquina, eſt d'un uſage ſans bornes, & propre à une infinité de cas qu'on ne peut ſpécifier pour le préſent. (1)

---

(1) Les anodins, en agiſſant ſur le principe ſenſitif, dont ils modèrent la trop grande activité, paraiſſent avoir des effets variés ſelon la doſe qui en eſt preſcrite. Quand ils ne diminuent que faiblement la ſenſibilité de la fibre, on les nomme *calmans* ou *parégoriques*. Si cette diminution eſt plus conſidérable, & qu'elle ſoit ſuivie d'une pente au ſommeil, on les appelle *ſoporifères* ou *hypnotiques*. Si elle eſt telle enfin que l'inſenſibilité ſoit parfaite, & le ſommeil preſque léthargique, on les déſigne ſous le nom de *narcotiques*. Tous ces remèdes agiſſent de la même manière. Eſt-ce par une qualité froide, ou coagulante, comme le penſaient les Anciens, ou par une expanſion des vaiſſeaux infiniment ſubtils qui compriment la ſource d'où dérivent le principe de la ſenſibilité? Pour porter une déciſion abſolue ſur cette queſtion, nous

On trouve dans les boutiques une préparation chimique, d'une toute autre nature que l'opium; c'est la

---

attendrons que les Anatomistes ayent soumis à nos yeux, les moyens de liaison des dernières ramifications artérielles des vertébrales & des carotides, avec les filamens nerveux primitifs que l'on soupçonne en provenir.

Les anodins paraissent plus particulièrement porter leur impression sur les organes que la volonté dirige; ils ne la refusent cependant point à ceux qui sont employés au travail des secrétions. Les organes des fonctions vitales, qui sont dans la poitrine, paraissent en recevoir plus d'activité. Ces remèdes grossissent le pouls, rendent la respiration plus forte, produisent quelquefois des érections, & augmentent en général la transpiration. L'opium, remède qui opère particulièrement ces effets, est celui, des anodins, qu'on emploie le plus souvent. Son usage n'est cependant pas sans inconvéniens. Il donne souvent des convulsions aux femmes hystériques; il occasionne des ataxies, & arrête les crises; on ne l'emploie qu'avec crainte dans les fièvres malignes, suppuratoires, déjectives & autres. *Sydenham* avait déjà cherché à corriger ces mauvaises qualités de l'opium, en le dissolvant dans le vin d'Espagne, & y ajoutant de la canelle & du safran, comme antispasmodique. M. *Homberg* le faisait macérer long-temps dans l'eau. Il était réservé à la Chimie de nos jours, de nous découvrir le principe malfaisant d'un remède si utile, & c'est à M. *Rouelle* que nous sommes redevables de cette découverte. Sa théorie des résino-extractifs, & des extracto-résineux, est prouvée par l'analyse de l'opium, qui nous y fait appercevoir ces deux principes, dont la présence n'est pas également nécessaire au remède, pour opérer ses effets. Il paraît que c'est la partie purement extractive à qui l'on doit les bons. C'est aussi sur elle que tous les Chimistes ont porté leurs travaux, pour l'obtenir dans toute sa pureté, comme on peut le voir dans les écrits publiés à ce sujet.

liqueur minérale anodine d'Hoffman, que cet Auteur recommandait beaucoup, quoiqu'il en fit un grand secret. On la conseille dans les cas où l'usage de l'opium peut être accompagné de quelques dangers; comme lorsque les forces vitales sont très-abattues, que le pouls est faible, petit & prompt. Si la liqueur anodine ne possédait que la moitié des vertus que son Auteur lui accorde, elle devrait être un médicament inappréciable, & elle l'est aussi. Elle est d'un usage familier, ainsi que l'éther, qui est à-peu-près de la même nature, & qui paraît posséder les mêmes vertus. On l'applique extérieurement sur le lieu où la douleur se fait sentir, ou on le donne intérieurement dans quelque véhicule convenable.

Comme l'on présume que la douleur, la démangeaison, l'insomnie, l'éréthisme, & le délire proviennent d'un trouble dans les nerfs qui sont particulièrement destinés aux sensations, de même l'on suppose que les spasmes prennent naissance du dérangement de ceux qui se perdent dans les fibres musculaires. Quoi qu'il en soit de la véritable cause des spasmes, on reconnaît cependant des remèdes propres à en appaiser la violence. Le principal est encore l'opium, & après lui viennent l'assa-fœtida, le castoreum, le camphre, le musc, & la racine de valériane. Dans l'hydrophobie, les suffocations auxquelles les femmes hystériques sont sujettes, le spasme de la mâchoire, qui est une maladie dangereuse, & une suite fréquente de la blessure de quelques parties tendineuses, & dans d'autres affections où l'on a besoin d'antispasmodiques de la plus grande force, on joint plusieurs de ces substances entr'elles, ou on les réunit toutes ensemble. Dans les maladies spasmodique

de longue durée, qui, par leur opiniâtreté à réſiſter aux remèdes, détermine à les varier ſous toutes les formes, comme l'épilepſie, par exemple, beaucoup de ſubſtances ont eu ſucceſſivement la réputation de poſſéder de grandes vertus antiſpaſmodiques. Ainſi l'on a vu paraître les uns après les autres le crâne humain, la mouſſe qui vient deſſus, le pied d'élan, l'huile animale de Dippel, le guy de chêne, la racine de valériane ſauvage, & nombre d'autres. Le dernier de ces remèdes eſt celui qui a joui le plus long-temps de la renommée; il a eu en effet des vertus inconteſtables, & comme corroboratif nervin, & comme antiſpaſmodique. On a publié depuis peu, à Vienne, que les feuilles d'oranger, données en poudre & en décoction, avoient guéri des épilepſies.

Les cautères, les ſétons, le garou & les véſicatoires, quand on en continue long-temps l'uſage, doivent être regardés comme autant de genres éloignés d'antiſpaſmodiques, en ce qu'ils enlèvent ou préviennent l'amas de matières nuiſibles qui, par leur acrimonie, excitaient le déſordre.

Le froid, la faibleſſe, la perte d'appétit, & différens degrés d'inſomnie ou d'inſenſibilité, ſont autant de ſymptômes qui proviennent de la diminution ou de la ſuſpenſion de mouvement dans le ſyſtème nerveux. Une pareille diminution ou ſuſpenſion dans le ſyſtème vaſculaire, ſe joint ſouvent à eux, & demande à peu-près les mêmes remèdes.

Le quinquina eſt un des meilleurs toniques ou corroborans nervins que l'on connaiſſe. On peut placer après lui la valeriane & les diverſes préparations martiales, ou la diſſolution naturelle de ce métal dans les eaux mi-

nérales. L'usage de toutes ces substances doit être aidé par des bains froids, l'exercice, une diète nourrissante, un air pur & une société agréable.

Il y a quelques années que le *D. Pomme*, Médecin d'Arles dans le Roussillon, publia une théorie singulière sur les maladies nerveuses. Il supposait que les nerfs, dans toutes les affections qu'on nomme ordinairement *vaporeuses & hystériques*, devenaient durs & raccornis comme du parchemin séché. D'après cette supposition, il croyoit que le meilleur moyen d'adoucir & même de dissiper les symptômes, était de faire baigner les malades dans l'eau chaude, & de donner beaucoup de lavemens faits avec des infusions & décoctions émollientes. Son Ouvrage intitulé: *Traité des vapeurs*, contient un grand nombre d'observations, où les cures extraordinaires opérées par ce traitement, sont certifiées par plusieurs Médecins respectables de Montpellier & des environs. On n'a point manqué d'écrire contre ce nouveau systême, ce qui a donné lieu à diverses répliques de l'Auteur & de ses partisans. Quoiqu'une pareille théorie soit toute imaginaire, on ne peut cependant point douter qu'il ne puisse dériver de grands avantages de la sage administration des bains chauds dans nombre de maladies nerveuses. Mais la difficulté de les prendre par le manque de vaisseaux convenables, empêche souvent les Médecins de les prescrire.

L'établissement des bains publics dans cette Ville a déjà été trouvé très-utile; il est à espérer qu'on le rendra bien davantage, d'après une plus grande expérience.

Les corroborans, que l'on suppose fortifier particulière-

ment la tête, sont nommés *céphaliques* (*a*). Si l'on s'en rapporte à l'enumération que les Dispensaires en

(1) La multitude de causes qui gênent les fonctions du cerveau, admet nécessairement une multitude de moyens curatifs, qui pourraient être rangés dans la classe des céphaliques, quoiqu'ils puissent également appartenir à d'autres qui en sont fort éloignées. Ainsi la saignée, les purgatifs, les vésicatoires, les lavemens, les bains de pied, les errhins, & les masticatoires, si utiles dans les affections de la tête, viendraient également se placer dans le catalogue des céphaliques. Ce n'est point de ces remèdes dont il est ici question, mais de ceux dont l'action paraît être plus particulièrement déterminée sur le cerveau, que sur tout autre viscère. Ils contiennent tous un esprit subtil qui, vraisemblablement, a de l'analogie avec le principe éthéré, qu'on pense se séparer dans ce viscère. Cette substance volatile est unie à une huile légère, ou a des principes salins dans beaucoup d'individus du règne végétal. La pentandrie, & la didynamie de *Linnée*, sont les classes qui en contiennent le plus. Le règne minéral fournit l'huile de pétrole, & les remèdes composés, comme la liqueur minérale anodine, & l'éther. On ne trouve que l'huile animale de Dippel, dans le règne animal. Il est encore d'autres substances qui, sans avoir de l'analogie avec le principe vital, sont cependant regardées comme céphaliques : tels sont les sels volatils de succin, de sel ammoniac, l'alkali-volatil, l'eau de luce, & le vinaigre radical. Ces remèdes, en agissant sur les nerfs olfactifs à nud, y excitent de vives impressions, qui mettent en mouvement le fluide vital, dont l'activité était assoupie. Quelques autres moyens opèrent une action pareille, quoiqu'ils n'agissent point sur l'odorat, tels sont les émétiques, les douches d'eau froide.

On emploie les céphaliques dans les cas où les fonctions de l'ame sont dérangées, comme chez les insensés, les maniaques,

offrent*, ils ſont très-nombreux. Le premier de tous eſt le baume du Pérou, les fleurs de romarin, de lavande, & d'autres pareilles plantes odoriférantes. L'eſprit compoſé de ces fleurs eſt ſingulièrement agréable & ſouvent très-utile pour appaiſer le malaiſe de l'eſtomac, & les douleurs de tête qui viennent de cauſes légères.

Les corroborans, qu'on croit agir ſpécialement ſur les poumons & ſur les viſcères parenchymateux, ſont appelés *balſamiques*. On rapporte à cette claſſe les baumes de tolu, de gilead, de canada, de capivi, le ſtorax, le benjoin. Les corroborans qui fortifient l'eſtomac, & aident à la digeſtion, ſont nommés *ſtomachiques*. La plupart de ceux-ci ſont amers; tels ſont l'écorce d'orange, les ſommités de petite centaurée, d'abſynthe romaine, les fleurs de camomille, la racine de gentiane, la zédoire, une ſubſtance exotique apportée de l'iſle de Ceylan, & nouvellement introduite dans la pratique, la racine de colombo, qu'on dit être un excellent ſtomachique, & le quaſſi, qui eſt un bois de *Surinam*, exceſſivement amer ſans aucune aſtriction.

---

les mélancoliques, ou lorſqu'il y a une trop grande pente au ſommeil, comme dans l'apoplexie, & la catalepſie.

Avant de preſcrire ces remèdes, il faut faire attention à l'état actuel des vaiſſeaux. Il ne faut point les donner lorſque les jugulaires ſont tendues, gonflées, & lorſque le viſage eſt rouge. En excitant une plus grande activité dans le ſyſtème vaſculaire de la tête, ils pourraient donner lieu à une rupture mortelle; on leur fait alors précéder les ſaignées, & les autres évacuations préliminaires. On preſcrit un exercice modéré, & en plein air, pendant leur uſage. Si leur action eſt trop grande, on la tempère par les acides végétaux.

Les médicamens qui aident l'eſtomac à ſe débarraſſer particulièrement des flatuoſités qui l'oppriment, ſont nommés *carminatifs.* La plupart ſont des ſemences qui renferment une huile échauffante, telles que l'anis, la coriandre, le carvi, le gingembre, ou des racines, comme l'angélique, le gingembre, & les eaux diſtillées de menthe poivrée.

Quand les facultés du ſyſtême nerveux ne ſont qu'affaiblies en partie, on ne peut recourir à de meilleurs remèdes qu'à tous ceux que nous avons rapportés dans ce chapitre. Mais quand la nature eſt abſolument oiſive, que les organes des ſens ne ſont plus affectés de l'impreſſion des objets extérieurs, & que les inſtrumens du mouvement ceſſent de répondre aux déterminations de la volonté, il faut recourir à des ſtimulans d'une force plus active, qui, par leur âcreté échauffante, puiſſent réveiller & animer tout le ſyſtême des ſolides : telles ſont toutes les ſubſtances que nous avons déjà citées comme propres à ſtimuler & exciter les mouvemens du ſyſtême vaſculaire.



CHAPITRE IV.

Des méthodes générales de guérir, relatives à la correction des matières nuisibles dans les premières voies, & dans la masse générale des fluides.

QUOIQUE toutes les indispositions & affections morbifiques dépendent immédiatement de quelque désordre dans l'action des systêmes nerveux ou vasculaire, cependant, lorsqu'il s'agit d'y remédier, on ne porte pas toujours ses vues vers cette cause. Une douleur d'estomac, par exemple, ou un malaise, sont des affections qui certainement proviennent d'un dérangement dans les nerfs, puisque la cause qui les occasionnait, en disparaissant subitement, ne laisse après elle aucune suite.

Or, en supposant que quelqu'un se plaigne de ces deux indispositions, & que l'examen manifeste évidemment qu'elles dépendent d'une saburre acide contenue dans l'estomac, cette saburre pouvant être facilement rejetée ou corrigée, loin de penser à l'opium pour calmer la douleur ou à quelques stomachiques pour dissiper le malaise, on aura recours à l'émétique pour expulser l'acide, ou à la magnésie blanche pour le neutraliser & le corriger.

L'on observe souvent de même, des douleurs cruelles qui écartent tout sommeil pendant la nuit, à la suite de la vérole contractée depuis long-temps. Or, comme l'expérience a démontré que toute méthode calmante n'était d'aucun avantage dans ces cas, à moins qu'on ne

domptât en même-temps la caufe première des accidens, on abandonne les anodins, pour recourir au mercure, qui peut feul ramener les humeurs à leur état primitif de perfection.

Nous nous contentons de ces deux exemples, pour prouver qu'il y a nombre de cas où la méthode curative doit tendre à corriger ou à expulfer les matières morbifiques qui font confinées dans les premieres voies, ou qui portent le défordre jufqu'aux fecondes. Nous rapporterons d'abord les méthodes générales que l'on doit fuivre pour remédier aux différentes efpèces de faburre, que nous avons déjà dit être au nombre de cinq.

Le moyen qui promet un fuccès le plus prompt, eft l'émétique, qui détermine l'évacuation de cette faburre, de quelque nature qu'elle foit. Quand on appréhende qu'il s'en forme d'autre, après l'opération du remède, on travaille à la corriger par les fubftances que fa nature connue indique.

Celles qui ont la propriété d'émouffer & de neutralifer la faburre acide, qui eft une de celles qu'on rencontre le plus communément, font nommées *abforbantes* ou *anti-acides.* Elles font principalement de nature terreufe, & font effervefcence avec les acides; telles font la craye, les yeux & les pattes d'écreviffes, les coquilles d'œufs ou d'huîtres, & la magnéfie blanche. Ces fubftances, parvenues dans l'eftomac, fe mêlent avec les acides, les neutralifent, & prévenant l'irritation qu'ils pourraient occafionner par leur acrimonie, ils diffipent la douleur, & le malaife.

Il y a quelque temps qu'il régnait une théorie affez généralement admife, dans laquelle on attribuait toutes les maladies à un acide que l'on fuppofait dans le fang,

pour que le désordre pût se porter universellement partout. Une telle supposition entraînait nécessairement l'emploi des remèdes propres à corriger la cause. De-là la routine, où sont encore plusieurs Praticiens, de prescrire les absorbans dans presque tous les cas. Ces remèdes sont sans doute très-utiles dans plusieurs, mais ce qu'on fait valoir à leur recommandation, c'est que rarement ils font du mal.

Les saburres putride, amère & rance, demandent à-peu-près les mêmes correctifs, qu'on connaît généralement sous les noms de *tempérans* & de *délayans*; tels sont principalement les sucs des fruits acides & mûrs. Cependant la mixture de sel d'absynthe, & de suc de limon, que l'on appelle ordinairement *anti-émétique*, paraît, étant prise dans l'acte même de l'effervescence, avoir la vertu de corriger plus particulièrement la sabure putride, & d'arrêter les vomissemens qu'elle excite. (*a*) Un mélange de vin du Rhin, & d'eau de

---

(*a*) Il y a peu de remèdes que l'on donne plus fréquemment que les mixtures neutralisées d'esprit de Mindérerus, ou de suc de limon saturé de sel d'absynthe. Mais quoiqu'on prescrive journellement le sel d'absynthe, cependant on aurait peine à trouver dans les Pharmacies un âtome de ce sel, celui que les Droguistes fournissent aux Apothicaires n'étant, depuis quelques années, que la potasse ordinaire, débarrassée de toute impureté grossière. Encore si ces sels étaient dans l'état d'alkali le plus pur, le mal qui en résulterait, pourrait ne pas être bien grand, & le Médecin aurait quelque raison de ne point regretter la perte du vrai sel d'absynthe. Mais malheureusement la plupart sont mêlés à de la chaux, qui, proportionnellement à sa quantité, rend l'alkali plus ou moins caustique; de sorte que dans

ſeltz, ou, ce qui vaut encore mieux, comme étant plus ſaturées d'alkali fixe naturel, les eaux de Vahls avec le vin du Rhin forment une boiſſon agréable & utile, lorſque la bile eſt ſi âcre qu'il lui faut donner un correctif.

La ſaburre viſqueuſe & inſipide demande l'uſage des atténuans, & notamment des amers qui ont quelque vertu aromatique. Les amers paraiſſent acquérir la qualité atténuante, en ſtimulant les fibres ſenſibles de l'eſtomac, & en excitant une affluence de lymphe qui éclaircit & délaye les mucoſités viſqueuſes. Il y a des remèdes qui agiſſent d'une manière encore plus immédiate ſur ces viſcoſités; tels ſont l'eau de chaux, les ſels alkalis fixes ou neutres, comme le tartre ſoluble, le ſel de tartre, le ſel de ſoude, & la terre foliée.

---

les cas où l'on ordonne une mixture anti-émétique, rien de plus ordinaire de ne voir paraître aucune efferveſcence, lorſque ce ſel, ou ſa ſolution, eſt mêlé au ſuc de limon. Comme il n'y a alors aucun développement d'air, le Médecin eſt entièrement fruſtré dans ſon attente. Ainſi, au-lieu de voir les nauſées diminuer, & les vomiſſemens s'arrêter, les malades continuent de ſe plaindre d'un goût déſagréable à la bouche, & d'une chaleur brûlante à l'eſtomac.

Il eſt donc du devoir du Pharmacien d'éprouver ce ſel d'abſynthe, comme les Droguiſtes l'appellent, avant de l'employer. Il ſuffit d'y ajouter du vinaigre, ou du ſuc de limon, & d'obſerver ſi l'efferveſcence qui ſurvient, eſt aſſez forte pour aſſurer qu'il n'y a aucun mélange de chaux. Il vaudrait encore mieux que les Pharmaciens priſſent la peine de purifier leurs ſels, ce qu'ils peuvent faire en ſe ſervant de la ſoude commune, du varec, de la ſoude d'Eſpagne, appelée *barilla*, ou des cendres de Trieſte, qui donneront un alkali pur & doux.

Tels ſont les médicamens altérans & principaux qu'on preſcrit pour corriger les humeurs viciées des premières voies : quant à ceux qui agiſſent ſur la maſſe générale des fluides, ils doivent varier ſelon la nature de la maladie.

Si la maſſe totale des humeurs paraît appauvrie & aqueuſe, comme il arrive ſouvent chez le ſexe, les remèdes les plus efficaces doivent ſe prendre parmi les préparations martiales, & l'on doit les adapter aux circonſtances particulières de la maladie. On leur joint dans l'occaſion le quinquina, les ſtomachiques amers, les bains froids, un exercice modéré, & la rhubarbe de temps à autre, pour empêcher toute ſurcharge de matière qui fatiguerait les inteſtins.

Quand on ſoupçonne dans le ſang quelqu'acrimonie acide, comme chez les enfans, on preſcrit, pour la corriger, l'uſage des eaux de Vahls ou l'eau-de chaux. Si au contraire, tout en indique une de nature alkaline, comme dans le cas rapporte par le *D. Huxam*, d'un jeune homme qui ſe ruina en prenant une quantité immodérée de ſel de corne de cerf, le moyen le plus ſimple d'y remédier eſt la diète lactée & les végétaux aceſcens.

Lorſque les ſignes particuliers annoncent une acrimonie putride, le quinquina, l'eſprit de vitriol, l'uſage du vin & des fruits acides, ſont les remèdes les plus certains pour en arrêter les progrès.

Enfin, quand des éruptions galeuſes & croûteuſes, accompagnées de chaleur & de démangaiſon, manifeſtent une acrimonie muriatique ou ammoniacale, les remèdes qui promettent alors les plus heureux ſuccès, ſont les eaux ſulphureuſes, & quelques compoſitions officinales, telles que les pilules Ethiopiques du Diſpenſaire d'Edimbourg,

bourg, avec l'eau de chaux composée, ou l'usage des tisanes faites avec les bois & les racines adoucissantes de squine, de ginseng, de salsepareille, de bardane, de guyac & de sassafras.

Tels sont les principaux altérans ou correctifs des acrimonies qui ne produisent point de maladies déterminées. Quant aux spécifiques ou à ceux qui ont la propriété de dénaturer spontanément le caractère morbifique, nous n'en avons encore que trois, le quinquina qui combat & détruit le levain des fièvres remittentes & intermittentes, le mercure ou ses préparations qui, données à temps, corrigent le virus vénérien, & les sucs des végétaux frais, l'infusion nouvelle du malt & la sapinette, qui guérissent le scorbut.

CHAPITRE V.

Des méthodes générales d'augmenter les secrétions & les excrétions particulières, & de les restreindre lorsqu'elles sont excessives.

On ne se borne pas toujours, dans le traitement des maladies, à corriger les qualités viciées des humeurs & à débarrasser le conduit alimentaire des matières peccantes qui en troublent les fonctions; on porte souvent ses vues jusqu'aux troisièmes voies, notamment sur la peau, les reins & les glandes salivaires, pour augmenter ou diminuer les secrétions & excrétions qui s'opèrent dans ces différens organes. On cherche encore à produire les mêmes effets dans la secrétion des humeurs dont est humectée la membrane pituitaire qui revêt l'intérieur du

nez & ses cavités subalternes, la membrane du larinx, de la trachée artère & celle de la matrice.

Les médicamens qui remplissent toutes ces indications évacuatives, sont connus sous les noms de *sudorifiques*, de *diurétiques*, de *sialogogues*, d'*errhins*, d'*expectorans*, & de *cataménagogues*.

Des Sudorifiques.

On appelle assez indifféremment *sudorifiques & diaphorétiques*, les remèdes auxquels on accorde la vertu d'exciter, & même d'augmenter l'évacuation naturelle qui se fait par les couloirs de la peau. Mais en restreignant la signification de ces termes, nous entendrons par sudorifiques toute substance médicamenteuse qui a la propriété d'augmenter tellement la transpiration insensible, que cette évacuation paraît au-dehors sous forme de gouttelettes, ou ruisseaux; & par *diaphorétique*, celles dont l'effet est borné au simple entretien de cette évacuation, dans son état naturel.

En considérant tous les remèdes qui sont renfermés dans ces deux classes, on n'en trouve aucun dont l'opération soit aussi certaine que celle des émétiques & des purgatifs. Rarement, en effet, l'on voit le vomissement & la purgation manquer d'avoir lieu, quand on a pris quelques-uns des médicamens propres à les déterminer; mais on ne pourroit se flatter du même succès, relativement aux évacuations que l'on tente, en prescrivant les sudorifiques & les diaphorétiques. Il suit de l'incertitude d'opérer de ces remèdes, que souvent des substances, d'une vertu opposée, deviennent occasionnellement sudorifiques. Il est reconnu que pour exciter la sueur, il ne faut pas seulement augmenter la

force circulatoire des fluides, mais qu'il eſt encore abſolument néceſſaire de faire ceſſer toute conſtriction ſpaſmodique dans les capillaires. Or, toute ſubſtance ſtimulante qui, en irritant le cœur, peut augmenter le mouvement progreſſif du ſang, deviendra donc ſudorifique, ſi en même-temps les pores de la peau ne ſont point rétrécis contre leur ordinaire. D'une autre part, auſſi, les légers rafraîchiſſans & calmans, ou ſédatifs, dont l'efficacité conſiſte à faire ceſſer les criſpations, & à procurer aux ſécrétoires de la peau, le plus grand relâchement poſſible, pourront en certaines occaſions procurer également la ſueur. Ainſi, l'on obſerve ſouvent cette évacuation ſurvenir auſſi bien en buvant des liqueurs fermentées, des eſprits ardens, en prenant quelques alkalis volatils, ou autres ſubſtances âcres, qu'en buvant beaucoup d'eau froide, ou en prenant le nitre à grande doſe.

Il ſera aiſé, d'après ces conſidérations, d'apprécier le peu de valeur des propriétés ſudorifiques, que les Auteurs de Matières Médicales accordent ſi gratuitement à nombre de remèdes.

L'obſervation ayant prouvé que pour procurer la ſueur, la force circulatoire du ſang devait être tellement augmentée, qu'elle ſurpaſsât la réſiſtance des couloirs de la peau, ou que les pores cutanés ſoient ſi relâchés, que leur réſiſtance ne pût égaler la force truſive du cœur; le moyen le plus certain de favoriſer cette évacuation eſt donc d'appliquer à la ſurface du corps, des ſubſtances qui puiſſent la relâcher & en maintenir les pores ouverts. La vapeur de l'eau chaude poſsède, plus qu'aucune de toutes celles qu'on connaît, cette ſingulière propriété. Ainſi l'on obſerve tous les jours les

étuves, ou les bains de vapeurs, amener une ſueur abondante, qu'on peut même rendre exceſſive, ſi, en même-temps qu'on relâche la circonférence du ſyſtême vaſculaire, on augmente la force centrale, celle du cœur, par des boiſſons abondantes & ſtimulantes, appropriées à cet effet.

Les ſueurs, excitées par la combinaiſon des moyens que nous venons de rapporter, ont les ſuites les plus heureuſes dans les rhumatiſmes & autres douleurs fixes, dans quelques eſpèces d'hydropiſies, dans les maladies cutanées, & dans certains degrés de la maladie vénérienne. Les ſudorifiques internes, les plus puiſſans & les plus certains dans leurs effets, ſont les mélanges de l'antimoine, ou de l'ipécacuanha avec l'opium. Cette dernière, qu'on appelle la *poudre de Dower*, eſt ſouvent employée, & avec ſuccès, dans les rhumatiſmes invétérés.

Nous ne rapporterons point ici les attentions qu'il faut avoir en preſcrivant les ſudorifiques & les diaphorétiques, dans le cas de fièvre On peut voir ce que nous en avons dit, en traitant des cardiaques. (1)

---

(1) On ordonne les diaphorétiques dans le déclin des maladies aiguës, lorſque la peau, en devenant moite, indique que la nature choiſit cette voie d'évacuation. On doit toujours tourner ſes vues vers elle, dans le traitement de ces maladies, ſans cependant donner de forts remèdes pour la ſolliciter. C'eſt elle que la nature préfère toujours pour terminer l'accès des fièvres intermittentes; c'était celle qu'un Médecin Anglais adoptait, en traitant ces fièvres par l'eau chaude. On ne peut fixer l'uſage de ces remèdes dans les maladies chroniques. Ils ont eu, & ont encore les plus grands ſuccès dans celles de la peau. *Boërrhaave*

Des Diurétiques.

Les diurétiques & les sudorifiques se touchent de près, dans l'ordre de ces remèdes que les Auteurs de Matières Médicales ont établi. Une pareille distribution, qui paraît étrange d'abord, cessera d'étonner, si l'on fait attention que les mêmes moyens qui excitent la sueur, quand on leur joint la chaleur d'un bon lit, la vapeur de l'eau bouillante, ou une grande quantité de boissons chaudes, deviennent de puissans diurétiques, lorsqu'on tient la surface du corps froide, & qu'en même-temps on ne prend rien de chaud intérieurement.

On observe presque la même incertitude dans l'opération des diurétiques, que dans celle des sudorifiques; ainsi que le prouvent souvent les vains efforts qu'on fait pour guérir, par leur moyen, les hydropisies de différentes espèces. Si l'on pouvait exciter des sueurs & des urines abondantes, aussi facilement qu'on purge, ou qu'on fait vomir, il n'est point douteux qu'on ne pût guérir radicalement l'hydropisie, puisque par ces couloirs on pourrait chasser la lymphe stagnante & superflue, dont la présence constitue la maladie. (1)

---

attribue la guérison d'une lèpre ancienne aux sudorifiques qu'il prescrivait. Les rhumatismes anciens, & les gouttes invétérées, cèdent à leur usage long-temps continué.

Il ne faut point les prescrire quand il se médite une crise par les urines ou par les selles, dans les maladies accompagnées de sueurs colliquatives. On les allie souvent aux émétiques, & même aux purgatifs.

(1) Il ne faut que se rappeler l'état des viscères dans la plupart de ce

On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître des ſubſtances qui affectent particulièrement les organes urinaires, & les provoquent à remplir plus promptement leurs fonctions; mais leur opération eſt accompagnée de ſi grands dangers, qu'il y aurait de la témérité à les preſcrire : telles ſont les cantharides, & la racine de colchique, qu'on pourrait employer quelquefois, ſi ces ſubſtances n'étaient pas ſi âcres.

Les diurétiques, dont on fait le plus communément uſage, ſont : les racines de ſquille, ou d'oignon de mer, en petite doſe, celles de fenouil, de perſil, d'aſperge, de raifort; les ſemences de carotte ſauvage, de moutarde; les bayes de genièvre, les ſommités fraîches de genêt, en décoction, la thérébentine, & autres baumes de même qualité; le ſavon, le ſel de tartre, la terre foliée, & l'eſprit de nitre dulcifié.

Les cas où les diurétiques ſont indiqués, ſont en général ceux où les urines paraiſſent contenir beaucoup de matières terreuſes & gluantes, comme les hydropiſies, & autres maladies où cette excrétion eſt évidemment au-deſſus de la quantité ordinaire.

Mais comme les obſtacles qui s'oppoſent à cette ſecrétion peuvent provenir de différentes cauſes, les moyens propres à les détruire doivent auſſi être très-multipliés. Nous recommandons la lecture des Eſſais d'expériences relatives à l'opération des diurétiques, & des ſudorifiques, par le D. *Alexandre*. On y trouvera nombre d'obſervations & de faits auſſi curieux qu'utiles.

---

maladies, pour s'appercevoir combien cette aſſertion eſt haſardée, quoique cependant il y ait des cas où ces remèdes ſont des merveilles.

Des Sialogogues.

Il eſt des maladies où l'on a penſé qu'une augmentation dans l'excrétion de la ſalive, pourrait délivrer le corps des acrimonies qui l'affectent, & notamment du virus vénerien, & de celui qui occaſionne quelquefois des ulcères rongeans, & nombre d'éruptions & de puſtules cutanées, que l'on connaît généralement, quoiqu'improprement, ſous le nom de ſcorbutiques.

En conſidérant la manière d'agir des remèdes qu'on propoſe pour remplir ces vues, il eſt facile d'appercevoir qu'il n'y en a qu'un ſeul qu'on puiſſe, avec raiſon, appeler *ſialogogue*, comme ayant la proprieté d'augmenter la ſecrétion & l'excrétion de la ſalive : Ce remède eſt le mercure. Nous détaillerons, dans d'autres circonſtances, la conduite qu'on doit tenir quand on cherche à exciter la ſalivation par ſon moyen. Nous obſerverons cependant ici, qu'on viſe moins ſouvent à l'établir, qu'on le faiſait dans le commencement où l'on employait le mercure, & même dans ces derniers temps.

Les *maſticatoires* ſont des médicamens âcres, qui déterminent, quand on les mâche, une grande affluence d'humeurs à la bouche. On les emploie quand on a intention d'attirer une plus grande quantité de mucoſité dans la gorge, & dans l'intérieur de la bouche. Les ſubſtances auxquelles on a recours dans ces cas, ſont, la racine de pyrethre, qui ſouvent appaiſe la douleur de dents, & facilite la diſſipation du gonflement des gencives, la fumée de tabac, ou d'autres plantes âcres. Cette dernière ne peut être employée, comme remède, que chez les perſonnes qui n'y ſont point accou-

tumées; elle détermine les glandes de la gorge & de narines à séparer une plus grande quantité de lymphe ou de mucosité, & ainsi elle détourne les humeurs des yeux, & soulage les affections douloureuses de la tête.

Des Expectorans.

On appelle ainsi les remèdes qui facilitent l'expulsion de la mucosité des bronches, laquelle, par son abondance, trouble l'action des poumons, en obstruant ou irritant les conduits de cet organe.

Les émétiques pris en petite dose, agissent quelquefois comme expectorans. Cette observation a donné lieu à l'usage où l'on est d'ajouter l'oxymel scillitique, le vin antimonié, ou le tartre émétique, aux infusions & décoctions des herbes & des racines pectorales, telles que l'hysope, le marrhube blanc, le capillaire, le tussilage, le lierre terrestre & la réglisse. On prescrit encore, comme expectorans, des loochs ou des mixtures huileuses de blanc de baleine, d'huile d'amandes douces & différens syrops & conserves. On les acidule avec l'esprit de vitriol, ou on les aiguise avec l'esprit de cornes de cerf. Le miel & la gomme ammoniaque sont encore d'excellens expectorans, soit qu'on donne cette dernière en solution, ou combinée sous forme de pillules avec le savon & la poudre de scille.

Des Errhins.

Ces remèdes, qu'on appelle encore *sternutatoires*, augmentent la sécrétion de l'humeur muqueuse qui enduit la membrane des narines & des divers sinus qui communiquent avec ces cavités. Quoiqu'on ne manque point

de les rapporter dans les Ouvrages de théorie, cependant on en fait rarement uſage dans la pratique ordinaire.

Les cas où leur utilité eſt moins probable, ſont les maladies comateuſes & les diverſes affections des yeux & des oreilles, qui privent ces organes de la totalité ou d'une partie de leur ſenſibilité : en occaſionnant des éternuemens répétés, ces remèdes peuvent quelquefois être très-utiles par la ſecouſſe générale qu'ils excitent dans toute la machine.

Les ſubſtances qui ont cette propriété, ſont la poudre d'hellèbore blanc, l'euphorbe en très-petite quantité, mêlé au tabac ordinaire ou aux poudres céphaliques, telles que la bétoine, la lavande, la menthe & le romarin.

Des Cataménagogues.

On trouve encore dans cette claſſe, des remèdes oppoſés les uns aux autres, & qu'on emploie cependant ſelon les différentes circonſtances, pour répondre aux mêmes vues, lorſque les menſtrues manquent de paraître aux périodes ordinaires, ou qu'elles pèchent en quantité par des cauſes diverſes & ſouvent contraires.

Quelquefois la débilité des vaiſſeaux & la pauvreté du ſang, ſont les ſeules cauſes du défaut des menſtrues ; les remèdes les plus propres alors à les rappeler, ſe prennent de la claſſe des corroborans, tels que les martiaux & le quinquina : d'autres fois il eſt occaſionné par une plénitude & une trop grande rigidité du ſyſtème vaſculaire, auxquelles il n'y a que la ſaignée, les purgatifs, les bains chauds & les atténuans qui puiſſent remédier. Quand nous en ſerons aux maladies en particulier, nous conſidérerons les remèdes propres aux différens cas, & la

manière de les adminiſtrer. Il n'y a pas de circonſtances plus épineuſes dans le traitement, que celles où les règles ont été arrêtées pour avoir pris quelques aſtringens, ou avoir mis du linge mouillé, ou pour avoir été attaqué du froid, de quelque manière que ce ſoit, ou ſaiſi de quelque frayeur, ou autres violentes agitations de l'ame.

Des Aſtringens.

Quand les flux ſanguins ou humoraux ſont ſi conſidérables qu'ils produiſent des foibleſſes ou le dépériſſement du corps, ils demandent alors d'être arrêtés.

Si les flux ſont actifs, s'ils dépendent ſpécialement d'une conſtriction ſpaſmodique & d'une augmentation de mouvement dans le ſyſtême vaſculaire, on doit établir le plan du traitement d'après les principes que nous avons rapportés à l'égard des fièvres & des inflammations ; & les ſaignées avec les ſédatifs doivent être alors les principaux remèdes. Mais quand les flux ſont paſſifs, & que le relâchement des vaiſſeaux ou leur ſolution de continuité en eſt la première cauſe, on doit, dans ces cas, recourir aux aſtringens. Les plus puiſſans ſont certaines préparations du fer, l'alun, la noix de galle, l'écorce de chêne, le bois de campêche, l'écorce de grenade, les roſes rouges, la racine de tormentille, & la terre du Japon. Toutes ces différentes ſubſtances doivent ſe preſcrire avec tant de reſtrictions relatives aux circonſtances particulières, qu'on ne peut rien dire ici ſur leur uſage général. Tout ce qu'on peut avancer, c'eſt qu'il faut toujours être ſur ſes gardes quand on preſcrit quelques aſtringens dans les hémoptyſies & autres flux de ſang, tant que des acrimonies ou des coagula-

tions ſanguines ſéjournent dans les poumons ou dans l'intérieur du canal inteſtinal.

Des Reſtaurans.

Quand des flux abondans & long-temps continués ont épuiſé la machine, il faut penſer à en remplir les vaiſſeaux par une nourriture légère, telle que l'eſtomac puiſſe la ſupporter & la digérer facilement; les reſtaurans que nous offre la Pharmacie ne pouvant pas toujours ſuffire en pareil cas.

Mais comme l'action des organes digeſtifs eſt ſouvent trop affaiblie alors, pour que les malades puiſſent prendre une aſſez grande quantité d'alimens ou les travailler convenablement à la perfection de la digeſtion, le premier objet qu'on doit remplir, c'eſt de fortifier l'eſtomac & d'empêcher que les premières voies ne ſoient ſurchargées. C'eſt pour remplir cette indication, qu'on commencera le traitement par de petites doſes de rhubarbe qu'on joindra aux ſtomachiques amers.

Quand ces remèdes paraiſſent avoir rendu aux organes digeſtifs leur premier ton, les malades pourront prendre le lait d'âneſſe, des gelées légères, des bouillons de poulets, ou cette eſpèce de bouillon clair qu'on appelle communément *thé de bœuf.*

Quelques jours après l'uſage de ces moyens, lorſqu'on apperçoit un mieux ſenſible, on peut donner une nourriture plus ſolide, & emprunter de la Pharmacie des ſecours d'une plus grande force. Rien ne réuſſit tant alors que les aromatiques amers qu'on donne avec l'élixir acide de vitriol ſous la forme la plus convenable.

En considérant le précis de Thérapeutique que nous venons de donner, on verra que les méthodes générales de guérir, du moins celles qu'on emploie dans la première classe de maladies, ne sont pas si compliquées qu'on pourrait le croire. Quant à celles que demande la seconde classe qui traite des affections locales, elles varient tellement dans les détails, qu'il nous est impossible de tracer actuellement un plan général qu'on puisse suivre dans toutes les circonstances. En effet, la plupart des maladies qui sont rangées dans cette classe, exigent, outre les remèdes généraux internes qui leur conviennent, les secours de la Chirurgie & divers topiques, tels que les émolliens pour relâcher & adoucir; les corroborans pour resserrer & fortifier; les discussifs & répulsifs pour dissiper & répercuter les engorgemens; les maturatifs ou suppuratifs, pour les mûrir & favoriser la collection de matière; les digestifs pour exciter l'écoulement des plaies, des ulcères, des brûlures; les déterfifs pour nétoyer les impuretés; les épulotiques pour cicatriser; les refrigerans pour raffraîchir; les échauffans pour stimuler & augmenter la chaleur; les antipsoriques & cosmétiques pour dissiper les éruptions & les vices cutanés.

On emploie ces topiques de diverses manières & sous les formes variées de cataplasmes, d'épithèmes, d'emplâtres, de cérats, d'onctions, de linimens, de vapeurs, de fomentations, de lotions, d'injections & d'embrocations.

Quant aux maladies sexuelles, celles qui sont générales & propres aux hommes, ne présentent aucune indication particulière à remplir. Celles au contraire qui sont propres au sexe, exigent qu'on fasse une attention particulière à l'âge de la malade, à l'état de ses règles, si elle est grosse, accouchée ou nourrice.

La plupart des maladies locales propres aux hommes, ſont les ſuites d'une infection vénérienne, & conſequemment demandent l'uſage des mercuriaux outre le traitement chirurgical & les topiques. Les remèdes propres aux maladies locales chez les femmes, doivent être choiſis d'après la nature de la partie affectée.

Les maladies des enfans prennent leur caractère de la foibleſſe des entrailles, de l'extrême mobilité du ſyſtême nerveux, & de la molleſſe & du relâchement général des ſolides. On doit donc, dans cette période de la vie, régler les remèdes indiqués, d'après une attention ſérieuſe à ces trois circonſtances particulières. De-là la néceſſité des émétiques & purgatifs fréquemment répétés pour évacuer la ſaburre viſqueuſe ou acide, & celle des anti-acides ou abſorbans pour la corriger, ainſi que des bains froids pour abattre la ſenſibilité des ſolides & donner de la force à toute la machine.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

Description sommaire du corps humain, & précis de l'économie animale.

LIVRE SECOND.

De la Pathologie, ou de l'analyſe des Maladies.

LIVRE TROISIÈME.

De la Nosologie, ou de l'Histoire générale des maladies.

APPENDICE,

Contenant l'extrait des méthodes distributives des maladies, selon les plans respectifs.

LIVRE QUATRIÈME.

De la Séméiologie, ou de la doctrine des signes.

LIVRE CINQUIEME.

De l'Hygiène, ou des règles générales pour se conserver en santé.

LIVRE SIXIEME.

De la Thérapeutique, ou des méthodes générales de guérir les Maladies.

Fin de la Table du premier volume.